


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

ŒUVRES CHOISIES

DE

LA PRINCESSE ZÉNÉIDE VOLKONSKY

ŒUVRES CHOISIES

DE

LA PRINCESSE

ZÉNÉIDE VOLKONSKY

NÉE PRINCESSE BELOSELSKY



PARIS ET CARLSRUHE

Typographie de W. Hasper, Imprimeur de la Cour. — Carlsruhe

1865

TABLE.

AU PRINCE

CONSTANTIN BELOSELSKY.

C'est à Vous, au représentant d'un nom qui nous est cher à tant de titres, que je dédie ces volumes. En les parcourant, vous penserez à la personne qui les a écrits et qui vous aimait sincèrement. — Acceptez mon offrande comme un gage de l'affection constante que je vous porte.

? —

Pce A. V***

INTRODUCTION.

La Princesse Zénéide Volkonsky, née Princesse Beloselsky, a été connue dans la haute société de son pays et dans tous les salons de l'Europe par ses qualités éminentes et par ses talents. Son esprit, toujours inspiré de l'amour du vrai et du beau et des recherches qui y conduisent, était marqué au coin d'une élégante simplicité et d'une grande modestie, bien qu'elle fût entourée d'hommages aussi flatteurs que sincères. Ce que nous avons pu recueillir des écrits de la Princesse V., porte l'empreinte de tous ces dons précieux, joints à une féconde imagination. Ce ne sont pas des titres à une célébrité littéraire: ce sont en quelque sorte des commentaires inséparables de l'histoire d'une femme du monde d'un mérite supérieur, dont le souvenir ne saurait être effacé.

Telle est la véritable valeur des œuvres que nous publions. Un sentiment personnel nous engage à laisser

à d'autres le soin d'écrire la biographie de la Princesse Z. V. — Il est aisé de soulever le voile de l'anonyme dont nous avons cru devoir nous couvrir, et l'on comprendrait alors que cette fois le peintre eût été trop rapproché du sujet pour se charger d'un tableau où l'amour du prochain, l'idée du devoir, les plus grandes vertus devraient occuper le premier plan.

Toutefois quelques indications sont nécessaires pour nos lecteurs.

La Princesse Zénéide eut pour maître et pour modèle son propre père le Prince Alexandre Beloselsky. L'un et l'autre se distinguaient par l'élévation de leur pensée, leur grâce parfaite et leur goût pour les lettres et les arts.

Le Prince Beloselsky comptait à St-Pétersbourg parmi les représentants de cette fine fleur de la culture française du XVIIIe siècle, qui s'acclimata facilement dans les *serres chaudes* sociales du Nord. Il connut toutes les sommités de la littérature de son temps [1]). — Les rapports du Prince avec ses contemporains célèbres, son

---

1) *Lettre de Voltaire.* — Ferney 27 Mars 1775.

Monsieur, un vieillard de quatre-vingt et un an, accablé de maladies cruelles, a senti quelques adoucissements à ses maux, en recevant la lettre charmante en prose et en vers dont vous l'avez honoré, dans une langue qui n'est point la vôtre, et dans laquelle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre Cour. Je viendrais vous en remercier à Genève, si mes souffrances me le permettaient et qu'elles ne me privaient pas de toute société. J'ai dit tout bas en lisant vos vers :

influence dans le monde seraient dignes d'une étude particulière. Quant à son aimable et somptueuse hospitalité, on la retrouve, aux lieux mêmes où il l'exerçait, sous la gracieuse inspiration d'une noble dame qui a su faire revivre de nos jours ces belles traditions de famille.

L'esprit du Prince B. était cultivé et dénué de tout apprêt: il disait de charmantes choses avec un naturel admirable. — La Princesse Zénéide était comme lui: pleine de sentiment sans la moindre pédanterie et toujours spirituelle sans la moindre affectation.

La mort du Prince B. (en 1809) fut pour sa fille un coup terrible, et lui donna ce caractère un peu rêveur

---

Dans des climats glacés Ovide vit un jour
Une fille du tendre Orphée;
D'un beau feu leur âme échauffée
Fit des chansons, des vers et surtout fit l'amour.
Les dieux bénirent leur tendresse:
Il leur naquit un fils, orné de leurs talents.
Vous en êtes issu; connaissez vos parents
Et tous vos titres de noblesse.

Agréez, mon Prince, le respect du vieillard de Ferney.

Vers de Delille au Prince Beloselsky.

Est-il bien vrai qu'au séjour des hivers
De si brillantes fleurs sous vos mains sont écloses?
L'esprit fait les climats: l'esprit dicta vos vers.
Dans *mes jardins* vous répandez des roses.
Brillant comme l'été, doux comme le printemps,
Des chevaliers vous vantez le courage,
Vous chantez la beauté, les exploits éclatants,
Et sage historien du temps,
Vous mesurez sa course et bravez son outrage.

qu'elle conserva même dans les distractions du monde. Quelques années après elle épousa le Prince Nikita Volkonsky. l'Empereur Alexandre Ier, qui la regardait comme un des plus beaux ornements de Sa Cour, lui témoigna constamment sa précieuse bienveillance. A Tœplitz et à Prague, pendant la campagne de 1813, à Paris, aux congrès de Vienne et de Vérone, tout comme à Pétersbourg, le Monarque chevaleresque recherchait la société de la Princesse et fut pour elle un protecteur fidèle.

La période brillante de la vie de la Princesse V. fut de 1813 à 1831. Pendant ces dix-huit ans qu'elle passa en Russie, en Italie et en France, elle fut en relations avec toutes les célébrités politiques, littéraires et artistiques de l'Europe. Son grand talent pour la musique et pour le théâtre lui valurent les suffrages des maîtres de l'art: Boieldieu, Rossini et M.lle Mars lui donnèrent des directions et admirèrent ses succès dans l'opéra et dans la comédie. — Dès son jeune âge elle avait lu les classiques français avec son père: tous deux ils déclamaient admirablement les vers de Corneille, de Racine et de Voltaire; elle appréciait également les grands poëtes italiens. Plus tard ses poëtes favoris furent Byron, Pouchekine, Manzoni et Mickiewicz. En même temps elle étudia le grec et le latin, pour pouvoir en enseigner les premiers éléments à son fils. Elle trouvait un charme particulier à la lecture de Walter Scott: ce qui lui plaisait, c'était cette infatigable inspiration du grand romancier, qui

recherche un ensemble de traditions en fouillant les forêts, les hameaux, les châteaux des rois. Elle se décida à écrire elle-même, et commença par des études suivies sur l'archéologie scandinave dans ses rapports avec l'histoire de Russie. Son principal conseiller *en sciences* fut le baron Mérian [1]), qui l'initia à ses travaux philologiques. Il lui écrivait dans une de ses lettres: „*La* langue est „une dont *les langues* ne sont que les dialectes. Tout „découle de l'unité, tout est développement et expansion. „Cette idée n'est ni neuve ni passagère: Pythagore et „Platon l'ont enseignée. Elle se reproduit toujours et s'ap-„plique à tout. — De nos temps, c'est le président de l'Aca-„démie russe, l'amiral Schischkow, qui le premier posa „cette vérité. Son ouvrage, traduit en allemand en 1826-1827 „sous le titre de Untersuchungen über die Sprache, est con-„sidéré comme une œuvre classique.“

La Princesse V. consulta et protégea à la même époque un savant aussi profond que modeste, Goulianow [2]), l'antagoniste de Champollion, en démontrant que les hiéroglyphes n'étaient que des lettres, et qui travaillait alors à ses grands ouvrages sur l'origine des langues et une grammaire générale. En 1824, quand la Princesse

---

1) Le baron André Mérian, Conseiller d'Etat actuel et membre de l'Académie Russe, né à Bâle d'une ancienne famille suisse, vint dans sa jeunesse en Russie et fit sa carrière au Collége des affaires étrangères. Il fut l'auteur des *Principes de l'étude comparative des langues*, publiés après sa mort en 1828 par Klaproth.

2) Goulianow (Jean), Conseiller d'Etat au Collége des affaires étrangères de Russie et membre de l'Académie Russe.

écrivait *le Tableau slave*, elle fut momentanément arrêtée par un sentiment de défiance en ses forces. Un ami qui la connaissait bien [1]), lui adressa quelques lignes d'encouragement:

„Ne vous laissez pas dérouter par *les âmes froides,* „*l'ignorance et le persiflage.* Le grand monde a son „mérite, mais jamais pour les choses sérieuses. Il ne les „supporte pas, parce qu'elles le gêneraient, parce qu'elles „mettraient au jour des supériorités intellectuelles, incompatibles avec cette égalité, ce niveau, *ce raboté* qui est „son essence. Le grand monde est négatif: rien de sail„lant, par conséquent rien d'éminent. Conservez pour vos „amis cette source qui rafraîchit et rajeunit tout ce qu'elle „touche. La musique n'est pas faite pour les sourds; le „vrai savoir, le savoir naturel n'est pas fait pour *les* „*blasés, les frivoles, les railleurs.* On peut les plaindre, „on ne peut pas les guérir. Vous distinguerez facilement „ceux qui sont dignes de votre attention: après vous „avoir écouté en silence, ils vous demanderont quelques „éclaircissements: peu de mots leur suffiront, et plus tard „ils reviendront vous apporter les fruits de vos propres conseils."

Vers la fin de 1824 la Princesse V. vint s'établir à Moscou, où elle resta jusqu'en 1829. Son salon fut une véritable Académie. Elle n'avait encore rien écrit dans

---

1) C'était, je crois, le Prince Kozloffsky.

sa langue maternelle et l'avait même peu étudiée. Elle s'occupa avec passion de la littérature de son pays, de tout ce qui avait rapport aux antiquités de la Russie: chansons, usages, préjugés, vieilles légendes, tout l'intéressait. Dès 1825 elle eut l'idée, qui alors ne put réussir, de fonder une *Société russe* pour la création d'un musée national et pour la publication des chartes et des travaux d'archéologie et d'histoire. Elle avait déjà commencé son roman d'Olga en français; elle se décida à l'écrire en russe. Nous donnerons de l'un et de l'autre texte les seuls fragments retrouvés dans les papiers de l'auteur. *Olga* resta inachevé; ce travail devait être accompagné de notes et de remarques. C'est plus un poëme en prose qu'un roman: c'est une somme d'études de mœurs et de coutumes populaires, un récit de conteur, dont le sujet historique est le cadre.

Dans la dernière et longue période de sa vie, à Rome, et jusqu'à sa mort (en 1862), l'esprit de la Princesse V. se renferma dans un cercle d'idées uniquement inspirées par le service de Dieu et la charité pratique. L'abnégation la plus étendue, un cœur toujours porté aux affections de l'amitié, ouvrirent un nouveau champ à l'activité de sa pensée. Nous avons entre les mains bien des pages de cette époque de sa vie; on y trouve des méditations précieuses, mais trop fragmentées pour être publiées: ce sont des jets de lumière, qu'on ne peut comprendre tout à fait que quand on a connu la grande âme d'où ils sont

partis. Voici cependant deux extraits de sa correspondance intime:

„J'ai toujours été sensible aux beautés de la nature; „ce goût ne m'a pas quittée: il a pris le caractère de „la prière. Quand j'entends le chant des oiseaux, je „pense à Sainte Rose, qui disait que ce chant et même le „bourdonnement des insectes, lui semblaient des hymnes „au Créateur. — Elle disait vrai: la prière remplit l'espace „de l'amour en Dieu. C'est l'échelle des anges qui vont „et viennent; et Dieu est là dans les cieux et dans notre „cœur. Et les arbres: comment ne pas les aimer? Ils „nous ont donné la Croix. La Croix! c'est la vie: cette „sève ne tarit jamais!“

„Quand nous parlons aux hommes qui vivent dans „le tourbillon du monde, de choses qui plaisent à Dieu, „évitons le danger de chercher à les convaincre par la „force de nos paroles. Ne pensons qu'à la gloire de Dieu; „taisons-nous, si l'on repousse nos vérités: reprenons, „après avoir prié en nous dans notre cellule spirituelle. „Lorsque nous persuadons pour la gloire de Dieu et „le salut des âmes, rendons-en tout le mérite au Seigneur: „remettons l'encens de la bonne parole dans les mains de „l'Enfant Jésus. Soyons donc simples et humbles sans „choquer ceux qui nous écoutent. Rappelons-nous que „nous ne pouvons être utiles que quand l'Esprit de Dieu

„parle en nous, et que c'est l'Enfant qui a enseigné les „Docteurs. Il est difficile d'être à la fois zélés et humbles: „les actes des apôtres sont en cela des leçons venues du „Ciel. L'Archange et la Vierge ont vaincu le Démon. „Soyons donc purs et simples; ayons les ailes de Michel „et le *Fiat* de Marie."

„Avant d'évangéliser les autres, évangélisons-nous „nous-mêmes: point d'impatience, même dans le bien. „Mais peut-on laisser un moment ceux qu'on aime, qu'on „soigne par amour, par devoir? Oui, on le peut, en les „laissant en Jésus-Christ. C'est l'amour-propre humain „qui dit en nous: *Si je perds cette occasion, tout est fini.* „Au contraire rien n'est fini, pourvu que la prière ne „finisse pas. — Il y a plusieurs genres de missionnaires; „il y en a qui ne parlent pas, qui ne montent pas en „chaire, mais qui prient, qui soignent les plus malades „avec un redoublement d'amour: ce sont les *sœurs de* „*charité* de l'âme."

Les œuvres choisies de la Princesse Zénéide Volkonsky sont presque toutes d'une époque antérieure à celle dont nous venons de faire mention. En les parcourant, on peut dire avec Horace:

Non fumum a fulgore sed a fumo dare lucem.

I.

QUATRE NOUVELLES

DÉDIÉES

A

LA PRINCESSE SOPHIE VOLKONSKY

EN 1819.

LAURE.

NOUVELLE EUROPÉENNE.

Le portrait de Laure venait d'être terminé: l'artiste avait parfaitement rendu l'expression de ses grands yeux noirs voilés par une tendre langueur; son nez grec, sa bouche enfantine, cet ensemble de mélancolie et de gaîté qui inspirait l'intérêt le plus doux, s'y retrouvaient comme dans un miroir fidèle.

Madame de Sivry, vieille tante de Laure, posant son ouvrage sur sa table, regarda ce portrait avec une pédantesque ignorance, porta quelques jugements plus obtus les uns que les autres, et congédia le peintre étonné, en lui répétant plusieurs fois qu'il était singulier qu'aucun peintre n'eût pu saisir encore l'expression des traits de sa nièce. Madame de Sivry était de ces personnes qui sont désobligeantes par dignité. Le portrait de Laure fut envoyé au comte Hippolyte d'Eriant; et, malgré la judicieuse critique de la tante, il fut reçu avec des transports de surprise et de joie par un mari, qui trouva,

dans le plus joli visage, les traits de sa femme, qu'il avait quittée presque enfant. Leur union avait été formée au moment où des affaires de famille exigeaient la présence du comte à Paris. Il s'était séparé de son épouse huit jours après son mariage; et madame de Sivry avait exigé qu'elle restât sous sa surveillance.

Laure n'avait que quinze ans: orpheline depuis l'âge le plus tendre, sa tante avait sur elle tous les droits d'une mère. Laure avait passé son enfance dans la gêne et les contrariétés; elle avait tout supporté avec une résignation paresseuse, jusqu'au moment de son mariage, ayant fondé son espérance sur cette époque si décisive, qui est regardée par les demoiselles, comme l'est un avancement en grade par les jeunes militaires; mais son mariage ne l'avait point soustraite à l'autorité de sa tante; et le départ d'Hippolyte avait fait évanouir ses rêves de bonheur. Madame de Sivry, qui semblait avoir deviné ses projets de révolte, lui prouvait tous les jours qu'elle n'était qu'une enfant, et Laure en était réellement inconsolable.

Le château de Sivry, situé non loin de Toulouse, ressemblait fort à un couvent. Le genre de vie qu'on y menait n'était guère plus varié: les plaisirs fuyaient épouvantés à la vue de ce sombre donjon, de ces énormes fenêtres, de ces salons aussi vastes que vides, et de ces meubles couverts d'étoffes décolorées; et la présence de la vieille châtelaine n'était pas faite pour les ramener.

Laure, avec un cœur aimant, avec plus d'imagination que d'esprit, ayant dans le caractère autant de faiblesse que de vivacité, aurait eu besoin d'être bien dirigée: mais madame de Sivry, qui se vantait de l'avoir élevée elle-même, n'avait su ni lui inspirer l'amour de

l'étude, ni développer les qualités de son cœur. Elle l'accablait sans cesse de ses lourds sermons, parlant toujours sur ce qui n'était pas et ne voyant pas ce qu'il fallait prévenir. Rien ne rend distrait comme l'ennui: aussi Laure avait-elle pris l'habitude d'écouter sans entendre, et lorsque, par moments, elle voulait prêter quelque attention aux discours de sa tante, la nullité de ce qu'elle entendait, la rejetait aussitôt dans un vague d'idées, qui ressemblait à un engourdissement moral. L'ennui, comme le mauvais air, entre par tous les pores; l'esprit de Laure en était pénétré, et son existence était devenue un bâillement presque continuel. Son imagination luttait souvent contre un état si peu naturel à son âge: alors, cherchant à deviner quel serait son avenir, elle s'égarait dans ses projets, dans ses desirs, et demandait au ciel le retour de son mari, qu'elle attendait comme un libérateur.

Hippolyte, isolé au milieu des plaisirs de Paris, n'ayant aucun goût pour tout ce qui tient à la dissipation, était impatient de rejoindre sa femme: il n'ignorait pas ses ennuis; il se les figurait bien plus grands encore. Laure lui peignit un jour avec tant de feu ses prétendus malheurs; et les contrariétés qu'elle éprouvait, prirent tellement, dans sa lettre, le caractère d'une véritable persécution, qu'il se hâta de remettre ses affaires en des mains étrangères, et de partir pour le château de Sivry, bien persuadé qu'il venait délivrer un être opprimé et malheureux, et que sa présence allait enfin rendre le repos à une femme dont il devait être l'appui: sa loyauté s'en exaltait, et son amour pour elle en devenait plus tendre.

A peine arrivé au château de Sivry, qui lui parut une affreuse prison, il concentre son indignation contre madame de Sivry, et court à l'appartement de sa chère Laure, dont le visage riant et le teint frais le rassurent déjà : il la serre contre son cœur, lui adresse mille questions; et par le tableau qu'elle lui fait du passé, et par les projets de plaisirs qu'elle forme pour l'avenir, il voit que sa colère contre madame de Sivry était tout aussi mal fondée que la compassion que lui avait inspirée sa jolie femme, dont l'ennui était le seul et l'unique chagrin. Il lui était facile de le dissiper entièrement : il rit de sa méprise, et se dit, en écoutant les plaintes de Laure, que toute femme est poëte quand elle raconte sa propre histoire. Son cœur prend, cependant, l'intérêt le plus tendre aux confidences naïves de Laure; il jouit de l'idée qu'il dépend de lui de la rendre contente, et ne songe plus qu'au moyen de la retirer doucement d'entre les mains de madame de Sivry, pour la conduire à Montpellier, chez sa mère, dont l'indulgente bonté ne connaissait ni l'exigence ni la gêne.

Le départ fut fixé au surlendemain. Il fallait l'annoncer à madame de Sivry. Laure attendait ce moment dans la plus grande agitation; elle craignait que l'humeur négative de sa tante ne mît obstacle à ce qui causait sa joie : mais Hippolyte sut si bien envelopper leur résolution des mots *de devoirs, d'usages reçus* et *de convenances*, que madame de Sivry n'y put rien trouver à redire; elle ne manqua pourtant pas de prendre sa revanche, et consacra la veille du départ aux sentences prophétiques; mais, comme une autre Cassandre, elle ne fut pas écoutée. Malgré la joie qu'éprouvait Laure en songeant aux plaisirs de la ville, elle ne put se séparer

de sa tante sans verser des larmes sincères; et l'habitude, si souvent en contradiction avec nos goûts, lui fit regretter même ce vieux donjon qu'elle détestait: mais bientôt ses regrets sont affaiblis par la pensée enchanteresse et trompeuse qu'elle peut désormais disposer de toutes ses actions: son coeur est plein de reconnaissance pour celui auquel elle croit devoir sa liberté; et voyant le but à l'entrée de la carrière, la connaissance qu'elle va faire du grand monde lui semble le vrai bonheur. En effet, *le grand monde*, à l'âge de quinze ans, est synonyme de douceur de la vie; c'est l'idole de la jeunesse, qui en ignore les illusions; c'est le tyran des êtres faibles qui adorent cette figure creuse, tout en la connaissant, et qui déposent à ses pieds leurs goûts, leurs inclinations, et même leurs sentiments.

La conversation d'Hippolyte, aussi tendre que spirituelle, n'intéressait Laure que faiblement; toute préoccupée de l'avenir qu'elle se créait à son gré, ses idées étaient si confuses, pendant tout le temps du voyage, qu'en apercevant les clochers de la ville, elle crut se réveiller; alors, adressant à Hippolyte mille questions à la fois sur l'appartement qu'elle allait occuper, sur les sociétés de Montpellier, sur les personnes qu'elle allait connaître, elle ne lui laissait pas le temps de lui répondre, lui serrait les deux mains, riait, le questionnait encore, et avait toutes les peines du monde à s'empêcher de sauter de joie.

Laure, en arrivant à l'hôtel de la comtesse d'Eriant, oubliait qu'il fallait commencer par remplir un devoir. Hippolyte l'en fit souvenir en la conduisant chez sa mère, qui lui fit un accueil plein de bonté: mais l'aspect tranquille et serein de la comtesse ressemblait au premier

abord à de l'indifférence. Laure, qui s'imaginait qu'à l'âge de Mme d'Eriant, on devait toujours mettre obstacle aux plaisirs de la jeunesse, fut plus frappée de la froideur apparente de sa belle-mère, que de tout ce qu'elle lui dit de tendre et de flatteur, et ne songea plus, dès ce moment, qu'à éviter de nouveaux sermons qu'elle craignait sans aucun fondement. Hippolyte interrompit ses réflexions, en la conduisant dans l'appartement qu'il lui avait fait préparer. Tout fut oublié au moment où elle se vit dame et maîtresse d'un charmant boudoir, où l'élégance et le goût l'avaient précédée, où tout était frais comme son teint. La même soirée et les jours suivants furent employés à arranger, à déranger, et puis à arranger encore. Les vieux livres du château de Sivry furent placés entre les *souvenirs :* les nouveautés ou bluettes littéraires qu'Hippolyte avait apportées de Paris pour elle, furent toutes feuilletées dans une matinée, et ensuite parsemées sur une grande table avec un désordre de bon goût. On demandera peut-être qui lui avait appris *le bon goût,* si rare en province? Quelques mots d'une femme de chambre parisienne avaient suffi pour lui donner une idée de cette science imaginée à Paris, qui, ainsi que la roue de la fortune, tourne et roule sans cesse dans toutes les classes de la société, et ne parcourt les pays lointains que pour proclamer en tous lieux le nom de sa mère-patrie.

Hyppolite jouissait dans son cœur du contentement qui brillait dans les yeux de sa jolie femme. Il se mettait à la portée de ses quinze ans, et s'intéressait à tous ces *petits riens* qui rendaient Laure si heureuse et si reconnaissante.

Hippolyte, plus âgé que Laure, avait beaucoup plus de raison qu'elle, sans avoir plus d'expérience du monde: il avait traversé les tourbillons qui obscurcissaient la France, dans l'âge où tout ce qu'on voit se grave dans la mémoire. Madame d'Eriant, restée veuve à trente ans, belle, vertueuse, ayant un esprit éclairé, avait su prévenir son fils de la peste générale, et conserver dans son cœur le feu sacré de la piété. Entourée de débris et de crimes, n'ayant pour défenseur que son fils dont elle était le guide, elle avait su en imposer aux méchants par sa prudence et par son courage. La vue des malheurs de cette bonne mère, et les convulsions du dehors, avaient modéré, dans le cœur d'Hippolyte, l'effervescence de la jeunesse: il était si habitué à rester calme au milieu des orages, que les petites agitations de la vie étaient à ses yeux des misères indignes de troubler l'esprit d'un homme; à vingt ans il était déjà philosophe: l'étude des mathématiques, à laquelle il se livra de préférence, acheva de lui donner la justesse de raisonnement et l'aplomb de l'âge mûr; cependant, la connaissance du monde avait entièrement échappé à sa philosophie un peu dédaigneuse. Hippolyte avait étudié le cœur humain dans les livres; mais la théorie ne tient pas lieu d'expérience, et l'ancien voyageur enseigne bien mieux les routes que le meilleur géographe.

Laure, uniquement occupée pendant plusieurs jours du plaisir de commander pour la première fois de sa vie, s'en dégoûta tout-à-coup et son imagination fut tout entière à la société et au desir de la connaître. Il fallut commencer par les visites d'usage; madame d'Eriant, à la prière d'Hippolyte, en traça le cérémonial: il avouait qu'il était parfaitement étranger aux choses de

convenance, et disait que les hommes qui croient s'y entendre, s'en acquittent avec autant de maladresse que ceux qui veulent travailler à des ouvrages de femme.

Laure, plus heureuse et plus belle que jamais, se prépare à voir tous les plaisirs réunis, et son imagination leur prête des formes enchanteresses: c'est dans cette disposition d'esprit qu'elle commence son *cours de politesse.* Après quelques visites aussi courtes que cérémonieuses, elle a peine à croire à l'ennui qu'elle éprouve: „Est-ce là, se disait-elle, ce monde que je cherchais? sont-ce là des plaisirs?“ Ensuite, pensant qu'elle se trompait, elle n'en dit rien à Hippolyte, et voulut suspendre son jugement: ils parcoururent plusieurs salons, plus tristes les uns que les autres, où l'on se plaignait dans le désert du peu de goût que la génération nouvelle a pour la bonne société, où la froide étiquette n'a jamais permis de déranger un fauteuil ni de changer de place. Laure perdit enfin toute patience, et malgré l'accueil qu'on lui faisait, et les invitations qu'elle recevait de toutes parts, elle était sur le point de demander à son mari de terminer une épreuve qu'elle trouvait trop longue, lorsqu'ils arrivent à la porte de l'hôtel de C***. Une jeune femme qui débute dans le grand monde, donne l'éveil à toutes les maîtresses de maison, qui, comme autant de puissances, se font une guerre active, ou secrète ou déclarée: cette confédération de petits états cherche à se nuire, à s'affaiblir par mille moyens, pour céder ensuite, en masse, à une seule puissance plus forte ou plus adroite: telle était la supériorité de madame de C***, non qu'elle fît beaucoup de frais pour attirer la foule chez elle; mais elle avait pris *des jours*; et l'on sait que c'est fonder un pouvoir à la fois despotique et populaire. Le salon de

madame de C*** était le point de ralliement du beau monde, troupeau indivisible, qui se laisse dominer par le nom qu'il porte avec orgueil. Madame de C***, toujours sérieuse, entièrement garrottée par les convenances, présidait son cercle avec la dignité d'un dictateur romain. Ses trois filles, assises dans un coin du salon cherchaient à imiter leur mère, et, par leurs courtes et froides réponses, éloignaient d'elles tous ceux qui se hasardaient à les approcher: on les aurait prises volontiers pour des cariatides égyptiennes, tant elles étaient fortes et guindées. Monsieur de C***, homme jovial, rond comme le globe, avide de bruit et de foule, attendait toujours le moment de la réunion avec une impatience et une angoisse qui duraient jusqu'au moment où ses salons étaient remplis de monde; riant aux éclats, faisant la cour aux jeunes femmes, chantant des vaudevilles aussi vieux que sa voix, il allait, venait, était tout à tous, et mettait en mouvement toute la société, excepté son immuable famille.

Laure, fatiguée de ne trouver que de l'ennui, là même où elle cherchait des plaisirs, entre chez madame de C***, parfaitement découragée: l'éclat de mille lumières, le bruit confus, le mouvement que son entrée occasionne, et tous les regards fixés sur elle, raniment son attention endormie. Pandore, présentée à l'Olympe, ne produisit pas plus d'effet: on la suit des yeux, on répète à demi-voix les mots de *jolie*, de *grâces*, de *délicieuse tournure;* et soudain les hommes abordent son mari, et l'accablent de compliments sur la beauté de Laure. Les jeunes femmes l'examinent de loin, les plus coquettes l'accueillent pour ne pas montrer qu'elles l'envient en secret; et la congrégation des tantes et des mères prépare

les doctes sentences. Un essaim de fats de tout âge et de toutes figures, qui croient qu'elle n'est là que pour eux, forme ses plans d'attaque, tandis que des gens d'un certain âge, estimables et indulgents, lui sourient avec intérêt comme à un doux souvenir de leur jeunesse passée. Bientôt le bruit de sa beauté se répand dans les autres salons; on déserte les tables de jeu pour la voir de plus près. Les conférences sont suspendues, les coteries se séparent; elle est l'objet de la curiosité générale. Madame de C*** la présente aux dames; et chacune d'elles, desirant connaître si elle sait causer, cherche à s'en assurer en lui faisant mille questions, qui ressemblent à des examens. Mais Laure, trop occupée du tableau général pour faire attention à des phrases, ne leur répond que par des monosyllabes, et les dames s'éloignent d'elle, extrêmement choquées de son laconisme. Laure ne le remarque seulement pas; elle ne pense point, elle regarde par-tout, tout la frappe vivement, mais avec confusion, comme une grande clarté qui éblouit la vue. Elle ne se rend raison de rien, tout lui paraît merveilleux, et son âme suit ses regards. Monsieur de R***, fat bel-esprit, dont on cite les bons mots et dont on admire l'aisance, se détache du groupe des hommes, et affectant le geste d'un homme entraîné et subjugué, il prononce à haute voix: „Elle est ravissante, il faut absolument „que je lui parle.“ Il s'approche et se place auprès de Laure, qui, frappée de son exclamation, le considère attentivement. Elle est d'abord étonnée des compliments qu'il lui fait; mais bientôt elle y sourit avec complaisance, et sa légèreté aux ailes de plomb lui semble remplie de grâce et d'amabilité. Les jeunes étourdis, voyant le succès des fadeurs que monsieur de R*** lui

débite, viennent se mêler de la conversation, et Laure se trouve, pour ainsi dire, bloquée au milieu d'eux.

Tandis que, dans ce cercle joyeux, on continue à faire autant de calembours et de bons mots, qui excitent la plus franche gaîté, les jeunes femmes, ne pouvant pardonner à un enfant de quinze ans de captiver ainsi l'attention de leurs adorateurs, s'en vengent en critiquant et en blâmant ses manières: Hippolyte, placé de façon à ne pas être vu par ces dames, entend le nom de Laure et prête l'oreille à leurs discours. „C'est une jolie petite „femme, disait-on, mais bien mal élevée. — Elle rit d'une „manière scandaleuse, et ne sait pas dire deux mots de „politesse. — Que dites-vous de son assurance avec les „hommes? — Assurance, dites-vous? j'appelle cela de „l'effronterie. — Et quoi! dit une de ces dames, en aper„cevant Hippolyte qu'elle ne reconnaissait pas, vous ne „suivez pas le torrent qui nous enlève tous ces messieurs? „— Non, Madame, répond-il en souriant; car le *torrent* „est ma femme." La jeune étourdie, honteuse de sa distraction, balbutie quelques mots, et se penche vers l'oreille de sa voisine pour cacher sa rougeur: on se regarde, on sourit, on garde le silence. Hippolyte, pour prouver combien il fait peu de cas des propos qu'il vient d'entendre, essaie de tourner la chose en plaisanterie; mais s'apercevant de l'embarras que sa présence occasionne, il se retire en faisant ses réflexions sur la médisance vigilante des femmes, toujours armées contre leurs semblables.

En cherchant à se rapprocher de Laure, Hippolyte a le malheur de rencontrer un amateur passionné d'*aparté*, qui depuis long-temps guettait une victime, et qui s'empare du pauvre comte, et le garde pendant plus d'une heure

dans l'embrasure d'une fenêtre: en vain attend-il un moment *lucide* pour lui échapper; il prend enfin le parti de feindre de vouloir le présenter à sa femme, et, pendant que l'éternel causeur se prépare à faire des phrases à la jolie comtesse, Hippolyte donne tout bas à Laure le signal de la retraite. La fourmilière aux bons mots l'accompagne jusqu'au milieu du salon; et monsieur de C***, qui souffrait le martyre lorsqu'il voyait prendre, chez lui, le chemin de la porte, se précipite au-devant d'Hippolyte et de Laure, qui ne parviennent à s'en débarrasser, qu'en lui promettant formellement de ne pas manquer de venir à une fête qu'il avait le projet de donner: l'époque en était encore éloignée; mais, pour avoir le plaisir de s'en occuper d'avance, il en parlait déjà depuis longtemps; bien persuadé que cette fête deviendrait le sujet de plus d'un entretien, il s'était assuré, par-là, quelques semaines de bonheur.

Laure ne songe plus qu'à la fête annoncée par monsieur de C***; elle l'attend avec l'impatience d'un enfant, qui soupire après le jour où ses études feront place aux jeux de son âge.

Hippolyte, malgré sa philosophie, repassait souvent dans son esprit ce qu'on avait dit, en sa présence, au sujet de Laure. Il ne voulait pas lui en parler; il ne se serait jamais pardonné de lui causer un seul instant de déplaisir; son naturel, sa naïve gaîté, qui contrastait si bien avec sa physionomie mélancolique, son imagination vive et enfantine, sa manière d'être avec lui, si franche et si confiante, cet ensemble de gentillesse et de grâce, étaient sans prix à ses yeux: décidé à ne gêner en rien son innocente liberté, persuadé que cette liberté est la sauvegarde d'une femme dont le cœur est pur et

dont l'esprit est aussi loin d'une pensée dépravée, que la candeur l'est de la corruption, il jure plus de mépris que jamais à ce tribunal capricieux qui s'empare d'une réputation, et qui la forme et la brise avec la même facilité.

Laure passait la moitié de ses journées à projeter des parties de plaisir, et l'autre à les exécuter: c'était la toilette, c'étaient des promenades, c'était un tissu de moments agréables qu'Hippolyte embellissait encore par de petits soins et de jolis présents; et comme les *riens*, si précieux pour Laure, réalisaient seuls tous ses rêves de félicité, son mari n'était pour elle qu'un aimable accessoire. Sans s'arrêter à cette idée, qui aurait pu affliger son cœur, celui-ci jouissait de la voir contente; il écartait loin d'elle tout ce qui pouvait atténuer sa gaîté, et lui sacrifiait même ses goûts, abandonnant, pour lui plaire, ses livres, son cabinet d'étude, et se laissant entraîner par elle, au milieu de la foule qui l'obsédait.

Laure poursuivait gaîment sa carrière, suivie des jeunes gens les plus aimables ou les plus étourdis de Montpellier: fuyant la gêne, elle ne songeait qu'à s'amuser, et ne recherchait que ceux qui la faisaient rire, soit par leurs ridicules, soit par leurs saillies. Elle avait rencontré plusieurs fois la baronne de Saint-Elly, et sa conversation l'avait entièrement captivée. Elle l'admirait de tout son cœur, et trouvait son esprit si supérieur à celui des autres, que, lorsqu'elle la voyait dans le monde, elle n'écoutait plus qu'elle, et ne trouvait rien de si désirable que de lui ressembler.

En effet, la baronne de Saint-Elly avait ce qu'on appelle de l'*entraînement*, et possédait au suprême degré l'art des *à-propos*. Ses manières adroites et réservées

avaient mis son inconduite à l'abri du blâme public. Elle n'avait jamais fait une imprudence, et l'aplomb qu'elle avait su conserver au milieu de ses intrigues, la faisait regarder dans le monde comme un être extraordinaire: on nommait tout bas ses amants; mais on la jugeait, comme on juge ses supérieurs, en secret et sans scandale. Lorsqu'elle quittait ses amants, elle cherchait à gagner et à conserver leur confiance; son esprit insinuant y réussissait toujours, et s'assurait ainsi de leur discrétion. Elle savait en imposer à tous sans tromper personne; car personne ne l'estimait: mais, entre la considération et l'estime, il y a la même nuance qu'entre ce qui est dû aux grands et ce qui est dû aux justes. La jeune Laure, portant sur tous les objets la candeur de son âme, était la seule qui la croyait un modèle de vertu. Hippolyte, plus instruit qu'elle sur ce point, voyait pourtant cette liaison se former sans y trouver aucun inconvénient; il était bien aise que Laure préférât la conversation de la baronne, qu'il regardait comme une école d'amabilité, à celle des étourneaux dont il trouvait les saillies de fort mauvais goût. Ce qui l'avait empêché de faire connaître à sa femme la conduite de la baronne, c'était la crainte de ternir la pureté de ses pensées, qu'il trouvait véritablement précieuse.

La baronne de Saint-Elly n'était plus de la première jeunesse; ses grands moyens de séduction étaient dans son esprit, aussi original qu'entraînant. Elle avait observé qu'une femme d'esprit, qui perd beauté et fraîcheur, devient facilement bavarde; redoutant le ridicule pardessus tout, la crainte d'en être atteinte sans s'en apercevoir, lui avait fait adopter un genre de conversation assez extraordinaire: ses phrases étaient toujours courtes;

elle évitait de raconter; et si, par hasard, elle se laissait aller à faire quelque récit, il était rempli de réticences et d'hésitation. Ce singulier genre d'amabilité aurait pu devenir fatigant pour les autres, si l'originalité de ses idées et ses mots piquants, que l'on pouvait nommer des étincelles de génie, ne lui avaient tenu lieu d'une amabilité plus soutenue. Personne ne savait mieux écouter, ni mieux interrompre un discours ennuyeux ou trop long; et c'était avec tant d'adresse, que le conteur lui en savait presque autant de gré que les personnes qui étaient condamnées à l'écouter. Elle faisait sa principale étude de plaire à tous sans distinction, et de primer dans tous les cercles, sans qu'on pût s'en offenser, ni même s'en apercevoir; on la recevait partout avec égard, avec empressement; son esprit faisait le charme de toutes les sociétés; mais l'esprit seul n'attache pas, et la baronne n'avait pas une amie: son cœur froid ne pouvait en sentir la privation; mais c'était un triomphe qui manquait à sa vanité: aussi, lorsqu'elle vit paraître Laure dans le monde, fit-elle usage de tous les moyens de captiver qu'elle possédait, pour tâcher de lui inspirer de l'amitié. Elle était habituée à faire naître le sentiment de l'amour, en restant elle-même indifférente; mais l'amitié n'est point comme son frère; elle est juste, elle veut l'égalité, elle commande l'abnégation. L'esprit conquérant de la baronne parvint à prendre un entier ascendant sur celui de Laure; elle s'en fit une admiratrice et non pas une amie.

Laure, à l'âge de quinze ans, n'écoutait que sa volonté; et son premier mouvement l'entraînait toujours loin de la gêne, sur la route des plaisirs, où jamais aucune idée sérieuse n'était venue l'atteindre. Ses seules sauvegardes étaient l'innocence et la gaîté; l'une l'empêchait de voir

et de comprendre le mal, l'autre la garantissait des passions. Mais ces deux guides peuvent bien être comparés à deux enfants qui conduisent un aveugle. La vie dissipée qu'elle menait, et son goût pour les plaisirs, qu'elle ne dissimulait pas, la faisaient regarder dans le monde comme une femme inconséquente; on lui donna bientôt le nom de femme légère: les ennuyeux, sur-tout, ne lui pardonnaient pas le soin qu'elle prenait de les éviter, et s'étaient alliés, contre elle, aux méchants, pour lui faire du tort dans l'esprit des personnes impartiales et de celles que sa jeunesse et sa beauté avaient prévenues en sa faveur.

Le jour de la fête que monsieur de C*** préparait à grands frais, et qui était devenue la nouvelle de Montpellier, est enfin arrivé. Dès le matin, l'hôtel de C*** semblait être une place publique, tant il y avait de gens qui allaient, venaient et le traversaient en tous sens. Le jardin, encombré d'échafaudages, n'était pas reconnaissable; tout y avait changé de face et d'emploi. Les allées étaient bordées de décorations; celle du milieu, qui conduisait à une jolie chambre de bain, représentait une colonnade, et le bain était à son tour métamorphosé en temple d'Hébé. Une fontaine, qui servait ordinairement d'abreuvoir aux chiens, fidèles gardiens de la maison, portait en ce jour le nom de *fontaine de Jouvence,* écrit en lettres transparentes; vis-à-vis de la fontaine, on achevait de placer les pièces d'un feu d'artifice, qui devait être un des plus beaux qu'on eût jamais vus dans le Languedoc. Ici l'on plaçait de grands vases d'orangers en fleurs; là des banquettes; plus loin des ouvriers, entourés et couverts de couleurs, achevaient de donner les dernières touches aux décorations intérieures du temple. Monsieur de C***, au milieu de ces métamorphoses et

de ces inventions si ingénieuses, qu'il avait dirigées lui-même, se croyait Ovide, ou pour le moins Dumoustier: il ordonnait, contremandait, ruminait en se frottant les mains et se tourmentait horriblement pour l'amusement des autres.

L'heure des plaisirs sonne, l'hôtel brille de lumières. Madame de C*** est à son poste; ses filles se préparent à la danse avec leur calme imperturbable, et les salons commencent à se remplir. Les employés, les juges, les professeurs etc. arrivent en troupe, donnant la main à leurs femmes. Après un long intervalle, les employés supérieurs et les femmes élégantes commencent à défiler: vient ensuite un essaim de danseurs dont chacun se croit des ailes aux pieds, et s'imagine entendre dire de tous côtés ce que Dupaty disait en voyant le Mercure de Florence: „Regardez-le, car il s'envole.“ Les mises les plus baroques, les modes parisiennes renforcées, la toilette la plus simple à côté de la plus éclatante, des femmes plaquées de rouge, et d'autres affectant la *pâleur qui marque une âme tendre,* un mélange de ridicule, d'élégance, de couleurs tranchantes, de laideur surchargée et de grâces négligées; voilà ce qui forme le tableau sans harmonie qu'offre cette nombreuse réunion. On parle de la fête qui va avoir lieu; on questionne, on raconte des détails qu'on ignore, mais qu'on devine; on se demande mutuellement ce qui occasionne le retard dont on se plaint tout haut; une légère rumeur se répand dans le salon: le préfet arrive, et le signal est donné.

Les mots d'*arrivée,* de *commencement* et de *fête* volent de bouche en bouche. Tous se précipitent à la fois vers la porte du jardin, et deviennent badauds comme le peuple dans les rues. Une attention stupide s'empare de leurs esprits; ils regardent sans voir, se laissent entraîner vers

un but qu'ils ignorent, où plusieurs d'entre eux vont sans plaisir et presque sans curiosité; mais chacun cède à l'impulsion générale.

Le jardin brille de mille feux. Monsieur de C***, à la tête du cortége, conduit, d'un air triomphant, les dames auprès de la modeste fontaine qu'on avait pompeusement baptisée du nom de *fontaine de Jouvence*; en leur faisant remarquer l'inscription qu'elle portait, il ajoute d'un air léger et satisfait: „C'est un monument dont ces „dames voudront bien agréer la dédicace": en disant ces mots, il les regarde en dessous pour quêter un compliment; mais, malgré la droiture des intentions de M. de C***, sa galanterie fut prise pour une épigramme par les femmes passées, et fit sourire plusieurs des hommes, qui ne manquèrent pas d'en faire de malicieuses applications.

On suit monsieur de C*** le long de la colonnade illuminée qui conduit au temple mystérieux: rien n'indique encore le nom de la déesse dont il porte le nom. Monsieur de C*** s'arrête à l'entrée du temple et a l'air de vouloir laisser deviner son secret, mais s'apercevant que les préparatifs qu'on fait ailleurs attirent l'attention de la foule avant le temps, il décline avec force le nom de *temple d'Hébé*, et ouvre les deux battants de la porte.

La jolie chambre de bain, spacieuse et ronde, éclairée par le haut, prête parfaitement à l'illusion d'un temple; on avait placé dans la coupole un grand foyer de lumière qui répandait une agréable clarté sur tous les objets. Monsieur de C*** avait fait construire, tout autour de la rotonde, quinze niches, comme un symbole de l'âge le plus charmant de la jeunesse. Chacune de ces niches contient une nymphe, vêtue de blanc et couronnée de boutons de roses. Vis-à-vis de la porte d'entrée est placé

un piédestal sur lequel s'élève un trophée des attributs de la déesse dont le temple porte le nom. Monsieur de C***, enivré de joie et presque de gloire, allait répétant à tort et à travers, aux jeunes femmes comme aux vieilles, que le piédestal n'était point occupé, parce qu'Hébé n'avait point osé se montrer au milieu de tant de rivales en beauté et en jeunesse. Ce compliment si simple, quoique si recherché, fit le meilleur effet; il effaça le souvenir de la fontaine, et même des sarcasmes auxquels elle avait donné lieu, et qui, malheureusement, n'avaient pas échappé à l'oreille attentive des femmes que ces cruelles applications pouvaient regarder.

Le son de plusieurs instruments se fait entendre; les Nymphes descendent des niches où elles étaient placées; elles vont prendre des demi-cerceaux, garnis de guirlandes de lis, de chèvrefeuille et de roses. On se range, et elles exécutent la charmante danse languedocienne que l'on appelle *les treilles*. Toutes ces jeunes personnes ne sont pas également jolies; mais celles qui n'ont pas de beauté ont de la grâce, et dans les autres la grâce est remplacée par la gaîté. Elles forment une voûte mouvante avec leurs demi-cerceaux, sous lesquels elles se cachent, passent et repassent, reparaissent ensuite en se tenant par la main, et en se balançant mollement, comme un buisson de fleurs agité par les zéphyrs. La danse finit aux acclamations générales; les mères reçoivent avec un air de modestie vaniteuse les compliments de monsieur et de madame de C*** sur les grâces de leurs filles, qui, après avoir fini de danser, viennent se placer auprès de leurs mères, en rougissant de plaisir et d'embarras.

Laure, belle de grâces et de jeunesse, est l'objet des hommages de tous les hommes: la danse des jeunes de-

moiselles n'a point détourné d'elle l'attention et l'admiration de ce sexe sur lequel l'empire des yeux est tout-puissant, et pour lequel regarder, admirer et brûler n'est qu'une seule et même chose.

Laure, enchantée, engouée de la baronne de Saint-Elly, était toujours auprès d'elle, lui faisait part de tout ce qui la frappait et des différentes sensations qu'elle éprouvait, en se trouvant pour la première fois de sa vie dans une assemblée aussi nombreuse et aussi bruyante. La baronne, ne l'ayant encore rencontrée qu'en très-petit comité, la voyait pour la première fois briller au milieu d'une foule d'adorateurs; habituée à primer sans aucun partage, et à donner le ton par-tout où elle se trouvait, elle ne pouvait comprendre que la naïve Laure pût, en sa présence, jouer le premier rôle. Une secrète voix lui apprenait ce qu'elle aurait voulu ignorer. Un despote a toujours de la peine à abdiquer, et il cherche à se distraire de cette pensée, tant que la nécessité au bras d'airain ne vient pas le contraindre à céder. C'était la première femme qui faisait ombrage à l'ambitieuse baronne: elle avait trouvé dans le monde et de jolies et d'aimables personnes; mais l'attrait supérieur de son esprit les lui avait soumises sans effort: elle n'en ressent que plus de dépit lorsqu'elle se voit contrainte à disputer aujourd'hui, à un enfant de quinze ans, les hommages qu'elle croit n'être dus qu'à elle. C'est en vain qu'elle met son esprit à la torture; on regarde Laure et on ne l'écoute guère. Quelques jeunes gens, voyant qu'elles étaient fort amicalement ensemble, fondent leurs espérances sur cette liaison; ils viennent tour-à-tour faire leurs confidences à la baronne, qui, blessée, confuse, piquée au vif, s'empresse de cacher sous le langage d'une amitié exaltée, l'envie

qu'elle est étonnée d'éprouver; et, par les éloges exagérés qu'elle donne aux attraits de Laure, elle encourage leur impertinente confiance, dont elle n'a pas le droit de se fâcher avec des hommes qui connaissent toute son immoralité. En déployant à leur égard une dignité tardive, elle risque de se couvrir de ridicule; en se prêtant à recevoir de pareilles confidences, et à jouer un rôle qui n'a rien d'honorable, elle tremble de perdre l'apparente considération que, par une faiblesse inexplicable, les femmes n'avaient point encore osé lui ravir. Partagée entre l'incertitude et le dépit, elle prend le parti de tourner la chose en plaisanterie, de persifler les galants, de se servir enfin de la naïveté de Laure et de l'ascendant qu'elle a pris sur elle, pour la rendre aussi ridicule que possible, aux yeux d'un public toujours prêt à tirer sur un objet qui, de manière ou d'autre, se distingue de la foule. Rien n'était plus facile avec une femme de quinze ans; à cet âge, on a rarement du tact, cette faculté de l'intelligence, composée de nuances imperceptibles, boussole du monde, sans laquelle l'esprit nous égare, ne se développe et ne s'acquiert qu'à nos propres dépens. Le tact est comme le goût , c'est l'instinct perfectionné; on le forme en l'exerçant, en s'habituant à discerner, à choisir, à se rendre raison de tout; et lorsqu'on est à l'entrée de sa carrière, on regarde, et l'on n'observe pas.

Laure, qui est, après monsieur de C***, la personne la plus heureuse au milieu de cette réunion, se laisse courtiser, sans prêter la moindre attention à tout ce que lui adresse l'essaim bourdonnant dont elle est entourée: le bruit l'étourdit, elle rit, et ne se doute pas des sentiments qu'elle fait naître. La baronne, fatiguée des succès de sa jeune rivale, forme le projet de rendre ridicules

aux yeux de Laure les empressements dont elle est l'objet. Elle lui fait remarquer l'air soumis de ces messieurs, leurs longs regards et leurs plus longs soupirs, leurs distractions, leur jalousie et leur allure moutonnière, et touve si bien, en peu d'instants, le moyen de les ridiculiser, que Laure s'imagine avoir acquis le droit de les traiter en bouffons, et de s'en amuser ouvertement. Toujours prête à saisir l'occasion de rire, encouragée, sous main, par la malicieuse baronne, elle fait mille enfantillages, met en mouvement tout ce qui compose son galant cortége; appelle l'un, renvoie l'autre, les mystifie, les boude, se place de manière à ne pouvoir en être abordée, en rit aux éclats; et croit ne se permettre que des plaisanteries et des gentillesses du meilleur genre, puisque c'est la baronne qui les a dictées. Elle est de si bonne foi qu'elle regrette qu'Hippolyte n'ait pu l'accompagner à cette fête, pour être témoin de ce manége qu'elle trouve fort amusant; elle ne se doute pas que sa manière d'agir est celle d'une coquette, et ne remarque même pas le mauvais effet que ses inconséquences produisent sur tout le monde.

Monsieur de C***, après avoir répété jusqu'à satiété le sot compliment qu'il avait fait aux dames sur la cause de l'absence d'Hébé, croyant n'avoir jamais assez dit une chose qui lui avait coûté plusieurs jours de travail, vint, avec un air de galanterie fine, assurer Laure qu'elle était la déesse qu'on adorait en ce lieu, et que sa place devrait être le piédestal destiné à Hébé. La baronne feignit de trouver dans ce compliment autant de grâce que de vérité, et le ton de bonhomie qu'elle affecta, et qui aurait pu tromper le plus fin, trompa monsieur de C***, qui ne l'était guère. Fier de cette approbation, monsieur de C*** renchérissait encore sur ce qu'il venait d'avancer. Laure

riait de sa sotte fécondité, et la baronne, interrompant tout-à-coup monsieur de C***: „Ne trouvez-vous pas, lui „dit-elle, que Laure ressemble parfaitement à l'Hébé de „Canova. Ce sont ses traits; c'est sa tournure; ses cheveux „sont arrangés de même. Voyez cette taille élancée, „ajouta-t-elle en s'adressant à tous les hommes qui en„touraient la jeune comtesse, ce cou, ces jolis bras; ne „vous semble-t-il pas, messieurs, voir devant vous le chef„d'œuvre du sculpteur de la grâce." Monsieur de C***, qui n'avait aucune connaissance de cette statue, mais qui était amateur passionné de comparaisons mythologiques, trouva l'idée sublime, ainsi que les adorateurs de Laure. „Il est fâcheux, reprit la baronne, qu'on ne puisse pas „l'engager à se mettre un instant sur ce piédestal, dans „l'attitude de la délicieuse statue de Canova; on pourrait „alors bien mieux juger de la ressemblance qui me frappe." Laure, qui ne connaît pas plus cette statue que monsieur de C***, est pourtant flattée de la comparaison: elle rougit, baisse les yeux, et ne voit pas que la baronne se moque d'elle. „Eh! pourquoi, belle comtesse, s'écrie monsieur „de C*** avec enthousiasme, pourquoi nous priveriez-vous „du bonheur de vous admirer, de vous adorer?" Tous les jeunes gens se joignent à lui pour presser Laure de céder à leur folle conspiration, en se plaçant sur le fameux piédestal; un de ces messieurs, artiste distingué, se charge de la poser dans l'attitude que le Phidias moderne a donnée à son Hébé, et Laure, surprise, émue, embarrassée, ne sait à quoi se résoudre: sa rougeur augmente avec son embarras, elle fait un pas, s'arrête, veut lire dans les yeux de la baronne ce qu'elle doit faire, y croit voir le conseil de céder aux instances de ceux qui l'entourent, et se laisse conduire vers le piédestal avec une gaîté tout-

à-fait enfantine. Elle s'y place dans l'attitude que l'artiste lui indique; on lui met, dans la main droite, le vase d'où elle semble se préparer à verser le nectar dans une coupe ronde qu'elle tient de l'autre main: elle incline légèrement son cou et sa tête, ses pieds posent à peine, les plis de sa robe blanche et légère suivent les contours gracieux de son corps: on croirait voir en effet l'Hébé de Canova. Les hommes la trouvent ravissante et divine; les femmes la traitent de folle: la baronne observe et jouit; et un jeune étourdi, dans son enthousiasme, ou peut-être par méchanceté, s'avise d'applaudir, en s'écriant: *bravo!* Laure s'y attendait si peu qu'elle en fut saisie: elle saute à bas du piédestal, veut se sauver dans le jardin: les jeunes gens la suivent et l'arrêtent. Laure, qui sent qu'elle s'est donnée en spectacle très-mal à propos, répond à leurs fades compliments avec un ton d'humeur et presque avec les larmes aux yeux; la baronne l'aborde, la rassure, et fait bientôt disparaître le nuage qui obscurcissait sa gaîté, en lui faisant remarquer, dans la foule, plusieurs de ces caricatures qu'on rencontre en province, et qui portent sur leurs visages, leurs vêtements et leurs coiffures le type du ridicule.

La plaisanterie à laquelle Laure s'est prêtée, occupe toute l'assemblée; les femmes la trouvent déplacée, ridicule, de mauvais goût, et décident que Laure est sotte et coquette; aucune d'elles n'a songé qu'il faut avoir de l'usage du monde pour savoir repousser une mauvaise plaisanterie, et la faire, pour ainsi dire, replier sur elle-même. Heureusement pour la pauvre Laure, la politique qui se glisse par-tout, même dans les temples des déesses, vient enfin remplacer la médisance: les *aparté* commencent, les discussions s'entament, et ne sont interrompues

que par des valets empressés qui offrent de toutes parts des fruits et des rafraîchissements. Les uns vont errer dans les allées du jardin, les autres s'arrangent en coteries pour causer, ou plutôt pour bâiller en liberté. Trois dames se sont éloignées de la foule pour écouter une énorme lettre, qu'une d'elles lit à haute voix; elle vient de la recevoir de Paris. A leur air occupé, à l'avidité avec laquelle les deux écoutantes suivent des yeux chaque ligne, et à l'importance avec laquelle celle qui lit s'arrête pour commenter chaque page, on croirait qu'il est question du bouleversement des empires. J'ai su depuis, cependant, qu'il ne s'agissait que des changements qui s'étaient opérés dans les modes parisiennes: on avertissait les élégantes de Montpellier de mettre beaucoup de prudence dans le choix de leurs parures, à cause des évènements politiques, etc. etc.

Mais écoutons cette grande et belle dame qui, portant dans ses traits l'expression du calme et de la douceur, se promène les bras croisés, en long et en large, ayant à côté d'elle un vieux militaire en uniforme de général. J'entends une voix douce qui prononce les mots de justice et de vengeance, de sang et de punitions exemplaires: ces mots, qui contrastent si fort avec le son de cette voix, blessent mon oreille; j'imagine d'abord que me je suis trompée, quand j'ai cru entendre la voix de la belle dame; habitué aux fléaux de la guerre, le vieux général peut seul être familiarisé avec de pareils mots, c'est sans doute lui qui a parlé. Ils reviennent sur leurs pas, je m'approche et j'entends distinctement. „Souffrez, madame, que je vous „répète ce que je pense. Une jolie bouche comme la „vôtre ne doit parler que d'indulgence, ne doit plaider „que pour le pardon; laissons le langage contraire à ceux

„à qui il appartient. Quant à moi, quoiqu'ayant tout „perdu sans espoir de retour, je voudrais que la Seine „devînt le Léthé et que . . . .“ le reste de la phrase m'échappe, ils s'éloignent; mais je vois avec peine que mon oreille ne m'avait pas trompée.

Qu'est devenu monsieur de C***? Il semble se multiplier; il est ici, il est là-bas, il est par-tout. Maintenant on vient de l'appeler, et il est sorti en toute hâte, a prié le monde de se réunir dans la rotonde, et d'y attendre son retour. Son air affairé a fourni à la société un nouveau sujet d'entretien. Bientôt après on entend le bruit d'une fusée, l'illumination du jardin est éteinte, tout est dans les tènèbres, et monsieur de C*** paraît. On se place sur des banquettes préparées dans le jardin, où le silence règne avec l'obscurité. Dans le même moment où plusieurs gerbes de fusées s'élèvent avec fracas et retombent sans bruit en milliers d'étincelles, des sillons de feu font tourner une immense roue: tout-à-coup, le pied qui la soutient s'ébranle, se casse et tombe du côté des spectateurs effrayés. La roue toujours en mouvement, quoique renversée, les couvre d'une pluie de feu. De bruyantes fusées parcourent les rangs, brûlent les robes, renversent tout, et, toujours redoublant de force, semblent poursuivre malignement les dames, qui, jetant des cris aigus, se poussent, se culbutent, et sautent par-dessus les banquettes renversées à travers les allées du jardin.

Qu'on juge, si l'on peut, du désespoir de monsieur de C***: il marche au milieu du feu et des débris avec un courage héroïque; il veut absolument savoir la cause d'un tel désastre, et jure de faire éclater sa rage sur les ouvriers maladroits; mais combien cette rage devient plus forte, lorsqu'il apprend, par un de ses gens, que l'accident

qui venait d'avoir lieu était la suite d'un ordre *économique* donné sous main par madame de C***; toujours disposée à gêner la magnificence de son mari. Pour construire et placer les pièces du feu d'artifice, on avait pris un mauvais ouvrier, au lieu de s'adresser à un homme entendu; et le pauvre monsieur de C***, tout occupé de ses allégories, ne s'en était pas douté. Bien décidé à faire connaître à madame de C*** toute l'étendue de son indignation, il traverse le jardin pour aller la trouver. Ces lieux qui, quelques moments auparavant, étaient plus beaux pour lui que le jardin d'Armide, lui semblent maintenant un affreux désert. Persuadé qu'il va trouver dans sa maison la même solitude, il s'en approche tristement. Le son aigu de plusieurs violons qu'on accorde frappe son oreille: il voit du mouvement dans la salle de danse; il monte, et à l'aspect d'un bal aussi animé, aussi brillant qu'inespéré, il oublie entièrement et sa colère, et la chute de l'échafaudage, et son amour-propre blessé. O vous, aimables consolatrices, filles de la philosophie, douces compensations de la vie, où en serions-nous sans vos soins réparateurs? où en serait monsieur de C*** sans ce bal qu'il trouve chez lui, lorsqu'il croyait n'y rencontrer que la solitude et sa femme?

Le premier moment de la frayeur passé, tout le monde s'était rendu du jardin à l'hôtel de C***: plusieurs personnes, que le feu d'artifice avait maltraitées, étaient parties en murmurant, tandis que cette mésaventure avait, au contraire, augmenté la gaîté de la jeunesse. Madame de C*** s'était retirée dans son appartement pour ôter sa robe, qui avait été entièrement abîmée par le feu, comme si le sort eût voulu venger son mari, en la rendant victime de sa propre lésinerie. Pen-

dant son absence, Laure avait usurpé les droits de maîtresse de maison pour ne point souffrir d'intervalle entre une danse et l'autre. La grâce et la gaîté marchaient sur ses pas; les femmes qui avaient le plus d'éloignement pour elle, se voyaient forcées, comme les autres, de céder à l'impulsion qu'elle leur donnait: l'accès de folie, qu'on nomme la danse, a pour moteur la gaîté et pour but le désir de plaire: tous deux inspirent une sorte de cordialité, une confiance momentanée qui distrait de l'envie, et suspend la médisance. Le désir de plaire, comme la gaîté, amène le sourire sur les lèvres et la douceur dans le regard; et une femme qui veut charmer, ne désenchante pas l'expression de ses traits par un regard envieux, ou par un sourire amer et sardonique.

Laure continue à être, pendant le reste de la soirée, la directrice et la reine du bal. Son triomphe est complet; mais plus il est brillant, plus il va lui coûter cher. La baronne de Saint-Elly, active pour le mal, répand indirectement sur Laure le venin de sa jalousie. Assise auprès d'une table de jeu, à laquelle se trouvait une demoiselle de cinquante ans, espèce de journal accrédité, et qui se croyait en devoir de divulguer et d'augmenter les nouvelles qu'elle entendait raconter, la baronne parla de sa *jeune amie* avec l'air du plus tendre intérêt, en laissant apercevoir à travers ce voile perfide tout ce qui pouvait la perdre dans l'esprit de ses auditeurs: aussi l'impression qui leur en resta, fut que Laure était pour le moins folle et coquette à l'excès. Dans une seule soirée la baronne de Saint-Elly avait su, d'un côté, la rendre digne de blâme et presque ridicule, malgré sa jeunesse et le charme de sa figure; et d'un autre côté, elle était parvenue à briser le sceptre de Laure en éta-

polissant, entre elle et ses adorateurs, le ton de la familiarité, que ces vassaux révoltés avaient pris pour punir celle qui s'était amusée à leurs dépens.

La belle saison amenait beaucoup de monde à Montpellier. Trois voyageurs distingués, l'un Parisien, l'autre Anglais et le troisième Russe, venaient d'y arriver. Aussitôt toute la ville est en mouvement pour les voir et les connaître. Tous trois jeunes, tous trois agréables, leurs succès dans la société ne pouvaient être difficiles. Ce triumvirat s'était formé à Paris: malgré la différence de leurs opinions et de leurs caractères, ils s'entendaient parfaitement, car ils s'accordaient sur deux points essentiels dans ces sortes de liaisons, le désir de voir et de s'amuser.

Monsieur de Saint-Léon, que des circonstances particulières ont forcé de quitter le service, a consacré son existence à la littérature, aux arts et à la galanterie. Le beau sexe a toujours été son idole. Un joli minois a tout pouvoir sur son esprit, et il a pour principe que tout, dans l'univers, doit être dépendant des femmes, qu'il appelle l'*attrait de la vie.* Son bonheur était donc de les servir et de les honorer. Le caractère de Saint-Léon est souple, ses pensées nobles, ses manières naturelles: son cœur, quoique sensible, est cependant incapable d'éprouver une grande passion; sa physionomie, comme son esprit, est fine, douce et sérieuse: son regard perçant aurait donné de la défiance, sans l'expression attrayante de son sourire et de son organe.

Le comte Vladimir, jeune Russe d'une belle tournure, ayant un bras blessé et en écharpe, un grand front, où semble siéger l'honneur, les cheveux arrangés *à la Charles douze*, une mise des plus élégantes, est en même

temps aimable, gai, un peu disputeur, et plus Parisien que les Parisiens même pour l'urbanité du langage. Monsieur de Saint-Léon était devenu son ami intime; il le consultait sur tout et voulait avoir l'air de se régler d'après ses conseils, quoique, d'avance, il fût toujours d'un avis contraire à celui de son ami, et ne fît jamais qu'à sa fantaisie. Vladimir n'avait fait aucune étude suivie, mais il avait effleuré toutes les études, comme tous les talents de société.

Il avait été frappé du ridicule que quelques-uns de ses compatriotes s'étaient donné en quittant la tournure guerrière et simple, qui leur est naturelle, pour copier strictement les manières de telle ou telle autre nation. Il souffrait de voir en eux cette affectation qui contrastait si fort avec le caractère national russe, et leur disait hautement qu'ils étaient devenus la charge de ceux qu'ils voulaient imiter Lorsqu'on connaît un ridicule, on y tombe difficilement. Vladimir avait conservé les manières simples d'un militaire; il avait cherché à les embellir et non à les déguiser, convaincu que l'imitation servile est au-dessous de la dignité de l'homme. Toujours sûr de son fait, ne croyant pas qu'il fût possible qu'il regardât une femme sans lui plaire; fort mal vu, grâce à son assurance, par les dames de haute vertu, il était très-souvent puni par les moins rebelles de ne point désespérer de la réussite de ses soins.

Sir George Kley était au contraire l'amant le plus transi des trois royaumes. Toujours amoureux, il avait déjà langui et soupiré dans tous les coins de l'Europe; empressé et maladroit auprès des femmes, bon vivant, original, et quelquefois spirituel avec les hommes. Ses deux amis avaient toutes les peines du monde à l'emme-

ner d'une ville où il trouvait de la société, bonne ou mauvaise: il fallait chaque fois l'en arracher. L'habitude qui chez les autres vient à la suite du temps, s'emparait de lui au bout d'un jour, et jetait aussitôt en lui des racines profondes. En arrivant à Paris, il avait débarqué à l'opéra: enchanté des tableaux variés et pleins de grâces qui s'y renouvelaient sans cesse, et ayant appris qu'il ne pouvait les admirer que deux fois dans la semaine, il résolut de s'en éloigner le moins possible le reste du temps, en le passant dans la société des déesses et des coryphées de la danse. Le lendemain du jour de sa présentation chez la plus laide et la moins jeune d'entre elles, il soupirait déjà à ses pieds. Quelques jours après il lui offrit son nom, sa main et sa fortune; il était tout disposé à se tuer de désespoir d'avoir été inhumainement refusé, lorsque Saint-Léon et Vladimir vinrent le sauver de cette double sottise en l'emmenant de Paris.

Sir George a déjà paru dans les meilleures maisons de Montpellier, il y a vu la baronne de Saint-Elly: ses quarante ans, plus que son esprit, l'ont déjà captivé. Il disait qu'avant cet âge les femmes pouvaient se comparer à des fruits qui ne sont pas mûrs, et qu'une femme de vingt ans ne peut pas plus être citée comme belle femme, qu'un fruit vert et âpre ne peut passer pour un bon fruit; mais laissons sir George parler à la baronne de son tendre martyre dans un langage aussi difficile à comprendre qu'à prononcer, et voyons ce que font ses deux amis.

Monsieur de Saint-Léon et le comte Vladimir passent les premiers jours de leur arrivée à voir les monuments curieux, les églises, les environs et les établissements de Montpellier. Le premier examine tout en amateur et en

observateur. Il n'était jamais allé dans les provinces émridionales de la France, et il s'appliquait à connaître en détail les différences qui existaient dans les mœurs de chaque province; celles des Languedociens l'intéressaient infiniment: la douceur de leur idiome, leur musique, leur costume, leurs traditions surtout, avaient de vrais charmes pour lui. Les traditions du peuple ont autant d'intérêt ponr l'homme penseur que pour l'homme simple et ignorant, qui n'a jamais lu l'histoire de son pays. Ces narrations, pleines de naïveté, qui passent de bouche en bouche, de génération en génération, gagnent, il est vrai, quelque chose de romanesque; le merveilleux s'y glisse souvent; mais, à travers ces voiles coloriés, on distingue la vérité; et c'est encore une agréable occupation pour l'esprit que de chercher à la démêler, à la dégager des fables qui la cachent. Les traditions étaient les seules archives de nos premiers pères, et sont encore aujourd'hui l'érudition du peuple.

Saint-Léon visite les professeurs distingués, les botanistes et les jardins, compare, examine les plantes, les fleurs rares, ne néglige rien, et revient tous les soirs déposer sur le papier ce qu'il a vu, éprouvé et appris. Le comte Vladimir, qui avait eu le projet de l'accompagner partout, essaie de porter son attention sur les objets qu'ils vont voir. Comme à l'ordinaire, il conçoit au premier abord avec une promptitude surprenante; bientôt son zèle se ralentit; et il laisse son ami continuer tout seul ses courses scientifiques.

Notre Russe inspire la plus grande curiosité non-seulement aux gens du peuple, mais aussi aux personnes de la bonne compagnie. Le nom de Russe a l'avantage de produire encore au dix-neuvième siècle, dans le midi

de l'Europe, la même curiosité qu'il produisait deux siècles auparavant: on y trouve que les Russes ont quelque chose de singulier et d'un peu barbare, qui réveille l'attention. Lorsqu'il sortait de chez lui, sa porte était assiégée d'hommes, de femmes et d'enfants. L'artisan quittait son travail pour le voir passer; les enfants couraient après lui en se disant tout bas: *c'est un Russe.* Une vieille commère disait un jour à ses voisins qui le suivaient des yeux: „Savez-vous bien que ce beau monsieur vient de „la Russie? C'est un pays qui est couvert de glaces pen- „dant les douze mois de l'année. — Dame oui, reprend „une autre, mon fils m'a dit que ces pauvres Russes ne „se montrent dans les rues qu'avec un masque chaud sur „la figure. — Bah! . . . en ce cas je ne voudrais pas y „aller montrer la mienne! — Je le crois bien, dit l'autre, „le soleil ne connaît pas ce pays: on dit que les paroles „même y gêlent dans la rue. — Ah! que n'êtes-vous „dans ce beau pays!" dit un paysan ennuyé de leur caquet.

Le comte Vladimir ne s'était encore montré qu'aux promenades publiques. Il s'était rendu à la place de Peyrou à l'heure où s'y rassemblait le beau monde; et par une coquetterie assez ordinaire dans les beaux hommes, il semblait ne point faire attention à l'effet qu'il y produisait. Il s'asseyait tout seul sur la terrasse, du côté où l'on découvre une plaine immense et délicieuse. Il affectait un air rêveur ou distrait, et regardait autour de lui avec une indifférence marquée. Il n'en fallait pas tant pour monter des têtes languedociennes. De jolies coquettes, qui observaient tous ses mouvements sans avoir l'air de s'en occuper, s'impatientaient de ce qu'un Russe n'était pas plus avide de voir et d'admirer les beautés pi-

quantes du midi; et les demoiselles, qui partout sont un peu exaltées et romanesques, prenaient sa feinte rêverie pour le symptôme d'une grande passion; elles en faisaient déjà un héros de roman et se disaient en elles-mêmes;

Quoique Scythe et barbare, il a pourtant aimé!

Monsieur de C***, qui comme on l'a déjà dit, n'existait que pour attirer du monde chez lui, était sur les épines de voir que le comte russe n'avait point encore cherché à lui être présenté: il aurait regardé comme un déshonneur pour sa maison qu'un étranger de distinction eût quitté Montpellier sans avoir été à ses assemblées; mais Vladimir avait toujours envie de faire désirer sa présence, lorsqu'il pouvait remarquer qu'on le recherchait; il n'en affectait alors que plus de sauvagerie et d'éloignement. Un jour que Vladimir admirait, ainsi que beaucoup d'autres, l'effet du coucher du soleil sur la place du Peyrou, monsieur de C***, impatienté de le voir si longtemps garder son air d'indifférence, vient se placer auprès de lui, et saisissant un moment où Vladimir a jeté les yeux sur lui: „Monsieur, vous me faisiez „l'honneur de me parler? lui dit-il. — Non, monsieur. — „Mille pardons, monsieur, de vous avoir dérangé; mon- „sieur est Russe, m'a-t-on dit? — Oui, monsieur. — „Combien de lieues y a-t-il d'ici là? — Mais, à peu près „la même distance que de Pétersbourg à Montpellier. — „Ah! . . . . Souffrez, monsieur, que je vous fasse encore „une petite question; a-t-on déjà chez vous des places et „des promenades publiques? — Oui, monsieur. — Sans „doute monsieur n'a jamais vu de promenade qui approche „de la beauté de celle-ci. — Si fait, monsieur. — Et où „donc? — A Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, et der-

„nièrement à Paris. — Ah! monsieur vient de Paris. Oh! „pour le coup, Paris a dû vous étonner; vos usages doi- „vent être bien différents des nôtres. — Ils en diffèrent „fort peu, au contraire; d'ailleurs il n'est pas aussi aisé „de nous étonner que vous paraissez le supposer." Vladimir prononça ces derniers mots d'un ton si sec que monsieur de C*** ne savait plus de quelle manière reprendre le fil de la conversation. Il parvint pourtant à la renouer, en offrant au comte de lui montrer de beaux tableaux qui se trouvaient chez un de ses amis. Vladimir, malgré son mouvement d'humeur patriotique, voyant qu'il n'était pas facile de se défaire d'un homme tel que monsieur de C***, accepta son offre. Cette course fut arrêtée pour le lendemain: monsieur de C*** ne manqua pas de profiter de cette bonne disposition pour proposer à Vladimir de venir passer la soirée du lendemain chez lui. Le comte russe promit de s'y rendre: monsieur de C***, enchanté de cette promesse, court l'annoncer à ses connaissances, qui, tout en se moquant de son air de triomphe, se disposent à venir voir le voyageur russe avec autant de curiosité que s'ils allaient trouver en lui une réunion de toutes les peuplades de la Sibérie.

Les manières de Vladimir plaisent généralement: les femmes surtout le trouvent superbe. Son bras en écharpe les intéresse, sa physionomie noble les charme, son parler facile et élégant les étonne: elles sont pourtant un peu blessées de son peu de galanterie et du laconisme qu'il met dans ses réponses, malgré les peines qu'elles se donnent pour lui plaire: en attendant, les jeunes filles le regardent avec une attention marquée, et parlent de lui avec cet air de mystère, qui est ordinairement, chez les demoiselles, la preuve certaine de l'impression qu'on leur

fait. Vladimir connut en peu de jours toutes les sociétés de Montpellier; il s'attendait bien à y produire de l'effet, mais il était loin de penser qu'il deviendrait l'objet exclusif de l'attention générale; un rôle si inattendu l'embarrassait et l'impatientait. Il n'est point rare de trouver cette sorte de timidité dans les êtres qui ont une forte dose d'amour-propre; la crainte qu'ils ont de rester au-dessous de ce qu'ils veulent paraître, les rend circonspects, et les gêne dans leurs actions et dans leur manière d'être. Vladimir, fatigué d'être le point central des regards et de l'attention générale, résolut de s'éloigner des sociétés où les dames le condamnaient à causer, et possédaient beaucoup trop bien, selon lui, l'art de multiplier les sujets de conversation. Ce n'était certainement pas ce qui convenait au comte: non qu'il manquât de moyens, mais parce qu'étant rarement de l'avis d'un autre, il aimait à discuter vivement; lorsqu'il était à son aise, il se laissait même aller souvent à la dispute: la bonne éducation qu'il avait reçue n'avait pas pu détruire en lui ce défaut, qui était devenu presque un besoin: cependant le désir de se montrer toujours à son avantage, le tenait en garde contre lui-même, lorsqu'il se trouvait avec des personnes qui avaient le ton de la bonne compagnie; mais cette contrainte le faisait souffrir; aussi s'en dédommageait-il amplement dans l'intimité. Las d'entendre tous les jours des phrases et d'en faire lui-même, il se disposait déjà à ne plus fréquenter désormais que la mauvaise compagnie, dans laquelle il trouvait plus de bonhomie, lorsqu'une circonstance fit évanouir son projet. Laure était retenue chez elle, depuis plusieurs jours, par une légère indisposition. Son absence et surtout l'arrivée du comte russe l'avaient presque fait oublier. Vladimir rencontra le

comte d'Eriant chez Saint-Léon, qu'Hippolyte avait connu pendant son séjour à Paris. Le comte russe, l'ayant trouvé fort à son gré, lui demande la faveur d'être reçu chez sa femme et sa mère : il s'y rendit le jour même. L'âge et l'ai de bonté de la vieille comtesse d'Eriant firent une vive impression sur Vladimir : il crut, en la voyant, revoir sa mère qu'il chérissait, et cette ressemblance lui fit trouver la conversation de cette dame mille fois plus aimable que celle des jolies femmes qu'il avait rencontrées jusque-là. Profondément touché de son accueil, il se promit de la revoir souvent. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se rendit auprès de Laure. Son attendrissement prit auprès d'elle un autre caractère : sa tête s'exalta, son cœur fut oppressé ; il craignit de ne plus avoir le courage de s'éloigner de cette maison. Laure, encore un peu souffrante, était à demi couchée sur un divan, dans un cabinet élégant et pittoresquement arrangé. Son petit bonnet, formant une espèce d'auréole autour de son visage, son teint pâle, ses cheveux partagés sur le front, le shall bleu qui l'enveloppait et qu'elle serrait sur sa poitrine, lui donnaient l'air recueilli et noble que l'on trouve dans les vierges de Sasso Ferrato. La baronne de Saint-Elly, assise auprès d'elle, brodait à la lueur d'un flambeau à capuchon ; et sir George, humblement agenouillé sur un marche-pied, tenait les ciseaux de la baronne, prêt à couper les bouts des fils de sa broderie. Vladimir, qui n'avait rencontré sir George dans aucune société, sourit en le retrouvant dans cette humble attitude. La conversation devint très-animée ; on ne perd pas le temps à faire des phrases, on rit de bon cœur ; et la baronne, fière d'avoir à ses pieds un adorateur aveugle de ses traits effacés, parle avec plus de

grâce et plus de vivacité que jamais, Elle s'amuse comme à son ordinaire à taquiner sir George, qui s'en défend comme il peut, et ne contribue pas faiblement à entretenir la gaîté dans cette aimable société.

C'était le premier anglais que Laure voyait de sa vie; son langage serré, cet abandon, ce bégaiement lui paraissaient aussi singuliers que piquants. Vladimir fit bien moins d'impression sur elle, parce qu'elle ne lui trouva rien de singulier ni de risible, et que l'on sait que le rire était son plus doux passe-temps. Elle ne le trouva que bien, tandis que Vladimir, épris, enchanté d'elle, la tint pour la plus jolie femme de France et de l'Europe entière.

Avant de rentrer chez lui, il en était ou croyait en être déjà passionnément amoureux; et le résultat n'est-il pas le même? N'en voit-on pas la preuve dans les pays septentrionaux? Les têtes du nord sont aussi romanesques que celles du midi sont ardentes; le cœur et la tête des habitants du midi s'enflamment au même instant; chez les habitants du nord, c'est l'imagination qui influe sur le cœur. De même que la terre, dans les climats glacés, exige plus de culture que sous un beau ciel, les sentiments d'un habitant du nord ont besoin d'être stimulés par des pensées romanesques et exaltées, tandis qu'un rien suffit pour allumer une vive passion dans un cœur du midi. Les poésies d'Ossian n'ont certainement pas le même caractère que celles de l'Arioste. On voit dans les premières une imagination vive, mais sévère, comme le froid des montagnes, et forcée comme les productions d'un sol ingrat; et l'on trouve dans les autres la fougue du génie qui a puisé sa source dans un cœur brûlant, et qui n'a point travaillé pour produire.

Saint-Léon, occupé à recueillir des notes intéressantes, ne s'était point encore présenté chez la comtesse d'Eriant; mais son ami vint lui parler avec tant d'enthousiasme de cette femme charmante, qu'il se hâta de quitter encre, plumes et papier, pour offrir ses hommages à la beauté, objet constant de son culte. Nous l'avons dit, Saint-Léon aimait à voir les belles femmes, comme on aime à considérer un chef-d'œuvre, et ne se serait pas plus pardonné de manquer l'occasion d'admirer un beau visage, que de négliger celle de voir un tableau de Raphaël, ou la Maison-Carrée à Nîmes.

Les deux amis devinrent en peu de temps les habitués de la maison d'Eriant. Laure les voyait tous deux avec plaisir; mais la conversation de Saint-Léon lui plaisait davantage. Il était Français; et toute langue, surtout la langue française, a ses demi-mots, ses choses de convention, ses *sous-entendus* du langage familier qui échappent quelquefois à un étranger. Les livres où l'on apprend les langues étrangères, ne nous enseignent point les niaiseries fines du dialecte des salons; et en amabilité comme en peinture, chaque école a son coloris. Saint-Léon racontait à merveille; et Laure, dont l'instruction avait été négligée, et qui avait en conséquence fort peu lu, l'écoutait avec l'attention et l'intérêt qu'on apporte à la lecture d'un livre instructif et amusant. Saint-Léon avait encore un grand avantage sur son ami; il n'était point amoureux, et l'on sait que l'esprit est rarement libre quand le cœur ne l'est pas. Il admirait la beauté de Laure; sa bonté, sa gentillesse et ses grâces naïves l'intéressaient vivement; mais il démêlait ses défauts à travers ses charmantes qualités: il l'aurait désirée plus instruite et moins dissipée; en effet, son imagination était trop vive pour

son esprit; et elle l'emportait beaucoup trop dans la balance. Cette femme intéressante, mal dirigée dans son enfance, traitée par son mari comme un enfant gâté, dont on néglige les défauts pour éloigner de lui toute contrariété, était effectivement telle que Saint-Léon l'avait jugée; ce qui faisait qu'elle n'avait de mesure en rien, et qu'elle ne savait jamais ni s'avancer à propos ni s'arrêter lorsqu'il le fallait.

Laure ne s'apercevait point de la passion qu'elle avait inspirée à Vladimir: le voyant successivement gai, pensif, contrariant, silencieux ou empressé, elle lui croyait un caractère capricieux, et quelquefois il lassait sa patience. La pauvre Laure, victime d'un tribunal dont elle ne connaît ni la puissance ni la malice, continue à mener le même genre de vie, et Vladimir, quoique sans aucun espoir de faire partager son sentiment, puisqu'il n'était pas même parvenu à le faire remarquer de celle qui en était l'objet, est cependant plus amoureux de jour en jour; l'heure où il peut se rendre auprès de Laure, est la seule qui compte pour lui dans la journée. Il ne désire que la regarder et l'entendre, et tout ce qui n'est point elle, ne lui est plus rien. Saint-Léon, dont il craignait les avis, et que, par conséquent il évitait constamment, parvint un jour à lui parler de Laure „Qu'espérez-„vous de vos soins? lui dit-il. Ne voyez-vous pas que „vos vœux se sont mal adressés? Pure comme une enfant, „Laure ne sait même pas comprendre le sentiment qu'elle „vous inspire, et si elle en était instruite, peut-être ne „voudrait-elle plus vous revoir. J'ai bien étudié son carac-„tère: elle a l'imagination vive; elle aime le monde, les „plaisirs, tout ce qui l'occupe vivement; mais il y a, „entre elle et le mal, une barrière insurmontable; cela

„est si vrai qu'elle ne croit pas même qu'il puisse exister. „Mon cher Vladimir, renoncez à l'espoir de la séduire; „elle nous convertirait plutôt à la vertu, que nous ne „pourrions lui faire concevoir qu'on puisse y manquer, — „Moi, prétendre la séduire! s'écrie Vladimir: non, non, „Saint-Léon, ne le croyez pas: je l'adore, je la respecte, „je ne prétends rien que l'aimer en silence, et lui con„sacrer toutes mes pensées, ma vie entière. Je sais qu'elle „est sage: elle est mieux que sage, elle est céleste . . . „Et moi, je suis le plus malheureux des hommes — Voilà „bien le langage d'un amant, dit Saint-Léon, aimer sans „espoir. Ah! mon cher Vladimir, cherchez à vous guérir, „et je vous croirai de bonne foi.

La baronne voyait avec dépit que malgré les noirceurs qu'elle répandait sous main, sur le compte de Laure, celle-ci était toujours la plus belle et la plus remarquée; que même, malgré ses détracteurs, elle était fort accueillie par les personnes qui tenaient maison, parce que les plaisirs semblaient ne suivre qu'elle, et déserter les lieux qu'elle ne fréquentait point. L'artificieuse baronne imagina d'éclairer Laure sur la passion de Vladimir; entraîner cette femme simple et naïve, et se venger de Saint-Léon, qu'elle supposait mal à propos être le rival du comte russe, étaient à ses yeux des raisons plus que suffisantes pour suivre son projet; la naïveté et la vive imagination de Laure l'assuraient de la réussite de ce plan. L'esprit plein de ce méchant projet, elle se rend chez Laure; son étonnement est égal à son dépit, en y rencontrant Saint-Léon, bien avant l'heure où il s'y rendait ordinairement. Il parlait bas à la jeune comtesse, qui l'écoutait avec beaucoup d'attention, et qui reçut la baronne avec froideur et embarras: celle-ci, affectant la

gaîté, mais ne respirant que vengeance, parut ne pas s'en apercevoir, et Laure, en l'écoutant, reprenait peu à peu son air serein et son ton amical. Le moment désiré a sonné pour le tendre Vladimir; il arrive, tout plein d'amour, cherchant, comme toujours, à lire dans les yeux de Laure ce qu'elle éprouve en le voyant; mais à peine a-t-il fixé sur elle son langoureux regard, que la baronne, prétextant une affaire qui l'obligeait à rentrer chez elle, lui demanda de l'y accompagner. Furieux d'être forcé de s'éloigner de celle qu'il était si heureux de revoir, il maudissait, chemin faisant, et la politesse et l'usage; quand la baronne fit tomber la conversation sur le caractère de Laure, ses habitudes, ses défauts et ses qualités. Bientôt ces récits l'intéressent à tel point qu'il ne songe même plus à quitter la baronne: celle-ci cependant, sait, tout en l'entretenant de l'objet qui l'enflamme, diminuer par degrés, et même sans qu'il puisse s'en apercevoir, le respect que Laure lui avait inspiré. Elle dépouille adroitement l'idole de toutes les perfections que lui prêtait un adorateur passionné, mais discret; et parvient non-seulement à lui faire avouer que Laure lui a inspiré l'amour le plus vif, mais même à lui faire concevoir des espérances coupables. La confiance qu'il avait en lui-même avait été ébranlée auprès de la pureté et de la candeur; l'amour l'avait presque éteinte: mais elle se réveilla tout à fait par les ruses de la baronne, qui, comptant sur le vague qui règne toujours dans les idées d'un homme bien amoureux, et craignant le mépris, non par honneur mais par orgueil, affecta de prendre avec lui le ton de la bonhomie, et feignit de croire que Vladimir n'avait d'autre prétention que celle de se faire plaindre sans espérer rien de plus. „Elle cherchera à

„alléger votre peine, lui dit-elle; elle vous plaindra; et „quand on aime comme vous, a-t-on besoin de plus? — „Aime-t-elle son mari? interrompit Vladimir en tremblant. — „Son mari! oh non; elle ne l'a jamais aimé, reprit la „baronne; et comme cette pauvre enfant n'a reçu aucun „principe, il est à craindre que le désir excessif qu'elle a „de plaire, ne l'entraîne plus loin qu'elle ne pense. Il se- „rait presque à désirer qu'un sentiment tendre la guérît „de cette coquetterie que je redoute pour elle. Il me „semble la voir courir au bord d'un précipice dont elle ne „connaît pas le danger, tandis que si elle avait une pas- „sion dans le cœur, elle serait plus sur ses gardes, et „par conséquent courrait moins de risques." Vladimir ad- mira la justesse d'esprit de la baronne, et trouva la mé- taphore admirable, parce qu'elle flattait son amour et sa vanité.

Lorsque la baronne avait trouvé Saint-Léon parlant bas à la comtesse d'Eriant, et qu'elle s'était aperçue de la froideur de son premier accueil, c'était d'elle dont il était question. Saint-Léon avait pris le parti d'avertir la trop confiante Laure des propos que la baronne avait tenus contre elle. Laure en fut affectée d'abord; mais comme il lui en coûtait trop de renoncer à la bonne opinion qu'elle avait conçue de sa perfide amie, elle chercha, dans son esprit, mille raisons d'absoudre celle qui travail- lait à la déshonorer; et se persuada bientôt que les en- nemis de la baronne l'avaient calomniée, et que Saint- Léon, qui ne l'aimait pas, les avait crus trop légèrement. Le désir de se venger fit commettre à la baronne la première maladresse qu'elle eût fait de sa vie. Elle, en qui tout est calcul, ne prévoit pas qu'un homme aussi fin que désintéressé, veille à la sûreté de l'être confiant dont

elle veut égarer l'innocence; et elle se décide, dès le lendemain matin, à écrire ces mots à Laure:

> Venez me voir, mon amie: j'ai fait la folie de recevoir une confidence qui vous regarde plus que moi. Vous seule pouvez prévenir les malheurs que je redoute. Venez.

Laure est saisie d'effroi en lisant ce billet; et sans hésiter, se rend chez la baronne, qui affecte le plus grand rtouble. „Ah! mon amie, dit-elle, je tremble pour vous, „— Eh! qu'est-ce donc, expliquez-vous, par pitié! — Le „comte Vladimir sort de chez moi; ce soir même il doit se „battre pour vous. — Pour moi, grand Dieu! — Oui: „monsieur de R*** a tenu des propos infâmes sur votre „compte; il a osé soutenir hautement que vous étiez bien „avec monsieur de Saint-Léon. — Bien avec monsieur de „Saint-Léon! et quel mal trouvez-vous donc à ce qu'on „dise qne je suis bien avec un véritable ami, un honnête „homme comme lui? — Vous ne comprenez pas, Laure, „*être bien* dans le langage convenu, c'est être en liaison; „en un mot, on a dit que Saint-Léon était votre amant. — „Quelle atrocité! s'écria Laure; et qu'ai-je donc fait à „Monsieur de R*** pour qu'il me traite ainsi?“ A ces mots le visage de Laure est inondé de larmes, et la baronne profite de ce moment pour lui conter à la hâte que Vladimir avait su les propos de monsieur de R***; et que ne pouvant souffrir qu'on osât attaquer une femme qu'il adore, il s'était rendu de suite chez monsieur de R*** pour lui apprendre à la respecter: que celui-ci était absent de Montpellier, mais devait revenir le soir même, et que Vladimir voulait retourner chez lui aussitôt qu'il serait revenu. Laure, en écoutant ce récit, est émue par la crainte, la surprise et la reconnaissance. Son i orance

des choses du monde l'empêche de faire la réflexion que si Vladimir avait dû effectivement se battre, il ne serait pas venu en prévenir la baronne; qu'un homme qui veut punir un insolent d'avoir osé attaquer, par ses discours, la personne qu'il aime, n'en fait point la confidence à l'amie de celle qu'il veut défendre, s'il est de bonne foi; et surtout avant d'avoir exécuté ce que son amour et son honneur lui commandent. Laure ne sait quel parti prendre. La baronne, après l'avoir laissée flotter entre plusieurs projets qu'elle combat ou qu'elle rejette, la presse de se décider à parler à Vladimir. „Ecrivez-lui de venir chez „moi, dit-elle à Laure: vous le verrez, vous le calmerez: „enfin il faut à tout prix le faire renoncer à un duel, qui, „par l'éclat qu'il aurait, vous perdrait pour toujours. — „Que parlez-vous de moi? reprit Laure; dois-je penser à „moi, quand il s'agit d'un homme, qui, victime d'une „passion que j'ai eu le malheur de lui inspirer, va exposer sa vie pour moi? d'un étranger qui devient mon défenseur contre un Français? . . . Je ne dois plus songer „qu'au moyen de sauver sa vie; oui, je vais lui mander „que je le verrai chez vous.“ Et aussitôt elle se met en devoir de lui écrire.

Sir George, qui ne sait jamais rien de ce qui se passe autour de lui, parce qu'il ne s'embarrasse que de ce qui se fait au parlement d'Angleterre, dans l'Inde et aux Etats-Unis, arrive en ce moment plus tendre que jamais, serre la main de sa dame, qui le salue à peine, et qui lui dit, d'un ton assez sec, d'aller l'attendre dans son salon. Sir George s'empare des journaux et obéit sans répondre. Laure écrit, en peu de mots, à Vladimir de venir, vers le soir, la trouver chez la baronne; elle lui parle de sa reconnaissance, de l'intérêt qu'elle prend à

son sort, et du désir qu'elle a de lui parler. La baronne de son côté, raconte par écrit à Vladimir ce qu'elle a imaginé pour faire connaître à Laure la passion qu'il a pour elle, et pour la décider à le voir dans la soirée même. Elle lui apprend que le prétendu duel a produit le meilleur effet; et qu'il fallait nécessairement avoir recours à un évènement de cette nature pour frapper une imagination telle que celle de Laure: „N'attribuez ma „démarche, ajoute-t-elle, qu'à la pitié que vous avez su „m'inspirer en me dépeignant un amour aussi désintéressé „que tendre. Ne manquez pas de vous rendre chez moi à „l'heure indiquée. Je dois, aujourd'hui même, sortir pour „terminer une affaire importante; Si je tarde à rentrer, „Laure vous tiendra compagnie. Armez-vous de sagesse; „n'abusez point de la reconnaissance que j'ai su lui inspi- „rer pour vous, et de ma confiance en votre extrême dé- „licatesse.“

Les deux billets furent aussitôt portés à Vladimir par le docile Anglais qui se garda bien de se permettre aucune question. La baronne lui défendit de revenir de la journée; et Sir George, après avoir rempli sa commission, alla tristement secouer son chagrin en trottant et en galopant dans la plaine.

La baronne, qui croyait avoir tout fait pour la réussite de son projet, n'avait pas songé à la confiance que Laure avait en son mari, et qu'il était bien difficile d'empêcher sans se compromettre. Elle s'en avisa encore à temps, et sut lui persuader qu'en faisant part à Hippolyte de ce qui devait se passer, elle pouvait être la cause d'un autre duel entre lui et monsieur de R***. Quant à Saint-Léon, il devait nécessairement ignorer, selon elle, une histoire dont il était la cause innocente. La crainte

de susciter un duel à son mari, fait trembler la crédule Laure; elle consent à garder le silence. En quittant la baronne, le souvenir de ce que Saint-Léon lui a dit la veille, revient involontairement à son esprit: intimidée par la perfide, elle n'ose ouvrir son cœur à son mari, et craint de parler à Saint-Léon. Triste et pensive, elle rentre chez elle, et demande en tremblant si Hippolyte est chez lui. L'idée de devoir lui cacher ses actions lui est insupportable; et pour la première fois de sa vie, elle est satisfaite en apprenant qu'il est sorti. „Vladimir „m'aime, se dit-elle: si j'allais, par l'entrevue que je „vais lui accorder chez la baronne, lui faire croire que „je partage son sentiment? . . . Pourquoi exige-t-elle de „moi ce pénible mystère? . . Saint-Léon m'a dit de me „défier d'elle; il la croit fausse . . . Dois-je donc douter „de son amitié pour moi?“ Une réflexion en amène d'autres; la chaîne des pensées se forme, et la vérité se développe à nos yeux. Laure, livrée pour la première fois à elle-même, passe de la plus grande sujétion, de la plus entière confiance, au doute et même à la défiance.

Les heures s'écoulaient rapidement; celle où elle doit se rendre chez la baronne n'est plus éloignée; et sa pénible incertitude allait toujours croissant. On annonce Saint-Léon; son nom la glace; il entre, et son agitation se peint sur son visage. Elle craint de rompre le silence et n'ose presque pas le regarder. „Je sais tout, ma- „dame, lui dit-il; vous êtes indignement trompée. Voyez „ce que l'on tramait contre vous: lisez.“ Il remet le billet que la baronne avait écrit à Vladimir pour accompagner celui de Laure. En prenant ce fatal billet, ses mains tremblent, et après l'avoir lu, elle le regarde fixement sans presque le comprendre: ce qu'elle sent for-

tement, c'est que la baronne est une femme perfide; et cette conviction la rend immobile, incapable de penser. Saint-Léon la supplie alors de ne point confondre, dans son indignation, Vladimir avec la perfide baronne. Il lui apprend que son ami est véritablement inconsolable d'avoir donné lieu à cette trame odieuse; qu'à la réception du billet de la baronne de Saint-Elly, tous ses sentiments d'honneur s'étaient soulevés contre l'idée de tromper une femme adorable; qu'il était revenu sur-le-champ lui remettre ce billet, en le priant de le porter à Laure; et que jamais il n'aurait osé concevoir la moindre espérance sans les insinuations de la baronne, qui seule avait égaré sa raison. „Il répète, ajoute Saint-Léon, qu'il ne se „pardonnera jamais d'avoir pu flétrir, même par la „pensée, un être comme vous: il se trouve indigne „de vous revoir, et s'éloigne pour toujours de Mont- „pellier. Mais il vous demande, madame, de ne pas le „priver de votre estime, sans laquelle il ne pourrait „vivre." Laure écoute ce récit avec attendrissement; l'action loyale de Vladimir la touche; son imagination lui fait voir dans ce jeune étranger un vrai chevalier, un Bayard, qui respecte la candeur et la vertu. Elle l'élève même au-dessus du héros chevalier, en se disant que Vladimir est amoureux, et que Bayard ne l'était pas: la femme la plus vertueuse prend toujours une vive part aux chagrins qu'elle cause à un amant malheureux. En songeant au passé, Laure est étonnée d'avoir été si longtemps la dupe de la baronne.; elle voudrait aller l'accabler de reproches; mais Saint-Léon l'en détourne, et elle se décide enfin à lui renvoyer le billet qu'elle a entre les mains, en y mettant l'adresse de sa propre écriture. Comme tout être faible, quand il prend un parti violent,

Laure se trouve dans un état d'agitation difficile à exprimer. L'ascendant que la baronne a su prendre sur son esprit, lui fait confondre l'empire de la séduction avec celui de l'amitié; et cette méprise de sentiment rend sa situation plus pénible. Aussitôt qu'elle a renvoyé le billet à la baronne, l'idée qu'elle peut un jour la rencontrer, lui inspire presque de l'effroi: elle redoute l'esprit insinuant de la femme qui a su lui en imposer pendant si longtemps; elle ne se croit pas en mesure de lui résister, et craint, en restant à Montpellier, de retomber sous sa dépendance malgré elle. En vain Saint-Léon cherche-t-il à la tranquilliser: l'expression de la mélancolie se répand dans tous ses traits, et l'amitié est forcée de s'en remettre au temps du soin de ramener le calme dans ses esprits.

On sait que Laure avait écrit à Vladimir; et son billet, tracé à la hâte dans un moment où elle tremblait pour sa vie, disait peut-être plus qu'elle ne le pensait elle-même. Elle eut un instant l'idée de le lui faire redemander; mais ce léger scrupule s'évanouit devant la crainte de donner une marque de défiance à un homme qui venait de lui prouver sa loyauté. Peut-être aussi aima-t-elle mieux oublier son billet que d'être elle-même oubliée. Elle laissa partir Saint-Léon sans lui en dire un mot.

Lorsque Hippolyte apprit tout ce qui s'était passé, il fut sincèrement affligé des chagrins que sa chère Laure venait d'éprouver; il la plaignit de tout son cœur, maudit la baronne, et se livra à des réflexions philosophiques sur le caractère des femmes, presque toujours extrême, ou généreux, ou perfide, ou faible à l'excès.

Vladimir, cependant, s'éloigne de Montpellier: son esprit est sombre, son cœur est serré; mais l'honneur et

son amour-propre sont également satisfaits : le premier lui ordonnait de dévoiler à Laure l'imposture inventée par le vice : il l'a fait; il est content de lui-même; le second lui fait éprouver la satisfaction que doit inspirer l'idée d'être aux yeux de la femme qu'on aime un vrai et loyal chevalier : il se flatte même de lui paraître un héros de roman.

La baronne de Saint-Elly, dévorée de rage, et voyant qu'elle est dévoilée aux yeux de Laure, projette une vengeance, et s'arrête à la plus facile, qui est la calomnie : plus prompte que la renommée, celle qu'elle a inventée se répand de bouche en bouche. On répète en tout lieu que Laure, après avoir partagé la passion de Vladimir, l'avait sacrifié à Saint-Léon, et que le comte russe était parti de dépit. La baronne ajoute que, le scandale de la conduite de Laure étant devenu insupportable, elle avait rompu avec elle pour ne plus en être témoin. Personne ne veut croire à la pruderie de la baronne : mais on croit à la calomnie, et cela lui suffit.

Hippolyte et Saint-Léon, préparés à sa vengeance, et attentifs à la repousser, apprennent bientôt les horreurs qu'on débite sur le compte de Laure. Hippolyte, plus affligé du chagrin de sa femme que de ces bruits qu'il méprise, court chez la baronne de Saint-Elly, l'accable de reproches, et la quitte en lui déclarant que, si elle ne dément pas hautement la calomnie qu'elle a répandue, son portrait, écrit avec toute l'éloquence du ressentiment, serait mis dans les papiers publics, et son nom livré au mépris général.

La baronne, anéantie, confondue, se voyant forcée à démentir ce qu'elle avait avancé, dit à tout le monde qu'elle a jugé Laure trop légèrement, que les apparences étaient seules contre elle, et que tout récemment elle en

avait eu la preuve. On apprend bientôt l'histoire telle qu'elle s'est passée; et la baronne, honteuse du rôle qu'on lui a fait jouer, se décide à partir pour Paris, dans l'espoir de resser inconnue au milieu de ce petit univers, où tous les individus, bons et méchants, sont confondus et oubliés. Elle emporte avec elle le mépris des uns et la haine des autres, et s'exile à jamais de la ville témoin de sa gloire et de son avilissement.

Laure, malgré les soins d'Hippolyte et de Saint-Léon, ne peut se consoler d'avoir été si indignement calomniée. Toujours exagérée, elle prend en horreur le monde et les hommes, et déclare qu'elle veut se retirer pour la vie, dans le triste château de Livry, chez sa vieille tante; persuadée qu'en restant à Montpellier, elle y mourrait de chagrin. Hippolyte, effrayé, consentit à tout sans réplique, mais se promit bien, tout bas, de chercher à la distraire d'un pareil projet. Il mit Saint-Léon dans ses intérêts; et ils convinrent entre eux d'essayer de lui donner le goût de la lecture: on l'engagea à se former elle-même une bibliothèque, composée de livres agréables et instructifs, pour l'emporter dans sa retraite. Comme toute nouveauté, cette occupation produisit en elle un enthousiasme qui diminua bientôt le désir qu'elle avait d'aller vivre dans le château de sa tante. Hippolyte et Saint-Léon l'initiaient, de jour en jour, dans les secrets de l'étude, sans qu'elle pût se douter que c'était pour la dégoûter de son projet. La curiosité de Laure, qui avait été jusque-là ou éteinte par l'ennui, ou dirigée vers des objets futiles, saisissait avec empressement les lumières qu'on voulait lui donner: bientôt elle n'aima que l'étude; et son seul regret fut de ne pouvoir tout embrasser à la fois.

Les dames de Montpellier, qui avaient répété les calomnies inventées par la baronne de Saint-Elly, se gardaient bien de s'avouer coupables en lui faisant la moindre avance. Elles attendaient qu'elle vînt les trouver, et lui savaient mauvais gré de son nouveau genre de vie, tandis que les jeunes gens la regardaient comme une reine détrônée, dont on parle encore avec un reste d'égards, mais qui n'a plus de droit à des hommages.

Laure ne se montre dans aucune société, et ne vit que dans ses livres; elle apprend à connaître avec Saint-Léon tous les grands poëtes français. Son mari s'occupe avec elle de l'histoire et de l'astronomie; il ne peut s'empêcher d'y glisser aussi quelques notions de la science qu'il préfère à toutes les autres, celle des mathématiques: mais il fallut bientôt qu'il y renonçât pour ne pas perdre le fruit de tous ses soins; car l'imagination de Laure fut effrayée des logarithmes et des racines carrées, et les leçons d'Hippolyte commençaient déjà à la faire bâiller; son zèle allait diminuer, lorsque Saint-Léon s'avisa de lui faire lire les beaux vers de Pétrarque: il parla de Vaucluse. De ce moment Laure n'eut d'autre idée que celle d'aller visiter ces lieux consacrés à Pétrarque, dont le souvenir est tout amour, génie et grâce. L'histoire de ses amours poétiques occupa tous ses esprits. Elle voulut partir. Il fut décidé qu'on irait voir ensuite les monuments antiques qui se trouvaient à Nîmes; mais ce dernier projet l'occupa faiblement. Elle se souciait peu des anciens et des ruines; les uns lui paraissaient sérieux, et les autres tristes. C'en était assez pour la dégoûter et des uns et des autres.

Laure, dans sa tristesse, s'était hâtée d'annoncer son arrivée à sa tante, son désir d'y aller s'était évanoui

bientôt; mais elle ne pouvait manquer à sa promesse; car l'imagination plus que passive de madame de Sivry aurait trouvé fort extraordinaire qu'on préférât Pétrarque à elle, et qu'on renonçât pour Vaucluse à venir dans son vieux château. Il fallut donc commencer par y aller· Saint-Léon, toujours soumis à la volonté des dames, fut prié d'être du voyage, et l'on partit.

Nouveaux discours, nouveaux commentaires, aussi méchants que sots, furent répandus à cette occasion sur le compte de Laure, qui, au moindre mouvement, attirait tous les regards sur elle. Pour ne point réveiller la médisance, elle aurait dû rester au milieu d'une société qui avait flétri sa réputation, et lui faire un holocauste de tout ce qui pouvait la consoler du mal qu'elle en avait reçu. Son voyage fut traité de folie, d'extravagance: on ne se souvenait plus de tout ce qu'on lui avait fait souffrir, et on ne lui pardonnait pas de se le rappeler encore.

Pendant qu'on analysait ainsi ses actions, Laure s'éloignait avec ses deux aimables compagnons de voyage. Montpellier lui était odieux: elle était contente de quitter cette ville; et son mari jouissait de voir ses idées mélancoliques se dissiper et fuir loin d'elle, comme la vue des objets devant lesquels ils passaient rapidement.

Après quelques jours d'un voyage plein d'agréments, ils arrivèrent au château de Sivry. Le cœur de Laure palpite à la vue de la vieille tour du vieux château: en passant sur le pont du fossé, et lorsqu'elle voit s'ouvrir la porte de la sombre cour, ses larmes coulent; elle descend avec vitesse, monte, vole plutôt, et sa tante vient au-devant d'elle dans la grande salle d'entrée; mais après l'avoir embrassée: „Pourquoi, lui dit-elle, courir et vous

échauffer ainsi ? Vous allez vous rendre malade". Ces mots furent suivis d'un sermon sur le défaut des jeunes personnes qui se livrent trop facilement à de vives émotions. On pense bien qu'à ces mots, celle que Laure avait éprouvée, se calma tout-à-fait. Saint-Léon devina du premier abord la mesure d'esprit de madame de Sivry, et abonda dans le sens de ses idées gauloises, pour s'en amuser tout bas : et madame de Sivry, qui le croyait de bonne foi, le trouva fort aimable, parce qu'il voulut bien l'écouter.

Laure conduisit Hippolyte dans tous les coins du donjon, pour reconnaître les endroits témoins des jeux de son enfance. Elle est dans sa chambre d'étude ; elle montre à son mari ses cahiers, dont chaque ligne, chaque rature, est pour elle un souvenir. Elle feuillette ses cartes, ses dessins ; elle revoit même avec attendrissement son livre de grammaire qui lui avait toujours été odieux ; et tout en riant aux éclats, laisse tomber une larme sur sa grande poupée.

Ils passèrent quelques jours chez madame de Sivry, qui leur fit les honneurs de chez elle avec sa disgrâce ordinaire, mais en revanche, avec toutes les cérémonies d'étiquette qu'on rencontre en province.

La vieille comtesse d'Eriant vivait depuis peu dans un château situé près des sources du Tarn. Elle devait en partir dans quelques jours pour se rendre à Paris. Laure oublia la répugnance qu'elle avait pour rendre des devoirs, et alla trouver sa belle-mère, dont l'aimable réception, bien opposée à celle de madame de Sivry, la retint jusqu'au moment du départ de cette respectable dame, qui savait embellir la vieillesse par l'indulgence et la douce gaîté.

Laure et ses compagnons de route se dirigèrent vers Avignon à travers les prairies et les côteaux couverts de vignes, qui bordent tous les chemins de cette province.

A la vue des murs élégants d'Avignon, Laure se croit transportée aux jours heureux des troubadours: comme les belles proportions d'un édifice nous rappellent le temps des anciens, de même les créneaux, les tourelles retracent à notre mémoire le temps de la chevalerie: temps heureux, favori des femmes, où les hommes trouvaient dans leur doux servage la récompense de leurs pénibles travaux.

La lune éclairait les murs de la ville et se réfléchissait dans le fleuve; elle se montrait à travers les arbres touffus qui ombragent ces murs de charmante structure: un calme parfait régnait partout, et n'était interrompu quelquefois que par un vent léger, qui agitait le feuillage et formait des cercles ondoyants sur la surface du Rhône.

Laure brûlait d'impatience de se rendre à la fontaine de Vaucluse; car rien ne l'arrêtait à Avignon. Le tombeau de la célèbre Laure est détruit, le palais des Papes est en ruine.

Une légère carriole les conduit à Vaucluse. L'amphithéâtre d'énormes rochers qui l'entourent, s'offre de loin à leur vue. Cette masse imposante parle autant à l'âme qu'à l'imagination; un ruisseau charmant, qui forme des torrents et de petites cascades, roule ses ondes bleuâtres au milieu de prairies parsemées de fleurs, et coupées par des groupes d'oliviers et de mûriers. Il conduit nos voyageurs vers la patrie des amours poétiques. Laure saute de la carriole et s'élance vers un chemin rocailleux, qui passe entre un mur élevé par la nature et le ruisseau

de la Sorgue, sur la rive droite duquel on voit le château ruiné des ducs de Vaucluse.

L'onde, qui se précipite en écumant sur des pierres amoncelées, forme un coup-d'œil des plus pittoresques. Nos voyageurs abordent en silence la tranquille fontaine qui surmonte la cascade; au milieu d'elle s'élève une colonne de pierre blanche, dédiée à Pétrarque. Un rocher d'une énorme élévation s'arrondit en demi-cercle d'un côté de la fontaine: on regarde avec émotion les masses imposantes qui semblent mettre à l'abri des outrages du temps les souvenirs que le lieu renferme. Laure, fatiguée de considérer une nature sévère et aride, tourne les yeux vers la rive opposée de la Sorgue. Elle y voit un jeune homme, qui, précédé par un paysan, marchait le long de la rivière. Qu'on juge de sa surprise en reconnaissant, dans ce jeune homme, le beau Vladimir, que le sort semblait y avoir conduit tout exprès. Lorsqu'il aperçoit nos trois voyageurs, il s'arrête sur l'autre bord, aussi stupéfait que Laure et Hippolyte. Cette scène muette se prolongea pendant quelques instants; mais Laure trouva la rencontre si singulière, la physionomie de Vladimir si plaisante en ce moment, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire; et la gaîté de Laure finit par se communiquer à tous les autres.

Hippolyte, trop sage pour être jaloux, va trouver le comte russe, l'embrasse et l'entraîne avec lui. Vladimir, encouragé par l'accueil que lui fait le mari de Laure, se laisse conduire vers elle; il ose à peine lever les yeux sur cette femme qu'il a tant aimée; mais Laure, en lui parlant de Vaucluse, de Pétrarque, de ses sonnets, fait disparaître son embarras. On admire encore la beauté du site, on s'assied au bord de la fontaine; l'un dessine,

l'autre récite des vers; le troisième chante la jolie romance de Boyeldieu, où l'on fait parler les rochers de Vaucluse: Laure croit voir errer, autour d'elle, l'ombre de cette femme célèbre, dont elle est fière de porter le nom. Elle se plait à répéter ce nom que le poëte a redit tant de fois dans cette délicieuse retraite, où leurs âmes semblent avoir laissé quelque chose d'elles-mêmes.

Un état d'exaltation ne peut se prolonger: les esprits se calment, les imaginations se refroidissent: Saint-Léon donne le signal du repas.

La journée s'était écoulée sans qu'on s'en aperçût, et le soleil commençait à décliner: on se décide, quoique à regret, à s'éloigner de Vaucluse. Laure marche lentement, et regarde souvent derrière elle.

Nos voyageurs reprirent le chemin d'Avignon; et Vladimir, retenu par le comte d'Eriant, se laisse conduire avec autant d'obéissance qu'un enfant, auquel on vient de pardonner d'avoir fait des sottises. Le sacrifice qu'il s'était imposé en s'éloignant de Montpellier, l'avait, contre sa propre attente, entièrement guéri de sa passion. Sa pensée était bien éloignée de Laure, au moment où il arriva à Vaucluse; et lorsqu'elle l'aperçut, marchant d'un air distrait vers la fontaine, il songeait à une jolie femme qu'il avait rencontrée dans une société de Nîmes, et se reprochait de ne pas avoir eu la fantaisie d'en devenir amoureux. A son arrivée à Avignon, Hippolyte reçoit une lettre du Languedoc; elle était de Sir George. Nos voyageurs se réunissent pour l'entendre, et on lit ce qui suit:

Mon cher, je suis logé dans votre appartement: je suis sûr que vous en serez bien aise. Je m'y suis installé en votre nom: j'étais mal à l'auberge; on y faisait trop de bruit. J'ai le *spleen*; je ne voudrais voir que vous et votre femme. La perfide que j'aimais, m'a abandonné;

elle est partie sans m'en prévenir. J'arrive chez elle le lendemain de son départ; on me dit qu'elle a pris le chemin de Paris. Je me jette dans ma voiture de voyage, et cours sur la route de la capitale. Mais arrivé à Nîmes, j'ai changé de résolution, pensant que la baronne ne valait pas la peine que je courusse après elle: je ne la crois pas très-bonne. Qu'en pensez-vous? Ne le dites pas à votre femme, elle est son amie. Vous devez être à Avignon : écrivez-moi où vous allez ensuite ; je viendrai vous rejoindre. Bonjour, mon cher.

P. S. Le comte et Saint-Léon m'ont aussi abandonné; je ne sais où les trouver. Je deviens fou d'ennui.

Le style de cette lettre et la manière d'agir de sir George les amusa tous infiniment; les trois amis se hâtèrent de lui écrire tous ensemble pour lui donner rendez-vous à Nîmes.

Laure, suivie de ses compagnons de voyage, parcourt les environs d'Avignon; elle va plus d'une fois sur les bords de la Durance, près de la chartreuse de Bonpas, ancien séjour des Templiers, de chevaleresque et touchante mémoire. Lorsqu'ils prirent le chemin de Nîmes, en s'approchant du pont du Gard, une discussion s'engagea entre Laure et Saint-Léon sur les anciens et les chevaliers. L'un était profond admirateur de l'antiquité, l'autre n'aimait que les créneaux et les tourelles. „Vos Grecs et „surtout vos Romains, disait-elle, ont toujours les sourcils „froncés, et si parfois ils sourient, c'est toujours d'un air „sardonique. Leurs monuments, dont je n'ai encore aucune „idée, doivent être aussi sombres qu'eux.“ Saint-Léon lui répétait en vain que ce qui tenait à l'histoire des chevaliers, ne pouvait intéresser davantage, que ce qui nous rappelle Périclès et César. „Comment, disait-il, ne point „désirer connaître ces édifices, chargés de siècles et de „grands souvenirs historiques, qui nous apprennent à „suivre, dans tous les genres, les progrès des peuples „anciens. J'admire, comme vous, l'amour des chevaliers „pour les lois sacrées de l'honneur. Mais ont-ils, comme

„les anciens, travaillé à faire fleurir les arts dans leur „patrie? Nos chevaliers français ne perdirent-ils pas même „le goût de la chevalerie, aussitôt qu'ils durent en par- „tager l'honneur avec les hommes de lettres? — Et comptez- „vous pour rien, reprit Laure avec vivacité, le respect „qu'ils avaient pour les dames, leur constance et les „hommages qu'ils nous rendaient, tandis que vos peuples „antiques s'embarrassaient fort peu de cette noble galan- „terie, qui, selon moi, est la base de toutes les lumières.“ On pense bien qu'il était difficile, à un homme comme Saint-Léon, de combattre un pareil argument. On apercevait déjà les arches du pont antique, témoin de la grandeur des Romains. Saint-Léon voit avec plaisir l'étonnement se peindre sur la physionomie de Laure; il lui fait admirer la noble construction de cet édifice, qui, réunissant deux montagnes, s'élève en triple rang d'arcades au-dessus de l'humble rivière du Gard: Laure a bientôt oublié Vaucluse, et ne rève plus qu'antiquité.

En sortant d'un bois sur la route de Nîmes, nos voyageurs voient venir au-devant d'eux un homme à cheval, presque couché sur le dos de sa monture: c'est sir George Kley, qui descend de cheval, arrête la voiture, serre avec force la main de chacun de ses amis; et, sans témoigner la moindre surprise en retrouvant Vladimir et Saint-Léon dans la voiture de la comtesse d'Eriant, après avoir pensé ne les revoir jamais, remonte sur son cheval et les précède au grand galop. Le lendemain de leur arrivée à Nîmes fut consacré à parcourir la ville, à voir les antiquités qu'elle renferme, à examiner en détail les belles restaurations de l'amphithéâtre, les vestiges du temple de Diane et la Maison-Carrée, si belle, si noble, d'un style si élégant, en un mot, digne d'orner la ville de Périclès.

Laure, ne rêvant plus qu'inscriptions, bas-reliefs et fragments, prend tellement en affection cette ville, qui lui offre une nouvelle source d'étude, d'autant plus attachante qu'elle a du *mystérieux*, qu'elle décide son mari à s'y établir, et les trois amis à y demeurer pendant la belle saison.

On avait mis en vente, dans ce moment, une maison de campagne située non loin de la ville. Elle était entourée d'un petit bois de hêtres; une jolie pelouse se voyait devant la façade de la maison, et un ruisseau qui filtrait au milieu du gazon et des fleurs, vivifiait ce réduit agreste et délicieux. Hippolyte le vit, en fut enchanté, et en fit don à sa jolie femme. Il s'y transporta aussitôt avec elle.

Ce charmant ermitage avait appartenu à un vieil antiquaire allemand, établi à Nîmes depuis plusieurs années. On pense bien que Laure voulut le connaître. Toutes les soirées furent dès lors employées à examiner avec lui des médailles et des pierres gravées. Elle ne trouva bientôt plus de charme que dans sa conversation: mais Hippolyte et ses amis, qui étaient d'un avis tout opposé au sien, faisaient des vœux pour que l'amour de l'antiquité qui possédait Laure, ne durât pas longtemps.

Quel fut l'étonnement d'Hippolyte lorsqu'un jour, en rentrant chez lui, il trouva Laure entourée d'antiquaires; rangés autour d'une table, ils examinaient avec curiosité un morceau de pierre, que le vieil Allemand tenait dans sa main. Hippolyte s'arrête, et écoute. Un antiquaire français faisait entrevoir en ce moment à l'honorable compagnie que ce morceau de pierre devait être un talon: cette idée fut adoptée à l'unanimité. Un autre savant crut y découvrir des traces de chaussure, qui rappelaient celle

des sénateurs romains. „Il y a à peu près mille huit-cent-„seize ans, messieurs, reprit alors l'Allemand, que la „ville de Némoz, ou Nemausus, aujourd'hui Nîmes, fut „fondée par un fils d'Hercule: aucun de vous ne l'ignore. „On a cherché à diminuer l'éclat de cette glorieuse ori-„gine, en attribuant la fondation de la ville de Némoz „aux Volsques Arécomices: mais la droiture d'un Ger-„main ne souffre point une pareille injustice. Pourriez-„vous douter que cette terre ne contînt des vestiges pré-„cieux du temps de la colonie . . . et de quelle colonie, „messieurs! . . . d'une colonie conduite par les fils d'Her-„cule! . . . Et vous vous contentez de vos monuments ro-„mains; et vous laissez dépérir sous vos pas des antiquités „grecques, plus honorables cent fois pour votre patrie, „que les souvenirs de la nation orgueilleuse qui vous a „vaincus et soumis! Grotius dit . . . mais pourquoi parler „ici de Grotius? Ne suffit-il pas, messieurs, que j'en appelle „au devoir de tout Européen, qui est d'étendre les lumières, „et de ne pas peser dans l'inertie, ainsi que les peuples „de l'orient, sur une terre sacrée? Enfin, messieurs, tout „me prouve qu'il ne s'agit que de remuer cette terre, in-„téressante, pour y trouver des morceaux précieux de „sculpture grecque. Je vous proteste, madame, dit-il à „Laure qui l'écoutait avec vénération, que plus d'une „fois, en me promenant autour de cette maison, j'ai senti „une résonnance souterraine qui annonce du vide; et je „suis sûr et certain que si vous y faites faire des fouilles, „vous y trouverez des choses aussi précieuses pour l'art „que ce talon, qui ouvre déjà un vaste champ à nos „conjectures. Votre campagne va devenir une source de „nouvelles lumières, madame; faites-y des fouilles. L'amour „de l'antiquité vous en fait une loi.“

Laure, enchantée, trouve cette proposition admirable l'adopte; et les fouilles sont décidées pour le lendemain. Qu'on juge de l'indignation d'Hippolyte, en songeant que le joli bois doit être labouré, grâce au maudit antiquaire: il ne dissimule point son humeur à la savante assemblée, et cherche, mais en vain, à mettre à la raison sa jolie femme, dont la tête est montée, qui n'entend plus rien, et qui, les yeux fixés sur le soi-disant talon, veut excaver à tout prix. Après mainte et mainte prière, son mari, qui n'a jamais su prendre avec elle le ton d'un maître, obtient la faveur de n'abandonner au fer des ouvriers que la place où ce fatal talon a été trouvé.

Dès le lendemain matin, la procession des ouvriers, portant des pics et des pioches, se rend sur le lieu indiqué. On remue, on coupe, on creuse la terre: Laure est sur les épines, l'Allemand pérore, et Hippolyte veille à ce que le zèle des amateurs ne les emporte au-delà des limites marquées par lui.

Quel fut l'état de Laure et du vieil Allemand en voyant soulever une pierre, suivie d'une quantité d'autres, qui presque toutes ressemblent au prétendu talon, cause de cette triste fouille. Laure, fâchée, confuse, renvoie les ouvriers et garde un profond silence. „Madame, lui dit „l'antiquaire, je dois convenir qu'il est impossible de „trouver dans un même endroit une si grande quantité „de talons amoncelés; mais si vous recommencez plus „loin . . .“ Hippolyte coupe la parole au savant, et le congédie un peu brusquement, de peur que Laure, dont il redoute la promptitude, ne se laisse encore séduire par quelque extravagance.

La soirée fut d'abord maussade; Laure ne voulait point convenir qu'elle s'était donné un ridicule.; Hippo-

lyte ne pouvait point oublier les dégâts qu'on avait faits dans une partie de son bois. Cependant, vers la fin de la soirée, le triumvirat d'amis vint rompre leur tête-à-tête, et ramena la bonne humeur. Laure avoua qu'elle avait fait une folie; on parvint même à lui faire dire que le vieil antiquaire était un extravagant ennuyeux; et quant à elle on décida que le rôle de femme aimable lui allait bien mieux que celui de savante.

Deux jours s'étaient écoulés, lorsque sir George vint déclarer à ses amis qu'il s'était décidé à partir pour la Laponie suédoise; il avait, disait-il, grande envie de voir des équipages traînés par des rennes. Il ajouta qu'il n'avait pas de temps à perdre pour faire ce voyage, puisqu'avant l'ouverture des chambres il devait absolument se retrouver à Londres. Ce projet fut trouvé aussi original que l'individu, qui fut sincèrement regretté. Il est de ces hommes qui, malgré leur nullité en société, nous deviennent véritablement nécessaires. C'est ce *je ne sais quoi* qui fait qu'on s'attache aux murs même, et qu'on soupire en quittant une ville où l'on ne laisse que des objets indifférents.

Quant à Vladimir, il ne pensait point encore à quitter la ville de Nîmes, et pour une bonne raison: il avait des dettes. Saint-Léon se laissait retenir par le comte et la comtesse d'Eriant, dont le bonheur contribuait au sien; son esprit fin et délicat faisait le charme de leurs réunions journalières. C'était lui qui avait, pour ainsi dire, expliqué à Hippolyte le caractère de sa jolie femme. Trop occupé de ses livres, celui-ci ne la connaissait avant que comme un homme d'état connaît son ménage. Saint-Léon lui fit comprendre qu'il fallait toujours fournir de la nourriture à l'imagination de Laure, et ne jamais permettre

qu'elle restât oisive. En effet son imagination, maîtresse absolue de sa raison, l'exposait soit au danger des idées romanesques, soit à la dissipation, non moins fatale. Bien persuadé qu'il fallait diriger les élans de cette imagination si vive, et l'entretenir d'objets nouveaux pour l'empêcher de s'égarer, Hippolyte lui inspira le goût des arts: déjà l'antiquité l'ennuyait; elle acquit des talents et devint plus studieuse. Cependant elle changeait souvent d'occupation: le chant était abandonné pour le dessin, le dessin pour la peinture, la palette pour la harpe. Mais un sentiment profond, immuable, constant, vint la fixer à jamais. Elle devint mère; et ses goûts, jusqu'alors toujours extrêmes et toujours changeants, furent à jamais enchaînés par l'amour maternel.

DEUX TRIBUS DU BRÉSIL,

OU

NABUYA ET ZIOIÉ,

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Près d'un lac étendu, dans la partie méridionale du Brésil, vivaient plusieurs tribus de Topinambous [1]). D'énormes rochers couverts de forêts cachaient l'horizon du côté de l'orient; un bois de palmiers répandait ses grandes ombres sur les rives méridionales du lac, et du même côté l'on voyait des habitations simples, séparées des autres tribus par des cotonniers touffus: une plaine couverte de toute espèce de fleurs, leur servait de tapis. Matogas, vieillard respecté et chef d'une famille nombreuse, composée de ses femmes, de ses deux fils, de ses frères et de leurs enfants, possédait la plus belle des deux habitations: Igapéo était maître de l'autre. Ce dernier venait de perdre son unique compagne; ayant tou-

[1]) Peuplade de sauvages d'un caractère plus doux que leurs voisins.

jours dédaigné de suivre l'usage qui permet aux Topinambous d'avoir plusieurs femmes, son cœur semblait avoir deviné la constance conjugale, et son heureuse épouse, pendant tout le temps de sa vie, n'avait partagé l'amour d'Igapéo qu'avec les enfants qu'elle lui avait donnés.

Ses deux filles, Zioïé et Nabuya, étaient à peine sorties de l'enfance. Nées le même jour, à la même heure, toutes deux étaient souples comme des roseaux, légères comme de jeunes biches: leur teint rembruni ne leur ôtait rien de la grâce et de la fraîcheur, compagnes du bel âge. Les traits de Zioïé étaient plus délicats, et ceux de sa sœur avaient plus de noblesse; Zioïé était vive et prompte; Nabuya cachait une âme ardente sous un extérieur doux et tranquille. Les deux jeunes filles étaient sans cesse occupées à consoler, à servir leur vieux père: Zioïé allait tous les matins chercher des racines, des végétaux, et des fruits pour le repas d'Igapéo: Nabuya préparait en attendant la boisson laiteuse qu'on retire du manioc; et toutes deux, revenant ensuite près de leur père, lui servaient de soutien comme deux belles et fortes colonnes soutiennent un temple à demi ruiné.

Les fils de Matogas avaient perdu leur mère bientôt après leur naissance. Le plus âgé se nommait Tanéo; il était à la fleur de l'âge: l'autre, plus jeune, s'appelait Mataë. L'aîné, d'une taille noble, plus grand que ne le sont ordinairement les Topinambous, semblait un jeune chêne, droit, fort et élevé. On l'eût pris pour Hercule, lorsqu'armé d'une massue d'ébène, il allait combattre les bêtes féroces et tendre des piéges aux reptiles dangereux. Son frère, plus faible et d'un caractère plus doux, s'amusait à pêcher dans le lac et à tirer des flèches aux oiseaux.

Après les repas, les deux tribus se réunissaient : les femmes de Matogas et les filles d'Igapéo s'entr'aidaient pour cultiver les plantations de maïs, d'aipy et de manioc qui entouraient leurs habitations. Les soirées étaient consacrées au chant et à la danse. Les femmes chantaient l'amour, les vieillards — les exploits de la guerre, et les jeunes sauvages chantaient alternativement la guerre et l'amour. Zioïé dansait bien : la souplesse de son corps lui permettait de prendre les attitudes les plus gracieuses, et la danse donnait à sa physionomie une vivacité qui brillait surtout dans ses beaux yeux noirs : on l'avait surnommée *la belle des deux tribus*. Tanéo et Mataë avaient ce nom gravé dans leurs cœurs, et se disaient : heureux celui dont elle sera la compagne.

Depuis longtemps la plus vive admiration préparait une passion ardente dans le cœur de Tanéo, et l'intérêt le plus tendre disposait à l'amour celui de Mataë. Le jour était venu où les grâces de Zioïé devaient achever enfin la défaite des deux frères. La jalousie et l'amour se glissèrent presque au même instant dans l'âme de l'aîné. Eclairé déjà par un sentiment précurseur de la jalousie, jamais il n'avait parlé à son frère de la belle des deux tribus, parce qu'il démêlait dans les regards de l'une et de l'autre le plaisir qu'ils avaient à se trouver ensemble. Il est des jours où la beauté brille avec plus de charmes, et où les cœurs sont plus disposés à se prendre d'amour. Un soir la danse avait duré plus longtemps que d'ordinaire, et lorsque les deux tribus se séparèrent et rentrèrent dans leurs foyers, la nuit était déjà fort avancée : les deux sauvages emportaient dans leurs cœurs le doux et âpre poison de l'amour. Mataë se rappelait plus d'un soupir, plus d'un regard ; et, plein d'espoir, appelait le

lendemain Tanéo, inquiet, tourmenté de mille songes, ne se réveillait que pour repasser dans sa mémoire les mêmes regards, les mêmes soupirs, qui faisaient le bonhenr de son frère, et dont le souvenir lui rongeait le cœur.

Zioïé cependant n'était pas plus tranquille; couchée près de sa sœur, elle lui parlait ainsi: „Tout dort autour „de nous, Nabuya: quelle est cette fièvre qui me tient éveil„lée et qui me brûle intérieurement? quelle en est donc „la cause? serait-ce l'influence du brillant *Taku* [1])? Hier, „pendant que nous dansions, cette étoile parut dans le „ciel; mais si c'est d'elle que me vient mon mal, pour„quoi ne pensé-je qu'à Mataë? m'aurait-il tiré une flèche, „sans que je m'en fusse aperçue"? Et sa tête tomba sur sa poitrine, et sa main pressa fortement son cœur.

Nabuya l'embrassa et lui dit: „Ah! ma Zioïé, tu „souffres, et je souffre comme toi: non, non, ce n'est pas „*l'étoile de pluie* qui cause notre peine; c'est un mal qui „vient du cœur. Igapéo m'a conté une fois que notre „mère lui fit éprouver jadis une peine pareille à celle „que tu viens de décrire, et que je ressens comme toi. „Te souviens-tu du jour où j'allai avec Tanéo chercher „des œufs de perroquets dans cette forêt, où l'on en trouve „dans les cavités des rochers et dans les troncs des vieux „arbres: nous en prîmes beaucoup; et lorsque j'en eus „rempli ma calebasse, je me sentis accablée par la fa„tigue. J'étais brûlée par l'ardeur du soleil, comme une „fleur par le vent du midi. Tanéo m'avait donné son arc „pour m'aider à marcher; et en m'appuyant dessus, j'é„prouvais un mouvement de fierté de tenir son arme „dans mes mains: je marchais avec plus de courage.

---

[1]) Autrement *étoile de pluie*, nom donné à une étoile qui annonce la pluie parmi ces peuples sauvages.

„Nous nous arrêtâmes auprès du torrent de la montagne „pour nous désaltérer. Il remplit ses mains d'eau et les „porta à ma bouche: je bus avec une avidité extraordi-„naire; il me semblait que mon cœur s'élançait sur mes „lèvres, tant il battait fort. Je lui demandai encore une „fois de l'eau; et plus je buvais, plus ma soif devenait „brûlante. Tanéo, ayant pitié de mon état, me prit sur ses „épaules, et me porta jusqu'au bois de palmiers: mes „forces renaissaient par degrés; je pus bientôt marcher „sans son aide. Tanéo t'aperçut au milieu de nos plan-„tations; il me quitta pour aller te joindre: la peine, le „dépit que j'en ressentis, me rendirent toutes mes forces; „je t'évitai pour la première fois, ma sœur! Pardonne: „je ne sais quel sentiment m'éloigna de toi .... Depuis „ce temps, je rève sans cesse à Tanéo: quand je dors, „je le vois devant moi; je le vois près des cotonniers; „je le vois au bord du lac; si je lève les yeux vers le „ciel, je le vois; si je regarde la plaine, je le vois en-„core ..... Mais il ne m'aime pas, ma sœur; il ne „me cherche pas; je chante, il ne m'écoute pas; il ne „me regarde que quand il me parle .... Il soupire „auprès de toi, Zioïé. Comme il te fixait hier! comme il „observait tes mouvements!“ Zioïé serra sa sœur dans ses bras et chercha à la rassurer sur ses craintes. Toute occupée de Mataë, elle n'avait rien vu, rien remarqué: „Je jure par le céleste *Tuba* [1]), répondit-elle, de faire „cesser tes tourments et les miens! j'irai prier mon père „de t'unir à Tanéo et de me donner pour époux le bon „Mataë: nous irons ensuite demander à Matogas de nous „prendre dans sa tribu; toutes jeunes que nous sommes,

---

[1]) Les sauvages du Brésil nomment ainsi le tonnerre, qu'ils regardent comme une divinité.

„nous trouverons assez de force pour suivre nos époux à „la chasse et à la guerre même, s'il le faut; et nous „saurons partager les périls auxquels ils s'exposent.“

Les deux sœurs s'embrassèrent encore, et quittant le hamac sur lequel elles étaient suspendues l'une et l'autre, et où elles avaient en vain cherché le repos, elles allèrent se baigner dans le lac avant le réveil de leur vieux père. Tanéo avait déjà quitté sa demeure; il était allé dans le bois de palmiers, et cherchait à calmer son agitation en respirant l'air du matin.

Zioïé et Nabuya, après s'être baignées, regagnèrent le rivage; elles secouèrent leur longue chevelure, lisse comme les herbes aquatiques qui les entouraient; mirent au-dessus de leurs fronts leurs bandeaux de plumes; et ayant attaché leurs ceintures de feuillage, elles prirent le chemin de leur habitation. Mataë, debout sur le seuil de sa porte, les aperçut de loin: „Belle des deux tribus, „dit-il à Zioïé en s'avançant vers elle, je voudrais te „parler.“ Zioïé baissa la tête et quitta la main de sa sœur qu'elle tenait dans la sienne; Nabuya comprit ce langage et alla rejoindre son père. La belle des deux tribus marchait auprès de Mataë; et sans se dire un mot, tous deux prenaient le même chemin; ils arrivèrent au grand palmier. A leur approche, un nuage d'oiseaux de toutes couleurs s'éleva au-dessus du grand arbre qui leur servait d'abri, et rassurés aussitôt, les perroquets, les tuins et des oiseaux de toute espèce vinrent se poser tout près de leurs hôtes qu'ils saluèrent de leurs chants. „Ar„rêtons-nous ici, dit Mataë à son amante. Écoute-moi, „Zioïé, toi, plus belle que l'étoile du matin; toi, dont les „cheveux sont plus noirs que l'ébène; toi, dont les yeux „brillent comme le reflet du soleil sur la surface des eaux,

„ô ma Zioïé, je t'aime!“ La jeune sauvage, simple et naïve comme l'enfant de la nature, lui tendit la main, serra contre son cœur celle de Mataë, et lui apprit qu'elle l'aimait aussi: „Je vais me jeter aux pieds de mon père, „dit-elle, tu embrasseras les genoux du tien, et nous se- „rons unis:“ Alors il lui jura par l'astre du jour, qui se levait en ce moment, de l'aimer jusqu'au tombeau: à ces mots, elle prit le brillant diadème de plumes qui ornait le front de Mataë, et le portant à ses lèvres, lui donna en échange le sien, comme gage d'amour et de constance.

Tanéo sortait du bois au moment même où Zioïé prenait la main de son frère; il la voit, se précipite à travers les arbres, et se trouve derrière le grand palmier qui prête son ombre aux deux amants. Il s'arrête, retient son haleine, et avale à longs traits le venin de la jalousie, en écoutant les douces paroles et les serments de Zioïé et de Mataé, qui, sans le voir, ivres de joie l'un et l'autre, prennent le chemin de la maison de Matogas.

La fureur concentrée de Tanéo le tient longtemps glacé, sans qu'il puisse détacher ses pieds de la terre; mais cet état de stupeur, faisant bientôt place au désespoir, il jure de fuir des lieux affreux pour lui, et sans jeter les yeux sur le toit de ses pères, il gravit le rocher en poussant des cris de rage et s'enfonce dans la forêt. Mais emportant avec lui la flèche empoisonnée de la douleur, il cherche en vain dans sa course rapide la suspension de sa douleur.

Nabuya était alors avec son père: assise auprès de lui, elle arrangeait des flocons épais de coton, qu'elle se préparait à filer. Elle attendait, avec une inquiétude qu'elle prenait pour de l'espérance, le moment où sa sœur et elles allaient avouer leurs sentiments au véné-

rable Igapéo. Elle ne pouvait penser que, dans cet instant même, Tanéo fuyait loin d'elle, et détruisait toutes ses espérances de bonheur. Mataë et son amie arrivent dans ce moment; ils se prosternent devant Igapéo; et le jeune sauvage lui conte naïvement la tendresse que sa fille lui a inspirée; Zioïé confirme ce récit simple et touchant: „Ma sœur, ajoute-t-elle, te „demande comme moi, d'être unie à celui qu'elle aime; „Tanéo a touché son cœur; exauce nos vœux, ô mon „père!“ Le vieux patriarche leur permet de s'aimer et de devenir époux. Aussitôt, il va prendre deux sacs d'écorce, dont chacun contenait autant de châtaignes que ses filles avaient vu de fois lever l'étoile de pluie [1]); et après avoir mis ces fruits entre leurs mains, ils se rendirent tous à la demeure de Matogas.

Igapéo, appuyé sur l'épaule de chacune de ses filles, marchait dévancé par Mataë, qui sautait et bondissait de joie. Ils trouvèrent Matogas au milieu de sa nombreuse famille: l'on voyait plusieurs femmes occupées à laver différentes racines, d'autres réduisaient le manioc en pâte farineuse, et en recueillaient la farine dans un vase de bois de lentisque. Des enfants, suspendus dans des hamacs, se balançaient et jouaient entre eux. Les hommes aiguisaient leurs lances et leurs flèches, et le sage Matogas préparait un baume salutaire contre les piqûres venimeuses du *gekko* [2]). Lorsqu'il vit entrer son voisin, il alla vers lui, lui présenta la main et le pria de s'asseoir près de lui. Alors Igapéo fit approcher ses filles, leur fit ouvrir les sacs qu'elles avaient apportés: les châtaignes furent posées devant le vieux guerrier; et Igapéo lui dit

---

[1]) C'est la manière dont les sauvages brésiliens comptent leur âge.

[2]) Espèce de serpent.

le sujet de sa visite, et lui fit voir, par le nombre des fruits, l'âge qu'avait chacune de ses filles. Matogas mit à son tour, devant son voisin, les châtaignes qui marquaient le nombre des années de ses deux fils. On en compara la quantité de part et d'autre, et les deux mariages furent conclus. Les enfants baisèrent les pieds de leurs pères, et on décida de donner un repas le jour même, en l'honneur des deux époux; les soins ordinaires du ménage furent abandonnés aussitôt pour préparer la fête.

Tandis que Mataë serrait son amie contre son cœur et lui prodiguait des paroles d'amour, Nabuya inquiète, agitée, regardait sans cesse autour d'elle, sortait sur le seuil de la porte, rentrait aussitôt, et parcourait toute la demeure de Matogas; puis, les larmes aux yeux, se plaçant auprès de son père, elle entendit la promesse que les deux vieillards se faisaient mutuellement de l'unir bientôt à Tanéo. Nabuya frémit en écoutant leurs discours; un vague pressentiment lui faisait éloigner de son esprit toute idée de bonheur. Elle sortit de la maison, et laissa couler ses larmes.

Un sauvage d'une autre tribu descendait alors du haut de la montagne; il portait sur son dos les produits de sa chasse et marchait vers le lac. Nabuya, qui l'aperçoit, se précipite au-devant de lui, et lui ayant dépeint les traits de Tanéo, lui demande s'il l'a rencontré: „Je l'ai vu, répond-il, bien au-delà de ces rochers; il „descendait du côté de la mer: si vous vous intéressez à „lui, d'où vient que vous ne l'avez point suivi? Il erre „de tout côté comme un enfant qui a perdu sa mère, et „paraît atteint de quelque mal. Je lui ai demandé le nom „de sa tribu, afin de le ramener à la demeure de ses „pères; mais il a gardé le silence; et voyant que je ne

„voulais point le quitter, il s'est tourné sur moi avec „fureur, tel que le kuandu [1]) aux longs dards: j'ai aban- „donné ce malheureux à son triste sort, et il a disparu „à mes yeux. Son esprit est sans doute égaré.“ Nabuya, les regards fixés sur le sauvage, semble dévorer ses paroles: „Oui, je le suivrai, s'écrie-t-elle, et je saurai l'at- „teindre. Je m'attacherai à ses pas. Étranger, par pitié, „montre-moi le chemin qu'il a pris.“ Le sauvage, touché de la voir en cet état, lui fait signe de le suivre; et sans songer qu'il enlève une fille à son père, il prend avec elle le chemin de la montagne.

Le père de Tanéo, supposant que son fils était allé, comme à son ordinaire, chasser dans la forêt, avait été longtemps tranquille; mais la crainte le saisit lorsqu'il s'aperçut que le jour était avancé, et que son fils ne revenait pas. Il appelle Mataë, et lui demande en tremblant des nouvelles de son frère. Mataë ne l'avait point vu depuis le moment où il avait quitté la maison. Les femmes furent aussi appelées et questionnées tour-à-tour. L'une l'avait vu prendre son arc d'ébène et ses flèches, l'autre l'avait aperçu non loin du bois de palmiers; chacune ajoutait des détails qui n'apprenaient rien de positif sur le compte de Tanéo. Matogas se livre aux alarmes, et les angoisses de son cœur paternel sont partagées par le vieux Igapéo, qui demandait en vain sa fille Nabuya. Zioïé parcourt tous les lieux voisins; elle appelle sa sœur à grands cris; mais le vent emporte sa voix, et ses recherches sont inutiles. Mataë court en même temps vers le bois de palmiers, en répétant les noms de Tanéo et

---

[1]) Espèce de cochon sauvage et féroce.

de Nabuya; et l'écho seul redit ensemble ces deux noms que l'amour n'avait point réunis.

Igapéo et Matogas ne se lassaient pas d'envoyer de toutes parts pour chercher leurs enfants. Ils se décidèrent enfin à s'adresser à un magicien renommé, qui vivait dans la tribu d'Igapéo, dans l'espérance que son art leur découvrirait la cause d'un évènement aussi inattendu. Les deux tribus se rendent chez le magicien; on enfonce une longue perche à l'entrée de sa sombre chaumière [1]), et chacun y suspend quelque offrande pour apaiser l'esprit malfaisant. Matogas y attache d'un air fier le crâne d'un des ennemis qu'il avait vaincus, et les jeunes sauvages regardent avec respect cette marque de sa vaillance. Igapéo y dépose une mesure de manioc, produit d'un champ qu'il avait ensemencé. Mataë suspend au haut de la perche deux perroquets de couleur brillante, qui portaient encore dans leurs flancs les flèches que le jeune sauvage leur avait tirées; et les femmes offrirent à leur tour des bracelets de plumes et des pierres brillantes qui ornaient leurs oreilles et leurs lèvres.

Le magicien consulta les esprits: après avoir répété plusieurs mots mystérieux, accompagnés de gestes et de sons lugubres, il déclara aux assistants que l'esprit malfaisant n'était apaisé qu'à demi, et qu'en ce jour il n'apprendrait rien sur le sort des deux absents. Les tribus le quittèrent en murmurant contre lui, et les deux pères en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Cependant Nabuya traversait la forêt; elle se trouve au milieu d'une enceinte révérée, formée par la nature, et où les tribus du pays venaient ensevelir les corps de

---

[1]) Manière dont les sauvages consultent l'esprit malfaisant ou génie du mal, et dont ils cherchent à l'apaiser.

leurs parents. Nabuya se souvient de sa mère, et s'arrête pour aller pleurer sur sa tombe. „O tombe de ma mère! „reçois mes adieux, dit-elle; et si tu entends les soupirs „de ton époux dans ce séjour de plaisirs éternels, dont „tu jouis au-delà des montagnes [1]), ô ma mère! daigne „suspendre un instant tes jouissances, pour plaindre son „sort et le mien.“ En achevant ces mots, elle prend une pierre qu'elle place sur la triste tombe, et jette quelques plumes de son bandeau sur ce simple monument. Jalouse de regagner les moments consacrés au respect des tombeaux, elle hâte sa marche et entraîne son guide. Ils arrivent enfin au chemin étroit et rocailleux qui conduit du côté de la mer. La jeune fille renvoie le bon sauvage, en le remerciant par un regard, et après avoir pris de lui de nouveaux renseignements, elle continua sa route. „Tanéo! Tanéo! s'écriait-elle en marchant, entends la voix „de Nabuya; elle meurt de peine et d'amour, et tu l'igno-„res et tu la fuis! Tanéo! Tanéo!“ En appelant ainsi, elle écartait les branches des arbres pour regarder de toutes parts; elle montait sur chaque pierre, et alongeant son cou pour voir au-dessus des arbustes, elle ralentissait sa marche et écoutait attentivement; mais elle n'entendait autour d'elle que les cris perçants des perroquets et le bruit que faisaient les oiseaux et les singes, en sautant et en se balançant sur les arbres. La lumière du jour était sur son déclin; tous les objets s'obscurcissaient aux yeux de Nabuya; des ombres prolongées annonçaient l'approche de la nuit, et Nabuya resta bientôt dans les ténèbres; la nuit la surprit presque au pied d'un rocher, sous une voûte épaisse, formée par des branches entrelacées par

[1]) Idée qu'ont les Brésiliens d'un lieu où, après leur mort, leurs âmes jouissent d'un bonheur éternel.

la nature. L'obscurité la force d'interrompre sa course rapide; et la fatigue, jointe à l'accablement de la pesante douleur, affaisse son corps aussitôt qu'elle s'arrête. Elle essaie encore d'avancer; mais aussitôt elle tombe sur l'herbe et ses forces l'abandonnent.

La douleur repousse quelque temps le sommeil loin des yeux de Nabuya; mais enfin elle se lasse de combattre, et Nabuya s'endort. Des songes pénibles remplacent dans son esprit les tristes pensées; mais le souvenir importun de la triste réalité, sur lequel le doux sommeil n'a qu'un pouvoir momentané, la réveille en sursaut et fait palpiter son cœur. Elle soupire, les larmes coulent le long de ses joues, et ses yeux se referment; ils se rouvrent bientôt pour attendre la première heure du jour; Nabuya se reproche les heures qu'elle a consacrées au repos. L'aurore ouvre les portes du ciel, et Nabuya a depuis longtemps recommencé sa marche: une pente insensible la conduit dans une vallée étroite et sablonneuse, qui aboutit à la mer. Elle se dirige vers ses bords, appelle Tanéo, l'appelle encore, mais le bruit sourd des vagues de la mer étouffe sa voix; elle monte sur une des collines qui bordent le vallon; une autre vallée plus vaste se déploie devant ses yeux. Elle avance, et en la traversant, ses regards furtifs s'arrêtent sur une masse de terre, située près des bords de la mer. Son cœur, sa pensée, son âme, volent vers cet endroit: une voix secrète lui dit: *il est là*. Elle voit des traces d'homme imprimées sur le sable; elle tressaille, et suit cet indice qui la mène vers le lieu que son cœur lui avait indiqué. Elle s'approche et se trouve à l'entrée d'une caverne obscure et profonde. L'oreille aux aguets, le cœur attentif, elle croit entendre des soupirs: elle entend distinctement ces mots,

qui font circuler l'effroi dans ses veines: „Ah! jour affreux, „jour que je déteste, je te revois encore: quand cesseras-„tu d'offusquer ma vue?"

Au son de cette voix qu'elle reconnaît trop bien, Nabuya perd le courage qui l'avait soutenue au milieu des forêts: à l'instant où elle peut revoir celui pour qui elle a bravé tous les dangers, ses genoux fléchissent, et sans pouvoir faire un pas, elle tombe à genoux près de l'entrée de la caverne. Tanéo, les yeux hagards, les cheveux en désordre, sort de sa retraite en s'écriant: „Cruelle „Zioïé! et toi, frère odieux! vous ne jouirez pas de la „vue de mes tourments; je les ferai cesser avec ma vie." Aussitôt il s'élance vers la mer. Nabuya vole au-devant de lui, et embrassant ses genoux: „Arrête! lui crie-t-elle, „je ne te quitte pas: renonce à ton affreux projet." Tanéo, stupéfait, la regarde, veut parler, et jette un cri de surprise en reconnaissant la sœur de Zioïé. Ses traits retracent à sa mémoire toutes ses douleurs à la fois; et sa jalouse rage allait éclater en injures, lorsque, revenant à lui, la pitié arrête la violence de son égarement. Nabuya, étendue à ses pieds, semble toucher à son dernier moment; ses yeux se ferment et son corps se roidit. Tanéo, effrayé de son état, la porte dans ses bras jusqu'au fond de la caverne: il pose sa tête sur ses genoux, souffle fortement sur son cœur et en peu d'instants parvient à la ranimer.

Lorsque Nabuya ouvrit les yeux, et put, à travers le nuage de larmes qui les couvrait, distinguer les traits de Tanéo, elle se crut transportée dans le séjour des délices éternelles. Elle ne pouvait cesser de regarder celui qui la soutenait et qui lui prodiguait des soins: l'intérêt qu'il lui témoignait, répandait un rayon de consolation sur son cœur; mais ses idées se rassemblant peu-à-peu, son visage fut de nouveau inondé de larmes, lorsqu'elle

se souvint des mots cruels qu'elle avait entendus. Tanéo; rassuré sur son état, lui dit: „Jeune fille, que viens-tu „chercher dans ces lieux? ils sont consacrés au désespoir, „fuis loin d'ici, laisse-moi finir mes tourments; ta com- „passion devient barbare en prolongeant une vie que je „déteste: et si tu connais mes tourments, si tu me plains, „va conter ma mort à ta sœur, et dis-lui que je péris „pour elle.“ Nabuya, ne songeant qu'à prévenir un malheur qu'elle redoutait plus qu'aucun autre, cache son amour sous les dehors de l'humanité, et renferme ses douleurs dans son cœur oppressé. „Loin de toi ce déses- „poir, dit-elle à Tanéo, rappelle-toi ton père, vis pour „lui; et si l'amitié ne t'est point importune, souffre-moi „près de toi: ah! ne me refuse pas. — Moi vivre! moi „les revoir! non, Nabuya, je ne puis même supporter „l'idée de leur bonheur: j'ai fui nos foyers pour toujours; „mon exil ne finira point. Mais toi, Nabuya, belle comme „un jour de printemps, que feras-tu dans ces déserts? Re- „tourne dans nos tribus. Faite pour le bonheur, tu ne „peux comprendre ni ma jalouse rage, ni les maux af- „freux qui me déchirent; tu n'as pas encore aimé, tu es „heureuse! . . . — Heureuse! moi heureuse! Tanéo, con- „nais mon cœur, et vois ce qu'il endure: chacune de tes „paroles est une flèche aiguë. Non, je ne puis supporter „l'idée de paraître heureuse à tes yeux, tandis que je „languis pour toi. Tanéo, par pitié, ne me repousse point; „j'ai parlé une fois pour toujours.“

Tanéo, trop absorbé par un autre sentiment, avait ignoré jusque-là l'amour de Nabuya. Il l'avait toujours vue avec un tendre intérêt, seulement parce qu'elle était la sœur de Zioïé. Un aveu si inattendu fit sur son âme, brûlée par une passion malheureuse, l'effet d'un baume

onctueux, qui, sans fermer la plaie, y répand une fraîcheur bienfaisante. Il prend la main de Nabuya, la serre d'une manière expressive et après un long soupir: „Nabuya, lui dit-il, reste auprès de moi; ta présence sou„lagera ma douleur.“ Dès lors Nabuya ne le quitta plus, et, voulant l'éloigner de cette agreste et triste caverne, elle le décida à l'abandonner aussitôt, pour s'établir dans un lieu moins désert. Tout en cheminant le long de la mer, une vallée délicieuse s'offrit à leurs yeux. l'air y était embaumé par un champ d'ananas, qui lui donnait une teinte dorée. Une cascade, qui se précipitait du haut d'une montagne escarpée, traversait le vallon, et se perdait dans un bois de châtaigniers et de mangas chargés de fruits; la vue de la mer achevait de rendre ce séjour enchanteur. Tanéo, malgré sa profonde tristesse, fut ému d'admiration et devint moins sombre le reste du jour: il accepta même les fruits que Nabuya lui présenta, et la remercia de ses soins. La nuit vint: la brise de la mer répandait dans ce lieu une atmosphère douce qui disposait au sommeil. Tanéo s'endormit sous un arbre touffu, et Nabuya, assise près de lui, veilla pour éloigner les insectes incommodes qui pouvaient troubler son repos. Tanéo, dont le cœur était généreux, sentait tout le prix de ces tendres soins; mais insensible à l'amour de Nabuya, il avait pitié de ses peines et lui cachait sa passion. Au bout de quelques jours, la reconnaissance d'un côté et la tendresse de l'autre établirent entre eux une douce confiance, un langage caressant: l'ascendant de l'habitude fit éprouver à Tanéo un sentiment nouveau, qui lui rendit la présence de Nabuya toujours plus nécessaire. Celle-ci le suivait en tous lieux, comme la brebis qui suit son pasteur. Aucun danger ne l'arrêtait. Lorsque Tanéo, dont

le courage ne restait jamais oisif, allait dans les forêts combattre des animaux féroces, tels que le kuandu, le tigre et le léopard, elle s'armait comme lui, partageait ses périls, et lançait elle-même des traits avec adresse. La chasse, en exerçant leur courage, leur fournissait encore des moyens de subsistance, et la mer leur prodiguait aussi ses riches dons: ils ramassaient chaque jour sur ses bords une quantité innombrable de coquillages, d'œufs de crocodiles ou de tortues. Un radeau léger, formé de quelques pièces de bois, les conduisait au milieu de la mer; ils y prenaient une foule de poissons avec une perche flexible, qu'ils avaient faite de bois de timbo, et à laquelle était adaptée la dent d'une lamproie [1]) qui leur servait d'hameçon. Ainsi se passaient les jours; les soirs étaient employés au travail casanier. Tanéo avait construit au milieu du bois deux petites cabanes de branchages, vis-à-vis l'une de l'autre; et Nabuya s'était amusée à les tapisser intérieurement de mousse et d'écorce d'arbres. Après de longues recherches elle découvrit, à quelque distance, une plantation de cotonniers que des sauvages errants avaient abandonnée. Elle y fit une provision de coton, et en peu de temps en forma plusieurs filets pour prendre des oiseaux; puis deux hamacs, qu'elle suspendit à l'entrée de leurs deux champêtres réduits: ils y passaient les nuits quand le ciel était pur; mais lorsqu'un ouragan s'élevait dans l'air, ils se retiraient dans leurs petites huttes jusqu'au retour du beau temps.

Un jour, allant à la chasse des singes, dont la forêt était remplie, Nabuya entend à quelques pas d'elle le bruit sourd que produisait un serpent, en se glissant

---

[1]) C'est ainsi que les sauvages prennent le poisson.

au mileu des hautes herbes qui le cachaient entièrement. Elle s'avance vers l'endroit d'où part le bruit, s'arrête, écoute, essaie d'avancer encore, et pose son pied sur un serpent terrible, qui s'élève aussitôt devant elle, sillonne comme l'éclair, et s'entortille autour de sa jambe, qu'il perce de son dard empoisonné. Le venin a déjà coulé dans ses veines: Tanéo entend les cris de Nabuya, accourt et la trouve pâle, à demi morte; il voit l'affreux reptile se détacher de sa proie et s'éloigner en sifflant: fulminant de colère, il déracine un jeune arbre qui lui sert de massue, se précipite sur le monstre et l'écrase d'un coup. La languissante Nabuya, sans force, sans couleur, étendue sur l'herbe, pousse des gémissements prolongés. Tanéo la prend dans ses bras: chargé de ce précieux fardeau, il arrive à sa hutte et l'y dépose: il court aussitôt chercher de la racine de turméaque, qui croissait autour de leur demeure. Le venin, qui en attendant faisait de grands progrès, causait de fortes douleurs à l'intéressante sauvage. Tanéo, après avoir broyé la racine avec ses dents, l'étend sur une large feuille et l'applique à la partie attaquée. Les élancements deviennent moins forts; la racine s'imbibe de venin; la chaleur diminue, et à chaque nouvel appareil l'espoir augmente dans le cœur de Tanéo. Il s'y livre pourtant avec crainte, et assis auprès de Nabuya, il la regarde fixement et garde un silence inquiet. Celle-ci commence à reprendre ses forces; ses yeux sont moins ternes; elle jette un regard tendre et rassurant sur celui qui lui rend la vie, et ce regard a parlé. Tanéo, attendri, hors de lui, se jette à genoux devant elle, en prononçant ces mots avec force: „O fille adorable! qui souffres „à cause de moi, qui as tout quitté pour me suivre! ô „Nabuya! je me rends au charme de tes vertus et de ta

„constance. Forêts, ondes pures, plantes, rochers et lu-„mière du jour! je jure par vous de lui consacrer ma vie. „Tes soins plus doux que le suc de l'ananas, ton âme „aussi grande que la mer qui se déploie à nos yeux, ton „patient et fidèle amour, m'ont fait ton esclave. Je jure „par *Tuba* d'imiter ton père; comme celle qui t'a „donné le jour, tu n'auras pas de rivale.“ Nabuya, vivement émue, croit à peine ce qu'elle entend: ces mots inespérés, ces mots qui lui ouvrent les portes du bonheur, inondent son cœur de joie et l'oppressent en même temps. Elle soulève sa tête, s'assied sur son lit de mousse, et répète d'une voix faible, mais avec l'énergie de l'âme, les serments que Tanéo venait de faire: le ciel reçoit leurs vœux. „Au nom de mon amour, reprend-elle, et de „nos souffrances passées, retournons près de mon père et „du tien; et s'il se peut, ajoute-t-elle avec timidité et en „observant le visage de son époux, revois Mataë et Zioïé „sans colère et sans envie! — Dissipe tes craintes, ô ma „compagne chérie! je suis à toi seule jusqu'au moment „où je finirai d'exister.“ Et l'embrassant avec transport, il lui promet de retourner à la demeure paternelle. Elle ne faisait encore quelques pas qu'avec peine, mais le bonheur d'être aimée acheva sa guérison, et la dixième aurore après ce jour vint éclairer leur départ.

Nabuya, chargée d'un hamac, et Tanéo, portant ses armes sur lui, firent leurs adieux aux deux petites cabanes, aux bois, à la cascade, aux oiseaux qui voltigeaient autour d'eux comme pour les retenir, et s'éloignant de cette vallée délicieuse, ils la quittèrent tristement. Nabuya marchait appuyée sur l'épaule de son époux, Quelquefois s'attachant fortement à son bras, elle regardait autour d'elle, craignant que la rencontre de quelque reptile dangereux

ou de quelque bête féroce ne vînt troubler le bonheur dont elle jouissait. Ils cheminèrent pendant quatre jours et trois nuits. Vers la fin du dernier jour de leur marche, ils entrèrent dans la forêt qui dominait les lieux de leur naissance. Ils la traversent avec vitesse, et se trouvent en quelques heures aux confins de la forêt, sur le chemin qui conduit au grand lac.

La vue des objets qui se déploient à leurs yeux, leur fait éprouver la plus vive émotion. Le soleil, dépouillé de ses rayons, répandait encore une lueur rougeâtre sur les palmiers, sur les eaux tranquilles du lac et sur les toits de leurs pères. Un grand feu s'élevait devant la cabane d'Igapéo; Nabuya devance son époux. A la mourante clarté du soleil couchant et à la lueur des flammes, elle aperçoit la porte de la maison paternelle, le grand palmier, les plantations qui l'entourent: elle voit un groupe de monde: elle distingue déjà les traits de son vieux père, de sa sœur et de Matogas. Elle parcourt en un moment l'espace qui la sépare des objets de sa tendresse: sa sœur l'a reconnue et a volé dans ses bras; Nabuya se trouve au même instant sur le sein de son père, qu'elle inonde de larmes. Igapéo, affaibli par l'âge et les malheurs, peut à peine résister à la joie qu'il éprouve. Tanéo embrasse les genoux de son père. Des sons entrecoupés s'échappent de leurs bouches; aucun d'eux n'est en état de parler. Zioïé court, pleine de joie, à la demeure de Matogas, et s'écrie: „Mataë! Mataë! nos amis sont ici; les voilà devant la cabane de mon père.“ A cette heureuse nouvelle, Mataë, plus prompt qu'une flèche, s'élance, se trouve dans les bras de son frère, et frappe son front sur la poitrine de Tanéo, en mémoire de l'affliction qu'il a ressentie de son absence. Les tristes souvenirs sont effacés par les larmes de joie;

et en s'embrassant, tous croient n'avoir jamais souffert. Les premiers transports firent aussitôt place aux questions de part et d'autre; mais comme on craignait de troubler ce jour plein de charmes, le récit des peines mutuelles fut ajourné. Nabuya leur apprit qu'elle était l'épouse de Tanéo, et Tanéo lui renouvela ses serments. On ne pensa plus qu'à célébrer ce retour par des chants et des jeux, qui, depuis leur absence, étaient bannis de ce séjour.

En marchant vers la demeure de Matogas, ces deux époux se virent entourés d'une foule de sauvages des deux sexes, qui, ayant appris leur heureuse arrivée, se précipitaient au passage et les conduisaient en triomphe jusqu'à l'habitation d'Igapéo. Les femmes des deux tribus, selon l'usage hospitalier reçu chez les Topinambous, se disputèrent l'honneur de laver les pieds des deux époux; et la journée finit par un repas joyeux et une fête bruyante.

LES

MARIS MANDINGUES.

Un usage ancien et cruel avait été établi par les hommes du Manding, pays étendu à l'ouest de l'Afrique. Les maris mandingues avaient inventé une fable, qui, tout absurde qu'elle était, avait fait une impression profonde sur l'esprit de leurs femmes, tristes jouets du despotisme et victimes de leur crédulité. On disait, dans ce pays, qu'un être surnaturel était le puissant défenseur de l'autorité des époux, et que ce magistrat fantastique se nommait *Mombo Jombo*. Les femmes mandingues, superstitieuses à l'excès, croyaient aveuglément à l'existence du Mombo; et, de génération en génération, cette croyance était devenue un des dogmes de la religion des négresses païennes: la crainte du Mombo Jombo était regardée comme une des bases principales de l'éducation que les mères donnaient à leurs filles; et jamais une jeune femme n'avait quitté la hutte de ses parents pour aller habiter celle de son époux, sans s'entendre répéter plus d'une fois, par les

matrones, de ne pas oublier qu'au moindre sujet de mécontentement qu'elle donnerait à son mari, elle attirerait sur sa tête la colère du terrible Mombo.

L'habit dont se revêtait ce prétendu génie, était toujours suspendu à un arbre planté à la porte de chaque ville mandingue; et les pauvres femmes croyaient de bonne foi que ce vêtement avait été mis là par la propre main du génie protecteur des maris. Lorsqu'il leur arrivait de passer auprès de cet arbre, elles baissaient la tête en tremblant, et regardaient bien souvent derrière elles, pour voir si le Mombo ne venait pas s'emparer de ce fatal habit et de son terrible bâton pour les poursuivre et les frapper.

Néalée, la plus jeune des femmes du Mansa [1]) de Kamalia [2]), n'était point exempte des mauvais traitements qui pesaient sur les autres femmes. Le sort semblait lui être d'autant plus contraire que la nature l'avait distinguée par les grâces extérieures et par les qualités de l'âme. Le Mansa avait le caractère dur; l'avarice la plus sordide étouffait en lui les sentiments; toujours sombre, toujours inquiet, il faisait le malheur de tout ce qui dépendait de lui; et Néalée, étant la plus jolie des femmes qui composaient son sérail, en était aussi la plus malheureuse, parce qu'il s'occupait plus d'elle que des autres.

Néalée avait depuis peu de temps à son service une esclave, négresse des bords de la Gambie. Dosita avait l'esprit plus étendu, plus ouvert que les femmes de Kamalia: le long séjour qu'elle avait fait chez un riche marchand, habitant de Pisania, l'avait mise dans le cas de voir une foule de voyageurs et beaucoup d'étrangers.

---

[1]) Gouverneur de la ville.

[2]) Ville appartenant aux Mandingues.

Elle était questionneuse, douée d'une grande mémoire; et rien de ce qu'elle avait vu et entendu n'avait été perdu pour elle. Le sort l'avait rendue esclave du Mansa, qui en avait fait don à la jeune Néalée: elles s'aimaient tendrement. Toutes les jeunes femmes de Kamalia chérissaient aussi Dosita, parce qu'elle avait l'art de se rendre utile de mille manières différentes. C'était tantôt une coiffure nommée *jalla,* qu'elle arrangeait à la mode de Pisania, tantôt des perles de verre qu'elle enfilait avec goût, en nuançant les teintes ou en entremêlant les couleurs. Personne ne savait aussi bien relever les cheveux et les orner de coquillages ou de branches de corail. Ces talents, fortement appréciés par les jeunes femmes, n'auraient pas suffi pour la faire aimer des maris et des vieilles, si elle n'avait su gagner leurs bonnes grâces par l'art de pétrir le nourrissant et savoureux kouskou [1]. Elle savait aussi conserver dans toute sa fraîcheur le beurre végétal que l'on exprime des fruits du zhéa. Elle était donc regardée comme très-savante par les habitants de Kamalia, et on y avait pour elle les égards et la considération que les autres esclaves nègres sont bien loin d'éprouver.

Dosita avait entendu parler avec étonnement des apparitions du Mombo Jombo, dont auparavant elle n'avait eu aucune idée, et ne savait que penser de ce fantôme qu'on disait être protecteur exclusif des maris mandingues. Dosita n'avait pas encore été témoin, depuis son arrivée à Kamalia, de ces exécutions qu'on lui peignait sous des couleurs si terribles; mais sa maîtresse lui avait raconté les traitements cruels qu'elle avait éprouvés plus d'une fois. L'injustice et la partialité de ce génie, diable ou fantôme,

[1] Ragoût de manioc, fort estimé des Africains.

lui paraissaient incroyables: elle y pensait sans cesse et ne pouvait se persuader qu'une puissance surnaturelle accablât de préférence le sexe le plus faible et ordinairement le moins vicieux, en accordant la même protection aux tyrans de leurs femmes et aux bons maris. „Les „hommes, se disait-elle, peuvent bien être injustes et „partiaux; mais les génies supérieurs doivent connaître „nos âmes, lire dans nos pensées, et ne frappent pas „toujours d'un seul côté.“ Elle finit par se persuader qu'il y avait de la fraude dans cette histoire du Mombo, et n'attendit qu'une bonne occasion pour s'en assurer et éclairer les femmes mandingues sur un usage aussi absurde qu'inhumain.

La veille du jour où l'on devait commencer le lavage de l'or [1]), le Mansa fit le tour de la ville et ordonna à toutes les femmes, esclaves ou libres, d'être prêtes le lendemain avant le lever du soleil, pour se rendre aux bords du torrent où l'on recueille des parcelles d'or. Lorsque le matin fit disparaître la nuit et le repos, toutes les femmes quittèrent leurs huttes: le soleil se montrait à peine qu'elles se trouvaient déjà sous le grand tabba aux branches horizontales, situé au sortir de la ville. Là, après un léger repas, composé de farine humectée d'eau et mêlée avec le suc acide du tamarin, elles se levèrent toutes à la fois pour faire le *saphi* [2]), qui devait les éclairer sur le succès de leurs recherches: chacune d'elles posa sa bêche et sa calebasse en travers du chemin; elles formèrent ensuite autour de leurs outils un carré parfait, sifflèrent trois fois dans des tuyaux de plumes, où elles

[1]) Nom qu'on donne à la recherche de l'or.

[2]) Prière, conjuration; manière de consulter le destin.

devaient recueillir la poudre d'or, et ayant écouté pendant quelques instants, elles récitèrent plusieurs prières, reprirent leurs outils, et marchèrent vers le torrent avec vitesse et gaieté.

Néalée ouvrait la marche, suivie de sa chère Dosita, qui portait sur sa tête, ainsi que les autres esclaves, un panier rempli de pistaches et d'autres provisions. Arrivées près de la montagne d'où sort l'eau sablonneuse du torrent, qui, dans ce moment, était à moitié desséché, les femmes se séparèrent en deux bandes: les unes, courbées sur la terre, cherchent des yeux et de la main au milieu d'un sable épais; les autres, bravant la douleur, marchent sur les cailloux du torrent; leurs pieds nus sont blessés à chaque pas; mais leur courage est soutenu et récompensé par la découverte des endroits qui contiennent les grains précieux.

Déjà plusieurs calebasses, remplies de sable humecté, sont mises en mouvement, afin de dégager la poudre d'or de ce qui l'entoure et la cache, lorsque Néalée s'écrie avec transport qu'elle vient de trouver trois *sanou-birro* [1]) de la plus grande beauté. Toutes les femmes accourent à elle pour les voir et la féliciter, non sans un mouvement d'envie; chacune d'elles sentait le prix d'une pareille découverte; l'une aurait voulu s'en vanter auprès de son père, l'autre auprès de son maître ou de son mari: et Néalée elle-même se réjouissait de charmer le Mansa par la vue de ces belles pierres d'or, faites pour flatter son avidité insatiable.

L'ardeur du soleil devenant insupportable, Néalée et ses compagnes allèrent s'étendre sur le gazon jauni et desséché, mais qui leur sembla une couche aussi douce

---

1) Pierres d'or.

que la plus belle verdure. Elles s'endormirent à l'ombre de quelques bosquets de lotus, non loin du torrent. Néalée, un peu éloignée des autres, s'abandonnait au plus doux sommeil; elle rêvait aux pierres d'or qu'elle venait de trouver; le sourire errait sur ses lèvres vermeilles, lorsque tout-à-coup elle se réveille en sursaut à un bruit de fer qui se fait entendre près d'elle: elle aperçoit un jeune homme traînant à son pied un reste de chaîne; il marche sur la pointe des pieds, et ses regards annonçaient la frayeur et le désespoir: au cri qui échappe à Néalée, ses compagnes se réveillent; le malheureux essaie de fuir; on lui crie de s'arrêter, de se rassurer; mais il est déjà loin. Dosita s'élance, l'atteint, le ramène; et toutes les femmes l'entourent et lui demandent à la fois son nom, son pays et son histoire. Néalée, plus attentive, leur impose silence, le fait asseoir, lui apporte une jatte de lait, et se hâte de faire rompre le bout de la chaîne suspendue à son pied. Le pauvre esclave reçoit avec reconnaissance de si charitables soins; mais ses regards inquiets se portent sans cesse vers le lieu d'où il est venu, et il est impatient de s'éloigner. „Femme généreuse, dit-il enfin à Néa-„lée, sauve-moi d'un monstre affreux. Il me poursuit, il „va venir. . . . Ah! cache-moi, cache-moi, ou laisse-moi „fuir.“ Les sanglots lui coupèrent la parole. On parvint cependant à savoir de lui qu'il était l'esclave d'un méchant buschréen [1]), qui, après l'avoir longtemps martyrisé pour le forcer à embrasser la religion musulmane, avait renoncé enfin à lui faire abjurer la foi de ses pères, mais l'avait chargé de chaînes, et voulait le faire exposer dans une forêt remplie de lions; que le jour même de son sup-

---

1) Surnom des nègres musulmans.

plice une bonne vieille négresse l'avait aidé à briser ses chaînes et à s'échapper; qu'il avait traversé précipitamment une partie du désert de Jallonkadou, sur le confin duquel se trouvait la demeure de Tarfa-Baura, son maître, et qu'enfin, lorsqu'il arriva près du torrent, où il cherchait à se désaltérer, il crut, en apercevant du monde, être tombé de nouveau entre des mains oppressives et barbares.

Tandis qu'il parlait, Dosita le regardait fixement, et son cœur battait avec violence: elle croyait reconnaître, dans les traits défigurés de ce malheureux, ceux de son frère qui, dans l'âge de l'adolescence, avait été emmené de Pesania par un marchand de Jallonkadou. Elle n'en douta plus lorsqu'elle sut et le nom de son maître et le pays d'où il venait. Elle se nomma en sanglotant, et serrant son frère dans ses bras, l'arrosa de ses larmes. Puis, se jetant aux pieds de sa maîtresse, elle la supplia de garder son frère auprès d'elle. Mais Néalée craignait son sévère mari, presque autant que le Mombo Jombo; et connaissant son avarice sordide, elle n'osa lui amener un esclave qui lui paraissait malade et faible, incapable de supporter le travail, et par conséquent entièrement inutile au Mansa. Son bon cœur s'affligeait de ne pouvoir accorder à sa fidèle esclave la grâce qu'elle lui demandait: et voulant alléger promptement la peine qu'elle lui causait malgré elle, elle prend tous les korys [1]) qu'elle portait dans son petit sac de cuir, y joint plusieurs poignées de pistaches, les mêle avec des fruits de lotus, et donne vivement le tout au frère de Dosita. Elle lui recommande ensuite de se rendre par la plaine fertile du

[1]) Monnaie du pays.

Zéryang dans une ville considérable de ce canton, et d'aller s'y présenter, de sa part, à un de ses parents, dont l'humanité était si connue qu'on appelait sa maison l'*hôtellerie des pauvres*. Pour que ce parent n'eût aucun doute de la vérité des paroles de l'esclave, elle remit à ce dernier son collier de verre, présent de ce bon habitant du Zéryang. Le frère de Dosita, plein de joie et de reconnaissance, se disposait à suivre ce conseil charitable, lorsque Néalée se reprocha d'avoir trop peu fait pour cet infortuné: docile à la voix de son cœur, elle prend sans balancer une des trois pierres d'or qu'elle avait serrées soigneusement, et la donne au pauvre esclave; aussitôt, pour éviter les actions de grâce que Dosita et son frère lui rendaient, et jouir sans trouble du bien qu'elle vient de faire, elle se cache dans un buisson voisin. Dosita conduit tristement son frère jusqu'à la route qui menait au Zéryang; alors l'embrassant avec tendresse, elle lui dit: „Frère, sois plus heureux. Fuis le mensonge. Ne „manque jamais d'offrir tes humbles prières au grand être [1]) „chaque fois que la lune argentée recommencera son cours: „aie souvent recours aux saphis pour honorer les esprits „subordonnés au tout-puissant. N'importune jamais hors du „temps prescrit le maître du monde [2]). Ne souffre pas qu'on „insulte notre mère, et souviens-toi de Dosita.‟ Elle se tut; il prit le chemin du Zéryang, et sa triste sœur retourna près de sa maîtresse.

Les femmes venaient d'achever leur travail; Néalée se remit à leur tête, et elles rentrèrent à Kamalia dans l'ordre où elles étaient en sortant.

---

1) Les Mandingues reconnaissent un Dieu, maître d'autres dieux subalternes.

2) Les Mandingues pensent que c'est manquer de respect à Dieu que de lui parler souvent.

On les attendait avec impatience: des gens de tout âge et une foule d'enfants accoururent au-devant d'elles. Les hommes questionnaient leurs femmes et leurs filles sur le résultat de leurs recherches; et selon la réponse qu'ils en recevaient, se réjouissaient ou s'affligeaient. Le cortége marcha vers la demeure du Mausa, qui, pour garder la dignité de son rang, n'était point venu à sa rencontre, et l'attendait gravement, assis sur une peau de caméléopard [1]), au milieu de la place publique. A mesure que la troupe s'avançait, elle devenait plus nombreuse: ceux qui n'avaient pas été au-devant d'elle, quittaient leurs habitations pour s'y réunir: un *tilli-kea* [2]) entonna des chants de réjouissance, qui avaient pour objet de louer l'amour du travail dans les femmes, et la beauté du métal qui procurait aux Mandingues tout ce qu'ils pouvaient désirer: les jeunes gens dansaient et sautaient en mesure. Le Mansa fit avancer les femmes, passa en revue tout l'or qui avait été recueilli dans cette journée, le pesa dans de petites balances qui étaient rangées autour de lui, et permit aux femmes de le porter dans la tente de leurs époux. Ceux-ci se rendirent au *bentang* [3]), où, selon l'usage du pays, on avait préparé pour ce jour solennel un festin abondant. Des flots de bière coulaient des calebasses, qui passaient de main en main, et répandaient dans l'assemblée la joie la plus bruyante. Les femmes qui donnaient lieu à cette réjouissance, n'y étaient pourtant pas admises: elles s'étaient réunies devant la porte du sirk [4]) du Mansa, et,

---

[1]) Ou giraffe, animal tacheté, dont la tête s'élève à une hauteur de seize pieds.

[2]) Musicien.

[3]) Hôtel de ville, bâtiment ouvert disposé en amphithéâtre.

[4]) Enclos fait de branches d'arbres, qui entoure chaque habitation.

assises en rond, chantaient un chœur dont elles improvisaient les paroles.

„N'avons-nous pas recueilli l'or de nos propres mains?
„N'avons-nous pas posé nos pieds dans le sable brûlant,
„sur les plus durs cailloux? et cependant nous sommes
„bannies des brillantes assemblées: est-ce donc là notre récompense?" Elles recommençaient leurs chants; et la plainte et l'harmonie allégeaient leurs peines. Lorsqu'elles eurent fini de chanter, Néalée conjura ses compagnes de ne point parler au Mansa du don qu'elle avait fait au pauvre esclave. Toutes le lui promirent, même les autres femmes du Mansa, dont elle avait su se faire aimer, en dépit de la rivalité. Une seule d'entre elles cependant, âgée, acariâtre et jalouse, qui ne manquait jamais l'occasion d'affliger ses jeunes rivales, apprit le secret de Néalée par une des esclaves, et se promit bien de le dévoiler au Mansa.

Salima était le nom de cette méchante négresse; originaire du pays des Jéloups, elle avait leur caractère triste et vindicatif. Elle ne filait ni ne battait le blé, et n'allait jamais au lavage de l'or: restant tout le jour à l'entrée de sa hutte, elle attendait, dans l'oisiveté et dans la paresse, les occasions de nuire ou de calomnier. Les esclaves étaient continuellement tourmentées par elle; elles ne trouvaient grâce à ses yeux, et ne se garantissaient de ses injures qu'en venant lui raconter tout ce qui se passait, soit dans les sirks des voisins, soit chez les femmes du Mansa, soit dans le bentang. Pour se concilier sa bienveillance, les esclaves du Mansa ne manquaient jamais de rendre compte à la vieille négresse du moindre évènement qui venait à leur connaissance. La seule Dosita n'imitait pas leur exemple; aussi était-elle, comme sa maîtresse, l'objet

de la haine de Salima, qui se réjouissait d'avance du mal qu'elle allait faire à l'une et à l'autre, et qui veilla toute la nuit pour guetter le retour du Mansa.

Les Mandingues se séparèrent à la pointe du jour, tous animés par les vapeurs de la boisson mousseuse dont ils s'étaient abreuvés. Le Mansa, plus sobre que les autres, ne les avait pas quittés, pour empêcher que quelque querelle ne se glissât au milieu du tumulte de l'assemblée. Lorsqu'il revint chez lui, Salima l'arrêta à l'entrée de sa demeure, et lui conta l'histoire du *sanou-birro*, donné par Néalée au frère de Dosita.

L'avare Mansa frémit de rage, et sans répondre à Salima, entra dans l'enceinte du sirk. Lorsqu'il parut, Néalée fut saisie de frayeur; elle vit à son air sombre qu'une sinistre pensée occupait son esprit; il lui dit qu'il voulait revoir l'or que ses esclaves et elle avaient recueilli. Les tuyaux de plumes furent vidés l'un après l'autre en sa présence; les grains d'or furent comptés, et les deux belles pierres d'or furent enfin posées devant lui. Alors le Mansa, fronçant les sourcils et dévorant des yeux la timide Néalée, qui se tenait debout et n'osait le regarder: „Est-ce bien tout ce que tu as trouvé?“ lui dit-il d'une voix étouffée. „C'est tout . . .“ répondit Néalée, plus troublée encore du mensonge qu'elle faisait que de la crainte que lui inspirait son époux. Celui-ci serre les dents comme la farouche hyène à l'aspect de sa proie, s'empare de l'or exposé devant lui, et sort en proférant les mots de *vengeance* et de *punition*.

Néalée vit avec effroi qu'elle était trahie. Un sentiment douloureux venait se mêler à celui de la frayeur. Elle ne pouvait se consoler d'avoir trahi la vérité pour la première fois de sa vie; et se faisant les reproches les

plus amers, elle s'abandonnait à ses regrets et à ses remords. „Malheureuse Néalée, répétait-elle d'une voix lamentable, tu „ne pourras donc plus dire à ta dernière heure ces mots si „chers aux Mandingues: *durant le cours de ma vie je n'ai ja-„mais dit un mensonge.*" Elle passa la journée dans les soupirs et les pleurs. On ne vit point paraître le Mansa aux heures où il avait l'habitude de revenir près de sa jeune femme. Néalée n'osait sortir de chez elle; assise sur un banc de bois, les mains jointes et posées sur ses genoux, elle était immobile et ses larmes coulaient en abondance. L'inconsolable Dosita, sans cesse auprès d'elle, ne pouvait parvenir à la tirer de cet état de stupeur. La soirée était avancée, et le Mansa ne revenait point. Néalée sortit alors de la triste apathie qui semblait la tenir enchaînée; et le trouble de son esprit se dissipant tout à coup, l'idée d'avoir attiré sur elle la colère du génie protecteur des maris mandingues, s'offrit à sa mémoire et la fit tressaillir. „Ah! malheureuse, s'écriait-elle, qu'as-tu fait? Pourquoi „disposer de ce *sanou-birro?* Pourquoi t'exposer à mentir?... „Mais devais-tu donc te priver du bonheur de soulager la „misère de ce pauvre esclave? . . . Oh! Dosita, Dosita, „le terrible Mombo viendra me punir de mon trop cou-„pable mensonge. Dosita, pour toute réponse, baisait les mains de sa maîtresse, sanglottait, se désolait, mais était fermement convaincue, dans son cœur, que si ce Mombo était réellement un génie, il ne maltraiterait pas Néalée pour une action bienfaisante, ni même pour un léger mensonge, dicté par la crainte. L'imagination de Néalée, exaltée par la peur, lui faisait entendre la voix terrible de son mari qui l'appelait; puis elle croyait voir devant elle le Mombo Jombo armé de son bâton, et ces visions la glaçaient d'effroi. Elle conjura Dosita d'aller voir ce qui

se passait hors de l'enceinte du sirk, et de demander aux voisins s'ils savaient où se trouvait le Mansa. Dosita sortit. Néalée, restée seule, s'aperçut avec une sorte de terreur de l'obscurité qui l'environnait. Les mots que son mari avait proférés en la quittant, résonnaient encore à ses oreilles. „Peut-être en ce moment, se disait-elle, in- „voque-t-il contre moi le formidable Mombo Jombo . . .“ Elle se lève, sort du sirk, n'ose avancer, tremble et écoute.

La sévère obscurité de la nuit, le calme de l'air, quelques étincelles de lumière que l'on aperçoit à travers les taillis de bambou qui entourent les habitations, forment un ensemble à la fois mystérieux et imposant, qui fait palpiter le cœur de Néalée. Des cris d'enfants et la voix des femmes qui préparent le repas du soir, interrompent seuls le silence de la nature. Néalée s'appuie à la porte de l'enclos; elle est près de perdre l'usage de ses sens; elle se remet pourtant, avance en chancelant, et entend un bruit léger. „Dosita, est-ce toi,“ dit-elle à voix basse. C'était elle en effet, qui pouvant à peine proférer une parole, entraîne Néalée dans l'intérieur du sirk, et après s'être assurée que personne ne peut l'entendre, parle en ces termes:

„Lorsque je sortis de chez toi, bonne maîtresse, j'allai chez la voisine Birra, et je lui demandai si elle avait vu passer le Mansa, et si elle pourrait m'indiquer le chemin qu'il avait pris. Elle me montra le côté du *bentang:* j'allais la quitter, lorsqu'elle m'arrêta pour me faire mille questions sur ce qui causait l'absence de ton époux. Heureusement pour moi, les cris de son plus jeune enfant lui firent tourner la tête, et je me sauvai. Je m'acheminai vers le bentang, et, malgré l'obscurité, je re-

marquai à son entrée un groupe considérable de monde: je m'approche sur la pointe des pieds, de manière à n'être point vue. La voix de ton époux vient frapper mon oreille. „Non, non, disait-il; point de grâce pour Néalée; sa „punition sera proportionnée à l'offense. Ses pleurs et ses „cris peuvent seuls me dédommager du tort qu'elle m'a „fait. — Mais, lui répondit une voix que je reconnus être „celle de son frère, faut-il la punir pour une bonne ac- „tion?" Le Mansa s'emporta contre lui. „Le Mansa a rai- „son, interrompit un homme; la femme de notre chef „doit servir d'exemple à nos femmes." Les gens assemblés convinrent de se retrouver dans le bentang au premier signal, et d'y conduire leurs femmes. Le Mansa recommanda à son frère de t'amener avec ses autres femmes, aussitôt que le signal se serait fait entendre. Je suivis la direction de sa voix, et marchai légèrement après lui: à peine mes pieds touchaient la terre. J'eus un moment de frayeur, lorsque je vis se dissiper les nuages qui voilaient le ciel. Les innombrables étoiles répandirent bientôt sur tous les objets une lueur perfide. Je me cachai entre les enclos de deux sirks. Je vis alors distinctement que ton époux allait vers l'arbre où est toujours suspendu l'habit de votre Mombo Jombo.

„Je suivis le Mansa; il eut l'air d'entendre du bruit; il s'arrêta pendant quelques moments; et je me cachai de nouveau. Lorsqu'il reprit son chemin, je continuai à le suivre; j'avais de grands soupçons . . . Je me décidai à monter sur le vieux arbre, qui, comme tu le sais, n'est point éloigné de celui qui est consacré au Mombo. A la clarté des étoiles qui scintillaient dans le ciel, je vis distinctement le Mansa détacher le grand habit d'écorce, s'en revêtir et s'emparer du terrible bâton qui tant de fois a

pesé sur vous, et que toutes vos femmes croient être le fléau d'un génie vengeur. Sitôt que ton époux reprit le chemin par lequel il était venu, je descendis promptement de l'arbre; et pendant qu'il marche vers le bentang, je suis accourue vers toi. Maintenant il peut être déjà près de la petite plantation d'indigo. Il n'y a pas de temps à perdre, maîtresse chérie; cache-toi, sauve-moi du malheur effroyable de te voir maltraiter!" Et comme Néalée se taisait: „Bonne maîtresse, reprit Dosita; tu ne pouvais éviter un génie malfaisant déchaîné contre toi; mais il est juste de fuir des barbares qui vous trompent pour vous tourmenter et vous traiter d'une manière cruelle.

L'indignation de Néalée contre le Mansa et tous les maris mandingues fut plus forte que sa frayeur. Elle ne pouvait leur pardonner d'avoir réussi à fasciner, pendant si longtemps, les yeux de toutes les femmes, par une fable absurde, et dont il aurait été si facile de découvrir la fausseté, sans la terreur superstitieuse dont on avait su l'envelopper. Le souvenir des châtiments honteux dont elles avaient été les victimes, lui devint aussi odieux qu'il lui avait paru redoutable, et elle ressentit un profond mépris pour les auteurs de cette basse imposture.

Pendant que Dosita pressait sa maîtresse de se sauver du sirk, un grand mouvement s'y fit entendre. Les femmes du Mansa y cherchaient Néalée pour se rendre toutes ensemble au bentang, où le frère du Mansa devait les conduire.

Salima, depuis longtemps à l'abri des mauvais traitements du mystérieux Mombo, grâce à sa vieillesse et à l'indifférence de son mari pour elle, voyait toujours arriver, avec une joie maligne, la rumeur qui annonçait l'oppresseur des jeunes femmes. Elle croyait de bonne foi à

la protection qu'il accordait aux époux, et se réjouissait en songeant que le Mansa l'avait invoqué dans sa fureur contre Néalée. Elle était convaincue que ce fantôme ne pourrait manquer de paraître dans une semblable occasion.

Le nom de Néalée, répété par différentes voix, se fit entendre dans plusieurs endroits du sirk. Dosita pressait, suppliait sa maîtresse de franchir le mur de l'enclos. Un moment encore, le frère et les femmes du Mansa allaient les trouver. Néalée se décide enfin; elles s'élancent toutes deux sur le mur, redescendent de l'autre côté, et se sauvent vers la mosquée des Buschréens: l'esprit de Dosita, toujours prompt, lui suggère l'idée de s'y aller cacher avec sa maîtresse. Les Kafirs [1]) n'allant jamais dans les mosquées, c'était le seul endroit où Néalée pouvait être à l'abri des recherches du Mansa, au moins pendant cette nuit de terreur. Arrivées, en peu de temps, à l'habitation des Buschréens, elles se dirigent vers la mosquée, simple pièce de terre carrée, entourée de troncs d'arbres, irrégulièrement entassés les uns sur les autres. Elles se cachent entre deux de ces vieux troncs, dont les branches oubliées les couvraient entièrement.

Cependant le Mansa, revêtu du singulier habit fait d'écorce de bambou, et le visage couvert d'un masque effroyable, se trouvait au bentang, entouré d'une nombreuse assemblée. Il avait le bâton noueux du Mombo dans sa main droite, et se tenait au milieu d'un cercle d'hommes qui tous affectaient de lui rendre hommage. Les uns tenaient des flambeaux allumés qu'ils secouaient autour de lui, et dont la pâle clarté contrastait avec

---

[1]) Nègres païens.

l'obscurité du ciel, en répandant sur tous les objets des jours incertains et lugubres. D'autres hommes dansaient et gambadaient, au son du tambour, autour du Mombo Jombo, et faisaient sonner de petits grelots qu'ils avaient aux bras et aux jambes, tandis qu'un musicien tirait des sons tristes et prolongés d'une dent d'éléphant percée, dont la triste harmonie augmentait la frayeur dans le cœur des pauvres femmes. Assises en rond, plusieurs d'entre elles attendaient le moment où le prétendu génie allait désigner celle qui méritait d'être châtiée.

Au premier signal du Mombo Jombo, cri aigu qui annonçait le moment où l'on devait se réunir au bentang, le frère du Mansa était allé avertir Néalée et ses compagnes de s'y rendre sans délai; n'ayant pas trouvé celle qui était l'unique objet de la réunion, et l'ayant cherchée en vain, il était revenu trouver son frère, et avait amené avec lui, pour la forme seulement, les autres femmes du sérail. La disparition de Néalée excita la colère du Mansa. La crainte seule de trahir le secret des maris mandingues, l'empêcha d'éclater; mais ne pouvant supporter longtemps cette scène devenue inutile à sa vengeance, il fit un geste pour ordonner aux femmes de se lever; et en même temps le *tilli-kea*, frappant sur son tambour avec une baguette crochue, fit entendre ces mots: *approchez-vous toutes.* Les femmes s'avancèrent avec crainte, en se serrant les unes contre les autres, et n'osant lever les yeux sur l'être redoutable qui allait prononcer leur arrêt. „J'étais venu, „dit enfin le Mansa d'une voix rauque, pour savoir si „vous remplissiez tous vos devoirs, dont le premier est „la soumission à vos maris. Je regarde dans le fond des „cœurs; rien ne m'est caché, je vois aujourd'hui que vous „êtes sages et soumises, et je me retire satisfait; mais

',malheur à celles qui mécontenteront leurs époux!" A ces mots, il frappe trois fois la terre de son bâton, et commande à l'assemblée de se retirer au plus tôt.

Les femmes, se hâtant d'obéir à cet ordre, se dispersèrent, au sortir du bentang, comme une masse de sable que le vent soulève et entraîne. Plusieurs d'entre elles bénissaient, en s'éloignant, le peu de perspicacité du génie; mais les hommes disaient, en s'en allant, que le Mansa avait eu tort de ne pas avoir choisi une de leurs femmes pour remplacer Néalée. ,,Voilà une belle occasion manquée," répétaient-ils.

Lorsque toute l'assemblée fut retirée, le Mansa se hâta de retourner vers l'arbre du Mombo pour y suspendre le vêtement et le terrible bâton, et revint aussitôt chez lui, afin de voir ce qu'était devenue Néalée. Il la chercha partout pendant le reste de la nuit; il parcourut toute la ville,' tous les sirks. Désespérant enfin de la trouver dans les murs de Kamalia, il s'abandonna sans réserve à la rage qui dévorait son cœur, et selon l'usage des Mandingues, lorsqu'ils se livrent au désespoir et à la fureur, il se tordit les bras, et fit craquer ses doigts, en poussant des cris prolongés. Ses femmes n'osaient paraître devant lui: chacune d'elles restaient cachées dans sa hutte; et Salima se désolait de ce que l'apparition du Mombo Jombo n'avait point eu pour but de châtier celle qu'elle haïssait. Elle ne pouvait concevoir comment Néalée avait disparu de la ville; et assise dans un coin obscur, elle se plaignait tout bas du Mombo et du sort.

Le soleil rougissait déjà les campagnes et les toits coniques des habitations mandingues. Néalée et Dosita, qui avaient été cachées toute la nuit dans la mosquée des Buschréens, songèrent, en voyant le jour, au danger

qu'elles couraient d'être aperçues: c'était bientôt le moment où les Buschréens devaient venir faire leurs prières et leurs ablutions du matin. Leur haine pour les Kafirs était trop connue, pour que Néalée et sa fidèle esclave ne craignissent point d'exciter leur colère en se laissant surprendre dans leur temple. Malheureusement ces idées ne s'offrirent à leur esprit que quand la joie d'avoir trouvé un asile fit place à la réflexion, et cette joie se dissipa avec les ombres de la nuit. Dosita et sa maîtresse ne savaient où porter leurs pas. En sortant, elles pouvaient rencontrer quelque Buschréen; car ils demeuraient tous à peu de distance de la mosquée: si même elles parvenaient à échapper à leurs regards, devaient-elles s'enfoncer dans les bois sans secours, sans espoir? Pouvaient-elles retourner à Kamalia, et se livrer au plus barbare oppresseur? Mais il est trop tard pour prendre un parti.

Le prêtre buschréen entre dans la mosquée pour annoncer au peuple l'heure de la prière du matin. En se plaçant sur l'élévation située du côté de l'orient, il aperçoit les deux femmes qui cherchaient inutilement à se cacher. Il s'arrête, descend, reconnaît la femme du Mansa, et s'adressant à toutes deux d'un air courroucé: „Depuis „quand les païens osent-ils souiller notre sainte mosquée „de leur présence? Femmes téméraires! . . . Je vous ferai „repentir de votre audace, sans exemple jusqu'à ce jour.“ Néalée embrassa les genoux du Buschréen, et lui conta naïvement que, redoutant la colère de son mari, elle avait fui de sa demeure, et avait choisi la mosquée pour son refuge, parce qu'elle avait cru que le Mansa ne penserait pas à l'y venir chercher.

Le prêtre buschréen feignant d'être attendri par ses larmes, lui commanda d'aller l'attendre hors de la mos-

quée, avec Dosita, et promit de les conduire chez lui, après avoir récité les prières d'usage, et de les protéger contre les autres Buschréens. Elles allèrent se placer hors de l'enceinte, de manière à ne point être vues de la foule qui allait s'y rassembler à la voix du prêtre.

L'air retentit du chant mélancolique et monotone, qui invite les mahométans à venir prosterner leurs fronts devant le grand prophète. Les Buschréens se rassemblèrent dans la mosquée; et lorsqu'ils eurent fait leurs ablutions préparatoires et récité dévotement leurs oraisons, le prêtre leur montra les deux païennes qui avaient osé entrer dans leur mosquée. Aussitôt cent voix s'élevèrent contre elles; elles furent injuriées; on voulut même les enchaîner et les garder comme esclaves. Mais le prêtre buschréen, content de les avoir exposées aux insultes du peuple, lui imposa silence en déclarant que l'une d'elle était la femme du Mansa, et qu'il allait les ramener toutes deux au chef de Kamalia. Les supplications de Néalée et de Dosita furent inutiles; elles eurent les mains liées derière le dos et le prêtre les fit marcher en cet état vers la ville.

Lorsque les habitants de Kamalia les aperçurent de loin, plusieurs d'entre eux demandaient à Néalée la raison de sa singulière disparition; d'autres se moquaient de la situation dans laquelle elles se trouvaient toutes deux; d'autres encore, mais c'était le plus petit nombre, les plaignaient et cherchaient à les consoler. Les scènes d'éclat sont partout aimées du peuple et des gens ignorants toujours avides de voir. On quitta bientôt ces femmes infortunées pour se disputer le triste avantage d'aller avertir le Mansa de l'arrivée de sa jeune épouse. Aussitôt qu'il en est instruit, il s'élance de son habitation, semblable au tigre qui, sortant de sa retraite, promène ses

regards farouches, et cherche sa proie d'un œil égaré. Le Buschréen lui livre les deux femmes, et exige de lui un fort salaire pour prix de sa peine, ce qui augmente encore la colère de l'avare Mansa; il se voit forcé de satisfaire le Buschréen, qui ne veut se retirer qu'après avoir obtenu la récompense qu'il a demandée.

Qui pourrait peindre l'état de Néalée, de son esclave, et la rage du Mansa? Ce dernier ne pouvait proférer une parole; ses yeux enflammés; ses poings fermés et tremblants trahissaient sa fureur, trop forte pour pouvoir s'exhaler. Il demande enfin à Néalée quelle était la cause de sa fuite. Celle-ci, se dépouillant de sa timidité, et s'armant de l'éloquent courage que donne le désespoir, lui reproche amèrement l'imposture indigne inventée pour tyranniser des femmes crédules et faibles. Elle maudit le nom du Mombo Jombo, tous les hommes qui avaient imaginé cette fable monstrueuse, et jure de faire connaître à toutes les Mandingues la pure et entière vérité.

Dès les premiers mots qu'elle lui adressa, le Mansa repoussa la foule de monde qui se tenait à l'entrée de sa hutte pour entendre leurs débats, ferma la porte, la barricada, et revint écouter en frémissant les imprécations qui s'échappaient de la bouche de Néalée. Dosita tâchait en vain d'arrêter sa maîtresse, qui ne l'entendait plus. Lorsque le Mansa eut entendu ce qui jamais n'avait encore frappé l'oreille d'un mari mandingue, il songea aux moyens de s'assurer d'un secret qu'il regardait comme la base de l'autorité maritale. L'idée de poignarder ces deux femmes lui vint d'abord à l'esprit; mais celle de perdre la place qu'il occupait, si l'on venait à savoir cet assassinat, lui fit prendre le parti de les éloigner pour toujours,

en les vendant à des *slatées* [1]) qui devaient partir dans cette même nuit.

Le chef de la caravane avait déclaré qu'il paierait une forte somme en korys, avec plusieurs briques de sel et une provision de poudre, pour une belle esclave, aussi noire que les semences du nittas. Il s'engageait aussi à donner une *barre* [2]) de marchandises d'Europe à celui qui lui amènerait une autre esclave alerte et forte, qui fût surtout habile à préparer le beurre végétal très-estimé par les nègres.

La taille de Néalée était parfaite; la noirceur de sa peau et la blancheur de ses dents la faisaient passer pour une des plus jolies femmes de Kamalia. Dosita excellait, comme nous l'avons dit, dans l'art de sécher et de faire bouillir les fruits du zhéa. L'appât des richesses que le Mansa allait retirer de cette vente, l'affermissait dans la résolution cruelle qu'il n'avait prise d'abord que pour conserver l'ascendant des maris. Il se tut le reste du jour, ne sortit point de chez lui, et fut sourd aux reproches amers de son épouse et aux supplications de Dosita, qui prévoyait de grands malheurs pour elle et sa maîtresse, et qui se livrait à la plus profonde douleur.

A la nuit tombante, le Mansa attacha des fers à leurs pieds; et une chaîne réunit la maîtresse à l'esclave. Elles voulaient jeter des cris; mais le Mansa saisit la carabine suspendue à son baudrier, et la dirigea contre ces deux femmes, qui, effrayées, se turent et se laissèrent mener sans résistance.

Néalée, ne pouvant presque marcher, traînait sa chaîne en poussant de longs et douloureux soupirs; et Dosita,

---

1) Marchands qui font le commerce des esclaves.

2) Mesure de convention pour évaluer les marchandises qu'on échange.

qui ne sentait que les souffrances de sa maîtresse, cherchait à réveiller et à soutenir son courage : la seule pensée qui la faisait frémir était qu'on pouvait la séparer d'elle. Plusieurs fois les gémissements de Néalée excitèrent, pendant la marche, la colère de son barbare époux, qui la menaça plusieurs fois de la tuer: „Eh bien! s'écriait-„elle, ôte-moi la vie; je n'en veux plus, c'est un far-„deau.“ Mais le Mansa, dont l'avarice sordide jouissait d'avance des avantages considérables qu'il allait retirer de la vente de ses victimes, remettait son fusil sur son épaule, et se contentait de les accabler d'injures et de mépris; et alors toutes deux s'écriaient: „Ote-moi la vie, mais ne maudis pas ma mère [1]).“

Ils arrivèrent à la demeure des slatées, qui se trouvait hors de la ville. Les gens de la caravane étaient endormis, les uns devant la porte du *baloun* [2]), les autres auprès d'un *corée* [3]) de pierre, où l'on voyait aussi un groupe d'ânes; les uns étendus sur la terre, les autres debout près de la fontaine. Des gardes, armés de mousquets, marchaient autour d'une foule de malheureux esclaves, chargés de fers, ou liés par des cordes, et qui veillaient et gémissaient, tandis qu'à quelques pas d'eux, plusieurs marchands dormaient paisiblement, entourés de ballots et de hardes.

Le Mansa fit entrer ses deux victimes dans le baloun; ils demanda à parler au chef de la caravane, nommé *Domba.* Le marché fut bientôt conclu, et le Mansa, satisfait de la beauté des marchandises qu'il avait reçues

---

[1]) Le respect que les Mandingues ont pour leur mère, est poussé au plus haut degré.

[2]) Auberge.

[3]) Fontaine.

en échange de sa femme et de son esclave, les abandonna sans remords. Néalée et sa compagne furent conduites près des autres esclaves. Entourées d'infortunés, qui trouvaient du soulagement à se plaindre hautement de leur malheur, elles les entendirent parler du pays de *Jong-Sandou*[1]), où les blancs devaient les conduire pour les vendre aux horribles cannibales, habitants de cette terre. Rien ne put égaler le désespoir de ces deux malheureuses femmes, en songeant à leur sort à venir, sort que les esclaves croient aussi certain que leurs malheurs sont réels. Elles jurèrent de ne prendre aucune nourriture, résolues de mourir sous le ciel qui les avait vues naître, plutôt que d'être victimes des blancs et des *Kouris*[2]).

Lorsque l'étoile du matin parut dans le ciel, Domba et les autres slatées sortirent du baloun et appelèrent à haute voix les gens de la caravane, afin qu'ils se disposassent à partir. Aussitôt les hommes libres coururent préparer leurs montures, et charger leurs marchandises sur le dos de leurs ânes. Après avoir rempli des outres d'une eau limpide, unique espérance des voyageurs dans les déserts, les serviteurs de la caravane allèrent chercher les esclaves destinés à être vendus, et les conduisirent à l'endroit où on leur distribuait une nourriture grossière. Néalée et sa compagne refusèrent de manger. Les menaces ne purent changer leur résolution. On les amena devant le chef de la troupe. Domba leur demanda sévèrement la cause de leur obstination: elles se turent. Il renouvela sa question: des sanglots furent leur seule réponse. Domba, vieillard respectable, était accessible à

---

[1]) Nom donné par les Mandingues à l'Amérique.

[2]) C'est le nom que donnent les Mandingues aux sauvages de l'Amérique.

la pitié; il résolut de les faire traiter avec douceur, pour les amener peu à peu à l'obéissance. Ce bon slatée, si différent de ses semblables, voyant l'abattement dans lequel Néalée et Dosita se trouvaient toutes deux, leur fit ôter les fers qu'elles avaient aux pieds, et les fit lier l'une à l'autre par des cordes: on y attacha encore cinq esclaves appartenant à un autre slatée, qui suivit l'exemple de Domba, non par humanité, mais par l'idée qu'en diminuant leurs forces, atténués par le désespoir, il pouvait diminuer la valeur de ses esclaves.

La caravane partit: elle marcha pendant deux jours à travers des déserts brûlés par le soleil, ne trouvant que des pierres et du sable ardent pour se reposer de ses fatigues. Au commencement du troisième jour, un long sifflement, suivi d'un nuage de poussière, annonça le terrible fléau connu dans les déserts de l'Afrique, fléau qui poursuit les voyageurs, et atteint même par fois les oiseaux dans les airs. Le ciel s'obscurcit; un large torrent de sable inonde la caravane et l'enveloppe de toutes parts. La violence de l'ouragan renverse les femmes et les esclaves chargés de fers, les nègres libres, couchés sur leurs montures, ne sont pas ébranlés, mais pendant quelques instants le sable les aveugle et leur remplit la bouche et les oreilles. La plus grande confusion est répandue dans la caravane, et chacun craint de voir redoubler l'ouragan.

Cependant la frayeur et le trouble n'ont pas empêché un des esclaves liés par la même corde à Néalée et à Dosita, de concevoir l'heureuse idée de recouvrer la liberté. Quand l'esclavage n'abrutit pas, il donne la présence d'esprit. Cet esclave fait des efforts prodigieux pour rompre la corde qui le lie; et la forte secousse qu'il lui donne, avertit en un instant ses malheureux compagnons

du projet qu'il a formé; ils le secondent de tout leur pouvoir. L'espérance leur a rendu le courage et les forces. Dosita, qui a imité leur exemple, parvient à rompre ses liens au même instant que les autres, qui, devenus libres, ont déjà pris leur essor.

Trop occupée d'un travail qui doit lui rendre la liberté, Dosita ne s'aperçoit pas que sa pauvre amie, exténuée par la privation de nourriture et par les émotions qu'elle a éprouvées, indifférente à ce qui se passe autour d'elle, est étendue sur le sable, et y reste sans vouloir se lever. Dosita, n'osant lui parler de peur d'être entendue, saisit son bras, l'entraîne presque malgré elle, et se sentant une force qui lui était inconnue jusqu'alors, s'éloigne rapidement avec Néalée: elle suit la direction que le hasard ou son bonheur lui fait suivre, avant que Domba, les slatées et les gardes soient revenus de la stupeur qui règne parmi eux. Néalée la suit sans savoir ce qu'elle fait. Elle demande à Dosita de s'arrêter pour reprendre haleine: aussitôt un coup de vent soulève une nuée de sable qui les atteint. Dosita n'a eu que le temps de couvrir sa tête et celle de Néalée: elles sont renversées sur la terre.

L'ouragan s'éloigne. Dosita bénit le Grand-Être, lorsqu'elle voit qu'un épais nuage de sable les sépare de la caravane de Domba. Néalée, qui porte dans son cœur cette piété que la nature imprime dans les âmes tendres, Néalée, indifférente à l'espoir de recouvrer sa liberté, insensible à la crainte de retomber dans l'esclavage, n'a pas entendu sans une vive émotion les actions de grâce que Dosita adresse au Créateur. Elle s'unit à sa compagne pour remercier le Grand-Être de ses bienfaits. Elle s'anime; son âme s'émeut, sa raison reprend son empire, et

ses forces morales et physiques renaissent en même temps. Après avoir encore renouvelé sa prière, elle se lève, et veut s'éloigner de ce lieu trop voisin de la route des voyageurs.

Plusieurs rochers de granit blanc s'élèvent d'un côté de ce désert; ils cachent un ruisseau qui coule tranquillement entre deux rives: l'une est couverte de gazon fleuri, dont la fraîcheur se conserve à l'ombre des rochers; et l'autre plus sauvage est bordée de hautes herbes qui semblent disputer le terrain à quelques masses de rochers. Plus loin, une sombre forêt s'élève de ce même côté. Nos deux fugitives aperçoivent le mur de granit, qui se sépare en deux comme pour leur laisser un passage: l'instinct de l'espérance leur fait deviner qu'il renferme un asile, et qu'elles vont y trouver des secours qui ne leur devenaient que trop nécessaires. Une espèce de fièvre leur faisait encore combattre la faim qui les tourmentait; mais cette vigueur factice allait les abandonner, lorsque, après avoir franchi la fente du rocher, en cherchant des yeux quelques fruits ou quelques racines, une grande flamme frappe leur vue; elle se mêlait à une fumée épaisse et jetait des étincelles sur le gazon, où était placé une espèce de bûcher, formé de broussailles sèches. Elles avancent et trouvent, avec une joie inexprimable, une gazelle posée sur le bûcher, et dont la peau et les cornes étaient jetées près de-là, avec des sabres et des carabines. Rompre de fortes branches, s'en servir pour retirer la gazelle du feu, saisir un des sabres qui se trouvaient près du bûcher, pour diviser l'animal en plusieurs parties, fut l'affaire d'un instant. Le repas fut court et joyeux; mais la crainte le suivit bientôt. A qui, se disaient-elles, pouvaient appartenir ces armes? pour qui ce repas était-il préparé? Ces

réflexions ne leur permirent pas de s'abandonner au sommeil qui, à la vue d'un gazon frais et velouté, commençait à appesantir leurs paupières. En examinant les armes et les sacs de cuir rouge qui se trouvaient auprès, elles connurent qu'ils devaient appartenir à des Maures. Des hennissements de chevaux qu'elles entendirent, les confirmèrent dans l'idée qu'un parti de Maures n'était pas éloigné. Plusieurs larges fentes dans le rocher laissaient voir, sur la droite, une plaine immense et un bois de bambous secs.

Trois Maures, appartenant à une compagnie de brigands, revenaient d'un village qu'ils avaient pillé; la gazelle qui se trouvait sur le bûcher avoit été tuée par eux; couchés au bord du ruisseau, où peu après s'étaient rendues nos doux fugitives, ces Maures attendaient le retour de leurs camarades, lorsqu'un lion, sorti du bois, était venu fondre sur leurs chevaux, qui, épouvantés de cette apparition, s'étaient dispersés dans la plaine. Un d'eux, atteint par le féroce animal, poussait des cris aigus. A ces cris, les trois Maures s'étaient précipités dans la plaine, et étant à moitié endormis, ils avaient oublié de prendre leurs armes. Leurs chevaux, écumant de rage, saisis d'épouvante, ne reconnaissaient plus la voix de leurs maîtres, et fuyaient à leur approche. C'était dans ce moment que Néalée et Dosita étaient entrées dans l'ermitage que la nature semblait avoir placé dans ce désert, comme la consolation auprès de la douleur, et tandis que, tranquilles et contentes, elles réparaient leurs forces épuisées, le lion déchirait les flancs du cheval à quelque distance d'elles.

La troupe des brigands maures, qui revenaient du village, arriva dans la plaine, et c'était le hennissement

de leurs chevaux qui avait frappé l'oreille de Néalée et de sa compagne. Lorsque les brigands aperçurent le lion, il était près d'abandonner sa victime; et, rassasié de sang, il la regardait d'un œil paresseux. Ils saisirent aussitôt leurs carabines et fondirent sur le féroce animal, qui n'ayant pas eu le temps de se reconnaître, passa de l'apathie à la mort.

Les deux amies, ayant vu tout ce qui se passait dans la plaine, à travers les crevasses du rocher, tinrent conseil sur le parti qu'elles avaient à prendre : devenir esclaves des Maures était un sort aussi affreux que celui qu'elles avaient évité. Elles résolurent de passer le ruisseau à la nage, et de s'enfoncer dans la forêt qui s'élevait sur la rive opposée: en peu d'instants, elles se trouvèrent sur l'autre bord, et se frayant un chemin à travers les hautes herbes et les pierres, elles se virent enfin au milieu d'une sombre galerie d'arbres antiques. Après avoir suspendu leurs vêtements aux branches pour les faire sécher, elles s'endormirent dans cette nouvelle retraite, où le destin avait marqué, pour elles, le commencement d'une nouvelle existence, sinon heureuse, du moins tranquille.

Des hommes et des femmes joulahs se réunissaient tous les jours, depuis la saison des fruits, dans cette forêt presque toute composée de zhéas et de nittas. Dès le matin, ils s'y rendaient en chantant; et la gaieté, habitante des hameaux, les y accompagnait avec l'amour du travail. Les hommes, montés au haut des arbres, cueillaient les fruits du nittas, et les jetaient dans des paniers que les femmes leur présentaient. Lorsque Néalée et Dosita eurent pris quelques heures de repos, elles recommencèrent à cheminer. La voix des Joulahs parvint à

leurs oreilles, et elles se dirigèrent vers eux. Dosita connaissait parfaitement leur langage, et sa maîtresse en savait quelques mots Elle n'ignorait pas que le caractère du peuple joulah était bon, compatissant et généreux. Dans cette persuasion, elles s'avancèrent avec confiance vers les Joulahs de la forêt, et se montrèrent à une jeune femme dont les manières franches et gracieuses leur promettaient l'hospitalité. Dosita lui demanda sa protection; et la bonne négresse, les prenant toutes deux par la main, les fit asseoir au pied d'un arbre, et les pria de lui faire le récit de leurs aventures. Dosita lui conta, en peu de mots, l'histoire de sa pauvre maîtresse. Hommes et femmes avaient interrompu leur ouvrage, et écoutaient avec tant de recueillement le récit de l'infortunée étrangère, que sa voix se faisait seule entendre au milieu de la vaste forêt. Elle intéressa vivement tous les auditeurs; mais ce qui fit le plus d'impression sur les femmes, ce fut la fable du Mombo Jombo. Leurs gestes, en l'écoutant, exprimaient l'indignation qu'elles éprouvaient contre les maris mandingues. Néalée ne put entendre, sans verser des torrents de larmes, un récit qui lui retraçait ses douleurs. Elle fut, ainsi que son amie, comblée des soins les plus touchants par les Joulahs et particulièrement par la jeune femme. Cette bonne négresse engagea ses compagnes à leur chanter une complainte, pour diminuer l'amertume de leurs chagrins: le refrain en fut simple: „Pauvres „étrangères, disait-il, vous n'avez point de mère pour es„suyer vos larmes, point de fils pour vous faire une „caresse.“ Ce refrain simple, mais dicté par le cœur, fut aussi entendu par le cœur. Lorsqu'on cessa de chanter, un des hommes fit observer que la chaleur du jour commençait à percer le feuillage, et qu'il était temps de

mener les bœufs à la rivière. Les femmes prirent leurs paniers remplis de fruits, et tous marchèrent vers le village. La bonne Joulah rassura les deux étrangères sur leur sort à venir, en leur promettant de les adopter comme sœurs et de les conduire chez son vieux père, près duquel elles étaient sûres de trouver pour toujours un refuge assuré.

Ces Joulahs étaient pasteurs. On voyait paître des bœufs dans leurs prairies, et des chèvres brouter l'herbe sur les hauteurs. Les bergers, assis à l'ombre, veillaient à la sûreté de leurs troupeaux. Les mères allaitaient et amusaient leurs petits enfants, tandis que les jeunes filles filaient à leurs côtés. D'autres femmes vanaient le grain du kouskou, et des pintades et des perdrix rouges s'empressant autour d'elles, becquetaient en se disputant les grains qu'elles laissaient tomber. Un mouvement général animait ce village; chacun y était attentif à son devoir, et l'aisance était le prix des travaux de ces laborieux villageois.

La bonne Joulah conduisit ses deux sœurs adoptives chez son père, vieux pasteur, qui, quoique riche, était compatissant. Depuis qu'il avait marié sa fille unique, l'ennui le dévorait, et il ne se sentait renaître que lorsqu'elle venait le voir; mais elle avait contracté des devoirs impérieux; un enfant nouveau-né, le soin de son ménage, un mari sévère, qui la laissait rarement sortir de chez lui, étaient autant de raisons qui la retenaient loin de son père, dont la hutte était fort éloignée de son habitation. Le vieux pasteur n'avait conservé qu'une seule de ses femmes, et cette infortunée venait de perdre la vue, ce qui était pour son époux un surcroît de peine et d'ennui. Quand on est sur le déclin de la vie, on a be-

soin de voir régner autour de soi le contentement et la santé, afin de pouvoir se distraire de ses propres maux. La bonne Joulah jouissait de l'idée d'attacher à son père les deux femmes qu'un hasard avait conduites près d'elle, et que la pitié d'un côté, la reconnaissance de l'autre, allaient y retenir pour toujours. Elle les présenta au vieux pasteur, et les nomma ses sœurs d'adoption; il n'en fallut pas davantage pour les faire recevoir avec un accueil paternel, et lorsqu'il apprit qu'elles étaient étrangères, il leur tint ce discours: „Ma fille desire que je „vous adopte; elle vous a nommées ses sœurs, et dès ce „moment vous êtes mes enfants. Cette fille chérie vous „confie son vieux père; c'est sur vous qu'elle compte pour „me soigner en son absence. Vos discours me désennuie„ront; vos chants me rappelleront le temps de ma jeu„nesse; et c'est encore à ma fille que je devrai ces doux „moments. Mais vous, pauvres étrangères, ne regretterez„vous pas votre patrie? N'aurai-je point le chagrin de „vous voir verser des larmes? Ne penserez-vous jamais „à me quitter.“ Néalée et Dosita, jusqu'alors muettes de surprise et d'émotion, tombèrent à ses pieds; „Te quitter, „s'écrièrent-elles! non, non; nous voulons vivre et mourir „auprès de toi. Renvoie tes bergers, reprit Dosita; moi „seule je soignerai tes troupeaux, je moudrai ton grain; „et pendant que Néalée t'accompagnera dans les champs, „ou guidera ta femme aveugle, je préparerai ton repas, „et j'irai traire tes vaches et tes chèvres. Ah! redis, re„dis-nous encore que tu nous gardes près de toi. Les „malheureux ont de la peine à croire à ce qui termine „leurs maux.“ Le vieillard attendri répondit à la bonne Dosita que sa fille lui avait conduit deux enfants et non deux esclaves, que jamais il ne permettrait qu'elles par-

tageassent le travail de ses serviteurrs. Néalée et son amie demandèrent au vieux pasteur la permission de faire un saphi d'actions de grâce. Le vieillard s'unit à elles avec sa fille : il s'assit entre les trois femmes, qui mirent une de leurs mains sur leur cœur et l'autre dans les mains du vieillard. Les deux étrangères firent à haute voix le serment de lui consacrer leurs jours, et de l'aimer comme un père.

Depuis le moment où le vieillard reçut chez lui les deux étrangères, il ne connut plus ni la solitude ni l'ennui ; et lorsque la bonne Joulah venait visiter son père, on avait de la peine à reconnaître quelle était des trois sa véritable fille.

On nommait Néalée et Dosita, parmi les habitants de ce hameau, *les filles de la forêt des zhéas*, et on s'y souvient encore aujourd'hui de l'histoire de ces deux négresses. Les mères la racontent aux jeunes gens, pour leur faire détester le despotisme dans le mariage, et aux jeunes filles pour leur apprendre à ne pas être trop crédules.

L'ENFANT DE KACHEMYR,

NOUVELLE ASIATIQUE.

Azad-Khan [1]) gouvernait, au nom de l'empereur des Afghans, la belle province de Kachemyr. Sa résidence était la ville de Sirinagor, plus connue sous le nom de Kachemyr; et son habitation ordinaire était la sombre forteresse de Chergor, autour de laquelle étaient cantonnés un grand nombre de soldats et d'officiers afghans, satellites infatigables d'un maître avide de crimes. Les Kachemyriens, adorateurs constants du plaisir, ne pouvaient, malgré la dureté de leurs maîtres, perdre leur goût pour les divertissements de tout genre. Ces divertissements avaient, à la vérité, perdu de leur éclat; le luxe en était banni: leur parure était plus simple, leurs maisons moins ornées; on ne voyait plus dans leurs festins la même profusion qu'au temps où le Kachemyr florissait sous la dépendance des Mongols; et la crainte d'éveiller la jalousie et l'avi-

[1]) Historique. Son caractère était tel qu'il est dépeint ici.

dité de leurs maîtres troublaient sans cesse leurs joyeuses réunions: cependant, jamais la saison des roses ne s'était passée sans qu'ils se fussent tous réunis dans les jardins de la ville et de ses environs, afin de célébrer la naissance de cette fleur, belle et suave comme la saison qui la fait naître.

Tel était le naturel de ce peuple licencieux et volage, que, malgré la rapacité et les cruautés sans nombre qu'exerçait Azad-Khan, jamais un Kachemyrien ne s'était vu maître d'une somme quelconque, sans l'employer aussitôt à donner un festin à ses amis, ou une promenade sur le lac de Kachemyr, lieu de délices pour les habitants de cette ville.

Presque toujours de pareils rassemblements attiraient l'attention du farouche Azad, et par conséquent des malheurs sur la tête de celui qu'il supposait être riche, et qui recevait ordinairement la visite du premier lieutenant de la garde du khan: celui-ci marquait toujours ses visites par la ruine, le désespoir et même le sang.

Aux époques où le tribut devait être porté à la cour, les marchands cachaient en différents endroits l'argent qu'ils avaient recueilli dans leurs longs et pénibles voyages. Les paysans et les artisans travaillaient le jour et la nuit pour pouvoir satisfaire à la rapacité du gouverneur, afin de sauver leur vie, sans être même sûrs d'avoir ensuite de quoi pouvoir exister. Tous les habitants n'étaient occupés, dans ces temps de calamité, qu'à imaginer des moyens nouveaux et sûrs de soustraire une partie de ce qu'ils possédaient aux regards avides des percepteurs afghans. Azad-Khan leur avait donné l'ordre de, puniri sans jugement par une mort prompte, ceux qui seraient soupçonnés de cacher leur argent ou leurs effets, et avait

autorisé, dans ce cas, ses agents à piller leurs maisons, et à s'emparer de leurs femmes. Ce temps de désolation pour le peuple kachemyrien était un temps de fête pour le cœur du tyran. Il n'avait d'autre plaisir que celui de se rassasier de crimes; on le voyait rarement sortir de sa retraite de Chergor; mais lorsqu'il se montrait dans la ville, c'était toujours avec le désir ardent d'avoir une occasion de commettre un acte de despotisme ou de barbarie. Il avait la passion du mal comme un autre a celle de la gloire, aussi était-il mécontent de lui-même, et craignait-il d'être méprisé lorsque quelques jours se passaient sans qu'il eût ordonné la ruine ou la mort de quelque individu. Azad était un monstre, même parmi les méchants; sa figure atroce, quoique régulière, inspirait autant de terreur que son nom. Sa taille était bien prise, élancée: il était d'une adresse extraordinaire et personne ne tirait du fusil aussi bien que lui, ni ne se servait de la fronde avec autant de dextérité. A dix-huit ans, il regardait déjà l'amour comme une faiblesse indigne d'un maître; mais ce qui l'éloignait principalement des femmes, c'était la crainte qu'il avait de leur esprit insinuant, et plus encore de l'ascendant de leurs charmes: en un mot, il craignait que leur influence ne le rendît plus humain. Il avait fait chasser toutes ses femmes depuis qu'une d'entre elles avait obtenu de lui la grâce d'un malheureux esclave, qu'il avait condamné à mort. Depuis un an, son harem était désert: cependant l'aversion qu'il avait pour le beau sexe ne l'empêchait pas de sentir la force de la privation qu'il s'imposait par orgueil, ce qui faisait que sa haine contre lui était remplie d'aigreur. L'envie le déchirait à la vue d'un couple heureux, et jaloux d'une félicité dont il ne voulait pas, il abhorrait aussi les en-

fants, parce qu'il avait entendu dire qu'un enfant est le complément du bonheur de deux êtres qui s'aiment. Si, lorsqu'il parcourait la ville de Kachemyr, suivi de son immense cavalerie, il apercevait des enfants que son approche n'empêchait pas de s'amuser entre eux, parce qu'à cet âge on ne sait pas ce que c'est qu'un tyran, il commandait aussitôt à ses gens de les écarter à coups de plat de hache et de les fouler sous les pieds de leurs chevaux, s'ils ne se rangeaient pas assez vite. Plusieurs malheureux enfants avaient été déjà ses victimes. L'esprit de cet homme cruel n'était troublé que lorsqu'il méditait un ordre sanguinaire; une fièvre momentanée venait alors s'emparer de ses sens; mais lorsqu'il avait ordonné le crime, il devenait tranquille, éprouvant alors le contentement intérieur qu'un homme vertueux ressent après une action louable. On pense bien que son cœur ne pouvait être accessible à l'amour filial. Sa mère, femme vertueuse et respectable, venait d'être arrachée de son palais par son ordre, sous prétexte qu'il avait des preuves de son inconduite; mais dans le fait, pour se débarrasser d'un juge incommode. Il l'avait fait enfermer dans un château près de Kachemyr, et n'allait l'y voir, de temps en temps, que pour lui rendre sa prison plus affreuse. Cette infortunée ne demandait à son Dieu que d'abréger ses tristes jours; tandis que son fils, inaccessible aux remords, entassait crime sur crime, et ne laissait pas au repentir le temps de s'emparer de son cœur.

La saison des roses ramenait quelques idées riantes dans l'esprit des Kachemyriens: c'était le seul temps de l'année où les gens du peuple se livraient encore à quelques plaisirs. Aussitôt que les rosiers se couvraient de boutons, ces infortunés levaient leurs têtes appesan-

ties sous le joug, et couraient saluer la fleur, premier ornement du sol kachemyrien.

Les jardins de Kachemyr étaient embaumés par les fleurs du printemps, et les boutons de roses vivifiaient des masses de verdure pittoresques. On voyait des rosiers dans les allées des jardins, au bord des étangs et du Dall; on en voyait s'élever au milieu des petites îles, parsemées sur la surface du lac. Une foule de Kachemyriens, d'autant plus heureux que c'était la seule époque de l'année où, par un hasard singulier, on n'avait pas encore troublé leurs plaisirs, se disposait à célébrer la rose. Ouvriers, femmes et enfants, marchands et laboureurs, pauvres et riches, s'étaient parés de ce qu'ils possédaient de plus beau. Les femmes de la classe inférieure, qni seules ont en Asie le droit de se montrer, s'ajustent avec plus de soin, tressent leur chevelure d'une manière plus élégante que de coutume; elles la font tomber avec grâce sur leur cou orné de chaînes ou de perles; et leur robe de laine est à moitié couverte par une draperie de couleur éclatante attachée au sommet de leurs turbans. Tous marchent gaiement vers le Dall : là, des bateaux sont rassemblées, depuis le lever de l'aurore, pour attendre ceux qui doivent se réunir dans ce lieu, où tout enchante les yeux et l'esprit. Les bateliers ont répandu des fleurs et des herbes aromatiques dans leurs bateaux. Les barques des riches Kachemyriens sont ornées de tapis et de voiles magnifiquement brodés. Mais le pauvre sous l'abri d'une simple natte, y jouit tout autant que le riche étendu mollement sur des coussins, à l'ombre de superbes voiles. La nature invite également à ses fêtes et les grands et le peuple; et celui qui n'a rien à étaler aux yeux du vulgaire, est presque toujours plus

satisfait que le fastueux qui veut faire croire à un contentement qu'il est lui-même bien loin de sentir.

Les femmes des nobles, qui languissent au milieu des grandeurs, voient passer une foule immense, à travers les grilles qui les séparent du monde. Un sentiment de jalousie fait verser des larmes à plusieurs d'entre elles; tandis que d'autres, par une philosophie assez ordinaire parmi les femmes, cherchent à se consoler promptement; elles se voilent le visage, montent sur les terrasses qui dominent les toits de leurs maisons, et vont y admirer les rosiers qu'elles y ont plantés elles-mêmes. Couchées nonchalamment au milieu des fleurs, elles y respirent un air délicieux, en écoutant les longs récits de leurs vieilles esclaves.

Déja les portes des jardins sont ouvertes, les bateaux sont en mouvement; une rumeur prolongée, produite par les voix des bateliers et des promeneurs, par le bruit des rames qui fendent les eaux du lac, par le ramage des oiseaux, répand dans les esprits un vague plein de douceur, et les dispose à une agréable rêverie.

On voit, en un instant, les promenades publiques se remplir de monde; des groupes se forment près des rosiers, à l'ombre des platanes argentés *tchinârs*[1]) de l'Asie. Les uns fument le *hhouqah*, d'où s'échappe une vapeur parfumée: par-tout, l'odeur de la rose se fait sentir; des flots d'eau de roses sont versés dans le bocal du *hhouqah*[2]); et l'on voit passer de main en main des milliers de flacons *dathur*[3]), de petits vases d'argent remplis de feuilles du

---

1) Arbres très-estimés dans le Kachemyr.

2) Bocal de verre adapté á une espèce de pipe.

3) Huile de rose.

savoureux bétel[1]), et des gâteaux où plusieurs aromates sont mêlés à l'enivrant opium. Les poëtes récitent des vers analogues à la naissance de la rose et ont recours à la plus basse flatterie pour faire leur cour aux riches et aux grands. Les courtisanes et les danseuses se répandent de toutes parts; elles dansent au son de la guitare, au milieu du cercle qui se forme pour les admirer; et multipliant à l'infini les minauderies qui caractérisent les femmes kachemyriennes de cette profession, elles prennent dans leurs danses des attitudes où la volupté règne avec la grâce: non contentes de l'impression que leurs charmes font sur les assistants, quelques-unes de leurs compagnes parcourent les rangs, en présentant aux hommes des coupes remplies d'arak, obligent les Kachemyriens idolâtres à s'écarter de leur sobriété, et font disparaître la gravité des musulmans. Un des jardins des bords du lac, plus étendu que les autres, réunissait aussi plus de plaisirs. Des rosiers et des noyers, dont la grandeur et l'antiquité contrastaient avec la jeunesse des fleurs qui croissaient à leurs pieds, bordaient un superbe gazon: l'ombre, bonheur des orientaux, y régnait avec la fraîcheur produite par un jet d'eau, qui s'élevait au milieu d'une fontaine en marbre, due à la munificence des plus riches marchands de la ville. Sur ses bords dorés, on lisait des vers en caractères persans, en l'honneur de ceux qui l'avaient fait construire. De cette enceinte on a la vue sur le lac et les montagnes, à travers une allée d'arbres fruitiers, qui offrent à l'œil et au goût les fruits les plus beaux et les plus délicieux. Le temple de Salomon, dont le nom est vénéré parmi les Kachemyriens, s'élève sur la plus haute

[1]) Herbe agréable que les Orientaux aiment à mâcher.

des montagnes qu'on aperçoit au bout de l'avenue; et qui, détachée des autres, se distingue par la richesse de sa végétation, par la structure singulière du temple dédié au plus sage des rois de la terre, et par la couleur antique de ses ruines majestueuses et pittoresques. Ce temple, qui domine le lac, dont la surface est couverte par les bateaux des voluptueux Kachemyriens, semble n'être là que pour censurer par son aspect sévère et par le nom qu'il porte, la folle joie qui règne à ses pieds.

En ce jour, le plaisir est l'unique dieu des Kachemyriens: idolâtres et musulmans, tous oblient, dans ces lieux de délices, et leurs haines, et les cruautés du tyran qui gouverne leur pays, et leurs maux journaliers. Le plaisir semble se mêler à l'air qu'ils respirent; il est dans leurs regards et dans leurs paroles; pour eux il n'est plus de lendemain, ni de passé; et ces heures si promptes à s'écouler leur semblent une vie entière, heureuse et sans bornes.

En vain les *molhâs* [1]) cherchent-ils par leurs exhortations à obtenir, pour leurs mosquées, quelques-unes des roupies d'or [2]) que les riches donnent avec profusion aux danseuses et aux courtisanes. En vain les Brahmanes [3]) affectent-ils de montrer, au milieu de cette foule insensée, leurs visages pâles et sévères, portant des marques emblêmatiques de leur caste; ils ne peuvent parvenir à arracher de la générosité de leurs sectaires, ce que d'un autre côté leurs mains répandent en abondance, pour satisfaire leurs folles passions. Les dévots molhâs et les pieux disciples de Brahma sont regardés avec mépris, dans ce jour

[1]) Prêtres musulmans.
[2]) Monnaie d'Asie.
[3]) Prêtres hindous.

d'oubli de tout devoir. On les repousse sans les entendre, et ils se retirent confus, en jurant à haute voix, les uns par le prophête, les autres par Vichnou aux quatre mains, qu'ils leur feront payer bien cher, dans d'autres temps, les humiliations qu'ils supportent aujourd'hui: personne ne les écoute, et leurs voix sont étouffées par le bruit des hautbois et des timbales, dont les sons étourdissants troublent de plus en plus les esprits des Kachemyriens, et augmentent le délire de ceux qui sont plongés dans l'ivresse.

Un jeune marchand idolâtre, qui s'était marié depuis peu à une fille de même religion, était assis avec sa femme au pied d'un tremble, dont la cime était panachée comme celle du palmier. Ils ne partageaient pas la joie licencieuse de la foule, et ne songeaient même pas à ce qui se passait autour d'eux. La fête des roses les y avait attirés, mais c'était pour y faire respirer un air embaumé à leur enfant, âgé de quelques mois, qui pour la première fois souriait aux fleurs et aux plantes printanières; et les gentillesses de cet être intéressant, ses regards attentifs sans objet, ses gestes si joliment maladroits, ses petits cris de joie sans motif, les occupaient plus que les danses les plus gracieuses, que l'harmonie la plus brillante. La jeune Adendéa rappelait à son époux ce précepte indien que le cœur d'une mère paraît avoir dicté: „Ah! Raceb, „il est bien vrai que le son des instruments ne paraît beau „qu'à ceux qui n'ont pas entendu le gazouillement de leurs „enfants“. Un baiser qu'elle donnait à son fils, venait à l'appui de ce qu'elle avait avancé; et Raceb l'assura que, pour lui, la vraie fête des roses était sur les joues vermeilles d'Adendéa et de son fils. A ces mots, le bonheur d'être aimée et d'être mère augmenta la vive et charmante rougeur de la jolie Kachemyrienne.

Deux Brahmanes, repoussés avec rudesse par un seigneur idolâtre, qui, plongé dans l'arbrutissement de l'ivresse, ôtait la vie à un insecte, au mépris des lois des Hindous, après avoir inutilement réitéré leurs réprimandes à ce sectaire indocile, s'éloignaient et prenaient le chemin de la porte du jardin. Tous deux paraissaient misérables; l'un d'eux surtout semblait miné par les jeûnes et la fatigue. Celui-ci s'était arrêté pour regarder d'un air de pitié les insensés qui se livraient à de honteux déréglements. Adendéa l'aperçoit, se lève avec précipitation, en tenant son enfant dans ses bras. „Mon cher Raceb, dit-„elle, courons vers ce vénérable Brahmane, qu'on vient „de maltraiter: portons-lui ces roupies que nous destinions „à payer notre promenade sur le lac. Nous pourrons bien „nous en passer, et cette aumône attirera sur notre fils „la bénédiction du grand Brahma [1]". Aussitôt ils joignirent le Brahmane, et lui remirent le tribut de la charité. „Priez pour l'enfant", dit Adendéa. Le Brahmane bénit ce bon couple, et ajouta d'une voix énergique: „Jeune „homme, combien tu es heureux de ne point oublier le „devoir de la charité! et toi, femme, conserve toujours „ton respect pour les Brahmanes. Regardez ces hommes „sensuels; se souviennent-ils, au milieu du tumulte des „plaisirs, du gouffre de la mort et de l'*âme pensante* [2]? „Semblables à ces durs musulmans, qui ne connaissent „ni le divin Bruma [3], ni le conservateur de tout ce qui „respire [4], ni le grand destructeur Routren [5], ils mépri-

---

[1] Dieu hindou.
[2] Nom que donnent les Hindous à Dieu, maître et créateur du monde.
[3] Dieu qui préside à la naissance.
[4] Vichnou.
[5] Dieu vengeur.

„sent la morale émanée de Dieu. Malheur à ceux qui „oublient le respect qu'ils doivent aux Brahmanes! Mal„heur à ceux qui sont esclaves de la débauche! leurs „âmes, dégradées après leur mort, seront placées dans „les corps des animaux les plus abjects. L'arc de Chiren „se dirige contre leurs têtes, quand ils oublient leurs lois, „et maltraitent un Brahmane!" Il étendit alors ses mains sur l'enfant, et récita cette courte prière; „Oh! Vichnou! „daigne le préserver du mal! le guider vers le bien et „conserver sa vie!...—„Ah! mon père, s'écria Adendéa, que ce vœu du Brahmane avait fait tressaillir, „pourquoi „parlez-vous de sa vie? prévoyez-vous quelque malheur?... „pourquoi mon cœur a-t-il frémi?... mon enfant!...cher „Raceb, d'où me vient la frayeur qui me glace?" En proférant ces paroles elle pressa son fils contre son cœur, et l'enfant, croyant qu'elle voulait l'allaiter, écarta de ses petites mains le lin qui lui cachait la source de son bien-être, et se mit à têter: elle prit ce mouvement pour un heureux augure. Le bonheur qu'une mère trouve à conserver l'être qu'elle a mis au monde, la console bientôt de toute peine et dissipe les pensées qui viennent la troubler. Adendéa sourit, caresse son fils, et bientôt le pressentiment qu'elle avait eu se change en douce émotion.

Le Brahmane les quitta, s'éloignant à pas lents, et Raceb, après l'avoir accompagné pendant quelques moments, conduisit son épouse à l'entrée du jardin. „Eloi„gnons-nous du bruit, lui dit-il, arrêtons-nous ici pour „admirer cette suite de bateaux, qui rasent la surface du „lac: regarde, mon Adendéa, les belles ruines du temple „de ce roi des Hébreux, qui honora ces lieux de sa su„blime présence. Vois plus loin ces côteaux, ces nombreux „ruisseaux, qui coulent vers le Dall, et qui rafraîchissent

„un gazon velouté. Regarde, et dis-moi si la société de „la nature n'est pas plus délicieuse, plus pure, que celle „de nos semblables; car l'aspect d'un beau site ne nous „trompe pas comme l'extérieur, par fois décevant, de „l'homme habitué à déguiser son âme. Quels lieux enchan- „teurs, Adendéa! qu'il est beau le spectacle de la création „de Dieu!...—Ah! dit-elle avec enthousiasme, en mon- „trant son fils, voilà sa création la plus belle: voilà la „nature avec toutes ses richesses.... Ne vois-tu pas comme „il te tend les bras? Il voudrait te parler, je crois..." C'est ainsi que cette tendre mère expliquait les mouvements irréfléchis de son enfant. Il avait alors quitté le sein qui l'avait nourri, et tendait ses doigts vers le bout richement bigarré du schall que Raceb portait en turban. Adendéa et lui souriaient aux efforts qu'il faisait pour atteindre les fleurs de cette bordure, qu'il semblait vouloir cueillir.

Adendéa et Raceb se tenaient à la porte du jardin, lorsqu'une rumeur se fit entendre dans la rue qui suivait les bords du Dall et conduisait à ce jardin. Azad-Khan, fatigué d'entendre parler des plaisirs que goûtaient les Kachemyriens, à l'époque où les roses paraissaient, dévoré de dépit lorsqu'il songeait que l'on pouvait se livrer à la gaieté dans la ville où il commandait en maître, prit le parti d'aller la troubler par sa présence. Il aurait voulu pouvoir imaginer une raison plausible pour défendre ces réunions; mais il avait tout lieu de croire qu'en mettant obstacle à un usage ancien, auquel les Kachemyriens tenaient comme à la vie, il risquait d'exciter une révolte parmi eux, et de les contraindre à demander justice contre lui à l'empereur des Afghans: en effet, l'attente de quel-

ques jours de plaisirs faisait seule supporter au peuple les malheurs de toute l'année.

Azad, faisant appeler son premier officier, homme féroce et digne confident des crimes de son maître, lui dit: „Cours rassembler cent hommes de ma troupe, et que „mon cheval soit prêt. Je vais au Dall, suis-moi. — Eh „quoi! seigneur, vous allez vous mêler à cette foule mé„prisable, qui se livre à la licence la plus honteuse? à „ce peuple qui mériterait d'être écrasé d'un seul coup, „comme un amas de vils insectes? — Obéis, reprend le „gouverneur, j'abhorre leurs plaisirs, et c'est pourquoi je „veux les troubler.“ L'officier, satisfait de cette réponse, court exécuter les ordres de son maître, et peu d'instants après, la suite du Khan et son cheval, richement caparaçonné, se trouvent à la porte de Chergor. Armé de son poignard, de son épée et d'un fusil qu'il remet à son premier officier, il sort de sa sombre habitation, où le jour ne parvenait que par de tristes reflets de lumière; et tel qu'un guerrier qui va combattre ses ennemis, il part suivi de sa troupe, qui ne respire que le pillage et n'attend que le signal pour se livrer à son goût dominant. En traversant des rues silencieuses, que l'amour des plaisirs a fait déserter, le bruit des armes de ses soldats et du fer qui couvre leurs chevaux, vient frapper les oreilles des femmes de haute naissance, renfermées dans leurs maisons. La curiosité les attire d'abord vers les grilles de leurs fenêtres; mais sitôt qu'elles aperçoivent le Khan, elles se retirent à la hâte, en maudissant son nom, qui retrace à leur mémoire mille traits de la cruauté la plus atroce.

Azad marche vers le lac: il aperçoit bientôt les couleurs variées des voiles qui ornent les bateaux, et les

groupes de peuple qui se promènent dans les îles et au bord du Dall. Les plaisirs qu'il suppose régner parmi eux, lui semblent des sarcasmes contre sa puissance. Sa méchanceté le tourmente comme une douleur; il sent le besoin pressant de la faire éclater, et sa physionomie devient celle d'un monstre avide de sang. Il côtoie le lac, et ses satellites le devancent pour lui faire un passage au milieu du peuple: la crainte les aurait déjà servis, sans la curiosité naturelle aux Kachemyriens, et qui toujours l'emporte, chez eux, sur la prudence et le raisonnement. Mais tous ont bientôt fui devant la hache des Afghans. Les mères sur-tout, qui connaissaient l'aversion du monstre pour tous les enfants, s'étaient dispersées avec effroi, aussitôt qu'elles avaient aperçu la troupe du Khan.

Azad, cependant, continuait sa marche, et regardant de tous côtés avec le sérieux de la haine, il écoutait en silence son premier officier, qui lui faisait remarquer l'effet que son apparition produisait sur la foule. Celui-ci, fier de pouvoir impunément adresser la parole à son maître, promenait ses regards autour de lui avec cet air de satisfaction méprisante qui appartient au favori d'un tyran.

Bientôt la nouvelle de l'approche du gouverneur passe de bouche en bouche jusqu'au beau jardin, où les promeneurs se portaient de préférence. Les curieux Kachemyriens, dispersés d'abord par la crainte, sont ramenés aussitôt à la porte du jardin, par le desir de voir: ils entraînent avec eux les femmes et les enfants.

Adendéa et Raceb étaient alors, comme nous l'avons dit, à l'entrée de ce jardin. Etrangers à ce qui se passait autour d'eux, la nouvelle qui occupait tous les esprits n'avait point frappé leur oreille, et ils se virent tout-à-coup

pressés et poussés en avant par une prodigieuse quantité de monde, sans même en savoir la cause. En vain, lorsqu'ils l'apprirent, cherchèrent-ils à se faire un passage pour s'éloigner: le sort les avait entourés d'obstacles; il n'était plus temps de traverser la rue pour se sauver dans un des bateaux du lac; Azad-Khan se trouvait déjà vis-à-vis de l'entrée du jardin. Les Afghans qui le précédaient ne s'y arrêtant pas, l'idée que le tyran ne fera que passer, sourit à tous les esprits, comme lorsqu'on se voit délivré d'un danger qui menaçait ses jours.

Les regards d'Azad s'arrêtent sur un groupe de belles femmes. La haine émeut son cœur, fermé à tout autre sentiment: cette émotion se change, dans lui, en un caprice affreux; il lui vient à l'esprit d'exercer son adresse, en tirant un coup de fusil contre un des individus qui le regardent passer. Aussitôt il prend son arme des mains de son officier, et cherchant des yeux une victime, ses regards tombent sur Adendéa. Sen enfant, effrayé de la foule qui l'entourait, jetait en ce moment des cris perçants, et serrait fortement l'épaule de sa mère. Azad, adroit à manier le fusil et toujours sûr d'atteindre son but, a entendu ces cris, les a pris pour indice, et visant d'un œil tranquille, fait partir le coup. La balle siffle, et l'enfant est blessé mortellement. Il tombe sur le sein de sa mère, et le moment d'après y demeure sans voix, sans couleur et sans vie. La malheureuse mère tient dans ses bras le corps inanimé de ce fils chéri; une force convulsive l'empêche de perdre ses sens; ses regards sont farouches et égarés. Elle ne sait d'où est parti le coup affreux qui lui ravit son enfant. Ceux qui l'entourent lui nomment le tyran; alors Adendéa le cherche des yeux le voit s'éloigner, veut s'élancer après lui et proférer des

malédictions; mais elle reste immobile et ses lèvres tremblantes ne laissent échapper que des gémissements.

Cependant le favori du Khan applaudit à l'adresse de son maître, qui reçoit ses éloges comme un être aussi blasé sur la flatterie que sur le crime. Il va porter la terreur dans d'autres lieux, et se dirige vers le Châlimar [1]).

Le peuple se presse autour du couple infortuné: et Raceb, revenu du premier saisissement, arrache des bras de son épouse le corps du malheureux enfant, et apercevant de loin le Brahmane qu'il avait secouru quelques moments plus tôt, il lui confie sa chère Adendéa, livrée au plus affreux désespoir. Raceb emporte son fils à travers la multitude: tous d'une voix unanime maudissent le nom du monstre, et déplorent le sort des deux victimes de sa barbarie.

Conduite par le Brahmane, Adendéa retourne dans sa maison, devenue le séjour de la douleur. Raceb les avait précédés, et avait déposé l'enfant dans son berceau changé en cercueil. Adendéa frémit à cette vue, elle ne peut plus franchir le seuil de la porte; ses genoux fléchissent; Raceb la soutient dans ses bras, et le Brahmane invoque Siyer qui préside à l'adversité. Dans quel état la pauvre Adendéa revoit-elle son fils! Une heure auparavant plein de vie, de beauté, maintenant immobile, couvert de sang: quel aspect pour une mère! Quelle leçon effroyable, quoique inutile, pour un cœur trop attaché à ce qui n'est pas durable! Le Brahmane s'approche de la triste couche, prend un bambou suspendu à sa ceinture, et humecte la bouche de l'enfant avec l'eau qu'il contient, en récitant cette prière:

---

1) Superbe jardin de Kachemyr.

„Divine eau du Gange, dont j'ai visité la source sa-„lutaire, où j'ai plongé mon corps, plus de fois que ma „bouche n'a reçu de nourriture pendant le temps de mon „pèlerinage: eau incorruptible et vivifiante, purifie l'âme „de cet enfant, en même temps que je lave ses lèvres „décolorées: que son âme qui voltige encore autour de „de son corps, soit lavée des taches dont elle a pu se „souiller dans une vie précédente! Toi, sublime Brahma, „toi, qui écrivis dans la tête de cette créature l'histoire „de toute son existence, puisse la vie si courte et si in-„nocente qu'il vient de terminer, fléchir ta rigueur! Si „ce corps sans péché n'est pas encore la dernière prison „que tu réserves à son âme, daigne la faire entrer main-„tenant dans le corps d'un sage, dont le génie contem-„platif la prépare à s'élancer vers cette région ineffable. „où l'âme est absorbée dans ta nature divine!"

Lorsque le Brahmane eut terminé sa prière, il s'occupa avec Raceb du triste soin de déposer l'enfant dans le sein de la terre. Adendéa osa demander au Brahmane de brûler le corps de son fils, afin de pouvoir toujours conserver auprès d'elle ses cendres précieuses; mais le disciple de Brahma lui opposa l'indomptable loi de l'usage, loi qui ne permet de consumer que les corps des hommes sortis de l'enfance Il fallut se soumettre: on inhuma l'enfant près d'une simple pagode, sous un arbre antique et énorme, où la vigne venait mêler ses feuilles élégantes à la sombre verdure de l'arbre sur lequel elle était suspendue.

La pagode qui s'élevait sous cet ombrage, avait été consacrée par un seigneur idolâtre, charitable et dévot, au Dieu, maître des autres dieux hindous. Non content d'avoir honoré la divinité, il voulut être utile aux pau-

vres voyageurs. Il obtint le droit de faire le bien à la faveur d'une somme considérable payée annuellement au gouverneur de Kachemyr. Il avait fait construire, auprès de la pagode, un édifice où l'on trouvait à toute heure des vases remplis d'eau fraîche, et d'autres pleins de riz. Sous ce toit hospitalier, musulmans et gentils, tous avaient également le droit de se reposer; tandis que plus loin on voyait s'élever une fontaine abritée, appartenant à des Musulmans, de laquelle les idolâtres étaient repoussés, comme indignes de jouir de la même ombre, et de se désaltérer à la même fontaine.

Adendéa, étant privée à jamais de la vue du corps de son fils, vue cruelle mais attachante, son désespoir prit un caractère plus calme; elle pleura, et ses yeux purent enfin distinguer les objets dont elle était entourée. Après avoir offert de l'encens, du riz et des légumes à chacune des idoles qui remplissaient la pagode, après avoir aspergé ses murs et adoré le taureau furieux, le Brahmane salua Raceb et sa femme, et emporta, pour prix de ses peines, les légumes et le riz consacrés aux idoles. Les deux époux méditèrent longtemps, en présence de l'image de Vichnou aux quatre mains, sur la grandeur de *l'âme universelle* [1]) et retournèrent ensuite, avec plus de courage, sur la tombe de leur enfant. Une profonde mélancolie avait fait place au désespoir. Adendéa, debout, les yeux fixés sur la tombe, appuyée sur l'épaule de Raceb, gardait, ainsi que lui, le plus morne silence. Il fut le premier à le rompre, et lui dit: „Douce consolation „de ma peine, confie-moi donc les pensées qui se pré- „sentent à ton esprit: parle; les paroles et les larmes

---

[1]) Nom donné á une âme divine, que les Hindous croient être la source de toutes les autres âmes.

„soulagent également un cœur oppressé. — Je songeais, „répondit-elle avec un long soupir, au moment de la „naissance de ce petit être que nous ne verrons plus.“ Et ses larmes, telles que les gouttes de la rosée qui tombent de feuille en feuille, tombèrent sur ses joues, sur sa poitrine et enfin sur la terre qui couvrait l'objet de sa douleur. „Te souviens-tu, reprit Raceb, de cette soirée „où tous deux, assis au milieu de notre jardin, nous aperçûmes cette traînée de lumière qui s'élança du ciel, et „s'arrêta sur le grand pommier? Tu portais alors dans „ton sein ce fils tant aimé: avec quel empressement tu „courus cueillir plusieurs fruits de cet arbre, dans l'idée „de trouver, parmi eux, celui que la lumière avait „frappé! — Hélas! oui, je m'en souviens. Eh bien! dis-„moi, Raceb, si, comme le croient les Brahmanes, ces „météores sont des âmes qui tombent des astres; peut-on „penser que celles qui ont une si noble origine, après „avoir été emprisonnées dans un corps, soient destinées „à se souiller de plus en plus, en animant d'autres corps? „Je te l'avoue, maintenant, j'ai toujours eu l'idée, depuis „que j'avais mangé de ces fruits, qu'une âme céleste avait „animé en moi cet enfant que nous pleurons: je croyais „le lire dans ses yeux; il me semblait ne pas ressembler „aux autres enfants des hommes. — Comme il aimait les „astres! avec quelle joie il les apercevait dans les cieux! „— Il aimait aussi le grand pommier, ajouta Raceb, ce „singulier rapprochement....“ Un oiseau voltigeait, en ce moment, autour d'eux. „Regarde cet oiseau, s'écrie „Adendéa; il vient se poser devant moi, sur cette branche... „Il a l'air de me regarder en gazouillant.... Peut-être.... „mais non, l'âme du petit ne s'est pas encore éloignée de „sa dépouille... elle doit être là, près de nous,... elle

„nous entend sans doute... — O mon fils! mon cher fils! „... — Je poserai sur cette terre de douleur, dit Raceb, „une pierre, où je ferai sculpter en or la figure de Krischen, „dispensateur du bonheur: il est dit que quiconque l'aura „adoré, jouira du ciel. — Non, Raceb, reprit-elle, un „monument d'or exciterait l'avidité de nos maîtres cruels; „ils détruiraient ce tombeau; ils troubleraient cet asile. „— Mais lorsque l'herbe aura recouvert cet endroit, pour„rons-nous, ma chère Adendéa, nous-mêmes, sans indice, „retrouver l'espace où notre enfant a été déposé? — Ah! „je le reconnaîtrais, quand même une forêt s'élèverait en „ce lieu: l'émotion de ce cœur déchiré me l'indiquerait „suffisamment. L'endroit, l'espace, ce qui l'environne, les „plantes qui croissent alentour, les branches qui l'ombragent, „tout est gravé dans ce pauvre cœur avec des traits qui ne „s'effaceront pas. Voilà, Raceb, voilà le monument le plus „durable; il est indestructible comme nos âmes." A ces mots, Adendéa retomba dans une profonde rêverie, et tous deux gardèrent le silence.

II.

A MADAME PHILIS ANDRIEUX.

Regard malin, mine jolie,
Gentil corsage, faite au tour:
On la prendrait pour la Folie
Sous les traits piquants de l'Amour.

LE DEMI-MOT.

L'amour inventa le langage
du demi-mot;
L'amitié souvent fait usage
du demi-mot;
Le cœur donne de l'éloquence
au demi-mot;
Il devine une confidence
à demi-mot;
On s'épargne un aveu pénible
à demi-mot;
L'objet aimé seul est sensible
au demi-mot;
L'amant fait son bonheur suprême
d'un demi-mot;
Femme timide ne dit: j'aime,
qu'à demi-mot.

———

LA MUSIQUE.

A l'amour, à la peine elle doit sa naissance,
Elle rêve comme elle et sourit comme lui;
De tous ses mouvements le cœur seul est l'appui.
Sa gloire est l'opéra, sa grâce la romance.
De la haine envieuse elle éteint les progrès,
Nourrit le souvenir, entretient l'espérance,
Soupire doucement la plainte, les regrets,
Et par un vague heureux allége la souffrance.

A MADEMOISELLE MARS.

(En lui envoyant une garniture de boules-de-neige et de roses pour le jour où elle devait jouer le *Secret du Ménage*.)

On dit que sur la terre une Muse est parue,
Et sous un nom guerrier déguisant son vrai nom,
Exerce en souriant sa puissance absolue,
Et fait la guerre aux cœurs sans quartier, nous dit-on.
Son âge est ignoré: selon sa fantaisie
Elle est ce qu'elle veut, et toujours elle est bien.
Après avoir aux dieux versé de l'ambroisie,
De la sage raison elle prend le maintien.
Puis saisissant un dard, sûre de sa conquête,
Et jouissant tout bas du malheur des humains,
Elle a l'esprit, le ton d'une franche coquette:
Ses yeux sont tour à tour fiers, naïfs et malins.
C'est Pallas, c'est Thalie, une Nymphe, une Grâce,
C'est le Palladium, le charme du Parnasse:
Vous qui savez si bien *deviner un secret*,
Vous seule qui pouvez achever ce portrait,
Ah! déposez aux pieds de l'aimable immortelle
Ces fleurs, qui dans le Nord sont écloses pour elle!

III.

TABLEAU SLAVE.

PRÉFACE.

Désirant faire connaître quelques détails curieux sur les anciens Slaves*), j'ai imaginé de réunir dans un cadre simple, et assez nouveau, sur les tribus qui vivaient près des bords du Dnièpre, ce qui nous est parvenu de leurs occupations, de leurs usages, de leurs mœurs et de leur culte. Ce peuple, père de plusieurs nations, au nombre desquelles on compte l'immense nation Russe, habite du nord au midi, depuis la mer Baltique jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Adriatique; et de l'orient à l'occident, depuis le Volga jusqu'à l'Elbe et au Danube. Les traits caractéristiques que l'on retrouve dans ses descendants,

---

*) Les Slaves appartiennent à la grande branche Indo-Germanique qui s'étend depuis l'île de Ceylan jusqu'à l'Islande.

Voyez sur les Slaves, leur origine et l'étymologie de leur nom: Nestor commenté par Schlözer Vol. I. ch. IV. et Karamzine, Histoire de Russie, vol I, chap. 1er, pag. 19 et note 42.

Voyez aussi sur les Wendes-Slaves l'ouvrage, et particulièrement la préface de L. A. Gebhardi, *Geschichte aller Wendisch-Slavischen Staaten.*

ont une telle analogie entre eux, et sont si intéressants par eux-mêmes, qu'ils m'ont semblé devoir inspirer le désir de connaître les temps qui ont précédé ceux où il vint, sous différents noms *), se placer sur le grand théâtre de l'histoire. Ces traits sont, en général, un jugement droit, une conception prompte et facile, la force du corps, le courage et la patience, l'hospitalité et l'attachement à la religion, le goût des fêtes et la passion de la musique; mais aussi la ruse, la présomption, l'intempérance et la superstition.

Il m'a paru encore que j'ajouterais à l'intérêt de ce tableau, en présentant le contraste des mœurs, des idées religieuses et des sentiments de l'homme qui, commençant à jouir des bienfaits d'une civilisation naissante, connaît le travail, la culture des terres, les lois de l'honneur et de la décence, avec la vie et les idées grossières de l'être qui, dans l'état sauvage, suite déplorable d'une dégradation prolongée, végète comme une plante, vit comme une brute, et dont les vertus innées et l'âme immortelle semblent couvertes d'une écorce endurcie qui ne cède

---

*) PRINCIPAUX PEUPLES DESCENDANTS DES SLAVES.

- ORIENTAUX.
  - RUSSES.
  - ILLYRIENS.
    - Serviens. Bosniens. Bulgares. Esclavons. Dalmates.
    - Croates.
    - Wendes méridionaux.
- OCCIDENTAUX.
  - Polonais.
  - Bohêmes. Moraves. Hanakes.
  - Serbes. Wendes septentrionaux.

qu'au temps, ou aux efforts hâtifs et puissants du génie *civilisateur*.

Ainsi l'on voit la lave du volcan peser sur des monuments, des statues, des villes entières, paraissant avoir pétrifié la vie même, jusqu'au moment où l'art et la science viennent les rendre à la lumière.

On remarquera dans la mythologie Slave, dont je donne quelques détails, plusieurs divinités Indiennes, Égyptiennes et Grecques, que l'on reconnaît à leurs attributs, malgré les modifications qu'elles ont reçues dans ces mêmes attributs, ainsi que dans leurs noms. Ces divinités prirent, sous le ciel du nord, cette teinte bizarre, fantastique, mais imposante, qui appartient à l'imagination des peuples septentrionaux, mêlée au coloris brillant et à la forme gigantesque des créations de l'Asie, berceau des Slaves, berceau du genre humain.

TABLEAU SLAVE.

Dans le pays des Slaves, sur les bords d'un fleuve majestueux [1]), s'élevait, à l'ombre d'antiques pins, un temple agreste construit en bois [2]). Il était consacré au génie des eaux de ce fleuve [3]); le prêtre qui lui offrait des sacrifices, demeurait tout auprès dans une humble chaumière.

Des Slaves sauvages [4]), dispersés dans une sombre forêt qui occupait tout le pays à l'occident du fleuve,

---

[1]) Le Dnièpre, selon les anciens Borystène, selon les Tatares Ousi, et en latin Danapris, prend sa source dans les marais du gouvernement de Smolensk (district de Belsk), au milieu de collines que les géographes anciens nommaient montagnes d'Alansk ou d'Alaounsk. Il se jette dans la mer Noire, au gouvernement de Kherson.

[2]) Les Wendes (Vandales), dont L. A. Gebhardi, dans la carte de son histoire des Wendes-Slaves, place les plus anciens établissements dans le carré formé par Varsovie, Danzig, Riga et Polotzk, appelaient ces temples Gontines du nom russe гонтъ (*gonte*), qui désigne dans cette langue les bardeaux ou petits ais minces et courts dont on couvre le toit des maisons.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, p. 69.

[3]) Les fleuves, les lacs, les sources, etc., étaient au nombre des divinités que les Slaves adoraient.

Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, page 93 et note 214.

[4]) C'étaient les Drevliens; ce nom qui provient de древо (*drévo*), arbre, leur fut donné à cause des forêts qu'ils habitaient dans le gouvernement de Volhynie;

vivaient comme des bêtes fauves, n'ayant d'autres toits que les branches enlacées par la vieille nature, sans lois, sans mœurs, sans avenir.

D'autres Slaves habitaient les plaines [1]) qui s'étendaient vers l'Orient; ceux-ci avaient des mœurs douces, aimaient le travail et bâtissaient des chaumières: ils exerçaient l'hospitalité, labouraient leurs champs [2]) et respectaient les dieux. Les femmes, vertueuses et soumises, soignaient leurs enfants, gardaient la foi conjugale; et leurs époux, aussi chastes qu'elles, étaient dignes de leur commander en maîtres.

Une de ces familles s'était distinguée principalement par les hommes courageux qu'elle avait produits. Ladovid [3]), jeune homme sage et guerrier indomptable, en était la gloire et l'espérance; ses traits étaient réguliers, son regard sérieux et mélancolique, sa taille haute et parfaite; tout en lui semblait exprimer l'énergie de son

---

leurs mœurs étaient tout aussi sauvages que celles des animaux au milieu desquels ils vivaient.

Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. II, p. 33 et 40, note 83; et chap. II, p. 63.

1) C'était les Polaniens de поле (*polé*), champ, nom qui leur vient des champs ou plaines, où ils avaient fixé leur demeure, dans le pays qui s'appelle aujourd'hui le gouvernement de Kiew, sur les bords du Dniépre. Ils étaient les plus civilisés parmi les Slaves russes. Ce nom disparut dans l'ancienne Russie, et fut adopté par les Lekhes, peuple qui habitait les bords de la Vistule, et qui fut fondateur du royaume de Pologne.

Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap, II, p. 32.

Voyez aussi sur les Polaniens Nestor commenté par Schlözer, vol. I, chap IV.

2) Karamzine dit que les Slaves avaient dans leurs pays, ainsi que dans la Dacie et dans les contrées environnantes, les vraies richesses des hommes: de vastes prairies, de gras pâturages pour les bestiaux, et des terres propres au labourage, dont ils s'étaient de tout temps occupés, et qui peut-être les avaient tirés, quelques siècles avant J.-C., de leur vie sauvage, nomade et vagabonde.

Karamzine, histoire de Russie, vol. I., chap III, p. 64 et 65.

3) Composé du nom de Lâdo, dieu de la concorde, de la gaîté et de toute espèce de prospérité chez les Slaves russes, et de видъ (*vid*), aspect.

caractère. Respecté par les jeunes gens, écouté par les vieillards; il surpassait les premiers en vaillance, il égalait les autres en sagesse.

Lorsqu'il s'exerçait à la course avec les jeunes Slaves des tribus, lorsqu'il conduisait leurs danses guerrières, à sa taille imposante, à la supériorité que lui donnait sur eux son génie inventif, on aurait cru voir un roi au milieu de ses sujets. Il paraissait être fait pour le bonheur de ses semblables, et cependant la solitude avait plus de charme pour lui que tous les plaisirs de son âge. Manier des armes, dompter des chevaux et passer des jours entiers dans le silence, semblait être les seuls objets de ses désirs. L'admiration des hommes le fatiguait; l'attention, les égards des femmes l'irritaient; inquiet, dédaigneux avec elles, il fuyait leur présence. Lorsque ses regards s'arrêtaient sur une femme, la rougeur couvrait son visage; la confusion, le dépit succédaient à ce premier mouvement; et, dans ces moments de trouble involontaire, plus d'une fois il porta la main sur son épée, comme pour se défendre d'un dangereux ennemi.

Cependant Ladovid avait atteint l'âge où les jeunes Slaves des tribus de la plaine devait se choisir une épouse. Son père le pressait en vain de se conformer à cet usage. Ladovid refusait de s'y soumettre: „Pourquoi,“ s'écriait-il, „veut-on énerver mon courage en associant mon exis-„tence à celle d'une femme? Quel est donc le bonheur „que promet un lien qui réunit le fort au faible, le tyran „à l'esclave? un lien qui nous fait traîner après nous des „êtres soumis, plaintifs, malheureux? Est-on libre, quand „on doit commander? est-on heureux, quand on est tou-„jours obéi? Où serait le plaisir de la chasse, si les loups

„et les ours des bois ne nous résistaient pas; et si, doci-
„les à notre voix, ils cessaient d'être le prix de notre
„courage? autant vaudrait poursuivre les brebis dans la
„plaine. Combien de fois n'ai-je pas entendu les femmes
„de la tribu dire à nos jeunes filles, qu'un époux est un
„maître qu'il faut craindre plus encore qu'il ne faut l'ai-
„mer; que l'amour d'une femme pour son seigneur est tout
„entier dans l'obéissance; que la crainte de lui déplaire
„doit se montrer dans ses traits, dans son attitude, dans
„sa voix, dans la moindre de ses actions; qu'aussitôt que
„les époux ont cessé d'être des maîtres absolus, ils ont
„cessé d'aimer; et qu'une femme sur la terre doit obéir
„et servir comme elle obéira et servira dans l'autre vie!
„Ces jeunes filles;" disait-il alors, „ces jeunes filles que
„je trouve sans cesse sur mes pas, semblent un troupeau
„qui n'attend qu'un maître, qui marche sans but, et dont
„la destinée est de servir sans même désirer d'être libre.
„Que ne suis-je né dans le sein des forêts, au milieu des
„Slaves sauvages, de ces filles agrestes qui, semblables
„aux nymphes immortelles, ne se montrent à nous que
„pour se dérober bientôt à nos regards avides, et laisser
„dans le cœur une sainte admiration, un trouble inex-
„plicable!

„Cesse, cesse de me presser," disait-il souvent à son
„père"; si tu veux m'ôter la liberté, tu me forceras à la
„chercher loin de toi; je quitterai nos tribus pour tou-
„jours. Destiné, que dis-je, condamné par l'usage à de-
„venir le maître d'une épouse, j'irai chercher dans le
„sein des forêts, un asile où les regards de vos jeunes
„filles ne pourront m'atteindre; un asile où, trouvant la
„solitude que j'aime, ma volonté ne devra céder qu'à la
„mort."

Ainsi ce jeune homme, réputé jusqu'ici le plus sage de la tribu, doué par la nature d'une âme tendre et d'un caractère noble et fort, désormais livré à des désirs inquiets, tourmentait son cœur, en refusant de suivre la route tracée par ses pères.

L'hiver aux mains glacées, après avoir exercé sur la nature un long et triste empire, cédait enfin à la douce influence du soleil. Déjà les neiges, en fondant, laissaient reparaître les chaumes des toits et les gazons jaunis de la précédente année; déjà les glaces se fendent sur les eaux: l'onde, impatiente de briser sa prison, se gonfle, s'ouvre plusieurs passages, disperse et entraîne dans son cours les immenses glaçons, qui se poussent, s'entrechoquent et s'éloignent lentement.

Les Slaves de la plaine, prosternés sur le rivage, saisis d'une sainte frayeur, hâtent de leurs vœux le retour du printemps.

L'un raconte qu'il a vu le génie du fleuve lever sa tête couronnée d'herbes aquatiques, et saluer l'astre vivifiant; d'autres, que les nymphes se balancent mollement au milieu des glaces, et se réchauffent aux rayons du soleil, en secouant leur blonde chevelure; d'autres encore, que des êtres divins et mystérieux versent des torrents d'une eau limpide, dont la force victorieuse emporte les débris flottants des glaçons, et rend au fleuve la rapidité de son cours.

Les diverses tribus de la plaine qui bordaient le rivage, se livrant à la joie, semblaient ne former alors qu'une seule famille. Les noms de frère, de sœur, d'ami, étaient dans toutes les bouches [1]; la mère souriait à son

[1] Chez les Russes ce nom de frère est très-usité; les égaux se le donnent entre eux, et les seigneurs l'adressent souvent à leurs inférieurs et à leurs paysans en signe de cordialité.

enfant, en l'aspergeant avec l'eau sacrée du fleuve; et les jeunes filles, le cœur plein de confiance dans la vertu de cette onde salutaire, en remplissaient des coupes, et les portaient à ceux que l'âge et les souffrances avaient retenus dans leurs habitations.

Bientôt après la fonte des glaçons, suivant une ancienne coutume dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, les Slaves de la plaine se rendaient au temple du fleuve, pour y offrir des sacrifices.

Les Slaves sauvages y allaient à la même époque, selon cette même coutume qui s'était conservée dans leurs impénétrables forêts.

C'est ainsi que les traces d'un culte religieux se retrouvent dans tous les lieux, dans tous les temps, parmi toutes les nations.

Le jour destiné à cette solennité éclaire enfin et les chaumières de la plaine et la cime des forêts. Semblables à des rubans dorés, les premiers rayons du soleil pénètrent dans le bois qui entoure le temple du fleuve, et ne jettent qu'une faible et vacillante lumière dans l'épaisseur de la forêt des Slaves. Bientôt les plus âgés parmi ces hommes agrestes, appellent à haute voix ceux qu'un pesant sommeil tient encore asservis. „Allons," disent-ils, „c'est le jour où le dieu du fleuve veut recevoir „des dons sur son autel. Malheur, ont dit ses prêtres, „malheur à qui refuserait de s'y rendre! Englouti par les „eaux du fleuve, emporté par l'ouragan, écrasé par les „vieux arbres, la colère du dieu terrible éclaterait sur lui.....!"

A ces mots tout est en mouvement dans la forêt; les uns emportent des peaux de bêtes sauvages qui leur ont servi de vêtements pendant l'hiver; les autres ra-

massent des racines, des branches, des fruits du pin; et tous marchent sans ordre vers le temple, tels qu'un troupeau de sangliers poursuivi par des chasseurs. Ce n'est ni la reconnaissance, ni la piété qui les guide; la crainte seule précipite leurs pas vers le sanctuaire; les échos de la forêt retentissent de leurs clameurs.

De leur côté les Slaves de la plaine s'avançaient en ordre vers le temple, en chantant des hymnes sacrés. Quatre beaux enfants, les cheveux courts et touffus, vêtus de tuniques rouges rayées de bleu, et portant des chaussures d'écorce de tilleul tressée, marchaient les premiers. Deux d'entre eux jouaient du chalumeau; les deux autres, du luth.

Un groupe de jeunes filles, portant de longues robes, les cheveux tressés, le cou et le front ornés de perles de toutes couleurs, mêlaient leurs voix éclatantes au son des instruments. Quatre jeunes Slaves, couverts de peaux de mouton qui leur tombaient jusqu'aux genoux, conduisaient un taureau blanc tacheté de noir. Après eux venaient les femmes mariées; les unes tenant leurs petits enfants dans leurs bras; les autres portant des vases remplis d'hydromel, et des gâteaux d'une énorme grandeur. La marche était fermée par des hommes armés de javelots, qui veillaient à la sûreté de leurs femmes et de leurs filles, prêts à les garantir des insultes si souvent renouvelées des Slaves de la forêt.

En entrant dans le bois sacré, où jamais la hache ne s'était fait entendre, où les haines étaient suspendues [1]),

---

[1]) Il y avait chez beaucoup de peuples Slaves, comme chez d'autres peuples anciens, des bois sacrés, où jamais le bruit de la hache ne s'était fait entendre, et où les plus mortels ennemis n'auraient osé se combattre.

Karamzine, histoire de Russie, vol I, chap. III, p. 93.

ils interrompent leurs chants, gardent un profond silence et se prosternent devant la porte du temple. Les Slaves sauvages les regardaient avec une attention stupide, et avec cet étonnement respectueux que l'ordre inspire toujours aux hommes qui vivent et sans frein et sans lois.

Le grand voile du temple est tiré, la trombe sacrée annonce l'instant du sacrifice. Dans le fond du sanctuaire on aperçoit l'image du dieu du fleuve, moitié homme, moitié poisson; les écailles verdâtres qui couvrent son corps et sa queue, sont mélangées d'or et d'argent. Tout l'intérieur du temple est revêtu de ciselures en bois d'un goût bizarre et de figures informes, mais brillantes des plus vives et des plus riches couleurs [1]). Un habile Vénède [2]) qui parcourait le pays des Slaves en chantant et

---

[1]) On a trouvé dans les anciens tombeaux Vénèdes beaucoup d'urnes d'argile vernissée, parfaitement exécutées, et sur lesquelles on voyait des figures de lions d'ours, d'aigles, etc.

Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, p. 67,

[2]) Les Vénèdes, habitants des côtes orientales de la Baltique, étaient déjà connus avant le temps de Philippe de Macédoine, comme habitants des côtes de cette mer. Ils avaient, selon Tacite, des demeures fixes; ils combattaient à pied, et selon les historiens byzantins, ils aimaient la musique passionnément, et jouaient de la harpe et du luth.

Karamzine, histoire de Russie, vol I, chap. I, p. 14 et 15, et les notes du même vol. 27, 28, 29, 30, 31, 32 et 34.

Jornandès, historien des Goths, qui vivait au VIe siècle, écrit qu'entre autres peuples, soumis par Hermanrik, on comptait les Vénèdes, voisins des Estes et des Hérules, habitants des bords de la Baltique, qui étaient plus conus par leur nombre que par leurs connaissances militaires, etc, etc. Les Vénèdes, selon ce même auteur, avaient la même origine que les Slaves, ancêtres du peuple russe.

Le comte de Bray dit dans son *Essai critique sur l'histoire de Livonie*, que les Wenden ou Vénètes qui se sont répandus dans une grande partie du nord de l'Allemagne, et entre autres en Poméranie, en Méklembourg et dans l'île de Rugen, ne doivent pas être confondus avec les Vandales, qui ont traversé les Gaules et fondé en Espagne et en Afrique des états puissants, etc.

On appellait Wenden on Vénètes les peuples qui habitaient les endroits bas ou bordés par la mer. Essai critique sur l'histoire de Livonie, Ir. vol. ch. Ir. pag. 1. 3 et 14.

en jouant du luth, après avoir reçu l'hospitalité parmi les tribus de la plaine, avait ainsi orné le temple en reconnaissance de leur bienfait.

Le prêtre du fleuve, distingué de tous les autres Slaves par sa longue barbe, prépare le feu et les instruments du sacrifice; il détache une grande corne de taureau enfoncée dans le mur, sous l'image du fleuve, en examine l'intérieur, et annonce aux assistants que le dieu, ayant daigné s'abreuver de la portion d'hydromel versée au dernier sacrifice, la récolte de l'année doit être heureuse, abondante.

Une joie aussi pure que vive se montre parmi les habitants de la plaine, qui connaissent les bienfaits de l'agriculture. La corne est de nouveau remplie et remise à sa place. Alors le prêtre s'assied à l'entrée du sanctuaire, inaccessible à tout autre qu'à lui, [1]) et reçoit les dons qu'on lui présente; il les dépose ensuite devant l'image de la divinité.

Ladovid avait les yeux fixés sur les jeunes filles de la forêt; placé à la porte du temple, il les voyait passer devant lui pour aller déposer dans le sanctuaire les dons agrestes qu'elles portaient dans leurs mains. Leurs teints rembrunis, leurs mouvements décidés et hardis, leurs longs cheveux épars qui seuls les couvraient; cet ensemble de fierté, de beauté mâle et de rudesse, avait pour Ladovid un attrait nouveau et irrésistible.

Le ciel était serein, quand tout-à-coup des masses de nuages, poussés par des vents impétueux et contraires, forment en peu d'instants une sombre voûte au-dessus du

---

[1]) Objets de la vénération du peuple, les prêtres avaient le droit exclusif de laisser croître une longue barbe, de rester assis pendant les sacrifices, et de pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire.
Karamzine, histoire de Russie, vol. 1, chap. III, p. 98.

temple. Les eaux du fleuve se troublent, s'obscurcissent; tourmentées par l'ouragan, elles menacent de sortir de leurs limites. Les jeunes saules touchent la terre de leurs têtes dépouillées de feuilles. Les vieux sapins balancent leurs pesants rameaux. Les chênes sont forcés de courber leurs têtes orgueilleuses. Un déluge de neige semblable à un sable humide et glacé, couvre en un moment la terre, pénètre partout, et s'accumulant en monceaux devant la porte du temple, elle en ferme l'entrée [1]). L'ouragan furieux, retentissant dans la forêt, déracine, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, et porte de tous côtés l'horreur et la dévastation. Les Slaves sauvages, effrayés, poussent des cris aigus. Leurs corps, sans vêtements, sont saisis de froid; la terreur s'empare de leurs âmes. Ils croient entendre la voix du dieu des vents destructeurs, et se dispersent en un instant.

Le vénérable prêtre, entouré des Slaves de la plaine invoque avec eux les dieux immortels, et au milieu du bouleversement de la nature, leur adresse de ferventes prières. Les vieillards, élèves de l'expérience, savants dans l'art de prévoir la fin des orages, examinent le ciel avec un silence religieux; et passant la main sur leurs barbes vénérables, ils étudient les changements de l'atmosphère... „Nos vœux sont entendus, s'écrient-ils, Némiza [2]) va en-

---

[1]) Ces sortes d'effets d'ouragan, appelés chasse-neige en français, метель *(métel)*, en russe, de мету *(métoù)*, je balaie, sont assez communes en Russie.

[2]) Némiza, Niémiza, tient problablement au Tibétain *nam*, et au Samoïède *num*, noms qui signifient air, ciel, Il peut tenir aussi au mot russe небо *(nébo)*, ciel; l'*m* et le *b* pouvant se remplacer. Ce Némiza, était le dieu qui commandait aux vents et à l'air, sa tête était ornée d'ailes et de rayons. On voyait sur son corps un oiseau avec des ailes déployées.

Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. III, pag. 86. Voyez aussi Gebhardi, hist. des Wendes-Slaves, liv. I, pag. 26.

„chaîner l'ouragan! Remercions les dieux, et retournons „dans nos foyers.“

Bientôt en effet le calme se rétablit dans toute la nature. Les Slaves de la plaine se prosternent devant le temple, et chantent l'hymne de reconnaissance en l'honneur de Némiza:

„Dieu de l'air! Dieu des vents qui mugissent,
„Dieu plus fort que les ouragans!
„Les tourbillons, les neiges, les brouillards
„Sont soumis à ta vaste puissance!
„Alors que tu agites au-dessus de la terre
„Les ailes sombres de ton immense tête,
„Tu bouleverses toute la nature!
„Mais lorsque tu étends dans le ciel
„L'or de tes rayons bienfaisants,
„Aussitôt la nature se calme,
„Tout se tait:
„Béni soit Némiza!

Mais les ombres, messagères de la nuit, donnent le signal du départ, et ils regagnent leurs habitations dans le même ordre qu'ils avaient observé en les quittant.

Ladovid ne se trouvait plus parmi eux.

Dès le commencement de l'ouragan, lorsque les filles des Slaves sauvages avaient pris la fuite, il les avait suivies sans en être aperçu, tant leur frayeur était grande; mais à l'entrée de la forêt, elles se dispersèrent devant lui, ainsi que les feuilles jaunies emportées par les vents d'automne.

Ladovid, incertain sur le parti qu'il doit prendre, s'arrête immobile, et rappelle plus d'une fois son courage avant de pénétrer dans ce lieu, qui jusqu'alors, inconnu aux habitants de la plaine, était réputé parmi eux comme un séjour de rapine, de meurtre et d'horreur. Cependant le vent tourmente ses cheveux, froisse ses vêtements et

le fait chanceler, semblable à une nacelle légère attachée au rivage, que la tempête agite et soulève.

Les filles de la forêt s'étaient retirées sous d'antiques sapins, dont les branches, inclinées vers la terre, leur offraient de commodes abris.

Une nuit tranquille succède à l'ouragan, et invite tout ce qui respire sur la terre à goûter le charme du repos. La lune majestueuse, telle qu'un bouclier d'argent, semble suspendue au-dessus de la silencieuse forêt.

„Lado [1]," s'écrie le Slave, „c'est toi sans doute qui „m'attires en ces lieux: oui, c'est toi qui me conduis! — „Et vous! Nymphes aux longs cheveux, belles Nymphes „qui présidez aux forêts! [2]) souffrez que je pénètre dans „cette retraite sombre, où jamais Slave de la plaine n'osa „porter ses pas! Prêtez l'oreille à ma prière! si jusqu'à „ce jour, j'ai fui le nom d'époux, c'est que mon cœur „cherchait une compagne semblable à vous, ô Nymphes „de la forêt! c'est à vous que je la demande; vous seu-

---

1) Ce nom doit provenir du mot russe ладъ *(lad)*, accord, ou du verbe лажу *(lâjou)* qui est quelquefois actif, quelquefois neutre; quand il est actif il a la même signification que préparer. Lorsqu'il est neutre, on l'emploie en parlant d'une convention ou d'unité d'opinion. Ex: я съ тобой лажу, je suis d'accord avec toi. Les Lithuaniens honoraient ce dieu sous le nom de Lâdo, et les Lettoniens sous celui de Ligho. Essai sur l'histoire de Livonie vol. I, chap. I, page 43. Dans les anciennes chansons russes il signifie aussi mari, ce qui revient à la même idée. On le retrouve encore dans plusieurs vieux refrains.

On pourrait avec raison faire dériver de la même souce le mot *Lady* qui dans la langue anglaise signifie *dame*, et qui dans l'origine a pu signifier *jeune femme, épouse*, comme *Lad* est pris dans les anciennes chansons russes pour mari.

Karamzine, hist. de Russie. vol. I, chap. III, pages 89 et 90, et note 205. Voyez aussi Gebhardi, dans l'ouvrage déjà cité, liv. I, pag. 28.

2) Les Slaves les appelaient *Roussalki* de русая *(roussaïa)*, rousse, blonde; ce mot pourrait encore avoir quelque analogie avec le mot allemand provincial *Ruschelchen*, (jeune fille alerte). Les cheveux épars, elles parcouraient les forêts; le bas peuple en Russie parle encore de ces nymphes des bois ainsi que des лѣшіе *(Lechiyé)*, semblables aux satyres, etc.

„les pouvez me la donner. Je la veux fière, je la veux „belle, ennemie de l'esclavage, ne cédant qu'à l'amour! „Si vous me l'accordez, ô Nymphes! je vous sacrifierai „la plus belle de mes juments, dont j'ai soigné moi-même „la longue crinière, et dont les pieds sont rapides comme „le vol du trait.“

Pendant qu'il achevait sa prière, la blanche clarté de la lune s'éteignait peu à peu; une obscurité profonde arrête la marche de Ladovid; il regarde fièrement autour de lui; et ne pouvant rien distinguer, il semble dans son impatiente ardeur menacer les ténèbres. Forcé d'attendre le retour du jour, il se couche sur l'herbe, mais ses esprits agités combattent et repoussent le sommeil.

A peine le matin avait dissipé les ombres de la nuit que Ladovid, déjà debout, s'élance dans l'épaisseur de la forêt, et porte ses pas partout où pénètrent ses regards. Il cherche des yeux ces jeunes filles des bois dont l'image était gravée dans son âme, lorsque des cris aigus troublent le calme de ces lieux; il entend marcher, courir, fouler d'un pied rapide les feuilles desséchées qui tapissaient la forêt. Une Slave, les cheveux épars, les yeux égarés, se jette sur son passage. Au même instant, une autre femme, armée d'une massue, atteint la jeune fille, la terrasse, et va la frapper d'un coup mortel, quand Ladovid, prompt comme l'éclair, lance contre elle son javelot qui lui perce le sein. Au cri qu'elle pousse en mourant, plusieurs femmes, réfugiées sous des arbres, s'effraient et prennent la fuite. Miliada, que le Slave avait soustraite à une mort certaine, immobile, respirant à peine, les yeux fixés sur le corps inanimé de son ennemie, craint encore de s'en approcher; mais bientôt reprenant courage, elle la touche, l'examine, et saisissant le

fer meurtrier qui l'a sauvée, elle le serre contre son cœur avec une volupté barbare.

Ladovid ne peut se lasser de contempler la beauté mâle et régulière de la jeune sauvage qu'il vient de ravir à la mort; tout lui dit que c'est la femme qu'il cherche; son imagination exaltée se pénètre, se remplit de son image; mais en même temps le contraste singulier de cette joie féroce qu'expriment les yeux de la fille Slave, avec le doux attrait des charmes de la jeunesse, lui inspire tour à tour l'intérêt le plus vif, et la peine et l'étonnement. Il voudrait l'arracher de ce lieu; il admire; il déteste; et cependant il jure tout bas de faire naître dans ce cœur indompté la pitié et l'amour.

Il l'appelle. Elle s'éloigne en emportant le javelot: „Jeune fille," s'écrie-t-il, „viens, ne me crains pas, ne „suis-je pas ton libérateur?...... Tes yeux me semblent „aussi beaux que le ciel d'été; tes cheveux blonds ont „l'éclat du jour naissant. Approche-toi, pour que je puisse „t'admirer de plus près."

Le charme inconnu de ces louanges prononcées par le beau Slave qui vient de lui sauver la vie, l'expression touchante et noble de son regard, le son doux et caressant de la langue Slave dans la bouche d'un habitant de de la plaine [1]); tout l'attire vers Ladovid, comme le suc des fleurs attire la laborieuse abeille.

„Apprends-moi ton nom," continua-t-il, „pour que je „le redise dans mes chants; pour que je te nomme dans

[1]) La langue Slave est la mère de la langue Russe, de la Polonaise, de la langue Tchèque, usitée en Bohême, en Moravie et en Hongrie, de la Croate, enfin des dialectes Wendes dans l'Autriche supérieure, en Lusace, etc. La langue Slave, qui semblait si dure aux Grecs dans ce 6e siècle, est de nos jours une langue riche et sonore. J'ai supposé qu'elle était plus douce dans la plaine que dans celle des Slaves sauvages.

„les hymnes que j'adresse aux dieux immortels? viens, que „crains-tu? Si tu me suis, je jure, par les nymphes de „ces bois, d'orner tes bras et tes longs cheveux de perles „de couleurs et de brillants métaux [1]). Mes sœurs te pré„pareront de leurs propres mains un vêtement de peaux „de jeunes lièvres, que j'irai moi-même chasser dans la „forêt. Mon père a combattu dans sa jeunesse des peu„ples libres et nombreux [2]); il a rapporté de ces guerres „lointaines et périlleuses des ornements de femme, dont „nous prendrons plaisir à te parer. — Où sont," dit Miliada, „ces richesses, ces colliers, ces métaux? — Viens „avec moi," répondit-il, „je te conduirai chez mon père, „et là tu recevras bien au-delà de mes promesses." A ces mots il s'approche d'elle, saisit sa main, et la jeune sauvage, tout entière à l'idée des riches parures qu'on vient de lui promettre, se laisse conduire sans répliquer davantage.

---

[1]) Les femmes Slaves portaient de longues robes et se paraient de grains de verre, de morceaux de métal conquis à la guerre, ou achetés à des marchands étrangers, etc.

Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 66.

[2]) Ces peuples, dont parle Ladovid, peuvent être ou les Finnois Russes, qui, d'après le rapport de Nestor, n'étaient déjà plus ni si grossiers, ni si sauvages que les Finnois dont parle Tacite; ou bien les Vénèdes cités plus haut.

Les Finnois Russes avaient non-seulement des demeures stables, mais encore des villes, etc. L'ancienne histoire des Scandinaves (Danois, Norvégiens et Suédois) parle souvent de deux contrées Finnoises, libres et indépendantes, la Kiriandie et la Biarmie; la première s'étendait depuis le golfe de Finlande jusqu'à la mer Blanche, et comprenait les gouvernements actuels de Finlande, d'Olonetz avec une partie de celui d'Archangel, etc., etc. Ces peuples incommodaient par leurs incursions les terres voisines; ils étaient plus célèbres par leurs prétendues connaissances de la magie que par leur courage.

Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap, II, p. 37 et 38.

Tacite parle des Finnois, comme voisins des Vénèdes qui demeuraient dans le nord de l'Europe.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. II, page 36 et notes 74 et 75.

Ils marchèrent longtemps en silence. Ladovid n'avait qu'une pensée, c'était la crainte qu'on ne lui ravît un trésor qu'il lui semblait avoir conquis sur l'univers entier. Il n'osait parler; il craignait qu'un mot de plus ne détruisît l'heureux effet de ses premières paroles.

Cependant à mesure qu'ils avançaient, la forêt devenait moins épaisse, le jour plus éclatant, et la démarche de Miliada plus timide. Ladovid, cherchant à détourner les pensées qui semblaient ralentir les pas de la jeune fille, s'adresse à elle en ces mots: „Apprends-moi la cause „de la querelle qui a failli te coûter la vie?“ Ces paroles lui rappelant le danger qu'elle vient de courir, elle se retourne vers son libérateur, et lui dit: „Lors- „que le terrible ouragan interrompit le sacrifice du temple, „la frayeur nous dispersa; mes compagnes et moi, nous „cherchions en vain un abri contre l'orage; sans doute „les malins satyres avaient formé leur cercle fatal autour „de nous [1]). Tu sais que souvent ils se jouent des mortels, „égarent les voyageurs, et s'élèvent à la hauteur des plus „grands arbres pour les effrayer et les confondre. Enfin, „les nymphes permirent que chacune de nous trouvât un „refuge. Bientôt le calme revint. J'étais profondément „endormie, lorsqu'une de mes compagnes s'approchant de „l'arbre sous lequel je m'étais couchée, m'appelle et veut „s'emparer de la place que j'avais choisie: Sors d'ici, „me dit-elle: je refuse. Elle me saisit et m'entraîne. Je „veux me défendre; elle m'accable de sa force, car c'était

---

1) Les Slaves les appelaient Leschiyé, mot venant de лѣсный *(Lesny)*, qui signifie des bois, sylvain. Semblables à des Satyres, ils habitaient les forêts, égalant quelquefois les arbres dans leur hauteur, et se faisant quelquefois aussi petits que l'herbe, etc.

Karamzine, Hist. de Russie, vol I, chap. III, page 91.

„la plus terrible de mes compagnes; elle marchait tou-„jours armée; nos hommes mêmes la craignaient, et n'o-„saient l'insulter. Je me débats; je m'échappe; elle m'atteint, „va me frapper de sa massue, quand tout-à-coup un homme „paraît à mes yeux. Je crois voir un dieu sauveur. Je „m'élance vers lui. Ce dieu, ce sauveur, c'était toi-„même.“ A ces mots elle s'arrête, et après un instant de silence, elle continue ainsi: „Mais... où veux-tu me „conduire? que deviendrai-je parmi vous, et quel sera „mon sort? — Si tu consens à être à moi, répond le „jeune Slave, si tu veux être mon épouse, je te présen-„terai à mon père; tu seras admise au foyer de ma fa-„mille, et mes dieux domestiques [1]) seront aussi les tiens. — „Qu'est-ce qu'une famille et des dieux domestiques? — „Écoute-moi: Mon père et ma mère, moi, et les autres en-„fants que Péroune [2]) leur a donnés, nous faisons nos repas „ensemble, nous demeurons sous le même toit; ce que pos-„sède l'un de nous, appartient aussi à tous les autres; mais „le chef de la famille commande aux femmes, aux filles et „aux plus jeunes hommes de la maison; tout lui est soumis.

„Les dieux domestiques sont ceux qui président au „bonheur des habitations; qui protégent les êtres vivant „sous des toits, et qui nous défendent des mauvais génies.

---

[1]) *Domoviya*, домовыя de домъ (δῶμα), maison. Sous ce nom, les Slaves comprenaient les bons et les mauvais génies, être divins qui présidaient aux maisons.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 92.

[2]) Péroune, dieu du tonnerre chez les Slaves russes. Il est aussi nommé créature de la foudre, dieu de l'univers, maître du tonnerre, de l'éclair et de la pluie. Son nom vient du mot Slavon перу *(pérou)*. qui veut dire „je frappe;„ dieu qui frappe, qui terrasse; on nomme l'éclair Péroune. Les Slaves russes adoraient encore ce dieu dans le 6e siècle. Il occupait le premier rang parmi les idoles des Slaves Russes.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I. chap. III, page 89 et note 202.

Voyez aussi Gebhardi, liv. 1, page 28.

„Leurs images révérées sont en bois. Ils ont la figure „humaine et le corps couvert de longs poils. Nous offrons „des sacrifices à ces dieux protecteurs, comme aux grands „dieux du ciel, et ces sacrifices sont offerts en commun. „Si quelqu'un offense l'un de nous, l'autre le défend et le „venge. Lorsque quelqu'un de nous cesse de vivre, les „autres lui rendent les derniers devoirs, aussi sacrés pour „nous que ceux de l'hospitalité. — Qu'est-ce que l'hospi- „talité?" reprit-elle en continuant à se laisser emmener, séduite par sa curiosité. — „L'hospitalité," poursuit-il, „nous „apprend à ne jamais refuser l'entrée de notre habitation au „voyageur qui vient s'y présenter. Dans nos repas, auprès de „notre foyer, la place de l'étranger est toujours la meilleure, „et la porte de la chaumière ne se ferme sur lui que, lors- „qu'après l'avoir comblé de bénédictions, nous le perdons en- „tièrement de vue. C'est ainsi que l'homme qui touche à sa „dernière heure, est l'objet de nos soins religieux jusqu'au mo- „ment du départ solennel qui le sépare de nous pour jamais."

Miliada écoutait Ladovid avec étonnement, et, tandis qu'il parlait, elle étudiait ses gestes, ses paroles, et le moindre de ses mouvements. Par fois elle s'arrêtait tout-à-coup, et tombait dans une profonde rêverie. Un moment après, elle devançait son guide, avec la vitesse d'un jeune coursier, et ses pas étaient irréguliers, comme ses actions. Ladovid, qui craint toujours de la perdre, imagine de lui adresser encore de nouvelles questions pour la retenir auprès de lui: „Comment vivez-vous dans vos „forêts?" lui dit-il, „comment se passent vos journées? „Aimez-vous à vous réunir comme les habitants de la plaine? „Quels sont vos travaux, vos plaisirs? — Nous ne nous „réunissons que pour la chasse, ou pour les combats que „nos querelles font naître. Loin de nous chercher, le reste

„du temps, nous tâchons de nous éviter. Nous ne con-„naissons d'autre maître que notre volonté; le peu que „nous possédons, nous le cachons dans la terre, car celui „qui trouve le bien d'autrui, l'enlève ou par la force „ou par l'adresse. Parcourir nos forêts, combattre, vain-„cre, dérober, voilà nos seuls plaisirs. — „Ton père, ta „mère,“ répartit Ladovid, „sont-ils parmi les vivants? — „Ma mère, ma mère!“ répéta-t-elle en riant, aussitôt que je „cessai de me nourrir de son lait, et que je pus me pas-„ser d'elle, elle me laissa marcher seule, comme font toutes „les autres mères. J'appris à courir, en poursuivant les „lièvres de la forêt, et des enfants de mon âge m'ensei-„gnèrent à pourvoir à tous mes besoins. Quelquefois, ce-„pendant, je rencontre ma mère et je la reconnais. Quant „à mon père, je ne sais où il se trouve; parmi nous, „on ne connaît que la femme à qui l'on doit le jour: car „on lui appartient jusqu'au moment où l'on n'en a plus „besoin. — Le nom de Lâdo, protecteur des époux, est-il „donc inconnu dans vos forêts? — Je ne connais pas ce „dieu. — C'est le dieu de l'amour, c'est celui du bon-„heur; c'est le dieu qui préside à l'union durable de deux „êtres qui s'aiment et qui ne se séparent plus qu'en mourant.— „Une union pareille ne peut pas exister,“ dit Miliada avec étonnement. „Comment peut-on se rappeler l'un de l'autre, „et pourquoi songer à se retrouver?—Dieux du ciel!“ s'écria „Ladovid, que vos Slaves sont malheureux! Au nom de Lâdo „viens habiter nos plaines pour toujours! Mon père sera „le tien, je serai ton époux, nous ne nous quitterons ja-„mais! Oh! non! je n'abandonnerai pas nos forêts pour „toujours.“ dit-elle en rejetant la main de Ladovid, „les „nymphes m'en puniraient, les satyres viendraient me „poursuivre jusque dans vos habitations. — Je te mettrai

„sous la protection de nos dieux domestiques, ils sauront „te défendre. Ah! crois-en mon amour, tu seras heureuse. „Tu seras la plus belle, la plus riche des femmes de nos „tribus.... — Et si jamais je me lasse de vivre comme „vous, pourrais-je revenir à mes arbres chéris? — Ah! „Miliada! nos plaines sont préférables à vos forêts: l'air „y est plus pur, la vie plus douce. Chez nous, les jeux, „les chants, le soin des nombreux troupeaux, la tendresse „de mes parents pour la compagne de ma vie, les cares-„ses de mes sœurs, l'amour de ton époux, chasseront de „ton souvenir et vos arbres et vos tristes plaisirs.“

Ladovid parlait encore lorsque Miliada, qui découvrait en ce moment un horizon à perte de vue, avait déjà cessé de l'entendre et ne s'occupait plus que des nouveaux objets qui se déployaient à ses yeux. Elle ne s'était jamais autant éloignée de la forêt; à mesure qu'elle avançait dans la plaine, et lui semblait avoir trop d'air pour respirer. Plus d'une fois elle crut pouvoir s'élever dans l'espace; il lui paraissait qu'une terre sans arbres ne pouvait soutenir ses pas. „Comme nous sommes petits au „milieu de cette vaste plaine!“ répétait-elle en frémissant.

Ladovid, jusqu'ici tout occupé de la belle sauvage qu'il venait d'arracher aux forêts, commençait à voir avec inquiétude s'approcher l'instant de son retour dans sa famille. „Mon père me blâmera, sans doute,“ se disait-il, d'avoir „pris pour mon épouse une fille élevée au milieu d'un peuple „sans mœurs; ma mère et mes sœurs vont rougir à sa „vue; dépourvue de vêtements, étrangère à la pudeur, elles la fuiront!...“ Ces idées le rendaient chagrin et rêveur.

Cependant Lémiana, la tendre mère de Ladovid, son vieux père, ses sœurs avaient passé dans l'attente toute la nuit et tout le jour.

Au retour du sacrifice, chaque famille de la tribu, suivant un usage antique et religieusement observé, se livrait à la joie d'un repas, pour fêter cette journée solennelle.

Déjà Lémiana et ses deux filles avaient fait cuire, dans un grand vase de terre, des viandes mêlées d'herbes aromatiques, exhalant une douce vapeur qui se répandait dans la chaumière. Déjà le pain et le sel[1]) étaient placés sur le milieu de la table, et l'hydromel à la blanche écume menaçait de s'échapper avec bruit du vase qui le contenait. On n'attendait plus que Ladovid, et Ladovid ne paraissait pas encore. Le vieillard, que son grand âge et ses infirmités avaient empêché de se rendre au temple, demandait d'un ton sévère la cause du retard de son fils. „Depuis quand," disait-il, depuis quand les en- „fants manquent-ils au devoir sacré d'une réunion de fa- „mille, instituée par nos aïeux, et respectée dans toute „la tribu? Pourquoi," dit-il en s'adressant à son épouse, „ton fils n'est-il pas déjà assis à cette table à côté de „son père?" Lémiana, qui depuis long-temps cachait à son époux l'agitation de son cœur, lui répond d'une voix émue: „Notre enfant ne peut tarder davantage, il connaît „son devoir." — Mais n'êtes-vous pas tous revenus du „temple en même temps," observe le vieillard: „où était „alors Ladovid?" — Nous marchions, mes filles et moi, „au milieu du groupe des femmes," reprit Lémiana; „selon „l'usage, les hommes allaient séparément. Pendant le sa- „crifice j'ai aperçu Ladovid; il se tenait à la porte du

[1]) L'usage de placer le pain et le sel au milieu de la table existe parmi le peuple en Russie dans les jours de cérémonie, comme aussi celui de venir à la rencontre des gens qu'ils respectent, en tenant dans leurs mains un grand pain rond avec une poignée de sel dessus.

„temple, et regardait passer les filles sauvages de la forêt „avec unc attention qui me parut singulière. Tout-à-coup, „au milieu de la cérémonie, nous avons été surpris par „un orage terrible. Depuis, j'ai cherché des yeux notre „enfant, mais je ne l'ai plus revu. Je le croyais parmi „nos jeunes Slaves, et je ne puis comprendre ce qui peut „l'arrêter loin de nous.“ — „Peut-être la poursuite d'un „ours ou d'un renard l'aura-t-elle attiré dans la forêt,“ dirent en rougissant les sœurs de Ladovid. — „Attiré dans „la forêt des sauvages?“ reprit le vieillard. „Jamais, ja- „mais un habitant de la plaine n'a pénétré dans ce séjour „de rapine et d'horreur. Ignorez-vous que nos jeunes Sla- „ves ne vont chasser que dans les bois qui s'étendent à „l'orient sur les bords du grand fleuve? Et puis, ne „voilà-t-il pas ses armes suspendues?“ — „Il a sur lui „son javelot,“ reprit Lémiana. — „Mais,“ répliqua le vieillard, „on ne s'expose pas à poursuivre des bêtes fau- „ves sans avoir son arc et ses flêches. D'ailleurs la nuit „ne l'aurait-elle pas forcé à renoncer à cette poursuite, „et à reprendre le chemin de ses foyers? Non, non, c'est „en vain que vous lui cherchez une excuse. Ladovid ou- „blie aujourd'hui son père et son devoir. Ladovid! lui, „qui jusqu'à ce jour ne nous a donné d'autre peine que „son éloignement pour le mariage! lui, qui toujours le „plus exact à remplir ses devoirs, était le modèle des „jeunes hommes de la tribu.“ — „Ah! sans doute quel- „que malheur lui sera survenu. Egaré par les satyres, „mon enfant erre peut-être sans pouvoir retrouver le che- „min de sa demeure!..... qui sait si jamais nous le rever- „rons!“ — „Mes filles,“ dit en soupirant le vieillard qui commençait à partager les inquiétudes de son épouse: „allez,

„et parcourez toute la tribu; allez, et de porte en porte „demandez Ladovid, notre unique espérance.“

Les deux jeunes filles sortirent avec précipitation de la chaumière, et la triste Lémiana, les yeux tournés vers les images de ses dieux domestiques, les invoquait tout bas en versant des larmes amères.

Toutes les recherches des sœurs de Ladovid furent inutiles. Personne ne l'avait vu après la cérémonie, et chacun se demandait comment un fils aussi tendre, aussi plein de respect, pouvait rester éloigné de sa famille lors d'une réunion consacrée.

Une foule d'amis se rendit à la chaumière de ses parents affligés, et tous cherchèrent à l'envi à alléger leur inquiétude en leur adressant de douces et consolantes paroles.

Dès qu'il fit jour, on envoya vers le prêtre du fleuve, mais cette recherche eut aussi peu de succès que les autres. Combien la journée parut longue à ce vieux père, à cette mère désolée! Combien de craintes et d'angoisses jusqu'au moment du retour de Ladovid!

La nuit régnait dans le ciel et sur la terre; des lumières, répandues çà et là dans la campagne, annonçaient à Ladovid qu'il n'était plus éloigné de son habitation. Une flamme légère et mouvante semblait venir au-devant d'eux. Miliada, la prenant pour un fantôme nocturne [1]), fut saisie de frayeur, et refusait d'aller plus loin. „Ne crains rien,“

---

[1]) *Kikimres*, кикимры, cauchemar *(Hock-Mahr)* par corruption de *calca mala* mot latin du moyen âge pour *mala oppressio*, oppression fâcheuse, pénible. On retrouve encore dans ces noms le mot allemand composé de *hocken*, s'asseoir, se coucher, et de *mahr*, *mæhre*, cheval; génies ou fantômes nocturnes chez les Slaves païens

Karamzine, Hist. de Russie, vol, 1, chap. III, page 92.

lui dit le jeune Slave, „nous sommes déjà sous la pro-„tection de Lâdo; aucun malheur ne peut t'atteindre; la „lumière qui frappe ta vue est sans doute un morceau „de bois allumé, dont on se sert chez nous pour s'éclairer „pendant la nuit.

C'était en effet la mère de Ladovid: inquiète, éperdue, et ne pouvant plus résister à l'agitation de son cœur, elle était sortie de sa cabane pour le chercher au hasard. Elle pleurait, et l'appelait à grands cris. „Ma mère!" lui dit le jeune Slave, lorsqu'il fut assez près d'elle pour reconnaître sa voix: „tu m'appelles, tu me cherches, et „je suis ici près de toi! — Que Péroune soit mille fois „béni!" dit-elle, „cher enfant!" Et, après l'avoir serré dans ses bras: „Hélas! hélas!" s'écrie-t-elle, „je t'avais „cru égaré par les méchants satyres, enlevé par les nym-„phes de la forêt; je craignais qu'elles ne m'eussent pri-„vée de mon fils pour toujours. — Ma mère, au nom du „Dieu de l'hospitalité," lui dit Ladovid, „reçois cette jeune „fille; elle me plaît, je la prends pour mon épouse; donne-„lui des vêtements; conduis-la dans le bain; qu'elle se re-„pose auprès de toi de la fatigue de son voyage; et de-„main, à la pointe du jour, après l'avoir parée de tes „propres mains, tu la présenteras à mon père. O ma mère! „combien je redoute la présence de ce père vénérable? — „Ne crains rien, mon enfant!" dit l'heureuse Lémiana, „ton père pourrait-il sentir autre chose que la joie de te „revoir! — C'est toi, c'est toi seule," reprit-il, „qui es „dans ce moment tout mon espoir; je te la confie." Et à ces mots, il s'éloigna de toutes deux en jetant un long regard sur Miliada et sur sa mère.

La bonne Lémiana, interdite, troublée, osait à peine porter ses yeux étonnés sur la jeune sauvage; trop heu-

reuse en ce moment pour blâmer le choix de son fils, elle se hâta d'exécuter ses volontés: mais, rougissant à l'aspect de cette jeune fille dépourvue de vêtements, elle éteignit la lumière qu'elle tenait dans sa main pour la dérober à ses propres regards, et toutes deux marchèrent dans l'obscurité. La jeune sauvage obéissait pour la première fois de sa vie; la curiosité, l'étonnement maîtrisaient ses esprits, et la rendaient docile.

Cependant Ladovid, assis à la porte de la chaumière, la tête appuyée sur ses mains, attendait avec anxiété le réveil de son père; il entend la voix du vieillard: son cœur bat avec force; il va le trouver, lui explique en peu de mots ce qui a causé son absence; et, d'une voix tremblante, il lui fait connaître la résolution où il est de prendre pour son épouse une Slave, habitante des forêts. Un regard sévère arrête ses paroles, et le glace de crainte. Le plus profond silence succède à ce premier instant. „Mon père, au nom des dieux, au nom de Péroune, de Lâdo!" s'écrie-t-il, ne m'accable pas de ton indignation. „Ton silence, la sévérité de ton regard me tue! Parle-„moi, accable-moi de paroles injurieuses, mais que j'en-„tende le son de ta voix. Je baise tes pieds vénérables! „Parle, mais, hélas! ne m'ôte pas mon épouse!" Le vieillard l'écoutait en détournant la tête. En vain il cherchait à cacher l'émotion de son cœur. Ses yeux étaient pleins de larmes, et le pardon se lisait dans ses regards, sur ses lèvres, dans tout son être. Et relevant son fils avec bonté, il prononce ces mots: „Puisque les dieux le „veulent ainsi, je me soumets à leurs décrets! Je te par-„donne!" Alors, le conduisant en silence devant les images de ses dieux domestiques: „Puissent les dieux protec-„teurs de notre famille," dit-il en élevant ses mains vé-

nérables, „bénir ton hymen avec celle que tu t'es choisie. „Mes vœux sans doute ne sont accomplis qu'à demi. Depuis long-temps je désirais te voir prendre le titre sacré d'époux: mais c'était avec une des filles de nos tribus.... „Lâdo ne l'a point permis, et je me résigne aux décrets „des dieux. Si la tendre Dzidzilia [1]) t'accorde des enfants, „si les hommes abondent dans ta famille [2]), je bénirai mon „sort et ton amour. Je veux voir ta future épouse.“

Ladovid, transporté de joie, et le visage baigné des larmes de la reconnaissance, se jette aux pieds du vieillard, et s'élance hors de la chaumière. Ses sœurs, placées derrière une porte intérieure, avaient tout entendu, et, le cœur palpitant, respirent à peine, suivent de loin l'heureux Ladovid, afin de voir plus tôt leur future sœur.

Miliada, qui s'était rendue avec Lémiana dans la chambre du bain, recevait alors les soins délicats de la tendre mère de Ladovid; lorsqu'elle entra dans cette chambre, la jeune sauvage fut saisie d'un effroi religieux. Comme elle n'avait jamais vu d'autres murs que ceux du temple, elle se crut en présence de quelque divinité, et chercha des yeux son image. La bonne Lémiana s'en aperçut, et lui expliqua pour quel usage ce lieu était déstiné. Elles avaient, jusqu'alors, gardé le plus profond silence, mais aussitôt qu'il fut rompu, les questions de Miliada se succédèrent en foule. Elle voulut savoir le

---

[1]) Déesse de l'amour et de la fécondité chez les Slaves, selon les historiens Polonais.

Káramzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 88.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28,

Cette déesse pourrait répondre à l'Isis égyptienne, et son nom tenir au mot russe титька *(titka)* mamelle, au mot grec *τιτθη*, et au mot allemand *zitze*, etc.

[2]) L'abondance des mâles dans une famille était regardée comme un bonheur parmi les Slaves.

Karamzine, Hist. de Russie, vol, I, chap, III, pages 62 et 63.

nom de chacun des objets qui frappait ses regards; elle ouvrit mille fois, et la petite fenêtre, et la porte du bain, et parcourait avec rapidité tous les bancs placés autour de la chambre; on eût dit d'un oiseau qui, vers la fin du jour, voltige de branche en branche, et cherche un abri pour la nuit prochaine. Lémiana, quoique occupée des préparatifs nécessaires pour le bain, la suivait des yeux, et songeant qu'elle voyait en elle la future épouse de son fils, tâchait d'étouffer les soupirs qui s'échappaient de son cœur maternel.

Lorqu'elle eut fait chauffer de l'eau du fleuve, elle prit des branches de sapin odorant, les arrangea avec symétrie sur un large carré, formé de pierres, placé dans un des coins de la chambre, et, après avoir jeté sur le feu une quantité d'eau limpide, qui produisit une vapeur épaisse, elle ouvrit la porte du bain, pour en faire sortir une partie, ensuite elle invita la jeune fille à s'étendre sur un banc de bois poli comme la glace; elle invoqua la déesse de la vie et du bon conseil [1]), prit dans sa main de jeunes branches de bouleau, et fit descendre sur le corps de Miliada la vapeur humide et bienfaisante, en secouant ces rameaux, couverts de leurs premières feuilles [2]). Miliada, pour laquelle ces usages étaient si nou-

---

[1]) *Ziva* ou *giva* de жизнь *(gizn)*, ou de живу *(givoù)*, животъ *(givot)*, la vie.

On la représentait habillée avec un petit garçon nu sur la tête, et une grappe de raisin dans la main.

Karamzine, Hist, de Russie, vol. 1. chap, III, p. 85.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I page 28.

Adam appelle sa femme *(Heva* ou *Hava*, хава*)* c'est-à-dire, mère de la vie. Genèse, chap. III, verset 20.

[2]) Cette manière de se baigner est en usage parmi les Russes. C'est à l'aide de grands poëles qu'ils chauffent leurs bains de vapeur.

Voyez, pour les bains des Slaves, Nestor commenté par Schlözer, vol. I, chap. VII.

veaux, ne songeait d'abord qu'à s'échapper des mains de Lémiana; mais, lorsque ses regards se portèrent sur les présents qui lui étaient destinés, elle devint soumise, immobile.

Après le bain, la jeune fille fut revêtue d'une longue tunique blanche, et prit quelques instants de repos. Lémiana, se conformant ensuite au désir de son fils bien-aimé, se plut à parer celle qu'il chérissait: elle orna son cou de plusieurs rangs de perles de couleur et de colliers d'ambre d'une teinte dorée, que des marchands Vénèdes avaient apportés des bords de la mer septentrionale [1]). Elle tressa ses beaux cheveux, en les partageant également sur le front, et lui mit une tunique rouge, brodée de fleurs en laine blanche et bleue. Le père de Ladovid l'avait échangée à Byzance, contre de riches fourrures qu'il y avait portées [2]), et la bonne mère l'avait

---

[1]) C'est la mer Baltique, nommée par quelques-uns Océan septentrional; par d'autres, mer des Varègues, *Sarmaticus sinus*, etc. Pline dit dans son histoire naturelle XXXVII. XI, que le succinum (ambre) se trouve dans l'Océan septentrional.

Karamzine rapporte dans son histoire de Russie, vol. I., chap 1, page 15, que 458 ans avant J.-C., on savait dans la Grèce que l'ambre jaune se trouvait dans les régions lointaines de l'Europe. Il est à supposer que les Slaves Polaniens des bords du Dnièpre avaient aussi connaissance de l'ambre jaune, production des bords de la mer Baltique.

[2]) On voit dans les détails suivants, la preuve que les Slaves de Kiew avaient depuis longtemps des relations avec la capitale de l'Empire grec.

Nestor, surnommé le père de l'histoire de Russie, moine du couvent de Petchersk à Kiew, dans le 11e siècle, dit que, selon quelques-uns, Kiye (regardé comme le fondateur de Kiew, polanien des bords du Dnièpre, et qui d'après Strykovsky, historien polonais, aurait vécu l'an 430 après J.-C., et suivant la chronique du Synode de Pskoff du 15e ou 16e siècle; l'an 6,362 après la création du monde; calcul qui ne pourrait être fondé qu'en suivant la version des Septante), Kiye, dis-je, alla à Constantinople, et reçut de grands honneurs de l'Empereur des Grecs.

Karamzine, histoire de Russie, vol. 1, chap. II, page 34 et note 71.

conservée jusqu'à ce jour pour la future épouse de son fils; cette dignité que les vêtements donnent à la nature, et l'aimable et noble décence, la rendirent cent fois plus belle aux yeux de Lémiana. Elle commençait à l'aimer, depuis le moment où elle osait la regarder sans rougir.

Ladovid vient alors chercher son épouse, et l'introduit dans la demeure de ses aïeux. Le vieillard sourit en lui tendant les bras, et ce sourire paternel fut pour l'âme de Ladovid ce qu'un rayon de soleil est pour la terre longtemgs battue par l'orage.

Toute la tribu se réjouit de l'heureux retour du jeune Slave; mais la plupart d'entre eux blâment un choix qui leur paraît insensé, et contraire à leurs mœurs. Les vieillards surtout condamnaient l'indulgente bonté du vieux père et prédisaient le malheur de cette union, tandis que les filles de la plaine cachaient difficilement le regret involontaire qu'elles éprouvaient, de se voir préférer une sauvage, indigne de posséder le cœur de Ladovid.

Dès le lendemain, le prêtre du fleuve fut appelé pour bénir les deux époux. Les images des dieux domestiques placées du côté de l'orient, sur une planche élevée et couverte de toiles de plusieurs couleurs, étaient éclairées d'une multitude de flambeaux. Les bancs qui entouraient la chambre, étaient tapissés de peaux de mouton, et le dessus du poële jonché de branches de genévrier qui,

---

Il est essentiel de relever ici une erreur d'impression qui se trouve dans la traduction française de MM. St.-Thomas et Jauffret, de l'Histoire de Russie de Karamzine, à l'avant-dernière ligne, page 38, chapitre II, pour avoir mis le mot *Avant* J.-C. au lieu de celui *Après* J.-C. qui devait être employé. Il est évident que cette erreur provient uniquement de l'imprimeur, d'après ce qu'on lit page suivante 39, et d'après le passage d'une lettre de l'auteur, cité dans la préface des traducteurs, XIe.

échauffées par la flamme, répandaient une agréable odeur dans toute la chaumière.

La mère et les sœurs de Ladovid eurent soin de parer Miliada; ses cheveux blonds arrangés en une seule tresse, selon la coutume des filles Slaves, étaient noués par des rubans; un grand voile de laine rouge, attaché sur sa tête, lui descendait jusqu'aux pieds [1]).

Les sœurs de l'époux et les jeunes filles, invitées à la noce, chantèrent d'abord des hymnes en l'honneur de Lâdo, dieu de l'amour et du bonheur. Ensuite une d'elles fit entendre ce chant d'hymen, dont les autres filles répétèrent en chœur le refrain:

[2]) „Un jeune pin s'élevait sur les monts auprès d'une chaumière.
„La jeune Miliada y attendait le jour,
„Son vieux père vint la trouver.
„Suis-moi,“ dit-il, „suis-moi, ma chère Miliada.
„Ah! mon père! mon père! la nuit est bien obscure!
„La lune s'est cachée, et les bois sont épais;
„Les rivières rapides, les torrents débordés;
„Pourrons-nous les passer?
„Non, non, je ne saurais, je ne pourrais te suivre!
„Un jeune pin s'élevait sur les monts auprès d'une chaumière.
„La jeune Miliada y attendait le jour.
„Ladovid vint la trouver.
„Ah! suis-moi,“ lui dit-il, „suis-moi, ma bien-aimée!
„Je te suis, Ladovid! Je te suis, cher époux.
„La nuit est belle, et la lune paraît.
„Les bois sont clairs, les rivières tranquilles.
„Les torrents sont à sec, nous allons les passer.
„Je te suis, cher époux! partout je te suivrai!“

Lorsque les chants eurent cessé, le prêtre vénérable, assis à la place d'honneur, sous les images des dieux

---

1) Ces usages existent parmi le peuple dans la Russie.

2) Cette espèce d'épithalame est imitée des chansons russes que les jeunes filles chantent tous les soirs dans les villages autour de la fiancée, depuis le jour des fiançailles jusqu'à celui du mariage.

domestiques, se lève, sort de la chaumière avec le père de Ladovid, et tous deux, suivis d'une foule d'hommes et de femmes de la tribu, prennent le chemin du fleuve, sur le bord duquel on doit offrir le sacrifice. Les jeunes filles restent auprès de Ladovid et de sa future compagne. Alors la bonne Lémiana, s'adressant à une femme âgée qui pendant la cérémonie devait tenir lieu de mère à la jeune sauvage [1], lui demanda la permission de défaire la tresse unique, qui orna la tête de Miliada. Cette permission accordée, Lémiana forme aussitôt deux tresses des beaux cheveux de l'épouse, suivant la coutume des femmes mariées [2]. Dans ce moment, le groupe entier des filles Slaves s'élance vers Miliada, et l'enlevant d'auprès de son époux, l'environne pour la dérober à ses regards. Ladovid s'efforce de la reprendre, mais les jeunes filles ont formé autour d'elle un mur impénétrable, et l'époux est obligé de leur présenter la rançon d'usage: c'étaient des gâteaux, des colliers, des rubans [3]. Il l'obtient à la fin, l'emmène hors de la chaumière, et Lémiana la couvrant une seconde fois du voile de laine rouge, tous marchent vers la rive sans tarder davantage.

Deux autels y avaient été élevés à peu de distance l'un de l'autre. Sur l'un des deux, on immole en l'hon-

---

[1] On la nomme en russe сваха *(svakha)*, de сватать *(svatat)*; faire la demande d'une fille, arranger un mariage.

[2] Dans les villages russes les filles portent une seule tresse, et les femmes mariées en portent deux qu'elles cachent sous une espèce de bonnet, depuis le moment du mariage, et qu'elles ne doivent plus laisser voir qu'à leur mari, à leur père et aux femmes,

[3] Coutume pratiquée parmi le peuple dans l'intérieur de la Russie, preuve peut-être la plus convaincante de l'idée générale qui existait et qui existe encore dans plusieurs contrées, que la femme est une propriété de son mari.

neur de Volosse[1]) un agneau blanc, que les sœurs de Ladovid avaient nourri elles-mêmes. Le prêtre, après l'avoir arrosé d'hydromel, symbole de la douceur d'une heureuse union, bénit les époux au nom de tous les dieux, en les nommant chacun par son nom[2]). Il se dirige ensuite avec ceux qui l'entourent vers l'autre autel, consacré aux nymphes des forêts. Alors Ladovid s'éloigne pour un moment; il reparaît bientôt conduisant par la crinière une belle jument qui n'avait pas encore eu des petits; il s'approche de l'autel, et élevant la voix, „Recevez cette offrande,“ dit-il, „Nymphes aux blonds cheveux! Vierges des forêts! Je vous l'avais promis; vous „avez exaucé ma prière, et je viens acomplir mon vœu.“ A ces mots, il livre la victime au prêtre du fleuve, et le noble animal, percé jusqu'au cœur, tressaille, palpite et tombe sans mouvement.

Après la cérémonie, on retourne à la chaumière, où la bonne Lémiana, qui avait devancé les époux, les reçoit à la porte de la chambre nuptiale. Elle était couverte d'une peau de brebis, symbole de la richesse des trou-

---

1) Dieu Slave, protecteur des troupeaux. Son nom paraît devoir provenir de **волъ**, *(vol)* taureau, qui principalement en Ukraine est l'animal le plus utile et le plus estimé. On pourrait aussi le faire dériver de **волосъ** *(volosse)*, poil. Le nom de Volosse était invoqué, ainsi que celui de Péroune, dans les serments.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 89. Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

Au commencement du dixième siècle, dans le traité de paix qui fut conclu entre les Russes, lors de l'expédition d'Oleg contre Byzance, on voit que l'empereur Léon, surnommé le Philosophe, jurait sur l'Évangile de maintenir les conditions de la paix, dictées par les Russes; et qu'Oleg et les siens jurèrent par leurs armes et par les dieux Péroune et Volosse.

Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap, V, page 134.

2) Les anciens Slaves, ainsi que toutes les nations païennes, regardaient comme très-savants ceux qui connaissaient les noms et les attributions de toutes les divinités.

peaux; et, tenant dans ses mains une jatte remplie de grains, image de l'abondance, elle les répandait sur le passage du couple fortuné[1]). „Que Volosse protége vos „troupeaux,“ dit-elle en les embrassant,“ et que Pé-„rounc vous préserve du mal! que le dieu bienfaisant, le „dieu des dieux[2]), dont le temple est le ciel même qu'il „remplit de sa puissance, soit à jamais loué dans nos tri-„bus! qu'il bénisse la bonté sur la terre, le courage dans „les combats, et l'hospitalité dans les demeures!“

Ladovid, les yeux baissés, recueillait dans son cœur les paroles de sa tendre mère, et Miliada, muette d'étonnement, voyait tout avec surprise; son existence entière semblait avoir passé dans ses regards.

Lorsque Lémiana eut cessé de parler, elle conduisit les époux à une table couverte de mets divers, tels que des poissons salés, du laitage, des groseilles et des fruits de viorne confits dans du miel. Le père, la mère, les parents de Ladovid et la femme âgée qui tenait lieu de mère à Miliada, se placèrent autour de la table; le père

---

1) Ces coutumes sont observées dans plusieurs villages de la Russie.

2) Bélibog, dieu blanc, de бѣлый *(bélye)*, blanc et de Богъ *(bog)*, Dieu. Selon Karamzine, et selon Gebhardi, il était regardé par les Slaves comme le Dieu tout-puissant, ne s'occupant que des choses célestes, tandis qu'il avait confié à des dieux subalternes le gouvernement de la terre. Ils ne lui érigeaient aucun temple, persuadés que les mortels ne pouvaient communiquer avec lui, et que, dans leurs besoins, ils devaient recourir aux dieux du deuxième ordre.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 82; voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 24.

Mungo Park s'exprime ainsi relativement aux idées religieuses des Nègres: „.....Ils (les Nègres) parlent de Dieu comme du créateur et du conservateur de „toutes choses, mais ils le regardent comme un être si éloigné de nous, et d'une „si haute nature, qu'il y a de la folie à supposer que les importunités des faibles „mortels puissent changer les décrets ou renverser les lois de son infaillible sa-„gesse.......................... Les nègres supposent que le Tout-Puissant „a confié les affaires de ce monde aux soins et à la direction d'esprits subordonnés.“

Voyez Ier Voyage en Afrique, vol. II, chap, XX, pages 24 et 25.

de l'époux but le premier dans une coupe consacrée à Koliada, dieu de la paix et des solennités, et la coupe passa de main en main[1]. Lémiana, prenant ensuite des bras de sa plus proche parente un enfant mâle nouveau-né, le présente au jeune couple[2] et dit: „Puissiez-vous, „o mes enfants, avoir des fils en abondance; la bénédic-„tion des dieux alors sera sur notre demeure!"

Dès le moment où les époux avaient pris le chemin de leur habitation, les sœurs de Ladovid, ainsi que les autres jeunes filles, s'étaient éloignées[3]. Le prêtre, conduit par les vieillards de la tribu chez le plus riche d'entre eux, en avait reçu l'hospitalité jusqu'au lendemain, et les femmes mariées avaient seules, d'après l'usage, suivi la marche nuptiale[4]. Ce sont elles maintenant qui célèbrent dans leurs chansons Ladovid et Miliada; elles continuèrent jusqu'à la fin du repas, et longtemps après avoir quitté la chambre, le chœur des femmes mariées redisait encore dans ses chants: „Paix et félicité sur la „terre à ces jeunes époux!"

Miliada passa les premiers jours de son mariage dans les réjouissances et le bonheur. Ladovid lui avait inspiré la passion la plus vive; mais habituée à l'indépendance, elle ne se laissait diriger ni par la mère, ni par les sœurs de son époux. En vain cherchaient-elles à lui enseigner les occupations de son sexe, à filer le chanvre, à faire paître les troupeaux, à moissonner dans les champs,

---

1) Les Russes idolâtres célébraient la fête de ce dieu le 24 Décembre. Les enfants des laboureurs vont encore, la veille de Noël, sous les fenêtres des plus riches paysans, demander de l'argent, en célébrant le maître de la maison dans leurs chansons, et répétant le nom de Koliada.

Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, p. 91.

2) — 3) — 4) Usages suivis dans quelques villages de la Russie.

Miliada fuyait aussitôt qu'on voulait lui parler de travail. Elle restait presque tout le jour hors de la maison, et pour l'y faire rentrer, il fallait avoir recours à la ruse, ou lui promettre des récompenses. Plus d'une fois ne voulant garder sur elle aucun vêtement, elle s'en dépouillait, et selon son ancien usage, s'exposait ainsi, sans honte, à tous les regards. Les sœurs de son époux la ramenaient à leur mère en rougissant. Lémiana la réprimandait avec douceur; mais l'indifférente Miliada, n'éprouvant ni peine, ni dépit, oubliait bientôt les remontrances qu'on lui avait adressées, et se livrait toujours à ses goût sauvages.

Cependant les femmes des tribus voisines étaient indignées de voir braver ainsi, sous leurs yeux, les lois de la pudeur, et lorsque les chefs de famille venaient en faire de vifs reproches au père de Ladovid, il s'écriait en soupirant: „Est-ce moi qui ai donné cette épouse à „mon fils! Je n'ai pas pu resister aux dieux; et depuis „qu'elle est au nombre de nos enfants, Lémiana et moi „nous avons tout tenté, tout fait pour corriger ses mœurs „sauvages...... hélas! hélas! fuyez-la, fuyez-nous! plai- „gnez-moi et ne me blâmez pas!“

Ladovid, heureux d'être aimé, fier d'avoir touché un cœur indompté, souffrait dans son épouse et son manque de modestie, et la rudesse de son caractère; elle lui semblait plus digne du cœur d'un guerrier de toutes les filles Slaves de la plaine; il comparait sa beauté à celle des lieux sauvages qui l'avaient vue naître, et content de son amour, il l'aimait comme un héros aime la victoire.

Miliada, au contraire, sentait toujours de plus en plus la privation de cette liberté qu'elle avait possédée. L'ordre et la sagesse qui régnaient dans la famille de Ladovid; la pudeur des femmes de la plaine, la tendresse même

de son époux, devinrent bientôt pour elle des chaînes insupportables. Elle rêvait, elle soupirait souvent, et lorsque Ladovid lui en demandait la cause: — „La liberté,“ répondait Miliada, „la liberté que je n'ai plus,“ répétait-elle avec l'accent de la douleur. „Si je regarde autour „de moi, je vois une plaine à perte de vue... mon œil „est libre, et je ne le suis pas!... tes sœurs, ta mère et „toi, vous êtes toujours sur mes traces! le jour pénêtre à „peine dans nos forêts, mais j'en connais tous les détours, „et seule, maîtresse de moi-même, j'allais où me conduisaient l'idée, le désir du moment!...

D'autres fois, assise devant la porte de la chaumière, „Quand pourrai-je,“ se disait-elle, „poursuivre ces lièvres „agiles et ces adroits renards qui peuplent nos fôrets? „Quand pourrai-je encore défier l'écureuil en vitesse, l'atteindre, le saisir sur la plus haute branche de nos vieux „arbres? Hélas! Ladovid, Ladovid! tu m'as trompée, je „ne suis point heureuse! ces travaux qui tous les jours „recommencent et ne changent jamais, sont ignorés dans „nos bois; nous ne connaissons pas ces longs habits „qui enchaînent tous les membres et gênent les mouvements: une simple peau nous enveloppe en hiver; c'est „le froid et non la honte qui nous force à nous vêtir! „honte, devoir, mots fatiguants! quand cesserai-je de vous „entendre!“

Lorsque Ladovid la trouvait livrée à ces tristes pensées, toujours esclave de sa passion, il allait même jusqu'à murmurer contre son père. Il accusait injustement et sa tendre mère et ses sœurs, et fuyant la maison paternelle, il passait des jours entiers loin de sa famille avec sa chère Miliada.

Tantôt, pour tâcher de la distraire de ses peines, il lui enseignait à lancer le javelot; tantôt à guider son cheval favori; quelquefois, il la conduisait au milieu des rondes [1]) que formaient en chantant les filles des tribus voisines; mais lorsque Miliada s'approchait de ce groupe joyeux, l'expression de la gaieté s'effaçait sur le front de ces jeunes filles; elles devenaient sérieuses, et les jeux étaient suspendus. Ladovid s'éloignait d'elles avec dépit, et ramenait sa jeune sauvage à la demeure de son père.

Ce vieillard vénérable, depuis long-temps en proie aux douleurs, filles de la vieillesse, tomba dangereusement malade. Ladovid ne quitta presque plus le chevet paternel, et l'accomplissement d'un si saint devoir le tenait souvent éloigné de son épouse, dont les ennuis devenaient de jour en jour plus accablants. Trop souvent livrée à elle-même depuis la maladie du vieillard, sa pensée s'élançait avec une nouvelle force vers les bois qui l'avaient vue naître. Elle tenta plusieurs fois de s'échapper. Elle en trouva bientôt l'occasion.

Un matin, tandis que Ladovid et sa famille, prosternés devant les images de leursDieux domestiques, leur adressaient des prières pour la guérison du vieillard en proie aux souffrances cruelles, Miliada se soustrait à leurs regards, détache les armes suspendues au lit de son époux, se dépouille de ses vêtements, et s'élance dans la plaine, emportant avec elle de riches fourrures et de nombreux ornements. Les cabanes voisines étaient encore fermées;

[1]) Les rondes s'appellent en russe хороводъ *(khororod)* de хоръ (χορος), chœur, et de водить *(rodit)*, conduire. Les jeunes filles des villages aiment encore en Russie à former de pareilles rondes.

un brouillard épais semblait réunir le ciel à la terre; les oiseaux voyageurs tels que la pivoine, la caille, le loriot, le rossignol, sur la branche du bouleau, le phalarope près de la rive du fleuve, prédisaient dans leurs chants une belle journée d'été, et Miliada foulait d'un pied rapide le gazon velouté de la plaine; des cheveaux groupés çà et là, mangeaient l'horbe humide, et des poulains nouveau-nés folâtraient autour de leurs mères. — La jeune sauvage aperçoit le beau coursier de Ladovid; aussitôt elle se résout à enlever ce compagnon fidèle de son époux; elle veut le saisir par sa longue crinière; à son approche le fier animal se cabre, enfle ses narines, dresse les oreilles; mais reconnaissant la main qui l'avait guidé tant de fois, il se calme, baisse la tête, et se laisse conduire sans résistance.

Lorque la prière du matin fut terminée, Lémiana et ses enfants s'empressèrent autour du vieillard. Il poussait de longs gémissements, et demandait à revoir tous ses enfants avant de quitter la vie. „Amène-moi ta Miliada,“ dit-il à son fils. Peut-être les paroles d'un mourant pro„duiront-elles sur son cœur un effet salutaire!...“ Ladovid obéit en pleurant; mais inutilement il cherche son épouse; son javelot, premier don de ses amours, ne se trouve plus près de sa couche abandonnée; la chambre est en désordre; il aperçoit les vêtements de son épouse, jetés sur un banc; il l'apelle en vain. „Elle m'a quitté!“ s'écrie-t-il. O Lâdo! ô Péroune! comment l'avez-vous per„mis!... Elle m'aura quitté pour toujours! Elle sera re„tournée dans ses forêts... Où la chercher, où la trou„ver?“ Dans ce moment, une voix lamentable se fait entendre, elle nomme Ladovid. C'était la voix de son père qui l'appelait pour la dernière fois. Ladovid frémit, et dé-

chiré par une double douleur, s'élance vers son lit, et le trouve près d'expirer.

„Je meurs,“ lui dit-il, „prends soin de ta mère, de „tes sœurs; chéris ton épouse...“ A ces mots, Ladovid tomba sans mouvement aux pieds du vieillard, qui déjà ne voyait plus ce qui se passait autour de lui. „Lémiana,“ dit-il à sa compagne désolée, „je vais te quitter; la mort „m'appelle...; et vous, mes filles, c'est à vous de servir, „de consoler maintenant, jusqu'au jour qui nous réunira[1]), „celle qui m'a fidèlement servi sur cette terre...[2]) Que „Ziva te conserve la vie, ô ma bonne épouse! L'humide „terre, notre mère commune, va me recevoir dans son „sein. Je veux que mon tombeau soit vaste et élevé[3]), „afin que mes enfants puissent apercevoir de loin, le lieu „qui me renferme....... Sacrifiez sur ma tombe le plus

---

[1]) Les fêtes qui avaient lieu dans plusieurs des contrées habitées par les Slaves en l'honneur des morts, prouvent que les Slaves avaient quelque idée de l'immortalité de l'âme. En Bohême, on avait la coutume de construire des espèces de théâtres sur lesquels, pour le repos des âmes, on représentait les ombres des morts, etc.

Karamzine,Hist. de Russie, vol. I, chap. III, pages 101 et 102 et note 233.

[2]) Cette dépendance s'est conservée plus long-temps en Russie et dans d'autres contrées, que dans l'Allmagne, la France, l'Italie, etc.; mais dans l'antiquité elle était presque générale.

[3]) Ces tombeaux étaient des collines funéraires, grandes et de forme conique. — C'est le *Kourgan* des Tatares, le *Bol* ou *Vol*, le *Barrow* et le *Cairn*, *Carnedd* de la Bretagne et de la Grande-Bretagne, le *Go-ma* du Tonkin, le *Tumulus* et le *Tombos* de l'Italie et de la Grèce, le *Grab - Hügel* des Allemands, le *hi* ou *tel* des Hébreux, le могила (*moguila*) des Slaves en général. Tous ces mots signifient un tas, un monceau élevé sur une sépulture.

Les Slaves Russes, Krivitches, Sévériens, Viatches et Radimitches brûlaient les cadavres sur un grand bûcher, etc.; mais depuis long-temps les Slaves de Kiew et de Volhynie inhumaient leurs morts.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, pages 102 et 103; Voyage au Mont-Caucase et en Géorgie, de Klaproth, vol. I, chap. XIV, page 255, chap. XV, pages 264 et 265, chap. XXVII, page 602, et Humboldt, vues et monuments, vol. I, page 121.

„ancien, le plus fidèle de mes chevaux; que les Dieux „redoutables....!“ A ces mots, il cessa de parler et de vivre.

Ladovid ne reprit l'usage de ses sens, que pour sentir et voir toute l'étendue de son malheur. Sa mère et ses sœurs, les yeux fixés sur celui qui n'était plus, exprimaient par de longs sanglots, la douleur qui les oppressait. „Ah! mon époux, mon bienfaiteur!“ s'écriait Lemiana, „tu nous a quittés pour toujours! Comme un aigle „quitte son aire pour s'envoler dans d'autres régions, tu „as quitté ta compagne soumise... Adieu! mon époux et „et mon maître; tout est fini pour Lémiana! Je ne te „verrai plus assis auprès du foyer de tes pères! Ta place „est vide, abandonnée! — L'ancien de notre famille nous „a laissés pour toujours [1].“ Ces paroles prononcées avec

[1] Ces sortes de complaintes ou lamentations sont encore en usage dans quelques contrées de la Russie, parmi le peuple. C'est une espèce de recitatif improvisé. Les paysannes russes font leurs adieux de la même manière à leurs parents, à leurs maris, à leurs enfants au moment d'une séparation.

On retrouve ce même usage chez les Hébreux: voyez dans le livre des Chroniques, chap. XXXV, verset 25; ches les anciens Grecs, voyez Homère, Iliade, lic, XXIV. — Les anciens Romains avaient leurs conclamations, *neniæ*, et eurent, dans le déclin de l'empire, leurs *carinæ* (pleureuses à gages). Cet usage se retrouve encore chez plusieurs autres peuples anciens et modernes.

Mungo Park rapporte dans son premier Voyage en Afrique, qu'un enfant malade étant venu à mourir, aussitôt sa mère et ses parents firent entendre les cris d'usage en ces sortes d'occasions, et plusieurs femmes vinrent joindre leurs voix glapissantes à ce sombre concert.

Voyez Ier Voyage en Afrique, vol. I, chap. X, page 217.

Voyez aussi dans Bowdich, Essai 4e, pages 24 et 26, ce qu'il dit des lamentations que l'on fait entendre en Abyssinie autour d'un moribond, et des cris et des marques de désespoir avec lesquels, suivant l'usage, on accompagne le convoi.

David Stewart, dans son ouvrage sur le pays de Galles (*Gael*), vol. I, page 84, dit que les Gallois aimaient à adresser à leurs amis décédés, des chants tristes et solemnels, et des lamentations.

l'accent de la plus vive douleur, rappellent le jeune Slave à lui-même. Il ne s'occupe plus qu'à rendre les derniers devoirs à son père.

[1]) Un vieillard vénérable, le plus respecté dans la tribu, par son grand âge et ses vertus, va, pendant la nuit, un bâton noir à la main, annoncer, de porte en porte, aux habitants de la plaine, la mort du père de Ladovid; et les invite à venir prendre part à la triste cérémonie.

On se réunit aussitôt: la marche commence; chacun porte une torche allumée, et les femmes, en suivant le convoi, mêlent leurs gémissements à ceux de la malheureuse Lémiana. Après avoir déposé dans la terre la dépouille mortelle du respectable Slave, on sacrifie sur sa tombe son cheval favori, que l'on enterre ensuite avec son maître, et l'on y joint aux ustensiles dont le vieillard s'était servi, une échelle de peau, ses vêtements et les armes qu'il avait portées dans sa jeunesse.

Lorsque tout est accompli selon l'usage, on élève sur le tombeau un tertre funéraire, de forme conique, près duquel les jeunes Slaves se livrent des combats simulés, en l'honneur du défunt. Cependant la famille affligée se retire dans sa chaumière, au milieu des éloges mille fois répétés, que toute la tribu donne au souvenir du vertueux vieillard. Le jour paraît, tout rentre dans le si-

---

1) Voyez pour de plus grands détails sur l'enterrement des Slaves, Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, pages 101, 102 et 103.

Quant aux échelles que l'on plaçait dans la tombe avec le corps, il y a tout lieu de croire que c'était pour donner à l'ombre du défunt le moyen de parvenir au lieu qui lui était destiné, ce qui serait un indice de plus le leur croyance à l'immortalité de l'âme, croyance dont on retrouve des témoignages parmi toutes les nations anciennes et modernes

lence, et le calme se rétablit: mais ce calme qu'une vive douleur précède et que suit une profonde et muette douleur.

Lémiana quitta pour toujours ses vêtements de couleur, et s'habilla de blanc, image d'une vie sans reproche[1]).

Ladovid, après avoir suivi religieusement les ordres de son père, prend la résolution d'aller à la recherche de son ingrate épouse. Sa mère et ses jeunes sœurs lui représentaient en vain que Miliada était indigne de sa tendresse, il n'écoutait que sa passion. Elle avait repris sur son cœur tout son premier empire. Il va trouver deux de ses compagnons les plus fidèles: „N'abandonnez pas „ma mère," leur dit-il, „ayez soin de mes sœurs. Si je „ne reviens pas avant dix soleils," ajouta-t-il, „vous ne „me reverrez plus; je vais errer comme une plume lé- „gère que le vent enlève et égare. Je vais m'enfoncer „dans la sombre forêt des Slaves sauvages; je redeman- „derai ma compagne aux nymphes qui l'habitent; je pé- „nétrerai jusque dans les lieux les plus reculés de ce dange- „reux séjour. Ni la férocité des sauvages, ni les pièges „des satyres ne sauraient m'intimider. Adieu, mes com- „pagnons! je vous laisse ma mère!" Ces deux amis lui donnèrent la main, et ce fut une promesse tacite de tenir lieu de protecteurs à la famille de Ladovid. „Allez," dit-il à ses sœurs en retournant dans sa chaumière, „allez „me préparer mon bon cheval, mon fidèle Lety[2]) aux

---

[1]) Dans les villages russes, les paysannes qui ont perdu leurs maris, quittent pour toujours les espèces de bonnets ou toques en couleur qu'elles portent; en mettent une blanche, et ne se parent plus ni de colliers, ni de boucles d'oreilles, à moins qu'elles ne se remarient; alors elles reprennent la couleur et leurs parures ordinaires.

[2]) De летать (*létat*), ou летаю, (*létayou*) voler; je vole.

„pieds agiles. Adieu, ma mère“ dit-il à Lémiana, „cesse „de répandre des larmes: tu me reverras; tes vœux seront „exaucés! — Eh quoi!“ s'écrie-t-elle, „si tu me laisses „sans protecteur, sans appui; si tu nous abandonnes, qui „viendra nous défendre? qui nous conservera notre bien? „Oserons-nous jamais recevoir l'étranger qui se présentera „pour nous demander un asile? Peux-tu,“ répétait-elle en sanglottant, „quitter une triste veuve, une mère ac- „cablée de douleur! — Au nom des Dieux!“ interrom- pit Ladovid, „cesse tes plaintes: mes amis auront soin „de vous, Je la retrouverai.....: je la ramènerai.....; „je reviendrai si Lâdo le permet. Adieu, adieu, mon cœur est malade. Je ne puis vivre sans elle!.....“ Ses sœurs, les yeux baignés de larmes, vinrent interrompre de si tristes adieux, en annonçant à Ladovid que le beau Léty ne se trouvait plus dans la plaine. „Frère bien- „aimé, notre unique seigneur, ton coursier t'a quitté comme „ton épouse; seules nous te restons, et tu veux nous aban- „donner!“ Ladovid ne répondit rien, mais sortant de sa chaumière, et sans tourner ses regards vers le toit de ses pères, il prit le chemin de la forêt des Slaves.

Cependant Miliada, qui, dans les premiers moments de son retour, avait éprouvé la joie la plus vive en re- voyant ses arbres chéris, n'était maintenant occupée que de la crainte de se voir enlever ses richesses, son javelot, son cheval. Le triste Léty, attaché à un arbre, dans l'endroit le plus sauvage de la forêt, faisait retentir les airs de ses hennissements, et Miliada toujours sombre, toujours inquiète, avait enfoui dans la terre tout ce qu'elle possédait, et ne s'éloignait presque plus d'un lieu qui semblait renfermer sa destinée toute entière. La vue de ses compagnes lui était odieuse. Elle croyait lire dans

tous les yeux le désir de la dépouiller de son bien, et tremblait au seul son de la voix d'un homme. Plus d'une fois, se rappelant la douce existence dont elle avait joui auprès de Ladovid, elle se repentait de l'avoir quitté, mais sans avoir le courage de retourner auprès de lui, tant était forte en elle la crainte d'être punie, pour avoir dépouillé son époux et sa famille. Elle ne supposait pas qu'un autre sentiment que celui de la colère pût occuper le cœur de Ladovid; et lorsqu'un désir fugitif de retourner dans la plaine venait traverser sa pensée, aussitôt son imagination lui représentait son époux le bras armé et levé contre elle, pour la punir de mort.

Ladovid errait en vain dans la sombre forêt des Slaves; déjà plusieurs aurores avaient éclairé la cime des arbres, sans qu'il eût encore recontré un seul des habitants de ces lieux. On touchait à la fin du mois des fruits rouges [1]; le temps était chaud, l'air étouffant. Le triste époux de Miliada semblait avoir oublié le soin de sa propre existence. Accablé de fatigue, anéanti par la douleur, altéré, languissant, ses regards se portent

---

[1] C'est le mois de juillet. Les Slaves donnaient aux douze mois de l'année des noms analogues aux changements de l'atmosphère et à ceux des productions de la nature. Ils appelaient janvier проснинецъ *(procinetsc)*, de синій *(ciniye)*, bleu, vraisemblablement d'après la couleur bleue du ciel; février, сѣчень *(setchène)*, de сѣчь *(setche)*, couper; mars, сухій *(soukhiye)*, sec; avril, березозолъ *(bérezozol)*, de береза *(bériosa)*, bouleau, et de зелень *(zéléne)*, verdure; mai: травный *(travnye)*, de шрава *(trava)*, herbe; juin; изокъ *(izok* ou *vissok)*, высокъ, haut, élevé, par rapport à l'élévation du soleil; juillet, червень *(tchervéne)*, de червлень *(tchervléne)*, la cochenille, l'écarlate, le rouge, le jaune, par rapport aux fruits rouges qui croissent dans les bois et sur les haies, ou bien par rapport à la couleur jaune du blé; août, заревъ *(zarève)*, de зарница *(zarnitsa)*, éclairs de chaleur: le mot заревъ *(zarève)* tient au mot заря *(zaria)*, aurore, par analogie entre ce phénomène et l'effet que produisent les éclairs de chaleur pendant la nuit; septembre, рюенъ *(ruéne)*, du verbe рѣю *(réyou)*: pleuvoir et venter; octobre, листопадъ *(listopade)*, de листъ *(liste)*, feuille, et de падъ *(pade)*, chute; novembre, груденъ *(grudene)*, de груда *(grouda)*, tas, qui peut avoir rapport au tas de neige; décembre, студеный *(studeniye)*, froid.

sur un sorbier dont les fruits vermeils pendaient en grappes au-dessus de sa tête. „Voilà,“ dit-il, „la nourriture „qu-il me faut: âpres autant que le chagrin, ces fruits „conviennent aux malheureux!“ Ce repas agreste fut pour son corps ce que la consolation est pour une âme souffrante. Elle lui rendit de nouvelles forces, et il continua sa marche.

Une troupe de Slaves armés de bâtons et de haches, poursuivaient un renard en poussant des cris aigus: ils rencontrent Ladovid, l'entourent et reconnaissent à ses vêtements qu'il est un habitant de la plaine: „Malheur „à l'étranger qui met le pied dans nos forêts!“ s'écrient-ils avec fureur. — „Mes frères,“ reprit Ladovid, en portant la main à son poignard, „je suis Slave comme vous. „Je ne suis point étranger, vous l'entendez à mon lan„gage. Je ne viens pas pour vous nuire, j'en prends à „témoin le divin Lâdo, qui m'amène dans vos bois.....“ Mais ces hommes féroces ne lui répondent qu'en levant contre lui leurs bâtons et leurs haches. Ladovid, s'adossant à un arbre, tend son arc, et, prompt comme la foudre, fait pleuvoir sur eux cent flèches empoisonnées. La mort vole de tous côtés; la terreur règne parmi eux, et les dards meurtriers du héros se suivent avec une telle rapidité qu'ils semblent ne former à la fois qu'un seul trait prolongé. Le poison circule dans les veines des blessés. Frappé lui-même de toutes parts, ses forces commencent à diminuer; son carquois est épuisé. Il va périr. Il saisit son glaive à deux mains, et portant autour de lui des regards pleins de fureur, il menace de la voix, de l'œil et du geste. Son aspect redoutable en impose aux plus téméraires, et les arrête, frémissant de rage. Mais aussitôt ils se préparent à l'aissaillir tous à la fois pour le teras-

ser d'un seul coup; quand soudain, un vieillard s'élance au milieu des sauvages. Cet homme, d'une énorme stature, avait les cheveux longs et épars, le corps revêtu de morceaux de peaux, couverts de pattes d'aigles et de vautours; il tenait à la main un instrument informe qu'il frappait d'une baguette, et dont le son lugubre retentissait au loin. C'était un habile sorcier [1]) qui, après avoir parcouru les contrées que baigne la mer Blanche, [1]) où il avait acquis la connaissance des plantes salutaires et des secrets de la magie, était venu s'établir dans l'épaisseur de la forêt, et y exerçait une grande influence sur les Slaves sauvages.

„Laissez aller cet homme," s'écrie-t-il; „les dieux le „protègent contre vous. Levez les yeux et voyez cet aigle „qui plane au-dessus de l'homme que vous ne pouvez „vaincre; entendez-vous les cris des tristes choucas et des „nombreux corbeaux qui, du haut des airs, convoitent „leur pâture funèbre; ils vous annoncent la mort, recon„naissez à ces signes certains la pesante, la terrible colère de Péroune."

---

[1]) Ces devins dont Nestor fait mention dans sa chronique, semblables aux шаманы (*chamanes*) de la Sibérie, se servaient de la musique comme d'un moyen d'agir sur l'imagination.

Karamzine, Histoire de Russie, vol 1, chap. III, page 83.

Les prêtres ou *chamanes* de la Sibérie sont à la fois devins, sorciers, sacrificateurs et médecins. Chez les Toungouses, une des plus considérables nations de la Sibérie, ces sorciers sont vêtus d'une robe chargée de morceaux de cuir ou de pelleterie, de serpents empaillés, de pattes d,aigle, etc. etc. Ils paraissent en public avec un tambour de bouleau ou de saule, et des baguettes recouvertes de peau, etc., prédisent l'avenir d'une manière obscure comme les anciens oracles, etc., etc.

Voyez l'article des Toungouses dans l'ouvrage intitulé: Peuples de la Russie, ou Description des mœurs, usages et coutumes des diverses nations de l'empire de Russie.

[1]) Contrées habitées par les Finnois. Voyez sur ce peuple la note ci-dessus (17).

A la voix de ce vieillard qui parle au nom du Dieu du tonnerre, à la vue de ces signes redoutés, ils jettent leurs armes et se retirent les uns après les autres, mais non pas sans lancer sur Ladovid des regards menaçants. Telle une troupe de chiens àvides regardent avec une fureur inutile la proie que le chasseur leur ravit.

Ladovid les voit s'éloigner, et remercie les dieux. Il fuit avec horreur ce lieu couvert de morts et de sang. Blessé, accablé de fatigue, il passe plusieurs jours auprès d'un ruisseau qui serpente dans la forêt. Les forces de son corps diminuent; celles de son âme l'abandonnent: il perd jusqu'à l'espoir de revoir Miliada, il renonce à la vie, sans avoir la force de se donner la mort.

Vers le matin du dixième jour les hennissements d'un cheval viennent frapper son oreille. Ils lui rappellent son fidèle Léty; et soulevant sa tête appesantie par la douleur, il l'aperçoit à peu de distance. Une femme le conduisait par la bride; c'était Miliada. Pendant cette même nuit on avait tenté de lui enlever son beau coursier, devenu l'objet de l'envie des habitants de la forêt. Armée de son javelot, elle avait su le défendre, et disperser les ravisseurs; mais, dévorée d'inquiétude, elle n'ose plus rester dans la même partie de la forêt. Elle retire avec précipitation de la terre les richesses qu'elle y avait enfouies, et se hâte de chercher un endroit favorable pour se soustraire avec son bien à la poursuite des Slaves sauvages. Léty, le bon Léty a reconnu son maître. Il résiste aux efforts que Miliada fait pour le retenir, et parvient enfin à s'élancer vers Ladovid. Il s'arrête devant lui, le regarde, et semble vouloir lui dire: „Lève-toi, guide-moi: „ton fidèle serviteur vient se remettre sous ton empire.“ Ladovid, tourne les yeux vers lui, et son regard lui de-

mande Miliada. Dans ce moment la jeune sauvage, cherchant à reprendre son cheval, arrive tout près du Slave. A la vue d'un homme couché sur le bord du ruisseau, elle s'épouvante et veut fuir, mais son nom se fait entendre; elle s'arrête et reconnaît la voix de son époux. Son premier mouvement est celui de la crainte. Elle redoute sa vengeance. Elle se croit perdue. „Tu viens pour „me donner la mort", s'écrie-t-elle en tremblant, „je t'ai „dérobé ton coursier, ton arme, tes richesses! Les voilà „reprends ton bien, et laisse-moi la vie." Ladovid l'écoutait, et respirait à peine; il ne pouvait retrouver ses forces pour répondre. Ses idées se confondent. Des larmes coulent de ses yeux. Il balbutie quelques mots entrecoupés.... Il n'entend plus Miliada.

A l'aspect de ce visage décoloré, des ces traits où se peignent la douceur, la souffrance, au lieu de la colère qu'elle croyait y trouver, elle est saisie d'une vive émotion. „Que vais-je faire," se dit-elle, quel parti pren„dre?.... Il m'a regardée sans colère. Il ne veut point „me punir! Le voilà sans force et sans mouvement! La„dovid! écoute-moi!" continue-t-elle en se penchant vers lui. „Quittons ces lieux; tu n'es pas en sûreté dans cette „forêt, peuplée de méchants... Mais il me nomme tout „bas. Il gémit! est-ce donc moi qui ai causé son mal? „O dieux! O Péroune! Il est blessé! Ce sont nos barba„res qui l'auront mis dans cet état...... Mais il me nom„me encore!.... Ladovid! Ladovid! entends ma voix!..."

Les sons de cette voix si chérie raniment les sens du jeune Slave. Il ouvre les yeux, il saisit la main de Miliada, son cœur est content; il renaît à la vie. „Allons," reprend-elle, „fuyons ces lieux où l'envie et l'effroi m'en„vironnent. Je te suivrai partout comme un nuage suit

„un nuage. Lève-toi!“ Ladovid, transporté de joie, veut se fier aux forces de son âme. Il essaie de se lever, et retombe sur ses genoux. Cependant la vue de Miliada, ses soins, sa pitié surtout, l'espoir d'être enfin récompensé de tant de peine et d'amour, le mettent en état de quitter, au bout de deux jours, cette triste et fatale forêt.

Le fidèle Léty les transporte rapidement à travers les sentiers les plus obscurs et les plus difficiles. La jeune sauvage qui en connait parfaitement les détours, parvient à éviter toute rencontre fâcheuse. Un autel abandonné, couvert de mousse, s'offre à leurs regards. Miliada met pied à terre, et dit à Ladovid, d'une voix émue: „C'est l'autel du terrible Tchernobog[1]), du génie du mal. „Dans les temps anciens, on y offrait „des sacrifices. Aujourd'hui encore, lorsque quelqu'un de nous passe auprès de ce lieu, il y dépose quelque offrande „pour appaiser cet ennemi des hommes et se sauve à la „hâte sans oser regarder derrière lui. Que pouvons nous „laisser sur son autel redoutable?“ Ladovid, pour toute réponse, descend de cheval, brise son arc et son carquois, et s'approchant de cet autel agreste, il les y place avec recueillement; tous deux prosternés lui adressent ensuite cette prière: „O Tchernobog, toi qui, sous des formes „hideuses, épouvantes les hommes; épargne-nous les ap„paritions effrayantes, les songes pénibles, les dangers! „ne trouble point notre union!“

---

[1]) Tchernobog, de черный (*tcherny*), noir, et de богъ (*Bog*), Dieu. Il était regardé par les Slaves comme l'éternel ennemi des hommes. Ils cherchaient à l'appaiser par des sacrifices, et dans les assemblées populaires, ils buvaient dans une coupe qui était consacrée à ce Dieu et aux dieux bienfaisant.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 82.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, pag. 23.

Aussitôt qu'ils eurent achevé ces mots, Miliada saisit le bras de Ladovid, l'entraîne loin de cet autel dont la vue la glaçait d'effroi. En s'éloignant de ce lieu, des idées riantes remplacèrent peu-à-peu les sinistres pensées qui les occupaient tous deux. Arrivés à la lisière de la forêt: „Viens avec moi," dit Ladovid à son épouse, en lui indiquant le bois sacré qui entoure le temple du fleuve, „nous devons rendre des actions de grâces aux dieux im-„mortels. — Eh! qourquoi?" lui dit Miliada, „aurions-„nous encore quelque chose à redouter? — Non," répon-dit-il, „et c'est aussi pourquoi il nous faut aller remercier „les dieux." — „Remercier! pour ce qui n'est plus à „craindre?......

„Sans doute; et c'est parce que les dieux nous ont „protégés que nous devons leur rendre grâce. Ecoute-moi: „Lorsque tu t'es vengée, lorsque tu as rendu le mal qu'on „t'a fait, n'éprouves-tu pas un mouvement de joie! — ah „sans doute! rendre le mal pour le mal est un plaisir „divin! — Je le connais comme toi; je sens mieux que „toi, peut-être, la honte d'oublier une injure. Mais on „enseigne aussi parmi nous à payer le bien par le bien, „à donner à celui qui nous donne, à garder le souvenir „d'un bienfait. Les Dieux puissans m'ont rendu Miliada, „et je leur dois en retour des hymnes, des prières, des „sacrifices. — J'avais pensé jusqu'à ce jour que les hom-„mes ne sacrifiaient aux dieux que pour éloigner de leur „têtes les maux dont ils sont menacés? — Non Miliada, „ce n'est qu'aux Dieux malfaisants que l'on offre de tels „sacrifices. Les autres dieux n'attendent pas les dons des „hommes pour leur être favorables. Ils aiment ceux qui „les connaissent, et laissent à Tchernobog et aux malins „génies le soin de nous tourmenter.

„Bénis soient à jamais Péroune et Volosse, et Ziva „et Lâdo!“ Mais que dira ton père, „reprit Miliada“ quand „il me verra revenir? Je ne crains ni ta mère, ni tes „sœurs; c'est sa colère que je redoute.“ A ces mots, Ladovid porta ses deux mains sur ses yeux remplis de larmes, et lui apprit, en peu de mots, que les dieux l'avaient privé de l'auteur de ses jours. „Pauvre vieillard!“ dit-elle; en regardant couler les larmes de son époux. „Pauvre vieillard!....“ répéta-t-elle encore. Cette expression de regret fut suivie de quelques moments de silence qu'elle interrompit par ces mots: „Lorsque tu appris ma „fuite, n'as-tu pas désiré te venger et m'atteindre pour „reprendre ton bien? — „Reprendre mon bien, me ven„ger? — O Miliada! je n'y songeais pas: que m'impor„tait toutes ces richesses! que m'importait même ce bon „Léty, ce compagnon fidèle de ma jeunesse! Tout était „devenu sans prix pour moi, quand tu m'abandonnais, „Je te cherchais: je voulais te retrouver, te ramener ou „mourir. Après un combat terrible avec une troupe de „vos sauvages, je périssais auprès du ruisseau, si ta „présence chérie n'avait éloigné la mort prête à me sai„sir. Ah! si je dois aux dieux immortels des sacrifices „et des prières, que ne te dois-je pas, ô ma bien-aimée! „Tu m'as rendu la vie et le bonheur, et je te consacre „mes jours. Oui, si tu cesses de vivre avant moi, je jure „de te suivre et d'arroser de mon sang la terre qui te „couvrira.“

Tant de générosité et d'amour firent naître dans l'âme de la jeune sauvage des affections qui lui avaient été inconnues; et c'est alors que, pour la première fois, elle éprouva tout le charme du sentiment; elle fit, au nom de Lâdo, le serment solennel de ne jamais retourner

dans un lieu où l'on ne connaissait ni le repos, ni le bonheur d'aimer un époux, digne d'inspirer le plus vif, le plus constant amour.

Après avoir offert leurs vœux au dieu du fleuve, les deux époux, pleins de joie, reprirent le chemin de la plaine.

Ce jour-là même, les tribus Slaves célébraient une fête en l'honneur de Koupâlo[1]), dieu des productions de la terre, afin de lui rendre grâce pour l'heureuse moisson de l'année. Après avoir terminé la récolte du millet et du sarrazin, les jeunes filles se réunissaient dans une plaine riante, qui s'élevait en pente douce vers un bosquet de bouleaux, dont l'écorce argentée se mariait agréablement avec la teinte légère de ses feuilles.

Dès la pointe du jour, plusieurs groupes joyeux avaient parcouru toutes les habitations parsemées dans la plaine, pour engager leurs amis à venir partager avec eux les plaisirs de cette journée. Les uns tenaient dans leurs mains des jattes remplies de raisins d'ours, de myrtilles, de cassis; les autres, des gerbes de blé, de sarrazin et de millet. Arrivés sur la colline, ils placent les jattes et les gerbes autour d'un jeune arbre, que dès la veille on avait fixé en terre sur le lieu le plus élevé. En un instant, toutes ces branches sont parées de rubans et de

---

[1]) Les sacrifices à Koupâlo, dieu des fruits de la terre, se célébraient avant la moisson, le 23 juin. On trouve encore dans quelques contrées de la Russie des jeux et des fêtes nocturnes, célébrés par les villageois, autour d'un grand feu.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 90 et 91. Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

Son nom rappelle celui de Cybèle, épouse de Saturne. J'ai supposé qu'une seconde fête se célébrait en son honneur, après une heureuse moisson, fondant ma supposition sur le goût très-vif que tous les peuples Slaves ont eu et ont encore pour les solennités et les réjouissances publiques.

morceaux de toile de mille couleurs brillantes. Des enfants de tout âge courent çà et là, en poussant des cris de joie; ils allaient et venaient du bosquet voisin dans la plaine; et de la plaine au bosquet, et s'en retournaient les mains pleines de fruits vermeils et de fleurs bocagères. Les jeunes garçons et les jeunes filles, couronnés de bluets, forment en courant des chaînes mouvantes, que tantôt ils resserrent et tantôt ils développent. Dans leurs danses, ils se cherchent, s'évitent et se rapprochent tour-à-tour. D'autres fois, les jeunes garçons tournent sur une même place, agitent les bras, se baissent. se relèvent en s'animant de la voix et du geste, tandis que les jeunes filles frappent dans leurs mains, et forment des pas cadencés, en changeant de place sans que leurs pieds quittent la terre. Pendant ce temps, un groupe de femmes chantait des airs de danse, et dans leurs refrains répétaient mille fois le nom de Koupâlo, le bienfaiteur de la nature.

Les hommes de la tribu vinrent ensuite se joindre à cette troupe joyeuse, pour assister à la fête; mais en vain les jeunes filles les invitaient au nom du dieu Koupâlo de se mêler à leurs danses gracieuses, ils s'y refusaient [1]), en disant que ces danses n'étaient point faites pour des hommes en âge de porter les armes. „C'est à „vous, jeunes filles,“ ajoutaient-ils, „c'est à vous qu'il „convient de peindre, dans vos danses, le plaisir et la „mollesse. Pour nous, nous ne devons former que des „danses belliqueuses, où, les armes à la main, nous ex-

[1]) Les paysans de l'intérieur de la Russie pensent que les hommes d'un âge mûr qui se livrent au plaisir de la danse, sont des désœuvrés, n'aimant point le travail. Ce divertissement, selon eux, appartient aux jeunes femmes et aux jeunes gens, et n'est point convenable à des hommes qui ne doivent s'occuper que de choses sérieuses.

„primons la force et le courage; c'est aujourd'hui le jour „de la gaîté, de la reconnaissance, laissons reposer nos „armes, et que le dieu bienfaiteur de la terre n'entende „au lieu du cliquetis de nos glaives, que le bruit léger „que vous faites en frappant dans vos mains, et en fou-„lant l'herbe touffue.“ A ces mots, ils s'assirent sur la terre avec les vieillards et les matrones qui souriaient aux jeux de la jeunesse.

Cependant l'inconsolable Lémiana et ses deux filles entendaient tristement les chants joyeux dont le vent apportait quelques sons jusqu'à leur habitation, sans pouvoir distraire leur douleur. Cette triste mère, les yeux baignés de larmes, les avait arrêtés sur la tombe de son époux, qui s'élevait non loin de sa demeure. „Aurais-tu „pensé,“ lui disait-elle dans son cœur, „aurais-tu pensé, „lorsque tu me quittais sur la terre, que ton fils m'aurait „abandonnée! lui qui, après toi, devait être le seul ap-„pui de ma vieillesse! le chef de ma famille!.... hélas! il m'a confiée à des mains étrangères! il m'a délaissée!.. „et je n'ai plus qu'à mourir!“ En ce moment, deux jeunes filles, compagnes chéries des sœurs de Ladovid, accourent haletantes,..... Cessez de pleurer, lui crient-„elles, venez,.... il s'avance de ce côté,..... du haut „de la petite colline, nous l'avons aperçu dans le champ „d'épeautre......— C'est lui; c'est ton fils....., il revient „avec une femme et son cheval; bientôt tu vas le voir!“

Qui pourrait peindre les transports de la bonne mère et des sœurs de Ladovid? Lémiana ne trouvait ni paroles pour exprimer son bonheur, ni forces pour courir au-devant de son fils. Elle allait pourtant se diriger du côté indiqué par les jeunes filles, lorsque Ladovid et Miliada se présentent devant la porte de la chaumière.

Des sanglots, des mots entrecoupés, des cris de joie, les exclamations les plus tendres, remplissent cette demeure qui, peu de temps auparavant, n'avait répété que de tristes lamentations; Miliada fut vivement émue par un tableau si doux, si touchant; et, en promettant de rendre Ladovid heureux, elle obtint aisément son pardon. En effet, le reste de sa vie fut consacré à accomplir un devoir, qui devint pour elle le bonheur même.

Elle ne put cependant s'habituer aux soins du ménage. Suivre son époux à la chasse, l'accompagner dans ses travaux champêtres, monter des coursiers fougueux, furent ses occupations favorites. La soumission muette des femmes de la tribu lui parut toujours injuste, insensée.

Ses mœurs s'adoucirent pourtant peu à peu. D'année en année, elle devenait plus modeste, plus docile; ses traits prirent, avec le temps, une expression de douceur qui leur avait toujours été étrangère: son teint, jusqu'alors rembruni, devint presqu'aussi beau que celui des femmes de la plaine, et fut en harmonie avec la couleur délicate de ses longs cheveux blonds; cette même harmonie se répandit dans tout son être. Elle se fit aimer sans peine de toute la tribu.

„L'amour de Ladovid," disait-elle souvent aux sœurs de son époux, „et la sécurité dont on jouit dans vos de„meures, sont bien préférables à cette indépendance sans „cesse troublée ou par la crainte, ou par l'envie, ou par des querelles sanguinaires."

Bientôt le Ciel bénit leur union; il leur accorda un fils dont la naissance fut un sujet de bonheur pour toute la famille. Le jour même de cet heureux évènement [1]),

---

[1]) Tous ces détails sont vrais, à l'exception de ce qui regarde la mythologie.

les femmes de la tribu vinrent en foule visiter, selon l'usage, la jeune mère et féliciter l'heureux Ladovid. La plus âgée d'entre elles, portant sur sa tête un vase rempli de crême et de millet, s'arrête au pied de la couche maternelle, et élevant le vase dans ses mains, elle prononce ces mots d'une voix solennelle: „Que Dzidzilia „bénisse ton fils! et que sa taille atteigne la hauteur de „ce vase que je tiens au-dessus de ma tête. Que Provó[1]) „le préserve des actions injustes, et le conduise toujours „dans sa voie! Que ton enfant soit doux comme ce lai-„tage, et utile aux hommes comme ce millet dans les „champs.“ A ces mots, elle place le vase sur une table auprès de Miliada, et s'approchant du nouveau-né, elle suspend à son cou un morceau d'ambre jaune. „Puisse „cet ambre, ajouta-t-elle, attirer à soi les maux du corps „que Tchernobog voudrait t'envoyer. Que ton visage soit „frais et vermeil comme le fruit de l'airelle et du viorne.“ Aussitôt elle pose la main sur le front de l'enfant, récite des prières, et va prendre part ensuite aux réjouissances de la famille.

Ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à retenir Miliada dans sa demeure, pendant une journée entière. Dès le lendemain, elle voulut porter son enfant sur le gazon de la plaine; et là, assise auprès de Ladovid, jouissant du bonheur de son époux, tour-à-tour, elle allaitait son fils, le posait sur l'herbe, lui présentait des fleurs,

---

1) Prové, dieu de la justice. On le représentait sous la figure d'un vieillard, vêtu d'une tunique à plis, portant une chaîne sur la poitrine, et un couteau dans la main.

Karamzine, vol. I, chap. III, p. 84.

Le nom de Prové doit provenir de право *(pravo)*, droit, bon droit.

l'appelait, et, dans l'ivresse d'une joie presque enfantine, croyait que son nouveau-né l'entendait et répondait à ses caresses.

En peu d'années, elle eut encore un fils et une fille. L'amour maternel toujours croissant dans son cœur, acheva d'ouvrir son âme à la pitié, à l'oubli de soi-même et à l'amour de ses semblables. „Cher enfant,“ disait-elle en suivant les premiers pas de l'ainé de ses fils, „je ne te „quitterai pas comme font les mères de nos forêts. Déjà, „tu peux courir seul, tu n'as plus besoin de mon lait; „mais j'ai besoin de te voir toujours. Oui, Ladovid,“ disait-elle à son époux attendri, „toujours me faisait trem- „bler; maintenant toujours est ma vie!“

La jeune sauvage sentit de plus en plus le prix de son heureuse existence; elle la comparait souvent au triste état d'abrutissement de ses anciens compagnons, et son cœur lui suggéra dans la suite mille moyens ingénieux pour établir entre les habitants de la plaine et ceux de la forêt, des relations bienveillantes qui préparèrent ceux-ci, par degrés, à recevoir les bienfaits de la civilisation.

„Les dieux ont daigné jeter un regard sur nous,“ dit-elle un matin à sa famille réunie. „Ils m'ont envoyé „un songe qui vient de me prédire la destinée de Kiye [1])

---

[1]) Nestor place après la naissance de J.-C. la fondation de plusieurs villes russes, entr'autres celle de Kiew (voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. II page 33), qui fut dans la suite déclarée capitale de la Russie par Oleg, dans le 9e siècle.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. V, page 125 et note 296.

Le chroniqueur russe donne les détails suivants sur la fondation de Kiew: „Trois frères nommés Kiye, Stchek et Choriff avec leur sœur Lybédie, vivait „parmi les Polaniens sur trois montagnes, deux desquelles sont appelées du nom „des deux plus jeunes frères, Stchekovitsa et Chorivitsa; et le plus âgé demeurait „dans le lieu où l'on voit aujourd'hui (du temps de Nestor) la levée de Zborit- „scheff. C'étaient des hommes instruits et sages, qui chassaient dans les épaisses

„mon premier né. Il sera fort, il sera sage, il sera con-„nu des hommes.“ Alors ils se placèrent tous auprès du foyer, et Miliada commença en ces mots: „Cette nuit, „dans un songe enchanteur, je me suis sentie transportée „au-delà de ces montagnes que nous apercevons de notre „habitation. Le jour avait la teinte d'une ombre légère, „celle de la fumée qui sort de nos cabanes. Tout-à-coup „la sombre forêt où j'ai reçu le jour, s'offrit à mes re-„gards. Je me disais qu'elle ne pouvait être là; et ce-„pendant je la voyais toujours: j'entendais le chant des „oiseaux; les cris des bêtes fauves, et la voix de nos sau-„vages qui se réunissaient pour la chasse. J'étais émue, „transportée. Un moment après, je n'entends plus rien. „Peu à peu les arbres disparaissaient, et faisaient place à „un vallon traversé par un fleuve immense; et cependant „je ne distinguais tous ces objets qu'à travers la forêt de „nos Slaves. Un jeune homme se présente devant moi.“ — „Je suis Kiye!“ dit-il, „je suis ton fils.“ — „A ces mots, „tout devint clair et distinct à mes yeux. Il était beau „comme un premier rayon du soleil. Il marchait, il m'ap-„pelait, et pour le suivre, mon pied glissait sur la terre „avec la même rapidité qu'il glisse pendant l'hiver sur la „surface du grand fleuve. Kiye m'arrête et me montre „une multitude de chaumières qui s'élevaient sur le bord

---

„forêts existantes alors près du Dnièpre. (Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, „chap. II, page 33.) Ils bâtirent une ville, et l'appelèrent du nom de leur „frère aîné, Kiew, c'est-à-dire ville de Kiye.“

Karamzine, Hist, de Russie, vol, I, chap. II, page 33.

On voit encore à Kiew la montagne Stchekovitsa, sous le nom de Skavitsa, et la petite rivière Lybédie qui a conservé le sien, et se jette dans le Dnièpre. Nestor ne fonde cependant son récit que sur des traditions.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. II, p. 34 et 35.

„escarpé du fleuve. Voilà,“ me dit-il, „une tribu que „j'ai fondée. Elle portera mon nom, et deviendra riche „et puissante. Voilà les trois montagnes verdoyantes où „les trois fils ont fixé leur demeure. Vois-tu ces deux „guerriers qui descendent vers le vallon? C'est Stchek, „c'est Choriff. Je demandai ma fille, et Kiye me la mon- „tra couchée sur le bord d'une petite rivière. Ma Lybiada „était grande, belle, et semblait une nymphe des eaux. „Elle écartait de la main les hautes herbes dont elle „était entourée, et m'invitait à venir auprès d'elle. Mais „au moment où je dirigeai vers elle ma marche rapide, „ma fille disparut à mes yeux, et je vis s'élever sur le „bord du grand fleuve, une figure immense. Elle était „aussi haute que les vieux arbres de nos forêts. Sa tête „d'argent brillait comme la lune, lorsqu'elle regarde les „hommes sur la terre. C'était l'image imposante du maî- „tre des dieux, du terrible Péroune [1]). Loin d'éprouver „cette terreur que l'idée des immortels m'inspirait autre- „fois, j'avançai vers cette image, avec ce respect plein „de recueillement que vous m'avez appris à sentir pour „les dieux. Je m'approche pour baiser ses pieds resplen- „dissants. Je veux les entourer de mes bras, et je n'em- „brasse que l'air qui m'environne. Alors je tourne mes „regards vers le midi, et mes yeux ne peuvent soutenir „l'éclat d'une lumière qui s'avance vers moi. Cette lu- „mière, telle qu'un arbre de feu, s'arrête au-dessus des „nombreuses cabanes que mon fils m'avait indiquées.

---

1) La statue de ce Dieu à Kiew, du temps de Vladimir, en 980, était en bois, avec une tête d'argent et des moustaches d'or.

Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap III, page 89.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

„L'arbre était entièrement dépouillé; deux seules „branches, sur une même ligne, le croisaient à moitié de „sa hauteur [1]). Rien de si grand n'avait occupé ma pen- „sée! J'ouvris les yeux, et je crus voir encore, pendant „quelques intants, cette immense apparition au pied de „ma couche.

„Kiye m'appelait; Lybiada pleurait, et voulait être „allaitée. L'agitation que j'avais éprouvée se calma bien- „tôt auprès de mes enfants. Mais le souvenir profond „que ce songe m'a laissé ne s'effacera jamais de ma mé- „moire."

Ladovid, sa mère et ses sœurs avaient écouté en silence le récit de Miliada. Lorsqu'elle eut cessé de parler, chacun d'eux interpréta ce songe selon les désirs de son cœur; mais tous s'accordèrent à y voir la renommée future du premier-né de Miliada. Il fut résolu qu'on élèverait, au nom du jeune Kiye, un autel à Péroune; et que tous les mois, cette famille Slave se réunirait pour y offrir un sacrifice, en demandant au maître des dieux l'accomplissement du songe de l'heureuse épouse de Ladovid.

---

1) C'était la croix. Cette allégorie a rapport au christianisme établi solennellement à Kiew, dans le 10e siècle.

Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. IX, pages 216, 217, 218 et 219.

C'est aux Grecs que les Russes doivent la connaissance de la religion du Christ. Déjà, dès l'année 866, une épître circulaire du patriarche Photius, adressée aux évêques d'Orient, nous apprend que les Russes recevaient quelques lumières sur le christianisme, etc.

Karamzine, Hist de Russie, vol. I, chap. V, page 119 et notes 285, 286, 287.

La ville de Kiew qui, jusque vers le milieu du 13e siècle, fut la capitale de la Russie (Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. II, chap. I, page 13), quoique déchue de son ancienne splendeur, est regardée par les Russes, comme la ville sainte, à cause de la quantité de reliques qui s'y trouvent, et qui la rendent l'objet des pèlerinages de toute la Russie.

IV.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

AU BARON MÉRIAN

en 1826.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

au Baron Mérian

A PARIS EN 1826.

Je vous ai déjà parlé de ma douleur et de celle de la Russie entière. L'Europe la partage et par conséquent la comprend; ce malheur est immense, mais rien ne pourrait surtout consoler ceux qui perdent en lui[1]), ainsi que moi, l'ange protecteur, l'ange consolateur, qui veillait sur leur tranquillité, sur leur bien-être, sur leur avenir.

Je vais vous parler en détail de sa maladie et de ce qui s'est passé. Je trouve dans ces souvenirs si cruels la consolation de ma peine. — Aujourd'hui même ces restes adorés ont quitté Moscou. Je vois encore le drap noir, suspendu aux fenêtres et sur les balcons, tout le long des maisons, et je me demande: pour qui cet appareil? Mon cœur saigne. Est-il possible que ce soit l'Empereur Alexandre qui a traversé cette rue, et comment?

---

1) l'Empereur Alexandre Ier.

Cette même rue où, il y a peu d'années, il inspirait la joie et l'enthousiasme, où le peuple arrêtait ses chevaux pour le regarder, où le même peuple lui enleva son mouchoir des mains et le déchira en pièces pour en conserver chacun un lambeau. Est-ce lui maintenant! — Je n'ai pas eu le courage de voir passer devant mes fenêtres cette procession déchirante. J'ai été pourtant remplir mon devoir à Kolomensky, à 7 verstes d'ici: on s'y est arrêté avant d'entrer à Moscou: on y a passé la nuit et c'est là, où j'ai été saluer son cercueil et prier auprès de lui. Point de foule, presque pas de mouvement dans l'église où l'Empereur était placé. Quelques paysans, des femmes du peuple, venaient baiser comme moi ce triste cercueil, entouré des aides-de-camp qui faisaient le service pendant cette nuit; le prêtre lisait des prières: on n'entendait que sa voix. Comment vous peindre ce que j'ai éprouvé? Mon cœur me manquait. En entrant dans l'église je me sentais découragée. Comment vous peindre aussi ce que j'ai éprouvé quand j'ai aperçu, malgré l'obscurité, le char funèbre qui l'a conduit de Taganrog jusqu'ici. Placée à la porte de l'église, quelle vue pour moi qui étais si heureuse quand j'apercevais sa calèche de voyage, quand elle le ramenait au milieu de nous, lorsque je pouvais me dire: je le verrai ces jours-ci, je l'entendrai parler avec cette grâce qui n'appartenait qui à lui: mais je vous ai promis des détails, les voici:

L'Empereur, inquiet de la santé de l'Impératrice qui était devenue l'objet de ses soins les plus tendres, voyait et consultait les médecins qui la traitaient, leur parlait de son désir de lui faire éviter l'hiver du nord, et une consultation décide enfin son départ pour le midi. On lui propose l'Italie. Elisabeth refuse de quitter sa

patrie et sa famille. Elle croyait mourir, elle voulait mourir auprès des siens et surtout auprès de l'Empereur. Mme la Grande-Duchesse Hélène ne la quittait pas. Dès son arrivée en Russie, elle s'est consacrée à l'Impératrice et souvent Elisabeth lui a dit en la regardant tristement: „*Ne vous attachez pas à moi, je suis si malheureuse dans mes affections.*" Elle a perdu, en effet, vous le savez peut-être, deux filles adorées, une amie, une sœur chérie, la Princesse de Wurttemberg qu'elle aimait, et depuis... Mais reprenons: on renonce à l'Italie, on pense aux provinces méridionales de la Russie. On propose deux villes: Nicolaïew et Taganrog. L'Empereur choisit la dernière lui-même, il indique son propre tombeau! — Il devance l'Impératrice, la confie à son ami, le Prince Pierre Volkonsky, mais avant de partir, dans la nuit, il va prier au couvent de Nevsky où St. Alexandre repose. Digne protecteur d'un grand homme, il fut lui-même un héros, et sur le même rivage où est maintenant St-Pétersbourg, remporta sur les Suédois la fameuse victoire qui lui valut le surnom de Nevsky. On vit plus tard un autre Alexandre braver dans les mêmes lieux, les dangers et la mort pour secourir des infortunés.

L'Empereur pria longtemps auprès des saintes reliques, il alla ensuite visiter un Schimnik (cénobite, qui au milieu du couvent se distingue par les règles les plus austères, ne sort plus de sa cellule que pour prier, ne mange presque plus et dort dans sa bière).

Alexandre considéra ce lit de mort et parla de l'Impératrice avec l'accent de la peine. Il part le même jour pour Taganrog, prépare les logements de l'auguste malade, place lui-même son lit, son fauteuil, son paravent, prévoit tout, arrange tout. Arrivé à Taganrog, il a le bonheur de

voir la santé d'Elisabeth se remettre de jour en jour; elle est heureuse. Elle le sent, elle le dit. Il avait toujours eu pour elle des soins délicats, mais jamais ils ne s'étaient aussi bien compris. L'Empereur la quitte pour quelques jours: il revint, la santé de la malade s'améliorait de plus en plus: mais les vents de cette contrée sont terribles, il voulut la conduire en Crimée, et partit pour choisir lui-même le séjour le plus sain et le plus agréable. Il fait l'acquisition d'une terre magnifique sur la côte méridionale de la Tauride, et ordonne d'y construire un château. Il continue son voyage, répandant partout des bienfaits, donnant aux chefs de familles des places, secourant les malheureux, visitant les hôpitaux, et laissant partout des souvenirs de sa grâce, de sa bonté, de sa popularité. Un derviche a demandé à le voir; il le reçoit, cause avec lui et lui donne des secours. L'homme qui servait *notre ange*, et qui est venu me voir ces jours-ci, me conta que son humeur était charmante pendant le voyage. Sa Majesté visita une famille tartare à Baktchisaray, remarqua leurs ongles rougis, leurs coiffures, les mille tresses noires d'une jolie petite fille, caressa les enfants et ne montra ni préoccupation ni souffrance. „J'ai remarqué," dit le valet de chambre, „pourtant que vers la fin du voyage de „Crimée, son teint était plus pâle que de coutume, qu'il „se sentit fatigué plusieurs fois, qu'il eut froid au milieu „des montagnes, mais j'attribuais cela. comme les autres, „à l'exercice violent que prenait l'Empereur. Rien ne „nous a fait pressentir notre malheur; aucun présage!" — La tristesse de cet homme était touchante. Effectivement l'Empereur s'était fatigué tous les jours de manière à se donner une maladie. Toujours à pied ou à cheval, sans aucune précaution exposé au soleil et aux vents des mon-

tagnes, il ne parla au Dr Willie de la fièvre qui le tourmentait, que lorsqu'elle avait déjà diminué et attaqué ses forces. „Point de médecines" lui dit-il en même temps; „je saurai me guérir moi-même." — Il lui parla de la santé de l'Impératrice, de la peine qu'il avait sentie de ne pas s'être trouvé près d'elle, au moment où elle apprit la mort du Roi du Bavière, son beau-frère. Pendant le reste du voyage, malgré les conseils du médecin, il continua à visiter les établissements publics, les hôpitaux, les églises, les casernes, les mosquées, les quarantaines, les synagogues, et conserva son activité jusqu'à la fin... Son âme le soutenait. A quelques vestes de Taganrog, il se trouve mal et demande à son médecin quelque chose qui le réchauffât. Il passa la nuit dans un village et arriva à Taganrog faible, souffrant et visiblement abattu. La fièvre ne le quitte pas; il ne se met au lit que lorsque ses forces s'épuisent tout à fait. — Il refuse les secours de l'art; „Pourquoi cette confiance dans „les remèdes humains?" dit-il à l'Impératrice." — Elle lui propose la communion. Il se confesse, prend les saints sacrements; son confesseur était absent, et comme le prêtre qui l'approchait pour la première fois, paraissait intimidé: „N'hésitez-pas," lui dit-il, „ne voyez pas en moi „l'Empereur; voyez un chrétien repentant." Pendant la confession il avait repris toutes ses forces, et le sommeil qui l'accablait pendant toute sa maladie, ne revint que quelques heures après. — Il consentit à prendre des remèdes et dit: „Je ne me suis jamais trouvé aussi bien." Depuis ce jour, il fut dans une léthargie presque continuelle. — Un jour le Prince Pierre Volkonsky voulut baisser le rideau; „laissez," dit-il en se réveillant, „le soleil me fait plaisir, c'est beau à voir."

Les derniers mots de Napoléon étaient: *tête armée*; les siens, *ce soleil est beau.* — Il ne parla plus, mais joignait les mains et priait. De temps en temps il regardait autour de lui, souriant avec bonté: il prit la main de l'Impératrice et la posa sur son cœur. Son regard semblait dire au Prince Pierre Volkonsky: „ayez soin d'elle!“ — L'inquiétude, la douleur étaient à son comble; mais, ce qui est inconcevable, les forces de l'Impératrice étaient revenues, elle veillait nuit et jour. Dieu la laissait sur la terre pour de nouveaux malheurs; il la soutenait pour les supporter. Elle est bien maintenant, bien de corps. Son âme est brisée; elle ne tient plus à rien. — Alexandre a peu souffert, en apparence du moins, pendant ses derniers moments; il était calme, son âme était en Dieu: le ciel attendait cette belle âme! La souffrance n'était qu'autour de lui, et la Russie entière ignorait le maheur qui allait l'accabler. Eh! n'était-il pas notre père! Ne devions-nous pas aussi prier pour lui! — Il s'endormit et expira. L'Impératrice croisa ses bras sans mouvement, lui lia son mouchoir autour du visage, lui donna le baiser d'adieu; et, pour la première fois dans sa douleur, répandit un torrent de larmes. La mort n'éloigna ni l'Impératrice ni le Prince Pierre Volkonsky. Ce fut l'ami de sa jeunesse, le compagnon de 27 années de fatigues et de gloire, que la méchanceté des hommes n'avait pu parvenir à séparer de lui, qui lui rendit aussi les derniers devoirs. — Ce fut l'intéressante épouse, choisie par la grande Catherine pour être la compagne d'Alexandre, qui reçut son âme dans son dernier soupir, et accomplit le dernier sacrifice. Les prières ne cessaient pas, et Elisabeth était toujours auprès de ces restes sacrés. On les transporta à l'église des Grecs, dans le couvent

de St-Alexandre. Elle y allait matin et soir prier et pleurer. Le peuple sanglotait dans les rues; les prêtres versaient tous les jours des larmes pendant l'office divin. Tous les aides-de-camp de l'Empereur Alexandre s'étaient rendus à Taganrog. Le jour du départ de ce triste convoi l'Impératrice s'est rendue à l'église au moment où tout l'état-major du défunt ainsi que le clergé s'y trouvaient réunis. Elle baisa le cercueil que l'on venait de fermer et se retira. Elle fit venir les aides-de-camp et les remercia pour leurs soins et leur dévouement. — „Adieu“ leur dit-elle, „vous êtes bienheureux de pou-„voir suivre l'Empereur! Je ne crois plus vous revoir.“ — Rien au monde de si touchant que cette femme. Sa première lettre à l'Impératrice-mère est déchirante: „No-„tre ange est au ciel, et“ dit-elle, „moi, faible et malade, „je végète encore sur la terre.“ Elle lui dit dans une autre lettre: „Je n'ai qu'un espoir, c'est de ne pas lui „survivre“; plus loin: „je me nourris de souvenirs déchi-„rants.“ — „Notre ange a repris son sourire de bienveillance,“ écrit-elle après sa première méditation auprès du lit de mort d'Alexandre.

Je ne vous donne en fait de détails que ce que les gazettes ne peuvent vous apprendre. J'ignore si vous savez la manière accablante et tragique dont l'Impératrice-mère a appris cette nouvelle. — Elle priait tous les jours pour la santé de son fils. Le courrier, qui annonçait la mort, arrive. Le Grand-Duc Nicolas, aujourd'hui Empereur, en est atterré. L'Impératrice Marie qui avait reçu le jour même de meilleures nouvelles, était dans la chapelle, et le prêtre allait entonner le Te Deum. Le Grand-Duc entre: „Présentez la croix à ma mère,“ dit-il au prêtre. L'Impératrice Marie le comprend, prend la croix et

tombe évanouie en serrant cette croix contre sa poitrine.

Lorsqu'on réunit la garde pour faire prêter serment à Constantin, un soldat sortit des rangs et demanda pourquoi on ne leur avait pas dit que l'Empereur était malade. „On a voulu vous épargner l'inquiétude,“ répond l'officier. — „Pourquoi!“ reprend le soldat. „De 40 mille „gardes qui auraient prié pour lui, peut-être la prière „d'un seul serait arrivée jusqu'à Dieu.“ Voilà mot pour mot les expressions de ce brave homme. Un autre soldat pleurait et se désolait. „Pourquoi“, lui dit-on, „pleurez-vous, vous, qui n'avez pas plus perdu que les autres?“ — „Ah! vous ne savez pas,“ dit-il, „l'Empereur m'a sauvé la vie.“ — „Comment?“ —„J'étais un jour en sen„tinelle à une des portes du château de Tsarskoé-Sélo; je m'endors: je m'entends appeler, je m'effraie en recon„naissant l'Empereur: je me crois perdu; l'Empereur me dit: „Ne crie pas, ne dis pas le mot; si l'on sait la chose, „je ne pourrai plus te sauver: n'en parle à personne, entends-tu? jamais à personne! „Maintenant, je ne puis me „taire! Comment ne pleurerais-je pas!“

— Quoi de plus touchant? Vous avez su, avec l'Europe, ce que l'Empereur a fait pendant l'inondation de 1824. Des secours, c'était peu: il allait lui-même partout prodiguer son or et des paroles de consolation. — Je reviens à Taganrog. C'est le souvenir qui règne sur tous mes souvenirs. Le Prince Pierre Volkonsky, chargé de tout le triste et imposant cérémonial, accomplit son devoir avec le zèle de l'amitié la plus tendre, et malgré la difficulté qu'il y avait à se procurer tout ce qui était nécessaire dans ces jours de douleur, au milieu des steppes, dans une ville sans ressources, il y

parvint pourtant: tout fut digne de l'homme. Le général aide-de-camp Comte Orloff-Dénissoff (neveu de Platoff, le célèbre ataman) fut nommé par l'Impératrice Elisabeth pour diriger la marche du convoi. Elle voulut aussi que le peuple de Moscou eût la triste consolation de saluer les restes de son souverain adoré. Vous saurez apprécier l'attention délicate de l'Impératrice-mère envers l'auguste veuve. Elle lui fait dire que c'était à elle à fixer le jour du départ des restes précieux d'Alexandre, que c'était à elle à indiquer la route que le convoi devait suivre, persuadée que cette pénible occupation lui servirait de soutien, et surtout qu'elle souffrirait moins en disant elle-même: „partez, emmenez-le", que si on l'avait enlevé à sa douleur. Orloff-Dénissoff avait sauvé la vie à l'Empereur à Leipzig: il lui était devoué. Il conduit l'Empereur vers sa dernière demeure avec un respect, une dévotion, qui donnent pour lui une véritable estime. Il est fier d'être chargé de ce dépôt. Je l'ai vu à son passage par Moscou, j'ai été bien touchée du sentiment qui l'anime. Mon mari est du nombre de ceux qui suivent le convoi. Alexandre traverse son empire; son peuple l'accompagne. Il passe par les mêmes lieux qu'il a parcourus tant de fois, où jamais il ne s'est montré sans inspirer l'enthousiasme, où l'habitude de le voir souvent n'a jamais pu le faire regarder avec indifférence. De ville en ville il passe maintenant au milieu des chants lugubres ou d'un silence religieux; il est reçu, il est reconduit avec des sanglots et des paroles déchirantes. Le peuple russe, les femmes surtout expriment leur douleur par les paroles que leur inspire la douleur du moment. Des femmes de Moscou approchaient leurs petits enfants du drap d'or qui le couvrait,

et le leur faisaient toucher. — La tranquillité, le recueillement ont régné parmi la foule, dans l'église de St-Michel au Kremlin, où il est resté pendant trois jours: de même sur les places, dans les rues, où il a passé. On a trouvé sur son cercueil une couronne d'immortelles et de lauriers: on a cru que c'était de moi; non, je suis trop affligée pour payer un tel tribut. J'ai fait des vers russes, les premiers que j'aie composés dans ma langue maternelle; je les mets en musique. J'avais besoin d'exprimer les sentiments dont mon cœur était plein: je l'ai fait. Nos poëtes trouvent mes vers expressifs; on y trouve de l'âme et de la vérité. L'Impératrice Elisabeth en a été touchée; la mère aussi: mais je ne les ai faits pour personne. Mon âme s'est sentie soulagée lorsque je lui payai ce tribut, c'est ce qu'il me fallait. — Des malveillants et des sots avaient répandu le bruit qu'il y aurait du mouvement partout où passerait le convoi, que le peuple voulait voir le corps; ce qui ne se peut plus. — Il est changé, dit-on, au point qu'on ne peut le reconnaître. On avait effectivement répandu parmi le peuple le bruit que ce n'était pas son corps, qu'il avait été enlevé par les Cosaques, qu'il était prisonnier; d'autres qu'Alexandre était passé en Amérique, et mille absurdités semblables. Le mystère et les incertitudes de la succession, dont le public ne connaissait pas le secret, toutes ces circonstances si nouvelles en Russie, en Europe même, donnaient plus que jamais le champ libre aux fausses nouvelles que les malveillants voulaient répandre. Mais à mesure que le convoi s'approchait, le calme, la persuasion, la douleur remplaçaient les doutes. Le peuple traînait le char et se disputait cet honneur. Partout on vit se renouveler les mêmes scènes d'amour et de douleur.

Ilia, le cocher de l'Empereur, que l'on a vu à Paris en 1814, qui ne l'a jamais quitté, et qui conduit lui-même le char funèbre, entouré de paysans, près de Koursk ou de Toula, leur entend dire: „Ce n'est pas *lui* que l'on „mène: il n'est pas mort.“ „Mes amis“, leur répondit-il, „c'est moi qui le conduis: comment pouvez-vous douter „que ce ne soit *lui!* — serais-je ici?“ — Les paysans, qui le reconnaissent, se retirent en disant: „C'est Ilia, nous pouvons le croire.“ Mais un mot sublime d'Ilia, c'est ce qu'il a répondu, avant de venir à Moscou, à un aide-de-camp de l'Empereur. Le Grand-Maître de la Cour, après avoir été avec toutes les autorités de la ville de Moscou au-devant du convoi, à Kalomensky, fait part au comte Orloff-Dénissoff du cérémonial usité. „Mais „Ilia n'y est pas“, répondit le Général, il n'a jamais „quitté le char, il ne voudrait jamais laisser à un autre „l'honneur de le mener, il doit y être.“ Le Grand-Maître soutenait que l'étiquette exigeait un cocher en grande livrée de parade; mais il fut obligé finalement de céder. L'aide-de-camp, dont je parlais plus haut, va conter à Ilia ce qui se passait: „Comme tu portes la barbe (lui dit-„on), on prétend que tu ne peux pas conduire le char dans „Moscou.“ *„Eh bien, je me raserai“* répondit Ilia. — Vous savez combien l'homme du peuple en Russie tient à sa barbe. Ilia la conserva. C'est un homme d'environ 60 ans. Jamais on n'a vu pleurer autant. On a voulu faire son portrait pour moi, mais il fut impossible de saisir ses traits, altérés par la douleur la plus vraie et la plus simple. Rien de plus touchant que cet homme conduisant son maître pour la dernière fois.

V.

PENSÉE DÉTACHÉE.

L'attente n'est-elle pas l'espérance? Oui, mais l'espérance sourit comme l'ange du ciel, et le ciel lui sourit à son tour: et l'attente est rêveuse, inquiète comme la Péri, qui cherche sur la terre ce qui doit lui ouvrir les portes du bonheur. Son oreille attentive suit chaque ombre, chaque son. L'espérance écoute sans fatigue et regarde sans trouble: l'attente est une passion; l'espérance un repos. L'une et l'autre sont ailées Mais les ailes de l'attente sont lourdes, chargées d'illusions, de craintes, d'images décourageantes; elles pèsent aux épaules qui les portent, et l'air qui les entoure est rempli de nuages, tandis que l'espérance étend ses ailes brillantes et légères dans une atmosphère pure et libre.

LA BONTÉ.

Celui qui veut juger des hommes et des choses par les qualités et les défauts saillants qui le frappent au premier coup-d'œil, risque de se tromper aussi grossièrement que le navigateur qui, en abordant une contrée, voudrait, d'après le premier aspect qu'elle offre à ses regards, porter son jugement sur tout le pays.

Pour bien juger les hommes, pour discerner avec sagacité leurs défauts et leurs qualités, il faut plus que de la justice, il faut encore de la bonté. — L'esprit saisit rapidement. — La justice compare, partage et classe; mais la bonté examine le mal et le bien, analyse l'un et l'autre avec une attention bienveillante; trouve souvent dans le mal même la source du bien, érige en qualités de bonnes intentions, tient compte du mal que par une disposition naturelle on serait porté à faire, et que l'on ne fait pas; et sait trouver dans le bien même des nuances qui prêtent un charme de plus aux qualités et en augmentent le mérite; rien ne lui échappe ni en mal, ni en bien; mais ce ne sont pas les aspérités seules qui la frappent; après avoir interrogé l'ensemble, elle interroge chacune des parties qui le composent, et sait découvrir ce

qui échappe à l'esprit et à la justice, dénués de bienveillance. — Tout lui importe, tout l'intéresse, parce que tout, dans son sens, lui est utile pour porter son jugement. — La bonté qui juge est préférable à l'indulgence, car l'indulgence voit les défauts, les pardonne et les supporte, tandis que la bonté examine, avant d'excuser, avec l'intention de trouver une parcelle de bien dans le mal même; elle aime mieux aimer et louer que pardonner. — Elle ne se contente pas de voir le bien, tel qu'il se présente aux yeux de la justice; elle veut y trouver quelque chose de plus, et ce plus est au bien ce que la grâce est à la beauté. — Son regard est tel que celui du connaisseur qui sait trouver, dans une belle œuvre de la nature ou de l'art, des nuances de perfection qui en augmentent la valeur.

LA MAISON DE Ste CATHERINE A SIENNE.

La maison de Ste Catherine est un des souvenirs les plus intéressants de la ville de Sienne. C'est une page touchante d'un saint roman. Pour y arriver, on descend une petite montagne assez raide, jusqu'à la porte de cette humble habitation, qui est cachée comme une violette. On lit en lettres d'or sur le fronton: „*Ma mai-* „*son est une maison de prières*," et l'âme répond à cette invitation par un doux recueillement; il semble qu'on se prépare à entendre une divine harmonie. Le père de Ste Catherine de Sienne était un teinturier de drap; l'on voit son atelier en entrant, à la gauche du vestibule. Un petit escalier conduit dans la chambre de la sainte, dont l'image est placée dans le fond, au-dessus d'un autel. Elle est représentée en habit de religieuse, tenant à la main un lis, emblême de pureté. — L'expression de ses traits annonce une imagination vive, un cœur ardent. A 20 ans elle prit le voile des sœurs de l'institut de Ste Dominique et dès lors elle appartint à l'histoire. Dès qu'elle eut embrassé la croix, elle fut douée de force et d'éloquence. Ainsi un jeune lierre qui, faible d'abord, se balance dans les airs, cherche un appui, le trouve,

s'y attache, et pénétré d'une force nouvelle, se couvrant d'un feuillage frais et touffu, envahit bientôt le sol de ses racines et s'élève comme un étendard.

Là, près de la première chambre, est un réduit sombre: on y voit l'humble couche de Ste Catherine. Elle est soigneusement conservée par la piété des Siennois. Son chevet est couvert d'une grille de fer. Une lampe toujours allumée est suspendue au pied de son lit, au-dessus duquel on voit une fenêtre ronde, par laquelle elle jetait tous les jours du pain aux malheureux. Son réveil était marqué par des actes de charité: c'était là sa première prière. Sans doute les pauvres attendaient son réveil en bénissant son repos, et les yeux fixés sur la fenêtre des secours, son apparition matinale devait être douce à leurs regards, comme une prière exaucée est douce à l'âme qui invoque. — Une croix est incrustée dans le mur, entre son lit et la fenêtre. On monte un second escalier et l'on entre dans une chapelle consacrée à Ste Catherine: tous les jours on y dit la messe. Les murs en sont ornés de peintures; là Jésus-Christ lui présente deux couronnes, l'une de diamants, l'autre d'épines. Elle choisit la seconde et la baise. — On voit dans une autre chapelle une image voilée que l'on ne découvre qu'une fois dans l'année, le jour de Ste Catherine; mais la copie de ce tableau mystique représente la sainte à genoux devant un crucifix qui se penche vers elle pour lui donner les clous de ses mains. Elle lui avait demandé, dit-on, de subir les mêmes tourments qu'il avait endurés. On la voit presque évanouie: elle a les bras étendus en croix et une religieuse la soutient. Les Franciscains qui n'ont pas voulu qu'une autre partageât la sainte faveur accordée à leur patron, obtinrent un décret du Pape Sixte

IV, par lequel il défendait de représenter Ste Catherine de Sienne avec des stigmates; mais quelque temps après cet ordre fut révoqué. Plusieurs autres peintures ornent encore la chambre de cette maison de prière. Ste Catherine tient une croix et la regarde en méditant; elle distribue l'aumône aux malheureux; on la voit ramenant le Pape des bords du Rhône en Italie; un autre tableau représente son mariage avec le Christ. — La Sainte Vierge bénit leur union, et le fils de Marie lui met un anneau sur le doigt; elle le porta, dit-on, toute sa vie, mais ses yeux seuls pouvaient voir ce gage d'amour divin. On raconte qu'un jour, voulant convaincre son confesseur de la vérité de ses révélations, elle se revêtit devant lui des traits du Sauveur. La tradition a recueilli encore d'autres visions, d'autres miracles de Ste Catherine, qui sont consignés dans sa légende. Respectons ces trésors romantiques et pieux dont les villes anciennes s'enorgueillissent, et qui s'y conservent de siècle en siècle avec vénération, et jetons un coup-d'œil rapide sur la vie historique de cette fille célèbre, qui fut un instant l'arbitre des évènements de l'Eglise Romaine. — Grégoire XI, élu Pape en 1370, résidait à Avignon, comme ses prédécesseurs. Son armée et ses excommunications venaient de punir l'audace des Florentins qui s'étaient ligués contre ses gouverneurs. — Ste Catherine fut envoyée de Florence vers lui, avec des propositions de paix. Son éloquence persuasive toucha le cœur du Pontife. Après l'avoir réconcilié avec les Florentins, elle eut la gloire de le ramener dans la ville antique, siége du culte romain, dans laquelle l'absence du chef de l'Eglise était depuis longtemps un sujet de scandale et de douleur. — Ste Catherine eut, comme Ste Thérèse, une âme ardente et une imagination poétique. Ses

vers, ses lettres, ses prières respirent la ferveur et l'enthousiasme; mais l'amour divin dicta seul les écrits de la Vierge espagnole, et sa vie fut, pour ainsi dire, une méditation non interrompue, tandis que Ste Catherine, troublée dans sa vie contemplative par les dissensions de l'Eglise et de sa patrie, fut tour à tour dominée par une piété fervente et par l'esprit du siècle. Instrument aveugle des volontés et des passions humaines, elle fut comme Jeanne d'Arc lancée dans un cercle d'agitations, croyant n'obéir qu'à une impulsion divine: comme l'héroine française, elle fut aussi ballottée au milieu des intérêts et des passions d'un monde pervers, et conserva comme elle son âme pour le Seigneur.

Sainte Catherine de Sienne mourut à Rome l'année 1380 à 33 ans. — Lorsqu'elle eut expiré, son confesseur lui coupa la tête et apporta cette relique aux Siennois, ses concitoyens. Son corps resta à Rome. Un usage touchant, établi en son honneur dans sa ville natale, s'y est conservé jusqu'à ce jour. Des filles de pauvres artisans sont dotées le jour de Ste Catherine. Dès le matin elles se rassemblent à l'église, habillées en blanc et voilées, et parcourent ainsi toute la ville en procession. Autrefois le jeune homme qui désirait épouser une d'elles, se plaçait sur son chemin et lui jetait un mouchoir; elle y faisait un nœud, si elle cédait à ses vœux, sinon elle le lui rendait en le baisant et sans y faire de nœud. Maintenant ce dernier usage est aboli: les mariages qui s'arrangent en ce jour, sont nommés mariages de Ste Catherine, parce qu'on croit que c'est elle qui les protége et les bénit.

LA MADONE DE RAPHAEL A DRESDE.

En entrant c'est le premier tableau que j'ai vu: je sentis mes genoux presque fléchir sous le poids de mon admiration! Voir pour la première fois de sa vie un chef-d'œuvre connu dans toute l'Europe, le voir si près de soi, l'examiner, se recueillir dans son enthousiasme; voilà un bonheur que le cœur sait apprécier dans tous les temps! — Me voilà devant ce tableau admirable; jetons au plus tôt sur le papier tout ce qu'il m'inspire; mais parlons d'abord prosaïquement de sa mesure. La Vierge en pied occupe les trois quarts de la longueur du tableau, (il a neuf pieds trois pouces de haut et sept pieds de large). L'enfant Jésus est appuyé sur le cou de sa mère; son regard semble percer le voile de l'avenir; il prévoit ses souffrances et la méchanceté des hommes. La Vierge mère paraît mélancolique: son fils se presse contre elle et dans ce mouvement on voit celui de la nature. La peine resserre devantage les liens du cœur. Le respect se montre avec la tendresse dans la manière dont la mère tient son enfant: elle sait que son fils est un Dieu.... Le voile qui couvre ses cheveux partagés sur le front, est arrondi du côté opposé de l'enfant, et semble

cacher mystérieusement l'épanchement muet du fils avec la mère; ils ne se regardent pas; ils semblent pourtant s'entendre. Un léger voile entoure le cou de la Vierge et tombe sur son épaule gauche. Le grand voile est gris, les plis sont larges; l'autre est blanc en demi-teinte. L'habit est d'un rouge *raphaëlesque*, et presque entièrement couvert par une large draperie bleue. Le coloris en général n'est pas vif; mais quelle harmonie! quel velouté dans les chairs! — Pour le dessin, où est l'audacieux qui oserait en faire l'apologie? Celui-là seul qui aurait une plume égale au crayon de ce peintre immortel. — Quantité de têtes d'anges, qu'on distingue à peine, forment les nuages du fond du tableau; elles ont la couleur de l'air. — Ces êtres célestes sentent toute la grandeur de la mère de Dieu, et de Dieu lui-même, et n'osent le regarder que de loin. La ferveur des deux Saints qui sont à ses pieds est plus hardie, parce qu'ils tiennent plus de la terre. Saint Sixte, à la droite de Marie, regarde la mère et l'enfant; sa tête est en profil; il est dans le premier moment d'extase, sa main gauche est sur sa poitrine. L'autre est en raccourci, il semble sortir du tableau. — Il a l'air de se demander raison de ce qu'il éprouve, il est à genoux; des nuages le soutiennent; le manteau qui le couvre est jaune, doublé de rouge; une étole se voit tout le long de son habit de dessous. — Sa tête est chauve, sa chevelure est grise. — De l'autre côté on voit Ste Barbe. Celle-là a déjà été en extase, elle se recueille maintenant. Elle a baissé les yeux, elle médite et tout médite en elle. — Le mouvement de son cou, plein de grâce, montre son visage presque en face, tandis qu'on voit aussi presque tout son dos. — La pose est pourtant naturelle; sa main gauche est sur sa poitrine. Au senti-

ment qui l'y a placée, se joint encore la pudeur d'une jeune fille. Elle retient de cette main un bout du voile léger qui entoure son sein et son dos. — Il est blanc grisâtre; un de ses bouts descend de l'épaule sous son bras et laisse voir à travers le gris foncé de son habit et le vert d'une large draperie. Celle-là tombe de son épaule droite sur son dos et sur son autre bras. Ses manches sont d'un jaune *raphaëlesque*, et coupées au-dessus du coude par un bracelet bleu. Son front virginal est ceint d'un bandeau blanc; ses cheveux sont relevés des deux côtés; les uns sont attachés sur le sommet de la tête, d'autres tombent en boucles sur sa nuque. L'innocence se voit même dans sa pudeur. Ses yeux baissés se sont arrêtés sur deux anges, et pourtant elle ne les voit pas; elle y repose sa vue..... elle se *recueille.* Les lignes courbes de ses traits et la pose de sa tête baissée sont la perfection du dessin de Raphaël. — Sa bouche a le sourire d'un pieux contentement. La Vierge pose ses pieds sur les nuages avec aplomb; elle est faite pour y être. La Sainte se tient près d'elle, des nuages la soutiennent aussi; mais son humilité lui fait craindre d'y poser ses genoux.

Les deux anges qui sont au bas du tableau, ont toute la grâce du Corrége unie à la pureté de Raphaël. — L'un deux a son coude appuyé sur une table, sa tête se repose sur sa main, et le raccourci de cette main est charmant; ses yeux sont levés au ciel, il est en contemplation et pourtant garde dans sa physionomie toute la candeur de l'enfance. L'autre bras est étendu sur la table. — L'ange qui est près de lui, a les deux mains croisées et posées sur la même table, il a le regard perdu et tout à fait enfantin. La beauté de leur carnation est digne de celle du dessin; le coloris de ces deux anges a plus de

chaleur que celui des autres figures. — Ils se trouvent tous deux sur le premier plan. L'ensemble de ce tableau a quelque chose d'unique. Il est saint dans toute la force du terme. Heureuse la ville qui peut se vanter de posséder un tel chef-d'œuvre! — C'est un de ces monuments qui font aimer les lieux où ils résident. — Gloire au pinceau de Raphaël, et souvenir durable à la galerie de Dresde!

LA MADELAINE DU CORRÉGE.

Lorsqu'on s'en approche, on ne peut plus s'en détacher: elle a tant d'attrait, tant de naiveté; on y découvre à tout moment de nouvelles grâces; au fini d'une miniature, ce tableau réunit la beauté d'un grand pinceau. — On n'a pas besoin de demander ce qu'elle lit: son recueillement l'annonce. Elle n'a plus l'air de la pécheresse; le repentir a lavé ses fautes, ses larmes ont rendu à sa physionomie la candeur de l'adolescence: elle se repose de ses fautes passées et se reposé en Dieu. — Tout dans son attitude exprime la tranquillité. Elle est étendue sur l'herbe, dans une grotte: une seule draperie la couvre et laisse voir le haut de son corps et ses bras entièrement nus. Ses pieds le sont aussi. Mais elle n'étale pas ses charmes comme autrefois: ce désordre dans son vêtement semble être aujourd'hui l'effet de la négligence. Quelle beauté de carnation! — La lumière vient de la droite, elle donne en premier sur le bras de la Sainte; sa tête est appuyée sur ce bras, dont la main est presque cachée par ses cheveux blonds et onduleux. — Les demi-teintes du corps sont admirables. Toute la tête est aussi en demi-teinte. Le haut de ses joues seules est légèrement éclairé: on n'y trouve

point la manière du Corrége; c'est le dessin le plus pur et digne d'Annibal Carrache. — L'ombre du cou continue sur le sein droit et s'arrondit sur l'épaule gauche. L'ombre portée du livre, sur le dessous du coude, ainsi que toutes les autres ombres de cette figure, font ressortir la fraîcheur de la carnation, qui est transparente. — On n'y voit presque pas de noir, point de blanc; tout se confond, tout s'accorde. Les doigts de la main gauche sont peut-être un peu trop longs. La draperie est bleu foncé, elle est large et tombe avec grâce de la tête de la Madelaine sur son dos en couvrant tout son corps jusqu'aux pieds. Un vase est à côté d'elle. C'est un tableau de chevalet. La copie de Dietrich est bien *une copie!* — Combien on a de peine à se détacher d'un tableau qui porte l'empreinte du génie, réunie à celle de la grâce!

PORTRAIT DE MICKIEWICZ.

Quel est cet homme dont le front semble couronné de regrets même au milieu des festins et des fêtes? Serait-il isolé sur la terre? Non..... car des regards amis se dirigent vers lui, et y restent attachés comme s'il était le foyer dont ils réfléchissent la lumière. Serait-il fatigué de la vie?..... Son regard est triste, son sourire sardonique..... Est-il, comme Byron, le but que la passion et l'envie ont choisi pour lancer leurs traits? Est-ce une lyre brisée qui ne rend plus de sons? ou bien, comme une lourde chaîne sur des mains captives, le remords ne pèse-t-il point sur ses pensées? — Mais non, son âme est libre et pure. L'aspect de la vertu est pour lui sans reproche. Une action noble, un sacrifice généreux, tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, l'attendrit et l'exalte. Une harmonie touchante et sublime le pénètre d'une sainte joie..... *sainte,* car elle est mélancolique. Son âme se repose alors; son génie s'abreuve d'accords mélodieux; il devient lui-même tout harmonie; mais un mot est proféré et sa joie s'est éteinte. Ses yeux se sont fixés immobiles sur l'objet qu'ils regardaient avec intérêt; une vive rougeur brille sur ses joues..... C'est la clarté

d'un volcan, rouge, subite et solennelle. Quel est donc ce mot si puissant? — Est-ce la parole qu'une fée a prononcée à sa naissance, et qui doit aujourd'hui changer ses destinées?

J'interroge..... quelqu'un vient de nommer devant lui une terre étrangère..... *étrangère* pour nous .... sacrée pour lui. C'est là où sa mère a essuyé sa première larme; c'est là où pour la première fois son cœur a aimé, où les traditions ont bercé son génie, où la pensée et la patrie en ont fait un poëte!

Que de sentiments, que de souvenirs, que de vie dans un mot! — Le jeune sauvage, transporté en Europe, aperçoit une plante de son île; il s'élance sur elle, en criant: O taïti! o taïti! Il l'embrasse et ne peut s'en détacher. Ainsi l'âme de l'étranger a répété le nom de sa terre natale. — Le vent de la Lithuanie a fait vibrer les cordes de cette harpe éolienne..... Alors le barde des forêts entonne le chant des forêts. — Il répand autour de lui sa pensée et son âme. Il s'adresse à tout indistinctement; il ne voit près de lui que des frères. Ses expressions sont concises, passionnées, énergiques; et la patrie attentive écoute ces sons lointains; elle recueille ces révélations poëtiques, et s'enorgueillit de ce talent indigène, car elle est seule toujours, partout, le foyer qui l'éclaire et l'échauffe; c'est la colonne de lumière qui conduisait le peuple de Dieu dans le désert; c'est le feu de la mère patrie que les colonies grecques emportaient dans des terres étrangères.

Remarque. Ce portrait a été écrit à Moscou en 1828. Ceux qui se rappellent cette époque, n'auront pas oublié l'accueil que fit la haute société de la vieille capitale au poëte polonais. Les jeunes auteurs russes lui adressèrent des vers. Mickiewicz continua ses relations avec ses amis de Moscou, jusqu'au moment où sa position dans l'émigration polonaise le porta à rompre ces liens, et le sépara de

ceux qui avaient tant admiré son grand talent poétique et même le sentiment qui l'inspirait. Mickiewicz dédia à la P^sse Z. V. sa pièce de vers *La Chambre grecque* (Pokój Grecki). En envoyant à la Princesse le recueil de ses sonnets sur la Crimée, il fit pour elle une gracieuse épître, qu'il traduisit lui-même en français :

O Poésie ! tu n'es pas l'art de peindre ! Quand je veux peindre, pourquoi mes pensées ne peuvent-elles paraître qu'à travers les paroles d'une langue étrangère, comme les prisonniers à travers les barreaux de fer qui cachent et défigurent leurs traits.

O Poésie ! tu n'es pas l'art de chanter, car mes sentiments n'ont pas la voix qui puisse être comprise : ils sont comme des ruisseaux souterrains dont personne n'entend jamais le bruit.

O Poésie ingrate ! tu n'es pas même l'art d'écrire : j'ai écrit des vers et je lui offre ces feuilles. Elle n'y verra que des signes incompréhensibles, que des notes d'une musique qui, hélas ! ne sera jamais exécutée.

A LA PRINCESSE M. V. NÉE R.

O Toi, qui vins te reposer dans ma demeure! Toi que je n'ai connue que pendant trois jours et que j'ai nommée mon amie! Le reflet de ton image est resté dans mon âme. Mes yeux te voient encore: ta haute taille se déploie devant moi comme une grande pensée et tes mouvements gracieux me semblent former la mélodie que les anciens prêtaient aux étoiles du ciel. Tu as les yeux, la chevelure et le teint d'une fille du Gange, et ta vie, comme la sienne, porte le sceau du devoir et du sacrifice. Tu es jeune.... et cependant le passé dans ton existence s'est entièrement détaché du présent; le jour a cessé pour toi, et une douce soirée n'a point amené la sombre nuit. — Elle est venue comme l'hiver de nos climats; et la terre, encore brûlante, s'est couverte de neige.... Autrefois, me disais-tu, ma voix était sonore, mais les souffrances l'ont éteinte.... Et cependant j'ai entendu tes chants: ils durent encore; ils ne cesseront jamais; car tes paroles, ta jeunesse, ton regard ont des sons qui retentissent dans l'avenir. — Comme tu nous écoutais, quand nous formions des chœurs autour de toi!... *encore, encore*, répétais-tu sans cesse, *encore*!... demain, ni jamais, je n'enten-

drai plus de musique.... Mais aujourd'hui tu me demandes ta harpe: appuie-la sur ton cœur brisé, fais vibrer ses cordes, et que chaque son, chaque accord soit comme la voix d'un ami. Enveloppe-toi bien d'harmonie, respire-la, chante, chante toujours.... Ta vie n'est-elle pas un hymne?

SUR LA FÊTE DU CACTUS GRANDIFLORA
DANS LE JARDINET DE CASCIANI A ROME.

On célèbre la naissance des roses dans la vallée de Cachemire, et les réjouissances qui leur sont consacrées durent autant que la saison de ces fleurs élégantes. — J'assistai aussi hier à la fête d'une fleur; mais sa durée fut courte, comme l'existence de la reine de cette fête. — Un Romain qui aime les beaux vers et cultive les plantes rares, réunit tous les ans ses amis pour voir naître et mourir une fleur de son jardin, beauté d'une seule nuit. Elle s'ouvre au moment où la cloche appelle les hommes à la prière de Marie, et se développe par degré à mesure que la nuit avance: son parfum, semblable à celui de l'héliotrope, devient de plus en plus suave. Cette nuit est pour elle une saison tout entière. — Belle dès sa naissance comme la première épouse, elle se hâte de déployer toutes ses grâces pour se graver à jamais dans le souvenir. — Sa corolle est formée de feuilles blanches et satinées; ses étamines s'échappent en panaches délicats du milieu de ce vase frais, et son calice de feuilles d'or couronne comme une gloire sa blanche corolle! La

plante qui l'a fait naître, ne produit pas de feuillage: ce sont des tiges rampantes qui semblent s'éloigner d'elle avec respect, et s'élèvent en serpentant le long d'un mur, comme si elles allaient s'enorgueillissant de leur belle création. Tel était le cortége des Tritons autour de Vénus naissante.

Le jardin où l'on fêtait hier la naissance de cette beauté d'une seule nuit, était éclairé de lampes qui nuançaient la verdure foncée des arbres. — Des flambeaux éclairaient de deux côtés la plante majestueuse. Tous les yeux étaient fixés sur elle; on ne parlait que d'elle. Comment, se disait-on, cette fleur n'a pas de lendemain! Un peintre se hâtait de fixer sur la toile ses formes et ses couleurs; l'imaginatiou du poëte l'entourait d'images et de comparaisons élégantes. Si le Dante l'avait connue, il l'aurait placée dans son paradis, comme un autel devant la Vierge. — Le savant étudiait dans sa pensée le moyen de prolonger une floraison aussi brillante que passagère et mystérieuse, et la jeune fille souriait tout bas, en pensant qu'elle eut été bien sur son chapeau de paille d'Italie.

Tandis que la famille hospitalière qui l'avait cultivée avec soin, jouissait des hommages qu'on venait lui rendre, et racontait à chacun l'histoire de la belle fleur, tous écoutaient avec intérêt cette gracieuse légende. — Elle, en attendant, continuait sa carrière, répandait tout son parfum, brillait de tout l'éclat dont la nature l'avait douée.... et, lorsqu'après plusieurs danses animées, on revint auprès de la reine de la fête, elle avait déjà perdu sa fraîcheur; son calice couleur d'or était flétri, sa corolle s'était rétrécie, la vieillesse était commencée pour elle, et l'étoile du matin était le signal

de sa fin prochaine. Alors elle ressemblait à la reine Esther qui, sortant au moment de sa retraite et ayant orné son front d'une couronne d'or pour paraître aux yeux de son sévère époux, tombe évanouie au pied du trône, pâle et décolorée. Mais aucun sceptre ne pourrait ici rendre la vie à la fleur flétrie pour toujours.

EXTRAIT D'UNE LETTRE SUR WALTER SCOTT.

Walter Scott, poëte longtemps inconnu, dont le nom était une fable, tour à tour poëte, biographe, historien, romancier, l'homme qui a le plus amusé son époque, chaste et naïf conteur, narrateur chevaleresque des vieilles histoires, bon compagnon sans apprêt, mais non pas sans art, comprenant à merveille la vieille gloire, les vieux temps, les vieux noms; Walter Scott est l'historien des trois royaumes réunis; l'historien de la joyeuse Angleterre et de la vieille Angleterre et de la vieille Ecosse. Il a relevé pour nous le château féodal, la monarchie en ruines, il a rendu la Dame blanche à son lac, il a replanté l'arbre d'Avenel, il a pleuré sur les belles mains de Marie Stuart, il a porté la robe d'Elisabeth, il a aiguisé le poignard de Sir Balfour, il a donné le bras à toutes ces jeunes filles des montagnes, passionnées avec tant de vertus, épouses si chastes, maîtresses si retenues; il a vu le village et la ville, il a été l'hôte du manoir et l'hôte de l'auberge; il a été le bienvenu dans le clan et dans le cabaret; il a fait deux parts du moyen-âge, le moyen-âge religieux, le moyen-âge féodal et guerrier, et dans ce partage il s'est fait la part du lion, prenant la première

partie, parce qu'il s'appelait Walter Scott, et prenant le reste, parce que personne n'osait y toucher après lui. Walter Scott, notre beau rêve de printemps, notre ombrage de l'été, notre repos d'automne, nos longues soirées de l'hiver, notre château en Espagne toujours tout prêt et tout construit; Walter Scott, le vagabond ménestrel, à qui la fille du logis est toujours toute prête à ouvrir la porte sans qu'il ait la peine de frapper! Que de reconnaissance lui doit le monde pour l'avoir intéressé sans fatigue, instruit sans ennui, amusé sans honte, pour lui avoir fait peur, pour l'avoir fait rire et pleurer, sans qu'il eût à rougir ni de ses larmes, ni de son rire, ni de sa peur. — Walter Scott, l'écrivain populaire et gentilhomme à la fois, aristocrate qui aime le peuple, qui se mêle à lui, qui porte son deuil, qui boit son vin, qui rit de sa joie, qui parle sa langue, qui aime de son amour, qui s'assied nonchalamment à sa table, qui se bat, qui se passionne, qui se transporte, qui s'apaise comme lui. — Tout gentilhomme que vous le savez et qu'on vous l'a dit, il a été plus populaire que Shakespeare, le fils du boucher; il a été plus compatissant pour le peuple que Shakespeare, enfant du peuple. Cherchez dans Shakespeare Jenny de la prison d'Edimbourg! Shakespeare flagelle le peuple, il le pousse à tous les excès, il le peint dans tous les extrêmes, il nous le représente toujours ivre, en colère, furibond, inconstant, aveugle. Walter Scott, au contraire, est occupé à lui donner toutes les vertus et toutes les grâces de son état. Il nous fait entrer dans sa vie intérieure, dans ses innocentes amours, dans ses croyances, dans ses superstitions, dans ses plaisirs de son foyer domestique. Ne lui reprochez donc pas d'être aristocrate, vous qui l'aimez! Il a été si indulgent, si honnête, si

bon, si impartial surtout dans les hautes questions de prééminence sociale qu'il a débattues, vous le savez, avec tant de prudence, de conviction et de bonheur. A ces causes il est arrivé chez nous à Walter Scott ce qui est arrivé à Napoléon Bonaparte. A peine mort, le vaudeville s'est emparé de son nom et de sa vie. Or vous avez pu le remarquer aussi bien que moi, quand le vaudeville s'empare d'un grand homme, il ne sait lui faire faire autre chose que de lui faire marier une petite fille avec un petit monsieur aimé par cette même fille. — Ainsi, aux Variétés, vous avez vu Voltaire marier un jardinier à celle qu'il aime; ainsi, au Vaudeville, vous avez vu le grand Frédéric marier ensemble un soldat et une paysanne; ainsi, au Palais-Royal, Walter Scott force son médecin à reconnaître aussi un mariage. Roi, philosophe ou romancier, qui que vous soyez, pourvu que vous ayez un nom à part dans les noms de ce monde, soyez tranquille, vingt-quatre heures après votre mort, le vaudeville vous changera en adjoint municipal. Dans la pièce dont il s'agit, Walter Scott, après avoir réconcilié son médecin avec sa fille, et marié Mr Jedehiah avec Mlle Cléïsbotham, monte une colline pour descendre en Italie. La toile tombe. Voilà ce que nous avons fait de Walter Scott.

LA NIOBÉ DE FLORENCE.

Les Anciens nous ont laissé deux familles de marbre: Laocoon avec ses fils et Niobé, mère orgueilleuse d'une belle génération. La voilà sous une pluie de traits aigus: elle reçoit la mort dans chacun de ses enfants; elle voit des flèches percer son fils, sa fille. Chaque blessure sur ces corps chéris est une blessure pour elle; mais immortelle, elle reste intacte au milieu de tant de victimes: cet isolement augmente son désespoir. Elle appelle ses enfants, les voudrait sauver, périr pour eux, ou bien former de toutes ces flèches une seule chaîne de mort pour elle-même et pour eux. — Combien la mort de Laocoon lui semblerait préférable: il meurt avec ses enfants: il souffre pour eux et avec eux; leurs cris s'unissent en un seul cri. Des serpents s'enroulent autour d'eux et resserrent les liens de la nature. Sur le front de ce père on lit la souffrance, le renoncement à la vie: tout en lui est éteint. Mais Niobé, dans la plénitude de la force et de l'amour, perd tout à la fois. La beauté, la vigueur ne sont pas immortelles et tombent comme des fleurs légères, balayées par le vent. Malheureuse mère! la couronne de lauriers dont tu te parais fièrement, a attiré sur toi la

foudre! — O innocent enfant! ne te cache pas sous le voile de ta mère: la vengeance, volupté des dieux, t'a choisie pour but de ses traits! L'arc qui terrassa Python, est aujourd'hui tendu contre toi. La déesse de la chasse a invité son frère à un plaisir nouveau: les vierges et les adolescents remplaceront les cerfs et les sangliers. Fille de Niobé, n'invoque pas le ciel! la réponse à ta prière est une flèche. Et ta soeur? où va-t-elle? Les plis de sa tunique flottante qui l'enveloppent comme un nuage, n'arrêteront-ils pas la flèche aiguë? Non, non, des regards étincelants sont déjà fixés sur elle, et elle tombe sans vie. — Et toi, jeune homme, ne lève point ton bras, ne cache point ta tête! Quand même ton manteau eût été un bouclier de fer, il ne te défendrait pas contre la colère des dieux: mais quel sera le destin réservé à cette mère orpheline? Elle ne peut plus vivre; mourir même est trop peu pour elle. — Le génie pittoresque et profond des Grecs a imaginé une fin conforme à ses malheurs. Pendant longtemps cette mère, dévorée par la douleur, a lancé des imprécations; elles coulaient de sa bouche comme une lave brûlante; — mais tout se tait et tout est mort autour d'elle. Niobé est devenue la mère d'une génération inanimée. Elle est comme un volcan éteint: tout mouvement, toute chaleur, toute flamme est épuisée par la terrible éruption. Elle est debout et immobile: l'amour, l'inquiétude, la gloire, l'effroi, les larmes, les paroles menaçantes, la douleur même, — tout s'est évanoui, tout est pétrifié. Niobé est comme un mont couronné de cendres, qui cache dans les nuages son cratère obscur. Ce seul orgueil lui reste. Quelle autre meilleure destinée pouvait-elle attendre? Où serait-elle mieux cachée du dieu de la lumière et de la triple Hécate?

Les jours, les nuits, l'air a été rempli pour elle de flèches aiguës. Maintenant, tel qu'un tumulus élevé en l'honneur de ses enfants, elle reste isolée, sans sentiment et à jamais stérile.

Les malheurs de Niobé me rappellent une catastrophe touchante, qui eut lieu dans la Mer Noire, non loin d'Odessa.

La femme du Consul ***, entourée de sa jeune famille, bénissait les vents favorables qui enflaient les voiles blanches et poussaient le navire vers la rive désirée. — Déja les rochers jaunâtres d'Odessa se montraient aux regards des passagers joyeux; déjà les campagnes étalaient leur verdure, et la foule curieuse souhaitait la bienvenue au vaisseau qui rentrait après un long voyage sur une route inhospitalière et déserte, lorsque soudain le ciel se couvre de nuages noirs, la mer devient livide, et des éclairs ainsi que des torches célestes étincellent au-dessus de ce catafalque mouvant, qui porte des infortunés, voués à la mort.... Mais décrire une tempête, un naufrage?... Le puis-je, quand la harpe du barde des mers résonne encore au-dessus de l'Océan, et que l'écho répète encore ces sons orageux en tout pays et en toute langue? Le sujet de mon récit est une mère, des enfants.... je dirai donc avec Corrége: *Anch' io son pittore*, et je continuerai sans crainte.

L'infortunée étrangère vient d'apprendre le sort qui l'attend. Elle s'élance sur le pont du vaisseau: ses enfants la suivent, le vent impétueux tourmente leurs vêtements et leur chevelure soyeuse qui par fois couvre entièrement leur visage; la mère, fixant sur ses filles des regards d'adieu, cherche à retenir leurs cheveux, pour qu'aucun des traits chéris ne soit dérobé à ses yeux.

Mais un choc terrible les renverse et les disperse: les enfants se précipitent vers leur mère.... l'ouragan les repousse de nouveau. Tout autour se fend et se brise: partout la mer, partout le trépas! La famille infortunée s'est encore une fois retrouvée et réunie sur les planches vacillantes: la mère jette les yeux sur ses filles chéries, sur le gouffre, sur le ciel, et le désespoir a retenti dans son âme; mais dans cette même âme une autre voix retentit: la voix de la prière. Ses yeux se portent encore sur ses enfants, sur le gouffre, sur le ciel, et cette fois avec paix et résignation. — „Mourons ensemble!“ s'écrie-t-elle: une vague fatale les sépare encore. Elle se traîne vers ses enfants, les saisit et voudrait les renfermer de nouveau dans ses entrailles. „Mourons ensemble!“ s'écrie-t-elle; puis, se dépouillant d'un long châle, elle enveloppe ses filles, les attache fortement autour de son corps et s'en forme une ceinture. Dès lors jusqu'au dernier moment, jusqu'à la dernière vague, elle pria sans cesse; les ténèbres, la mort ne lui inspirent plus de crainte. Son dernier mot fut: „Nous sommes ensemble!“ Les trois anges terrestres la portèrent au ciel à d'autres anges comme eux et à la mère du Sauveur.

VI.

OLGA.

OLGA.

CHANT PREMIER.

Les eaux du lac des Tchoudes [1]), grossies par des pluies abondantes, frappent le rivage. De longs mugissements s'échappent du sein des forêts humides qui s'étendent vers l'orient. Le vent glacé du Nord secoue jusqu'à leurs racines les saules et les bouleaux aux feuilles argentées. La mousse rougeâtre des marais s'agite sur sa tige profonde, et les herbes rampantes se soulèvent et se balancent dans l'air comme des serpents qui se chauffent au soleil. L'oiseau pêcheur parcourt d'un vol pénible l'espace qui s'étend d'une rive à l'autre; il s'élève, s'abaisse, rase les eaux du lac et se cache dans les roseaux d'une île déserte. Le ciel, obscurci par des vapeurs épaisses, semble peser sur l'horizon. Mais soudain le soleil perce les nuages, et tel que l'ange des batailles qui plane triomphant au-dessus d'un camp couvert de morts, l'astre du jour sourit au désordre de la terre.

---

1) Lac de Pskow.

La grande rivière [1]), qui arrose le pays des Krivitches, vient mêler ses ondes agitées aux sombres eaux du lac. Des bateliers, dispersés le long du rivage, suivent les débris des barques, les cordages, les planches et les rames emportés par le courant; plus loin des pêcheurs, couchés sur l'herbe auprès de leurs filets étendus, s'abandonnent au sommeil, en murmurant le nom de Pohwist [2]), maître des beaux jours et des vents. Un vieux batelier, dont la barbe blanche descend jusqu'à la ceinture, attache sa barque à un saule antique, déchiré par les orages. Sa fille, fraîche comme la baie des jardins, courageuse et adroite, s'élance à la nage pour atteindre une nacelle légère, emportée par les vents, et parvient à la ramener vers le bord. Le vieillard, attristé par d'anciens souvenirs, s'assied au pied du saule, et portant ses regards autour de lui: „O ma fille", dit-il „lumière de ma vieillesse! „le sifflement des vents, ces bruits sourds me rappellent „mon pays et la mer! Fais-moi entendre le chant du „départ! Aucun de ceux que je t'ai enseignés ne charme „autant mon oreille. Alors mon front se déride, je respire „plus légèrement, mon bras redevient vigoureux, je pour„rais encore combattre des héros!... Ainsi les dieux du „Valhalla recouvrent leur force et leur jeuneste en goû„tant de ces pommes qu'Iduna [3]) leur présente dans un „vase d'or. Je me souviens du jour où Vérémide, le „Scalde des îles, nous fit entendre pour la première fois „ce noble chant, qui depuis fut bien souvent répété sur „nos rivages. C'était pendant le mois où les bêtes fauves „rugissent dans les lieux solitaires. Nous naviguions au„tour du roc de Torga [4]) pour chercher des ces pierres

---

[1]) La Vélikaya. — [2]) Dieu slave. — [3]) L'Hébé des Scandinaves. — [4]) Torg-Hatton. Helgoland.

„transparentes [1]), dont nos femmes aiment à se parer, et „que les marchands étrangers nous achètent pour orner „les coupes des rois. Chacun de nous en avait amassé „une quantité suffisante, et nous nous dirigions déjà vers „le Sud: le tonnerre prédisait en grondant une nuit orageuse, et les échos du rivage murmuraient comme des „prisonniers enchaînés. Plus de clarté, nul moyen de „voguer; la mémoire d'un batelier, plein d'expérience, „nous aide enfin à trouver une baie, où nous mettons pied „à terre. Là s'élevait un rocher immense; nous l'escaladons, et, harassés de fatigue, nous nous étendons sur le „sol de granit, que le Normand préfère à la couche la „plus tendre. De noirs sapins formaient une sombre „couronne au-dessus de nos têtes, et delà nous dominions „la mer et le brouillard. Notre Scalde, inspiré par ses „lieux sauvages, chanta des vers sur les rochers, les forêts, „les vapeurs de la terre et les orages de la mer. Tous „ces objets se retraçaient dans ses vers comme l'histoire „du passé se retrace dans les runes. Je l'écoutais attentivement; de tout temps j'aimais la poésie, la musique; l'art de „bien parler aux hommes me paraissait digne d'envie. Mes „compagnons, que ces sons harmonieux et tristes avaient disposés au sommeil, n'entendaient plus le Scalde. Le poëte des „îles s'en indigne, et, jetant sur eux un regard de dédain, „il entonne d'une voix forte le chant du départ. Lorsque „ce chant guerrier frappa l'oreille de nos braves, presque „tous à la fois ils soulevèrent leurs têtes appesanties par „le sommeil, et, ramassant leurs armes et remettant leurs „casques, ils fixèrent sur le Scalde des regards pleins de

---

1) L'agate.

„feu.... Fais-moi donc entendre, o ma fille, ces accents „si beaux à l'oreille d'un homme du Nord."

CHANT DU SCALDE.

Dissipez-vous, sombres nuages! froide nuit, sévère nuit! Cédez au matin d'un beau jour! Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Levez-vous, voiles endormies! rames désséchées! rentrez dans la mer; coupez la vague, cédez à nos bras vigoureux.... Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Debout, debout! voilà l'heure du départ; le vent souffle; Niord[1]) repose; la gloire nous demande au sud, à l'est, au couchant. Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Ma mère, ma sœur, ma fiancée, viens attacher mon haubert, donne-moi ma lance, mon bouclier! Vous pleurez, vous m'arrêtez! Adieu, adieu! il faut partir! Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Détache, o ma bien-aimée! ce cercle qui retient ton voile; passe-le sur mon bras droit: il me défendra de la lance ennemie! Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Je suis pauvre aujourd'hui, je serai riche alors! Je te rapporterai de l'ambre, de l'or, des vêtements rayés de mille couleurs. Tu seras fière envers tes compagnes. Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Heureuses, diront-elles, la sœur, la mère, la fiancée d'un héros! L'or et la victoire me rendront beau comme Balder[2]); mon casque sera riche et luisant, et je porterai sous mon armure une tunique de peau de daim. Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Comme les cris des matelots sont perçants et joyeux!... Vois nos guerriers courir vers le rivage.... Adieu, ma mère! prends soin de ma fiancée! Adieu, je pars! Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

Les courroies sont tendues, les mâts sont debout, les avirons se meuvent, les Scaldes entonnent leurs chants! L'écho des rochers répond encore; il se tait. Voguons mes frères, l'Océan est à nous!

Allons, amis, au-delà des écueils! allons trouver des terres où l'on ne voit ni tombes, ni demeures, et que l'œil de l'oiseau n'a jamais mesurées. Voguons, mes frères, l'Océan est à nous!

---

1) Eole Scandinave. — 2) Mars Scandinave.

Deux guerriers sortent de la forêt; les chants de la jeune fille arrêtent leurs pas. Ils écoutent. L'un d'eux porte en tête un casque, surmonté d'un cimier qui se termine en pointe. Sa barbe blonde et onduleuse se joue autour de ses lèvres vermeilles, comme la feuille jaunie par l'automne autour de la grappe du sorbier. De longs cheveux s'échappent en boucles touffues de dessous son casque; sa tunique de drap est agraffée par des pointes de métal; un poignard à manche recourbé est passé dans sa ceinture; il tient un arc dans sa main. L'autre, plus âgé, vêtu de brun, armé d'un javelot, porte sur son épaule un carquois rempli de flèches. Son casque est rond, sans ornement; une barbe grise couvre sa large poitrine. Le chant héroïque de la jeune fille retrace à leur imagination les usages de ces hommes du Nord, dont le sang coule dans leurs veines. Chaque strophe de ce chant se grave dans la mémoire du plus jeune, et y réveille le souvenir des récits qu'on lui fit dans son enfance.

Cependant une troupe de chasseurs montés sur de petits chevaux, pleins de force et de feu, s'élancent de la forêt et couvrent en peu d'instants le rivage du lac. Les portes crient; les claies s'ouvrent; des femmes, des enfants sortent en foule de leurs demeures. Les vieillards, accablés par les ans, passent leurs têtes dans les ouvertures qui donnent le jour à leurs chaumières, et demandent la cause d'un pareil tumulte. Les pêcheurs, étendus sur la rive, se réveillent effrayés. „Qu'est-ce donc ?“ s'écrient-ils; „Stribog, le père des ouragans, vient-il renverser nos chaumières ?“ — „O de par Youmala !“ s'écrie un Tchoude en se frottant les yeux, „c'est la garde de „Novgorod! Elle vient lever un tribut sur nous.... un „écureuil par feu; peut-être aussi par frère!. . Il nous

„faut quitter nos filets et perdre quelques journées à pour-„suivre de branche en branche, d'arbre en arbre, ces „malins animaux qui se jouent de notre peine comme „des esprits ennemis des hommes. Depuis longtemps les „Varègues ne sont venus dans nos contrées. Le tribut „sera plus fort!.... Il fut un temps où les Krivitches, „les Tchoudes, les Slaves ne connaissaient pas de maî-„tres!"

— „Et qui donc a ramené chez nous ces fiers Varègues, „ces *défenseurs* qui nous oppriment!" dit un jeune pê-cheur. „C'est vous, vieillards! c'est vous seuls," répétè-rent aussitôt d'autres voix. Et une vive querelle s'éleva parmi eux. „Silence, mes frères, silence!" reprit un an-cien de la tribu: „on pourrait nous entendre; une flèche „lancée, une parole dite ne se reprennent plus. L'arbre „a étendu ses racines dans la terre. Elles sont fortes et „profondes." Plus d'un soupir suivit ces mots. Calmes, sérieux et les bras croisés, ces hommes attendirent en silence les ordres de leurs maîtres.

D'autres souvenirs remplirent alors l'âme du vieux batelier; au son de leur cor d'airain, à leurs armes, à leur langage, il a reconnu des Normands. Des larmes coulent sur ses joues sillonnées par l'âge et les hivers. Il songe à Trouvor [1], au temps de sa jeunesse, au temps des combats. Sa fille est près de lui, immobile, inter-dite.... Est-ce la crainte ou la joie qui fait palpiter son cœur? Jamais encore elle n'a vu un si grand nom-bre d'hommes armés et de chevaux. „Dieu blanc!" [2]) se dit-elle, „qui sont ces guerriers?" — Le jeune chas-seur aborde le vieillard, et sa fille intimidée se cache

[1]) Frère de Rurik. — [2]) Dieu suprême.

derrière son père pour se dérober aux regards de l'étranger. „A tes vêtements," dit-il au batelier," à tes cheveux soignés et longs, je le vois, tu n'es point Slave." — „Tu l'as dit," reprend le vieillard; je suis Varègue. Trouvor me nommait son champion fidèle. Lorsque les trois „fils de Roulaf passèrent la mer pour se rendre dans ce „pays de plaines et de forêts, je suivis mon chef bien-„aimé. Il établit son séjour sur le bord escarpé de la „Skhodnitza, près des collines d'où jaillissent les sources „nommées *Slaves*. Entouré d'ennemis, craignant pour les „jours de mon maître, au milieu d'un peuple sauvage, „qui se défiait de nous après s'être donné à nous, je ne „connus le repos que lorsqu'il cessa de vivre, et je connus „en même temps la douleur amère." — Il se tut et versa des larmes. „Vieillard!" dit le jeune chasseur, tu as „porté les armes de Trouvor et tu pleures comme une „femme. Calme ta peine: je suis le neveu de ton maî-„tre; viens me servir. Je serai et ton chef et ton frère!" — A ces mots les joues pâles du vieux Normand se colorent d'une rougeur soudaine. Tels on voit dans l'hiver des feux s'allumer sur une plaine couverte de neige. „Noble „race d'Odin!" s'écrie-t-il, „sang pur des héros!..." Et il pressait les mains d'Igor sur son cœur ému. Le fils de Rurik, avide de récits, lui adresse mille questions sur l'histoire de sa vie. „Asseyons-nous," dit-il; „viens aussi, „jeune fille à la voix touchante. Pourquoi te cacher? „pourquoi me craindre? Viens te placer auprès de moi. „Mon arc te fait-il peur? le voilà loin de moi." La jeune fille rougit et, saisissant l'arc qu'il avait jeté sur l'herbe, elle le pose entre elle et Igor, et se place à ses côtés.

— „Tu veux donc entendre le récit de ma vie, o fils „de Rurik!“ dit le vieillard; „c'est l'histoire d'un soldat, „d'un Normand. Je passai toute ma jeunesse sur les vas-„tes mers; dans les combats ma place était toujours auprès „des plus hardis. Si notre roi de mer [1]) nous ordonnait „d'abattre une tour ennnemie, j'étais le premier à y mettre „le feu.“ Qui ne combat point, peut dormir“, disent nos braves. „Aussi, quand nous étions forcés de demeurer dans „nos ports, soit pour radouber nos barques, soit pour atten-„dre la saison propice aux navigateurs, je passais des jours „entiers livré au sommeil. Mais quand mes joyeux compa-„gnons donnaient le signal d'un prochain départ, le repos „me devenait odieux; je ne quittais plus mon casque, et le „foyer de mon père n'était plus pour moi qu'une prison. „Cependant lorsque mon bon vieillard, instruit dans l'art „des Scaldes, retrouvait sa voix et ses forces pour me „conter les exploits des fils d'Odin dans les mers d'occi-„dent et du sud, j'oubliais la honte du repos; ma poi-„trine palpitait sous ma pesante armure, et en écoutant „ces récits des temps passés, je croyais partager la gloire „de nos pères.

„Mon père avait vu plus d'une fois cette contrée [2]), „riche en chevaux, d'une race si noble que les Valky-„ries [3]), avec leurs cuirasses bleuâtres comme la mer, n'au-„raient pas dédaigné de les monter. C'est dans cette même „contrée que des spectres blancs enlèvent les bergers et „les enfants qui viennent de naître, et font entendre dans „les cavernes tous les sons de la terre [4]). Connais-tu,

---

1) Chef des pirates Normands sur mer. — 2) La Frise.
3) Déesses qu'Odin envoyait pour choisir les morts dans les combats.
4) Chant populaire de l'Ecosse. Walter Scott p. 120, vol. 3.

„fils de Rurik, l'histoire d'un roi géant [1]), qui défendait „seul les terres de l'ouest et du sud?.... Ses yeux „étaient comme deux soleils, voyant la nuit comme le „jour; il se transportait aussi vite que l'ouragan de l'est „à l'ouest, du nord au midi. Ennemi implacable d'Odin, „il était aussi terrible que lui dans les combats, et comme „lui possédait l'art de la magie. Lorsqu'il voulait avoir „la paix avec ses ennemis, il traçait des runes avec le „pommeau d'une épée enchantée, et ces mêmes ennemis „devenaient ses frères. Il possédait un château d'or et des „bains où il nageait entouré de son peuple. Enfin il „était si plein d'orgueil qu'il portait le nom de roi de „l'ouest, comme si le soleil eût demeuré dans ses terres. „Tous ces récits je les tiens de mon père, qui avait par- „couru bien des contrées et vu bien des hommes; sa mé- „moire était comme une pierre sépulcrale du champ de „Mora [2]), conservant des noms et des histoires pour ceux „qui succèdent aux témoins des faits anciens. Mon père „me vantait souvent les grandes îles, où les femmes sont „blanches et belles comme Freya [3]) aux larmes d'or; où „les hommes ont les bras nerveux, la barbe courte et la „chevelure blonde ainsi que les enfants des neiges. Ces „peuples aiment les jeux sanguinaires et se glorifient „comme nous de sourire en mourant. Ils célèbrent, dit- „on, dans leurs chansons le nom de notre Odin, et cepen- „dant ils adorent d'autres dieux que nous. Leurs Ases „terrestres sont enfermés après leur mort dans des tombes, „dont chacune contient autant de richesses que le vaisseau „d'un roi de mer. Aussi nos chefs ne laissèrent-ils point „se ternir dans l'ombre des trésors moins utiles aux morts

---

[1]) Charlemagne. — [2]) Près d'Upsal. — [3]) Déesse de l'amour.

„qu'aux vivants. Combien de nos braves étaient partis „de leurs foyers, couverts de vieilles armures usées, et sont „revenus des grandes îles, revêtus de cottes de mailles „plus brillantes que le granit, et chargés d'une telle „quantité d'or que le poids en surpassait de beaucoup „celui du fer qu'ils portaient sur eux; mais lorsque nos „guerriers connurent la fertile contrée des Francs, c'est „elle qui devint leur Valhalla sur la terre. Je me sou„viens que plus d'une fois dans mon enfance ma mère „fit cesser mes larmes en me promettant de me faire voir „un jour ce pays, où les fruits, ainsi que les mamelles de „la chèvre d'Odin, sont remplis d'une boisson qui fait „couler la joie dans tous les sens. Je l'ai vue depuis, „cette terre tant vantée; j'y ai combattu maintes fois, et „je me suis abreuvé de cette liqueur vermeille que les „Francs savent extraire du raisin O fils de Rurik! rien „ne peut se comparer à cette boisson, ni la fumée eni„vrante des Vendes de la mer, ni la boisson fermentée „des Normands et des Slaves, ni même la liqueur aimée „des fiers Danois et des dieux. Elle est digne, en vérité, „de la coupe d'Odin.“

— „Et pourquoi,“ dit Igor, „mon père n'a-t-il pas „été s'établir dans cette terre chérie des Normands?“

— „Ton père,“ reprit le batelier, „était sage et prudent: „il savait“.... et s'arrêtant à ces mots, le vieillard porta „des regards mystérieux autour de lui: „Rurik savait, continua-t-il à voix basse, „que la contrée des Francs ne „fut pas toujours sans danger pour les fils du Nord. Ils „ont leurs dieux terrestres dans de riches cercueils, com„me les insulaires de l'ouest; et ces morts ont été plus „d'une fois les défenseurs de leurs cités. Mon père en

„vit un sortir de sa caisse mortuaire, que les druides „Francs avaient suspendue aux créneaux d'une ville. C'était „un squelette gigantesque: il jetait sur nos guerriers des „ossements humains, qui, comme des javelots, perçaient „les armures de fer. Ce champion des sépulcres sut met- „tre en déroute une troupe et un chef jusqu'alors invin- „cibles. [1])

— „Ainsi donc,“ dit Igor, nos pères n'ont pas toujours „été vainqueurs!“ — Toujours, partout!“ repartit le vieil- „lard; mais que peuvent les armes contre la sorcellerie? „Chaque fois que ces dieux ou sorciers nous ont laissé „combattre des corps comme les nôtres, de par Asa-Thor, „nos boucliers nous étaient inutiles et la main droite était „la seule qui agissait. Il fallait voir la terreur des Francs „lorsqu'ils apercevaient nos barques et nos armures bleu- „âtres; les côtes devenaient alors désertes comme la mer. „Mais leurs fleuves hospitaliers nous portaient de ville en „ville, de château en château, et nos barques s'enfon- „çaient sous le poids de nos prisonniers et d'un bu- „tin toujours croissant. En vain les druides chrétiens „fuyaient-ils, emportant les richesses sacrées; en vain „ils les enfouissaient dans la terre: ni la terre, ni la „fuite ne pouvaient les sauver des enfants d'Odin. Par „fois ces prêtres s'enfermaient avec des rois et des sol- „dats, dans les murs qui entouraient leurs temples; ils „nous lançaient du haut des tours des flèches, des pier- „res, des matières brûlantes. Eh bien! ces flèches ser- „vaient d'ornements à nos casques. Leurs pierres re- „haussaient notre champ de bataille et nous rappro- „chaient d'eux; et leur feu liquide, n'atteignant que nos

[1]) Miracle de St Martin à Tours.

„morts, leur servait de sépulture. Lorsque nos braves „avaient assez fourni aux repas des loups de cette contrée, „ils préparaient de splendides festins pour eux-mêmes, „sur les débris fumants des murailles incendiées. Et certes, „ce foyer en valait bien un autre! Mille coupes d'or, „enlevées dans les temples, passaient alors de main en „main, remplies d'un vin vermeil et doux comme le sang „d'un ennemi.“

— „Ton premier chef,“ interrompit Igor, „fut-il mon „père, ou Trouvor?“

— „Non, non,“ dit le batelier, „alors ton père et „ton parent n'avaient point encore de barques, ni de „troupes, et ils obéissaient eux-mêmes à un roi de mer. „Mais patience, jeune homme, tu sauras toute chose en „son temps. Ecoute-moi; ce ne sont pas les faits de nos „vieillards que je vais te conter; ce sont mes propres ex„ploits, ceux de mes frères; et je les vois encore dans ma „mémoire aussi clairement que je verrais des combattants „sur une vaste plaine, sans montagnes, ni forêts. — Un „héros du Nord, reprit-il, la terreur des terres et „des mers, ravageait la riche contrée des Francs; nos „rochers et nos forêts avaient appris à répéter le nom „d'Hasting, des Scaldes qui chantaient sa gloire. Sou„vent ses champions se rendaient sur nos côtes pour „recruter des jeunes combattants. L'un deux, s'étant „moqué de ma courte chevelure, je le défiai au combat; „mon courage lui plut: il devint mon frère d'armes; „chacun de nous se fit une blessure au bras et notre „sang fut mêlé en signe d'alliance. Dès lors je partageai „son destin; mon père me donna une armure, un bouclier „et un bateau. Deux de mes frères s'unirent à moi, et „plusieurs Suédois de ma contrée équipèrent leurs barques

„et suivirent avec nous les hommes d'Hasting, dont le nom „seul remplissait de confiance et de force comme la vue „d'un étendard. Ce voyage fut un vol d'oiseau; en peu „de jours nos barques légères joignirent la flotte d'Hasting „et se perdirent au milieu d'elle comme un fleuve se „perd dans l'Océan.“

— „Cet Hasting, interrompit vivement Igor, était-il „d'une taille gigantesque?“

— „Il était grand comme toi,“ répondit le batelier: „mais ses épaules pouvaient soutenir deux guerriers armés. „Ses yeux étaient terribles comme ceux de Thor, lorsqu'ils „regardent le serpent au souffle empoisonné; et ses sour- „cils épais et toujours froncés, rappelaient nos sombres „forêts suspendues sur les abîmes. Sa pensée était comme „la terre profonde, une source inépuisable de nourriture „et de richesse. La première fois que je le vis (c'était „le soir), il était assis sur le dos d'une barque renversée „dans le sable, et, entouré de ses frères d'armes, il leur „montrait les étoiles du ciel et les nommait chacune par „leur nom. Jamais je n'oublierai cette première leçon d'un „héros. Toute la nuit, pendant mon sommeil, il me sem- „blait que je volais dans l'espace, au milieu d'une armée „d'étoiles qui jetaient sur moi des étincelles, et la figure „d'Hasting se présentait aussi devant moi comme une „constellation.“

— „Cet Hasting,“ reprit Igor, „racontait-il beaucoup „d'histoires, beaucoup de traits glorieux?“

— „On l'entendait rarement parler de lui-même,“ dit le vieillard, „mais lorsqu'il faisait un récit, il ne „s'effaçait jamais de la mémoire; il ne se vantait pas „comme tant d'autres, de ne jamais boire auprès d'un foyer, „mais bien de ne s'être enivré que dans une coupe faite

„du crâne de son plus cruel ennemi. Jamais il n'avait „aimé, disait-il, que les filles des chefs puissants tués de „sa propre main; et ces vierges orphelines le caressaient „aussi bien que s'il ne les avait point privées d'un père. „Lorsque nous arrivâmes sur la côte des Francs, Hasting „revenait d'une expédition glorieuse; tous ses guerriers re- „gorgeaient d'or, et se plaisaient à étaler leur butin: quant „à nous, venus trop tard, nous passions nos journées dans „l'inaction et l'ennui. Nous abreuver d'un jus de pommes, „produit de cette contrée, était notre unique plaisir; mais „cette boisson ne nous enivrait pas, et boire sans ivresse „est une jouissance d'enfant. Un jour quelques prisonniers „Francs tentèrent de s'évader: ce fut le signal d'un mas- „sacre dont je n'avais eu jusque-là aucune idée, et mon „premier cri de guerre fut un cri de rage. La fureur „des champions d'Hasting nous gagna tous à la fois. „Nous frappions indistinctement les hommes, les femmes, „les arbres et les pierres; rien ne restait debout devant „nos yeux, et le sang et le feu nous suivaient comme des „torrents. Je me souviens encore maintenant de cette „frénésie inexplicable qui s'empara de tous mes sens: elle „ressemblait presque à de la joie. Mais c'est surtout dans „les terres du Sud, que je l'éprouvais dans toute sa force. „Le soleil y brûle comme un incendie, il pénètre, il irrite; „la colère y était devenue pour moi un état habituel.

— „Oui, oui, batelier!“ dit Igor, „parle-moi du Sud! Parle-moi de cette grande cité où l'on dit que les palais sont d'or, les rues couvertes de tapis rouges et les vête-ments des seigneurs étincelants comme un ciel étoilé! Nos marchands de Kiew nous en disent tant de merveilles! [1])

---

[1]) Igor parle ici de Byzance.

— „Tu veux parler d'une autre contrée, fils de Rurik! Les marchands de Kiew n'ont aucune idée des terres où nos braves ont combattu. Il faut être Normand pour franchir l'Océan dans toute sa longueur. De par Odin et Niord! les Slaves n'ont jamais connu l'Océan!"

— „Et quel est donc cet autre Midi?" interrompit Igor.

— „Cet autre Midi,... ce sont des terres impéné-„trables pour tout autre peuple que pour les enfants „d'Odin." Et le vieillard, après avoir murmuré quelques paroles contre l'impatience de la jeunesse, continua son récit: „Il est un pays au-delà de l'Océan [1]), où le „soleil lance des traits ardents, où les forêts répandent „des parfums, où les arbres portent des fruits d'or. Cette „terre est habitée par deux peuples. Les uns abattus, „opprimés; les autres forts et puissants [2]). Ceux-ci enve-„loppent leurs têtes sans chevelure d'étoffes bigarrées. „Leurs femmes vivent prisonnières dans des treillages „d'or. Elles y respirent la vapeur des fontaines. Leurs „anciens connaissent la magie, étudient les étoiles du ciel „et guérissent les malades. On dit que ces hommes sin-„guliers boivent du feu dans leurs festins. Sur leurs „drapeaux et leurs armures on voit des runes mystérieuses. „Ils se servirent d'abord contre nous de ces caractères „magiques; mais alors Hasting ne nous commandait pas; „lorsqu'il parut, ces têtes sans chevelure eurent en vain „recours à leurs ruses de sorciers."

— „Pourquoi donc," dit Igor, „alliez-vous dans cette „contrée sans ce héros plein de science?"

— „Hasting," reprit le batelier," après avoir trois fois „rougi les fleuves des Francs, et trois fois abattu leurs

---

[1]) L'Espagne. — [2]) Les Maures en Espagne.

„maisons par la grêle d'Odin, avait laissé les vautours „et les loups guerroyer dans leurs plaines couvertes de „morts, et s'était rendu dans ses foyers. Mon frère d'armes „avait pris sa place au banquet de l'Exterminateur [1]). C'est „pourquoi moi et mes frères, nous combattions alors sous „la bannière d'un autre chef. Pour la première fois je „voguais sur la grande mer. — Comme le vaste Océan „me parut beau! Je humais cet air libre, et j'oubliais „qu'il y eût des terres dans le monde. Mais le désir du „pillage me saisit de nouveau à la vue de la côte. Les „peuples, à face brune, possèdent là une belle cité [2]), „brillante de mille couleurs, chargée de runes dorées et „ombragée de fleurs, hautes et touffues comme nos sapins „et nos chênes.

— „Et Hasting?" interrompit Igor.

— „Hasting était loin; je te l'ai déjà dit, fils de Rurik! „Tu ne veux donc entendre parler que des exploits d'un „seul?"

— „Oui," reprit Igor, les hauts faits d'un héros plaisent „à mon oreille. J'aime mieux suivre le vol d'un aigle „que celui d'un troupeau de cygnes."

— „Ton parent n'était pas comme toi, murmura le „vieillard. Trouvor aimait à m'entendre conter les histoires „de ma vie; il me faisait redire souvent les exploits de „ma jeunesse, et n'interrompait pas mes récits. — Le Varègue se tut, et après s'être recueilli pendant quelques instants: „Hasting (puisqu'il ne faut te parler que de lui), „Hasting se retrouvait sur la plage des Francs, lorsque „nous nous réunîmes à lui de nouveau; alors j'avais déjà

---

1) Les guerriers morts en combattant étaient reçus à la table d'Odin.
2) Séville.

„une barbe touffue; mais avec ton impatience, jeune „homme, il me faut franchir bien des années et passer „sous silence bien des combats glorieux. Ainsi donc, le „Danois nous dit un jour: allons piller la grande ville „du Sud [1]). Cet appel du chef fut répété par tous avec „transport, et nous voilà voguant dans les grandes mers. „Après vingt nuits de navigation, les rayons du soleil „levant dardèrent en face sur nos visages, et nous voilà „dans le détroit qui réunit l'Océan à la mer du Sud. Les „têtes sans chevelure ne nous attendaient pas. Leurs „villages et leurs temples tombaient sous nos coups comme „les arbres de nos forêts sous la hache du bûcheron. Toute „la rive, les îles voisines et les plaines sèches et brûlantes „de la côte opposée, entendirent notre cri de guerre, et „le nom terrible d'Hasting et le sifflement de nos flèches. „En avant,“ nous dit un soir le chef,“ en avant! La „grande ville est plus loin [2])! Les femmes marines nous „invitent à un nouveau pillage. Les entendez-vous qui „hurlent avec les vents?“ — „En avant, répondirent les „hommes et les échos. Nous ne fûmes pas longtemps sans „découvrir les hautes murailles de la grande ville, de cette „riche fiancée des fils du Nord. Car depuis longtemps tous „les époux venus du Nord s'enrichissent de sa dot. C'était „la nuit: on descend sur la plage: Hasting seul dans une „barque légère va examiner le port et les murailles que la „lune éclairait faiblement; et à son retour il nous dit: Mes „enfants, nous n'irons point escalader ces murs: ils sont „forts et leurs tours sont des géants qui nous défient. De „la ruse! et tout ira bien.“ Dès la pointe du jour un vieillard Danois et un Scalde, qui savaient les langues

1) Rome. — 2) C'était Luna en Toscane.

du Sud, vont trouver le gouverneur et lui demandent l'hospitalité pour des navigateurs du Nord, battus par la tempête, épuisés de fatigue. „Notre chef malade touche „à son dernier moment,“ lui dirent-ils: „il a vécu long- „temps parmi des Chrétiens; il aime leur culte et veut, „avant de mourir, que vos prêtres l'arrosent de l'eau „sacrée de vos temples.“

— Qu'il vienne“, répondirent le chef et ceux qui l'en- „touraient; et puisse son exemple toucher les cœurs de ses „compagnons!“ — Cette réponse, au retour des envoyés, excita parmi nous de grands éclats de rire. Nous fîmes à la hâte un brancard de rames et de branches, et Hasting s'étendit dessus, composant son visage de manière à tromper le plus rusé. Nous entrons dans le port: le gouverneur, les prêtres et une foule de peuple nous reçoivent sur le rivage. On porte le faux malade auprès d'une fontaine d'où s'élevait la statue d'une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras et couronnée d'étoiles en or. Le prêtre chrétien lève les yeux vers elle, récite de longues prières, verse de l'eau sur la tête d'Hasting et lui fait sur le corps plusieurs signes magiques. Après cette cérémonie le peuple, murmurant certaines paroles, comme des essaims de mouches qui bourdonnent autour d'un tonneau d'hydromel, nous conduisit dans un château inhabité sur le bord de la mer, et nous laissa en liberté. Hasting, notre sage Hasting, fatigué de la contrainte qu'il avait endurée sur son brancard, se lève, se secoue comme un loup inondé de pluie, et nous déclare qu'on doit répandre la nouvelle de sa mort. „Va,“ dit-il au Scalde, va trouver le gouverneur et dis-lui: „Notre „chef n'est plus; tu dois accomplir le vœu d'un mourant; „ses dernières paroles furent: Je meurs Chrétien: je de-

„mande à mes nouveaux frères d'être inhumé dans un „des temples de la ville. Je veux que mes fidèles com-„pagnons me portent dans ma dernière demeure, et qu'ils „ne s'éloignent de moi que lorsque la pierre de la tombe „m'aura caché à tous les yeux. Il y consentira sans doute, „ajoute Hasting, car les Chrétiens obéissent aux morts; „alors va chercher une de ces caisses où ils déposent les „corps, et apporte à tes compagnons de sombres manteaux, „dont ils ont l'usage de s'envelopper dans les enterrements."

Tout réussit comme Hasting l'avait prévu. Nos épées et des brandons préparés sont cachés dans la caisse funèbre et sous nos larges manteaux. Hasting, revêtu de sa cotte de mailles, le casque en tête, le glaive au côté, s'étend et reste immobile comme un navire sur un banc de sable. Nous marchons à pas lents, la tête baissée, l'air morne, entourés d'une foule immense. Déjà nous sommes sous les murs de la cité, nous entrons: un coup d'œil rapide autour de nous, nous fait voir de beaux palais, de vastes temples, une foule de Jarles (seigneurs) richement vêtus:.... Bon butin! se dit chacun de nous, et d'un regard d'intelligence nous nous communiquons cette pensée. Les portes du grand temple sont ouvertes; un son lugubre de métaux résonne au-dessus de nos têtes; nous sommes devant l'autel du Dieu des Chrétiens; nous déposons le mort supposé, et nous nous plaçons autour de lui: l'encens fume, les flambeaux sont allumés; l'or et l'argent éblouissent nos regards. — Les prêtres, vêtus de robes noires, entonnent des chants funèbres. Alors Hasting se relève: „Odin!" nous crie-t-il; „Odin! Odin!" répondent nos braves et le glaive brille dans nos mains. Le grand-prêtre est massacré. Les Jarles tombent sous nos coups et sont dépouillés aussitôt. Les cris des femmes

et des enfants nous excitent à frapper. Nous marchons dans le sang. Les uns emportent du temple tout ce qui brille, or, argent, pierres et étoffes précieuses. D'autres, parcourant les rues, massacrent ou entraînent tous ceux qu'ils rencontrent, pillent les palais, les temples, les trombeaux, et incendient ce qu'ils abandonnent. Le peuple, pressé de toutes parts et poussé vers la mer, trouve la mort en fuyant la mort.... Hommes, femmes, enfants, butin, tout est confondu et jeté dans nos barques. Nous quittons ce rivage aux cris des habitants qui s'élevaient avec les flammes du milieu de cette ville, devenue la tombe d'un peuple. Nos oreilles, habituées à de tels adieux, se fatiguèrent pourtant des gémissements de nos esclaves. Les plus criards furent précipités dans la mer. Les autres, plus tranquilles, prirent le parti de déplorer leur sort en chantant des hymnes lamentables. Jamais, fils de Rurik, tu n'as entendu des chants plus doux que ceux de ces hommes du Midi. Leurs voix s'unissent ensemble comme le son des rames sur un lac tranquille. — Nous voguions, fiers de notre riche butin et de nos belles esclaves, dont les yeux noirs semblent contenir des flammes ainsi que les terres du Sud. La joie, l'amour, la vue de l'or, l'ivresse nous faisaient oublier les dangers de la mer. Nos barques nous paraissaient indestructibles comme des rochers de granit. Cependant la tempête envieuse nous attendait à l'entrée de l'Océan. Elle nous frappe de ses ailes fatales et nous disperse en un instant; le ciel se fend, les étoiles se noient dans les ténèbres, les génies du feu pressent les vents glacés, et les vents glacés les repoussent avec fureur. Le grand serpent se roule dans la mer; nos barques vont se briser contre les rochers. Tout est divisé, ballotté sans avenir. — Un jour enfin, jour aussi beau que celui où le monde

renaîtra, je passai du désespoir au sommeil et je me réveillai voguant sur une mer tranquille. — Où étaient mes compagnons? Où était Hasting? — Les vagues seules de l'Océan nous précédaient et nous suivaient. Notre équipage était réduit à la moitié; nos esclaves, les belles femmes aussi, avaient été jetés dans l'Océan avide. Un seul prisonnier nous restait: c'était un homme plein de science; instruit dans l'art d'Eira [1]), il connaissait le secret des plantes et savait guérir les souffrances, en invoquant une déesse qu'il nomme vierge des douleurs. Souvent il la nommait, et nous disait qu'alors ses peines devenaient plus légères. Après bien des fatigues et bien des orages, nous saluons enfin les trois tours du temple d'Odin, qui s'élèvent au-dessus des arbres sacrés, de ces arbres souillés de sang humain [2]). — „Fuis les grandes villes, m'a dit souvent mon vieux père; les dieux y sont plus cruels „qu'au milieu de nos rochers", et il avait raison. De même que les hommes, les dieux se corrompent dans les riches demeures.

Aussitôt débarqués, nous nous rendons au palais du Roi, conduisant notre captif pour l'offrir au maître de la Suède. Cherles [3]), alors consumé par la fièvre, était nuit et jour entouré de druides et de magiciennes. Assises auprès de son chevet, ces femmes cherchaient en vain, par leurs chants, à calmer ses souffrances; en vain elles traçaient, sur la feuille salutaire, des runes dont elles seules connaissent le sens magique. Héla [4]), aux yeux hagards, préparait la demeure de son nouvel hôte. Aussitôt que les druides nous aperçurent, ils saisirent l'étran-

---

1) Déesse de la médecine. — 2) A Upsala. — 3) Fastes universels, Histoire de Suède. — 4) La Mort

ger en criant: „Voilà du sang pour nous! Qu'il inonde „la pierre des sacrifices! Le dieu humera la vapeur de ce „sang et nous deviendra favorable!“ — Charles, étendu sur la peau d'une louve, soulève alors sa tête languissante et promène sur nous et sur l'étranger des regards éteints: „Maître des Suédois! s'écrie l'homme du Sud, la „santé te sera rendue; mais laisse-moi vivre si tu veux „conserver ta vie!“ Le malade, animé par l'espoir, arrête les druides qui vont entraîner la victime, et demande un prompt remède à notre prisonnier. „Sauve-„moi de la mort, répétait-il; j'aime les plaisirs de la „terre, j'aime le soleil au-dessus de ma tête, et les fleurs „et la verdure sous mes pas. Je ne veux point quit-„ter encore l'amour et la joie des festins! Et s'il faut „mourir, je veux perdre la vie dans les combats. Pro-„longe mes jours, et je t'enrichirai comme un frère! — L'étranger mêla dans les boissons et la nourriture du malade le suc amer d'une plante, dont les feuilles sont découpées comme la couronne de nos rois, et qui croît dans les lieux arides. Lorsque ton parent Trouvor fut attaqué de sa maladie cruelle, je me souvins de l'étranger et de la plante salutaire. Mais je ne sus point la trouver sur cette terre nouvelle. Maintenant ma bonne fille a appris à la connaître; elle la fait sécher, et la distribue aux malades de nos contrées: mais, hélas! depuis longtemps Trouvor n'en a plus besoin!...

Le Roi Charles ne mourut point. Alors les druides et les magiciennes qui n'avaient point su le guérir, furent chassés du palais. On raconte que ces filles de la mort formèrent avec les prêtres le projet de perdre le roi et l'étranger, et que plus d'une fois un poison subtil souilla la coupe royale, préparée par notre captif. Mais son

œil pénétrant sut découvrir la trame et empêcher le mal. Le roi tint sa promesse en le comblant de biens: „Sans „lui, disait-il souvent, mes yeux ne verraient plus le so- „leil, et ma couche serait dans les champs de Mora, au- „près de mes aïeux. — L'homme du Midi se plut à embellir l'antique demeure des rois. Il l'enrichit de peintures, d'ornements nouveaux, et les Scaldes des îles et de Loklin venaient admirer ce palais, haut comme celui de Thor et riche comme la ville aux murs d'argent; ils allaient ensuite de pays en pays raconter ces merveilles.

— „Nous n'avons rien de si beau à Kiew, dit Igor. Pourquoi donc Oleg, n'a-t-il pas aussi près de lui un homme du Midi? Il est Roi, il est riche, il peut faire ce qu'il veut! Ah! quand je serai le maître, j'aurai de grands palais avec des toits d'or et des peintures bigarrées. Alors je t'enverrai, jeune fille, un collier étincelant comme la neige glacée, quand le soleil l'éclaire.“ — A ces mots la joie brilla dans les yeux de la fille du Varègue, et involontairement sa main se porta vers son cou.

— „Mais indique-moi, vieillard! reprend le fils de Rurik, le lieu où repose Trouvor. J'irai sur sa colline funéraire, et là je donnerai à mes compagnons un grand repas; nous courrons sur nos chevaux agiles, autour de sa tombe, et nous entrechoquerons nos épées en poussant des cris aigus.“

— „Tout a été fait en son temps, dit le batelier, et, les usages de nos pères ont tous été observés. Ce fut dans la ville de Charles, à Upsala, que je vis pour la première fois Trouvor, ton parent. Ils étaient trois frères: Rurik était sage, sévère et vaillant; Sinéous, adroit dans tous les jeux, patineur agile, bon lutteur; mais Trouvor, mon chef bien-aimé, tirait de l'arc mieux que lui. Il

était habile chasseur, et vidait deux cornes remplies de bierre, pendant que le meilleur buveur n'en avait qu'une. Aussi le roi de Suède aimait-il à le voir parmi ses convives; avant de s'en séparer, il lui fit présent d'une coupe profonde, faite d'un corne de buffle. Elle est ornée d'or, d'ambre et de pierres rouges comme le vin des Francs. Aujourd'hui cette coupe est en mon pouvoir, fils de Rurik! mon maître me l'a donnée en mourant; on la posera dans mes mains, sans mouvement, lorsqu'elles seront glacées par la triste Héla. — Va, ma fille! va la chercher: Elle est suspendue au-dessus de ma couche; verses-y l'hydromel que je garde pour mes hôtes les plus chers, et viens l'offrir au neveu de mon maître bien-aimé.“ — La jeune fille obéit et revint portant la coupe remplie d'une boisson, dont la mousse est dorée comme le seigle mûr. Igor la vide d'un trait sans détacher son regard des joues fraîches de la fille du Varègue; il la remet ensuite au vieillard, qui, la tournant de tous côtés, lui en fait admirer la ciselure et les ornements. „C'est dans un temple, lui dit-il, qu'un Normand l'a enlevée au grand Sviatovid, à ce dieu des Slaves qui ne sut point défendre ce qu'il tenait dans ses doigts.“

Le vieillard rendit la coupe à sa fille et continua en ces mots: „Ce fut dans un festin où nos esprits étaient gais, et nos cœurs attendris, que Trouvor me pressa de le suivre: aussi je ne le quittai que lorsque l'humide terre nous sépara pour toujours.“

— „Cette ville d'Izborsk où règna mon parent, est-elle riche? est-elle bien bâtie?“

— „C'était, dit le vieillard, de vrais nids de corbeaux, lorsque nous la vîmes pour la première fois. Ton parent enseigna à ces sauvages à construire des demeures com-

modes, à couvrir d'un toit le sanctuaire de leurs idoles, à entourer leurs chaumières et leurs jardins d'un tissu de branches. Il y bâtit un château, qu'il ceignit d'une forte muraille en bois de chêne....

—„ Mais pourquoi donc, interrompit Igor, Trouvor ne préférait-il pas Kiew? voilà une ville! voilà un fleuve!

— „Pourquoi? reprit le batelier; parce que ton père savait commander, et volait toujours en avant comme la grue qui conduit une pointe d'oiseaux dociles. Il nous laissa près des sources slaves, pour défendre la contrée contre les tribus voisines. Sauvages comme des loups, malicieux comme la race des nains, ils s'unissaient aux habitants d'Izborsk pour gâter nos travaux, pour casser nos planches et nos outils; ils mettaient le feu à nos champs de blé; ils jetaient des renards dans nos cours et dans nos colombiers. Ennuyée enfin d'une telle vie, fatiguée d'être toujours sur la défensive, la garde de Trouvor murmura hautement contre son chef et voulut le quitter. „Avons-nous abandonné nos familles, nos dieux et la mer, „disaient-ils, pour vivre comme des aiglons qui ne peu„vent s'envoler de leurs nids? comme des araignées, sus„pendues aux toiles qu'elles-mêmes ont tissues? Sommes„nous venus ici, pour être les champions de nos ennemis? „Ces mêmes tribus, qui nous ont choisis pour leurs défen„seurs et leurs maîtres, nous harcellent sans cesse mainte„nant, et se moquent de nos armes, qu'ils n'affrontent „jamais. Leurs filles nous méprisent et un Tchoude ab„ject leur semble préférable au plus vaillant des fils du „Nord. De par Odin! quittons ces contrées, n'attendons „pas ici un second hiver!“ — J'entendis ces plaintes et j'en avertis mon maître; car je ne murmurais pas contre lui; je ne pensais que par sa pensée. — „Dans deux jours, me

„dit-il, je donnerai un grand repas à ma troupe. Avertis „mes guerriers de se rendre dès le matin dans la nou- „velle salle, où sont suspendues nos armes. Fais pré- „parer l'élan que j'ai moi-même percé de ma lance; que „la bierre et l'hyromel débordent de nos coupes, et „que les viandes succulentes couvrent nos tables."

Aussi prompt que l'ombre des nuages, quand il fallait servir le maître que j'aimais, je fais dresser dès le soir même les tables et les bancs dans la salle d'armes, et y fais porter des sceaux de bois de chêne, remplis de bierre et d'hydromel. Le lendemain, à l'aube du jour, deux serviteurs font cuire sur des pierres, échauffées par la braise, l'élan qu'avait tué Trouvor, un porc, un bœuf, des sarcelles bleuâtres et des grives qui se nourrissent du fruit du sorbier. De par le sanglier qui renaît tous les soirs pour la table d'Odin, nos Varègues n'avaient jamais vu un festin semblable. Cependant nos convives, qui avaient passé la nuit à attendre l'heure du grand repas, après avoir arrangé avec soin leur chevelure et leur barbe, se réunirent auprès de mon maître. La surprise se peignit dans tous les traits, lorsqu'ils virent une profusion semblable de mets délicieux. Trouvor leur distribua lui-même le pain et les viandes, et versant des flots de bierre dans sa corne de buffle, qu'il fit passer de main en main, il prononça plus d'une fois le compliment usité: „Que ce breuvage te soit aussi salutaire qu'à moi- „même." — Vers le milieu du festin Trouvor leur dit: „Mes frères! voulez-vous me quitter, moi, votre compagnon „d'armes et de table?" — „Non, s'écrièrent-ils, non, nous te sommes fidèles!" Et ils portèrent tous à la fois leur main sur le bracelet sacré. Bientôt les joyeux enfants d'Odin perdirent l'usage de la raison, et l'on n'entendit plus ni

parler, ni pousser des cris de joie, mais seulement le murmure de l'hydromel et de la bierre écumante que l'on versait à grands flots, et la chute des coupes qui tombaient des mains de nos convives. Moi-même, qui pendant le festin devais rester debout à côté de mon maître, encouragé par son exemple, je suspendis ses armes sur le mur et m'enivrai avec transport. J'avais la tête brûlante et le cœur content. Je ne pensais plus, je ne voyais plus, et lorsque je revins à moi, mes compagnons et mon maître étaient encore endormis, les uns appuyés sur la table, les autres étendus sur des bancs au milieu des sceaux renversés et des débris du repas.

La paix aurait duré longtemps parmi nous, si Locke [1]), l'ennemi des hommes, n'avait fait arriver à Izborsk un messager de ton père, qui troubla par ses récits la tranquillité dont nous jouissions. „Vos frères, nous dit-il, „vivent contents sur les bords du lac des Slaves, et la „nouvelle ville se remplit tous les jours de marchands, „qui nous apportent l'abondance. Nos chasses nous pro- „curent des fourrures précieuses; nos lacs sont remplis de „poissons. Les femmes et les enfants de nos Varègues sont „venus les rejoindre, et nos jeunes guerriers choisissent leurs „épouses parmi les filles des Slaves.“ — Il méprisa notre manière de vivre, nos demeures, nos terres et même notre chef. Je lui aurais percé la gorge, si l'on ne m'avait retenu! Nos frères d'armes voulurent tous aller vivre dans la ville de ton père. Plusieurs d'entre eux abandonnèrent Trouvor; et les autres menaçaient tous les jours de le quitter. Mon maître, accablé d'ennuis, desséchait comme une tige coupée: la chasse, l'ivresse même n'étaient plus des plaisirs pour

1) L'esprit malfaisant.

lui. En vain j'invoquais Eira! J'arrosais la terre de mes larmes; j'imaginais dans mon délire que ces larmes pourraient faire germer les plantes qui devaient guérir mon maître. Mais Trouvor mourut. Une vieille esclave Tchoude, qui le servait avec zèle, pleurait seule auprès de moi. Elle posa sur sa tête un serpent de cuivre, qu'elle nommait son dieu protecteur. Le corps de mon maître fut consumé avec son cheval et ses armes, et comme aucun de nous ne savait graver des runes sur la pierre, un homme d'Izborsk traça avec le fer de sa hache des figures magiques sur le bloc qui couvrit son tombeau. Presque tous nos guerriers nous avaient quittés, sans même attendre la fin du bon Trouvor. Quelques vieux soldats étaient seuls restés pour rendre à leur chef le dernier devoir. Il y eut des jeux funèbres en son honneur; et moi, après avoir rompu une lance sur cette tombe, je dis un éternel adieu au château d'Izborsk, et à ses tristes collines, et à mes compagnons qui m'engageaient à les suivre. „Allez „combattre, leur disais-je, les sorciers finois, et ceux qui „mangent l'écorce du sapin; allez servir un nouveau chef. „Le mien est dans la terre: je n'en servirai plus d'autre! „Et puisque mon maître ne doit point s'asseoir à la table „d'Odin, puisque le pont aux sept couleurs lui est fermé, „j'irai le rejoindre dans la région des brouillards.“ — Alors je fis serment, par les neuf blessures d'Odin, de ne plus assister à aucun combat, et de ne plus me servir de ma tranchante épée. Je la jetai dans les sources ferrugineuses de la Smolka et lui dis: prends la couleur de la rouille qui flotte sur ces eaux! Lorsqu'elle disparut à mes yeux, sans tourner la tête vers les tours du château, sans penser aux railleries de mes frères qui me reprochaient de chercher le repos, je dirigeai mes pas vers le lac des

Tchoudes; car les hommes du Nord ont toujours aimé les grandes eaux et le bruit des vagues. Je ne pouvais plus retourner dans la demeure de mes pères; je l'avais cédée en partant à un parent, qui ne me l'aurait plus rendue. Je résolus donc de me fixer parmi les pêcheurs qui vivent sur ce lac. Je cherchais à rappeler à ma mémoire les chants de mon pays. J'en composai de nouveaux, et j'allais, le luth en main, chanter de peuplade en peuplade, de hameau en hameau, menant la vie des Scaldes; non de ceux qui habitent les palais et les villes, et qui dans le luxe et la mollesse célèbrent les hauts faits des Jarles et des rois. Le sujet de mes chants était l'hospitalité des hommes simples, qui me donnaient une place, auprès de leur foyer. Lorsqu'un pêcheur avait jeté ses filets dans le lac, je lui prédisais, dans mes chants, une pêche abondante. Je donnais au berger des amulettes pour garantir son troupeau de l'œil noir d'un envieux. J'en donnais aussi au chasseur contre les malins satires et les nymphes moqueuses des forêts. Lorsque je rencontrais un jeune chasseur, chargé de gibier, je le dévançais en chantant, en le comparant au gerfaut, destructeur du lièvre; j'annonçais son heureux retour à sa famille, et souvent la mère accourait à ma voix, secouait la neige de mes vêtements, me présentait une coupe bien remplie; et souvent cette coupe m'était donnée pour prix de mes chants. Un jour, et ce fut dans les mois des fruits rouges, j'entrai dans une habitation de bergers; là, malgré mon grand âge, mes chants surent plaire à la plus belle des filles de la tribu. Je payai pour sa rançon tout ce que j'avais gagné jusqu'à ce jour. Jour heureux, où je sentis dans ma main, durcie par les armes et le travail, sa main douce comme le duvet du jeune cygne! Je demeurai chez son

père, et l'aidai à soigner son troupeau. Mon bonheur fut court: il disparut comme l'ombre d'un oiseau projetée sur la terre. Je perdis ma compagne et je fus renvoyé de la cabane de son père par ses frères jaloux. Alors j'allai chercher l'hospitalité, portant ma fille dans mes bras, et vins demeurer sur le bord de ce lac. Une femme de pêcheur, bonne et douce comme une pluie d'été, nous garda dans sa famille jusqu'au moment où je pus me bâtir une chaumière, et m'asseoir à mon propre foyer. Ma fille fut désormais mon bonheur et ma gloire. Je construisis une barque; je lui enseignai à la conduire, et bientôt elle me surpassa en force et en adresse. Digne fille d'un Varègue, elle affronte les ouragans dans une légère nacelle, et pendant les derniers jours de l'hiver, elle marche sur la glace du lac, qui à peine peut soutenir ses pieds agiles. Seule elle traverse les forêts et ne craint que les dieux et son père.“

— „Quels sont ses dieux? interrompit le fils de Rurik.“

— „Tu sais, répondit le vieillard, que les enfants de nos Varègues doivent être instruits dans la religion des Slaves: ce fut l'ordre de ton père, c'est aussi la volonté d'Oleg. Ma fille sacrifie donc à Péroune [1]), à Volosse [2]); mais elle connaît aussi les noms de tous nos Azes, leurs attributs, leurs actions, et souvent je les lui fait redire, afin qu'elle ne les oublie pas.“

Ici le batelier posa la main sur la tête de sa fille, et la regardant avec complaisance, allait lui faire répéter tous les noms des dieux des Normands, lorsque les Varègues de la suite d'Igor entourèrent leur chef pour demander ses ordres. Le fils de Rurik, détournant

---

[1]) Dieu du tonnerre chez les Slaves. — [2]) Dieu des troupeaux chez les Slaves.

avec peine ses regards de la fille du batelier, donna le signal du repas. L'écho répondit à ce son aigu, et s'unit à la voix des chasseurs, qui appelaient les habitants du village, et aux hurlements prolongés de leurs chiens haletants. Tandis que les pêcheurs jettent leurs filets dans le lac, les bateliers préparent leurs bateaux pour transporter Igor avec ses compagnons sur la rive opposée. „Ils ne demandent par de tribut! se disent-ils à voix basse; „et c'est pourtant le fils de Rurik. Hâtons-nous „donc d'exécuter ses ordres; car les brebis ne sont sauves „que lorsque le loup est rassasié.“ — Bientôt les filets sont retirés, pleins de carpes agiles et de barbeaux aux écailles d'argent. Les femmes de la tribu viennent offrir aux étrangers du miel sauvage, des cormes, des myrtilles et une boisson de seigle fermenté. Une foule d'enfants, les mains cachées dans les larges manches de leur tunique, les yeux fixés sur Igor, forment des groupes mobiles autour de lui et suivent chacun de ses mouvements. Après le repas le vieil écuyer d'Igor va interroger les habitants de la contrée sur le chemin qu'ils doivent suivre. „Igor, „leur dit-il, a promis au sage Oleg des peaux de renards, „et jusqu'ici nous n'avons trouvé que des écureuils et des „lièvres.“

— „Les forêts qui conduisent à la nouvelle ville, sont remplies de renards et de loups, répondirent plusieurs bateliers; mais pour que ton maître puisse chasser demain pendant tout le jour, il faut qu'il passe la nuit sur l'autre bord. Après deux journées de marche vous trouverez un bois consacré à Péroune: gardez-vous bien d'y blesser un seul être vivant. Un sentier qui traverse des collines, vous conduira dans la contrée des Slaves d'Ilmen, et là vous aurez de quoi fatiguer les cordes de vos arcs.“

Les Varègues, impatients de quitter le rivage, entourent une seconde fois leur maître, et de nouveau le cor se fait entendre. Les chiens et les chevaux sont embarqués à la hâte. Le temps est devenu calme, les rameurs entonnent un chant vif et triste, semblable au caractère de ces hommes à demi sauvages. Igor cherche des yeux la fille du batelier. Il l'aperçoit debout dans sa nacelle, appuyée sur une de ses rames, l'air serein, animé; elle lui semble en ce moment la vierge des eaux du lac. Il descend dans la nacelle légère et se place auprès d'elle. On part.

— „Belle fille aux joues vermeilles comme la fraise des bois, lui dit-il, pourquoi ton père reste-t-il dans ces lieux agrestes? Pourquoi ne vient-il pas habiter avec toi les bords sacrés du Dnièpre? L'air y est doux, léger; le fleuve y coule au milieu d'un sable argenté et de vertes montagnes, ombragées de sureaux fleuris et de jeunes noisetiers. Oleg m'appelle son fils; il écoute mes prières: je lui présenterai le bon vieillard, et il le comblera de biens. Et toi, jeune fille! tu seras plus heureuse parmi les filles de Kiew, que sur cette triste plage; viens. Ton père me suivra, et tu ne me quitteras point!"

— „Te suivre, fils de Rurik? Mon père ne le peut pas. A la mort de ton parent il jura de ne plus servir d'autre maître. Son serment est plus sacré pour lui que ta volonté."

— „Rien n'a touché mon cœur plus que toi, jeune fille! dit Igor. Comment pourrais-je ne plus jamais te voir? Je veux que tu viennes à Kiew!"

— „Non, je ne puis t'obéir, reprit-elle; tu n'es pas mon époux, tu n'as point apporté le prix d'achat à mon père, et le pain et le sel n'a point été placé devant nous;

aucune voix n'a répété dans des chants nuptiaux nos deux noms réunis; nous sommes étrangers l'un à l'autre, et je ne puis partir avec toi.“

— „Eh bien! j'apporterai ta rançon à ton père; nos deux noms seront célébrés en chœur; et le pain et le sel sera placé devant nous. Je veux que tu sois mon épouse!“

— „Igor, que dis-tu? interrompt la jeune fille. Oleg, le vainqueur des peuples, ne règne-t-il par sur toi, comme sur nous? Si je prenais le nom sacré de ton épouse, si je te suivais à Kiew, Oleg me recevrait avec mépris, . . . et le mépris est plus aigu que la flèche mortelle! Je n'oserais plus retourner auprès de mon père; la honte me rendrait semblable à la louve qui parcourt les forêts en fuyant les hommes. Sans doute, reprit-elle en soupirant, devenir l'épouse d'un chef serait un rare bonheur pour la fille du batelier; mais tu n'es pas le maître!“

— „Je ne suis pas le maître, se disait tout bas le jeune Igor, je ne suis pas le maître, et je suis le fils de Rurik! Que Péroune m'écrase, si je souffre que tu sois humiliée, jeune fille! Je ne suis pas le maître! mais je ne suis point un esclave. Je veux être ton époux. Je le serai“. . . . — A ces mots il s'arrête, et pensant à Oleg, son âme se remplit d'incertitude et d'amertume. La jeune fille qui, en écoutant Igor, avait cessé de ramer, est avertie par les cris des bateliers que sa nacelle s'éloigne du rivage où ils doivent se rendre.

— „Jeune fille, lui dit Igor en saisissant son bras, écoute-moi! prends dès ce jour le nom d'Olga; c'est celui de mon parent, d'un héros! Mon père en mourant m'a confié à lui; garde ce nom, et attends mon retour!

Je vais me rendre auprès d'Oleg: j'enverrai de Kiew, à ton père, la rançon d'usage; dès lors prenant le titre sacré de mon épouse, tu viendras me trouver pour ne jamais te séparer de moi.“ — La jeune fille, regardant autour d'elle avec orgueil, posa sa main dans celle d'Igor, et prononça d'une voix énergique le serment de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

Pour la seconde fois la nacelle voguait au gré du vent; car les rames étaient en repos. Mais les hommes de la suite d'Igor, qui ont déjà mis pied à terre, font retentir les échos du nom de leur maître. Olga recommence à ramer. — Le fils de Rurik va se séparer d'elle; avant de la quitter, il la nomme encore son épouse. Immobile, saisie de joie, Olga suit des yeux le jeune Igor; elle reconnaît encore le cimier de son casque au milieu d'un groupe nombreux de chevaux et de chasseurs.

Déjà l'ombre s'étend sur le lac et sur le rivage; mais le silence de la nuit est longtemps troublé. La voix glapissante des bateliers, qui s'en retournent à leurs demeures, le frémissement de l'eau agitée par le passage des barques et par les troupes des élans qui se précipitent dans le lac en fuyant les loups affamés; les hurlements des chiens du village, et le vol bruyant des oiseaux qui cherchent un asile, tandis que d'autres se réveillent dans les ténèbres, forment une harmonie sauvage, mélancolique. La jeune fille suit lentement le bateau de son père; mais plus d'une fois ses regards se portent sur le rivage qui fuit derrière elle. Des feux s'allument sur la plage de distance en distance, et font briller l'armure des Varègues. Plus tard elle voit un guerrier se détacher en noir, devant un foyer de lumière. Son visage semble tourné vers le lac; mais tout s'éteint, tout disparaît.

Après avoir attaché sa nacelle au vieux saule, elle rentre dans la cabane de son père, et tandis que le sommeil et le silence règnent autour d'elle, elle repasse dans sa mémoire les paroles et les promesses du fils de Rurik, et le nom qu'elle a reçu de lui comme un gage d'amour; elle se promène en idée sur les rivages fleuris des bords du Dnièpre, parée des dons de son nouvel époux, et veille jusqu'au matin, comme la sentinelle sur le pont d'un château.

OLGA.

CHANT SECOND.

Déjà cinq lunes ont éclairé l'humble toit du batelier Varègue et la surface vacillante du lac. La saison des longues nuits a succédé à l'automne aux feuilles d'or. Les oiseaux voyageurs ont dirigé leur vol vers les régions heureuses. Les choucas, les corneilles, les mésanges ont quitté les forêts et se rassemblent sous les toits protecteurs et sur les gerbes entassées autour des habitations. La bise n'agite plus les eaux, et la neige, durcie par le froid, se rompt sous le pied de l'homme, tandis que le traîneau léger, laissant à peine sa trace, glisse et disparaît.

Les travaux sont finis: c'est le temps des sortiléges, des jeux et des mariages; et tous les jours une foule avide de plaisirs se rassemble dans la chaumière la plus spacieuse du village. Les garçons de la tribu inventent des jeux, forment des rondes, et célèbrent dans leurs chants *Vaïzgantos*, le dieu des jeunes filles, et *Lado*, qui préside aux mariages. Les vieilles femmes sont réunies autour du foyer; tandis que les unes interrogent l'avenir,

les yeux fixés sur des éclats de bois de bouleau consumés par la flamme, d'autres, entourées d'un groupe d'hommes et de femmes dont les traits expriment la confiance et l'attention, expliquent le sens caché des songes, parlent de rencontres heureuses ou fatales, d'hommes changés en bêtes fauves et de pêcheurs entraînés au fond de la rivière par le vieux démon des eaux. Les jeunes filles et les jeunes garçons, occupés de leurs amours, rassemblent dans un vase d'argile des colliers et des anneaux, et les retirent successivement en chantant des chansons qui leur prédisent tour à tour l'hymen, un voyage, les richesses ou la mort. Plus d'une fois Olga, rêveuse ou inquiète, y avait glissé en soupirant son bracelet ciselé, ou le talisman de métal suspendu à son collier, et plus d'une fois aussi, lorsqu'on les retirait du vase, les chants prophétiques lui promettaient un jeune époux riche et puissant. Alors elle s'en retournait d'un pas léger dans sa chaumière, et tout lui semblait, autour d'elle, exhaler l'espérance et la joie.

Cependant le temps s'écoulait, et elle n'entendait parler ni d'Igor, ni d'Oleg. Son père ne s'apercevait point de sa tristesse; elle remplissait tous ses devoirs sans murmurer, parlait peu, et dérobait son trouble aux regards paternels; mais sa fraîcheur s'altérait, et sa voix affaiblie ne faisait plus résonner les échos du lac. Quand, pour obéir à son père, elle entonnait le chant du départ, les battements précipités de son cœur étouffaient sa voix, dont les accents venaient expirer sur ses lèvres. Ainsi la cascade pesante bouillonne et gronde en tombant sur la pierre, et étouffe la voix du pêcheur, qui sur le prochain rivage charme les longues heures du travail par ses chants monotones.

Le pâle soleil d'hiver et mille étincelles brillent sur la neige. L'air est glacé, muet, immobile. La terre et les eaux sont sans mouvement, et l'on croirait que la mort a tout couvert de son vaste linceul, si le croassement des corbeaux et les cris perçants des aigles ne venaient rendre témoignage à la vie dans ces lieux solitaires.

Mais qui vient troubler le silence des forêts? Qui fait tomber la neige des branches affaissées? Qui a fait fuir le lièvre blotti dans le ravin profond, et fait battre les ailes aux hiboux et aux pics dans le creux des vieux arbres? — Une jeune fille a pénétré dans ces lieux abandonnés. Elle marche péniblement à travers les monceaux de neige où son pied s'enfonce. Une lueur rougeâtre frappe ses regards. „Que Péroune et Odin soient bénis!" dit-elle en poussant un long soupir, comprimé jusque-là dans son sein par le doute et l'effroi. Elle précipite sa marche, franchit légèrement une enceinte formée de troncs d'arbres, et se trouve en présence d'un vieillard, qui, assis auprès d'un grand feu, réchauffait ses membres engourdis par le froid. Sa barbe se divise en flocons glacés, et ses yeux enflammés, brillant comme ceux du loup dans l'obscurité des forêts, se fixent sur la jeune fille. „Que me veux-tu, lui dit-il? que viens-tu chercher ici?" — „Je viens te consulter", et elle tira, de dessous son tablier bigarré de mille couleurs, une pièce de toile qu'elle avait elle-même tissue. — „De par le grand Krivé! jamais une jeune fille n'a osé pénétrer seule dans cette enceinte redoutable: qui es-tu?" — „Vénérable Vaïdelotte, je suis la fille d'un Varègue; mon nom est Olga; un jeune héros m'a ainsi nommée en me quittant; il m'a juré de me prendre pour son épouse: je l'attends,... mais il ne revient pas! Il conduit à sa suite une foule de serviteurs

et de chevaux, et son casque est plus riche et plus élevé que ceux de tous ses guerriers. — Respectable vieillard! on raconte parmi nous que tu sais transformer les hommes selon leurs désirs. — Je voudrais que tu me donnasses des ailes pour m'élever dans l'espace; je voudrais planer sur les forêts, les steppes, les fleuves et les villes, cherchant de l'œil la trace de mon bien-aimé. Je dirigerai mon vol vers une grande cité; je verrai ses tours, ses tentes, ses guerriers; et je découvrirai la demeure de mon jeune héros. Ah! donne-moi la forme de l'aigle ou de l'autour.“ — Et en proférant ces mots, il lui semblait déjà que ses pieds se détachaient de la terre, qu'elle fendait les nuages et que sa poitrine se dilatait. — „Qu'oses-tu demander, jeune fille, lui dit le Vaïdelotte en balançant sa tête. Ne sais-tu pas à quels dangers tu t'exposes? Ne sais-tu pas qu'en prenant la forme d'un oiseau, une flèche aiguë peut t'atteindre et te donner la mort? qu'un autre oiseau plus fort peut te faire tomber sous les coups de son bec meurtrier?“ — „Je n'ai point peur, dit Olga en fixant sur le vieillard des yeux où se peignait le courage. — „Mais ne connais-tu pas le sort déplorable d'une famille entière, changée en loups par la puissance de mon art?“ — „Non, lui dit-elle.“ — Ecoute-moi donc. Un jeune batelier fut trompé par la fille qu'il aimait: un autre reçut sa foi. Tandis que la foule joyeuse conduisait les nouveaux époux à la demeure nuptiale, je me glissai dans leur chaumière, et posai mon couteau ensorcelé sous la peau de mouton, étendue près du seuil de la porte. Aussitôt que les deux époux ont mis le pied sur le fer magique, ils perdent leur forme humaine, et repoussés en arrière comme par un vent impétueux, ils se précipitent sur ceux qui les suivent. Le désordre,

l'effroi se répandent autour d'eux; hommes, femmes, enfants courent éperdus; mais, ramenés au lieu fatal par la puissance de mon regard, et croyant fuir le danger, ils se jettent en foule dans la porte et sont tous changés en loups hideux. Depuis ce jour fatal on les vit tous les soirs se réunir en troupe autour de leurs anciennes demeures. Leurs hurlements plaintifs et prolongés répandaient l'effroi parmi les habitants du village; mais voyant en eux des frères et des amis, ils tentèrent par pitié de les chasser vers la forêt. Inutiles efforts: tous les soirs ils revenaient obstinément pousser des cris lugubres devant la porte de leurs chaumières, et l'on finit par lancer sur eux des chiens affamés, qui les déchirèrent en pièces. Ne crains-tu pas un destin semblable?" — „Je n'ai point peur, dit la jeune fille; celle qui fut cause de ces malheurs avait trahi son amant; et moi je vais chercher celui qui m'a donné sa foi." — „Crois-tu, reprit le vieillard, dont les sourcils épais se baissaient sur ses yeux étincelants, crois-tu, fille audacieuse, pouvoir supporter les épreuves effrayantes auxquelles tu devras te soumettre, et qui ont même fait pâlir des hommes dans la force de l'âge?" — „Je passerai par toutes les épreuves sans trembler: commence, vénérable Vaïdelotte!" — „Suis-moi donc, lui dit-il; et aussitôt il réunit des éclats de bois desséché, en forme un flambeau, l'allume et, conduisant la jeune fille sous un toit couvert de branches de sapin, il la fait descendre dans une chambre souterraine.

Olga observe en silence à la lueur rougeâtre du flambeau les objets divers, suspendus aux murs noircis de cette singulière demeure. Des bouquets d'herbes desséchées, de vieux nids de corbeaux, des serres, des becs et des ailes d'oiseaux de proie, la dépouille d'un élan, le

squelette d'une oie, un bâton crochu et un tambour couvert de mille figures baroques, frappèrent successivement ses regards. Deux louveteaux jouaient au milieu de la chambre; ils s'enfuirent à son approche en jetant des cris sauvages. Plus loin elle aperçut une énorme couleuvre, agitant sa tête blanchâtre au-dessus d'un vase de terre rempli de lait.

Le Vaïdelotte a disparu; il revient bientôt, revêtu d'une tunique blanche, tenant d'une main un large couteau, et de l'autre un chat noir, qui se débat avec fureur et pousse d'affreux hurlements. Ses yeux semblent lancer des torrents d'étincelles, et les griffes tendues, dans sa rage inutile il semble vouloir déchirer l'air qu'il respire. Olga, saisie d'horreur, s'imagine un moment que Tchernobog se cache sous cette forme pour ébranler son courage; mais honteuse de sa peur, elle surmonte cette pensée et observe le Vaïdelotte Il garde un morne silence; ses gestes et ses regards expriment le dépit. Il enfonce une longue perche dans la terre, auprès d'un bassin rempli d'eau, et y attache l'animal dévoué au dieu noir. — „Viens ici, fille audacieuse, dit-il alors; détache le bandeau qui serre ta tête, laisse tomber tes cheveux, dénoue ta ceinture, pose le pied sur la dépouille du serpent, et marche dessus sans trembler."

— „Je ne tremble point, répond Olga, et elle marcha d'un pas ferme sur la peau du reptile. — „Arrête, lui crie le Vaïdelotte, ce moment est terrible! Tchernobog nous entend. „Dieu noir! père du mal, toi qui selon les uns habites les entrailles la terre, et selon les autres les abîmes des eaux! Toi que les hommes du couchant ont vu sous la forme d'un monstre à longue crinière, dont la gueule menace le ciel; toi, qui te montres aux peuples

du Levant sous les traits d'un géant terrible, dont l'œil flétrit la terre et les hommes en leur insinuant dans la bouche sa hideuse mamelle! conduis ma main, et ferme le cercle magique que je trace autour de cette fille.“

Olga, les bras croisés sur sa poitrine, persévérante et inébranlable comme la mort, suit des yeux tous les mouvements du vieillard, et n'a qu'une crainte, celle de voir manquer son entreprise. — „Répète les paroles que je vais prononcer, lui crie-t-il.“ La jeune fille obéit; et les mots suivants retentirent dans la chambre souterraine: — „Malheur à celui qui a trahi sa foi! Dieu noir! Dieu formidable! tu peux tout ce que tu veux! Fais-moi revoir mon fiancé; mais s'il a oublié sa promesse, qu'il n'ait de repos ni sous son toit, ni dans les steppes, ni sur les eaux, ni dans les enceintes sacrées. Que les esprits qui habitent sa demeure, le tourmentent nuit et jour! qu'il ne voie jamais ni pain ni sel sur sa table, et que son foyer soit toujours éteint! Qu'il desséche enfin comme le champ de blé où la main d'une sorcière a noué une couronne d'épis, qu'elle a chargée de malédictions!“... Olga tressaille, elle hésite un moment; mais rappelant son courage, impatiente de voir son projet s'accomplir, elle oppose à l'émotion de son cœur toute la force de sa volonté. — „Prends ce couteau, lui dit le Krivitche, frappe la victime, et que son sang coule goutte à goutte dans le bassin.“ — La jeune fille porte sans balancer le coup mortel; le sang coule, et le Vaïdelotte, secouant le flambeau allumé au-dessus du bassin: „Vois, lui dit-il, le cercle de sang qui se forme dans cette eau; place-toi de manière que le reflet de ton visage en soit tout entouré. Tu verras tes traits se changer; tes yeux se rempliront de sang; de ta bouche sortira une vapeur qui

peu à peu t'enveloppera tout entière, et si Tchernobog le veut, ton corps se couvrira de plumes, et tu prendras la forme de l'autour. „Il garda le silence, puis s'écria d'une voix terrible. „De par Krivé! quelque obstacle invincible s'oppose à ma force magique. — Prononce avec moi les paroles que ma bouche va proférer et ne tremble pas.“ — „Je n'ai point peur, répond Olga d'une voix ferme, et le Vaïdelotte parla ainsi: „Je suis libre.... Je peux aller où je veux; que rien n'arrête mes pieds sur la terre! que les liens se brisent! Périsse tout être dont la volonté empêche le charme de s'accomplir!“

— „Tais-toi, tais-toi! s'écrie-t-elle, j'ai un père!“ Et repoussant le Krivitche qui cherche à l'arrêter, elle s'élance hors du cercle magique. — „Renonce donc à ton amour. Fais taire ton orgueil; la fille d'un batelier ne doit pas devenir la compagne d'un grand de la terre.“

— „Il me l'a promis, répond Olga d'une voix forte: il me l'a promis, je serai son épouse!“ — „Ecoute-moi, jeune fille! dont la volonté est plus ferme que le tronc d'un chêne, durci par le temps! Ecoute-moi bien. Si tu veux t'assurer de la constance de ton amant, si tu veux le forcer à revenir auprès de toi, tu le pourras à l'aide de mon art.“ — „Oui, qu'il revienne auprès de moi! que mes yeux rencontrent les siens, qu'il soit mon époux!“ — „Jeune fille, pourrais-tu retrouver la trace de son pied, près de ta chaumière? — „Lorsque la neige n'avait point encore tout couvert, je la retrouvais près du vieux saule, sur le bord du lac; car c'était alors la saison des longs jours.“ — „Prends ce couteau chargé de paroles magiques; et lorsque la lune marchera vers l'orient, rends-toi près du saule à la seconde heure de la nuit; cherche, sous la

neige, la place où ses pieds ont laissé leur empreinte, et en découpant cette terre prononce lentement les mots suivants: Toi qui m'es destiné par le sort, mon futur époux, reviens près de moi! — Alors tu verras un fantôme s'élever devant toi, et, couvrant les yeux de tes deux mains, tu lui crieras: hors d'ici! Et le fantôme disparaîtra. Sans perdre un instant, tu recueilleras la terre qui a conservé l'empreinte du pied de ton amant, et tu la garderas soigneusement. Sept jours ne seront pas passés que le bien-aimé de ton cœur retournera près de toi, comme l'hirondelle retourne à son nid délaissé, depuis le temps de sa dernière couvée, et il te suivra en tout lieu, oubliant sa liberté, comme le poulain qui bondit autour de sa mère, esclave de l'homme.“

Le cœur plein de confiance et d'espoir, Olga se prépare à partir; elle réunit en tresses ses cheveux épars, remet son bandeau, rattache sa ceinture, y place le couteau enchanté, et sort de la chambre souterraine, précédée du Vaïdelotte.

„Voilà, lui dit-il, le sentier que tu dois suivre; il te conduira directement vers le nord; car le chemin que tu as pris, jeune fille, est long et dangereux; tu aurais pu devenir la proie des loups affamés, qui parcourent en troupe cette partie de la forêt. Adieu. . . Si quelque bête fauve traverse ton chemin, prends une branche d'arbre, casse-la en deux, et dis: „Voilà ton chemin, et voilà le mien. Tu verras l'animal s'enfuir aussitôt, et tu n'auras rien à craindre.“ — Olga le remercie, le salue et s'éloigne.... — „Écoute encore, jeune fille, lui crie le vieillard; écoute! Si à quelques pas d'ici tu entendais de longs éclats de rire, ne te trouble point; mais garde-toi bien de t'arrêter. C'est un endroit peuplé de nymphes

malicieuses, qui ne chercheront à t'attirer que pour te perdre. Fuis donc sans hésiter, et ne prête point l'oreille à leurs voix séductrices".

Olga parcourt rapidement le sentier que le vieillard Krivitche vient de lui indiquer, et se trouve, sans rencontre fâcheuse, à la lisière de la forêt. Les émotions qu'elle a éprouvées tour à tour, fatiguent son âme; elle s'arrête, s'assied sur le tronc d'un arbre renversé par l'ouragan. „Je le ferai revenir,... se dit-elle;... il me suivra partout.... Je ne serai point humiliée. Le fils de Rurik demandera grâce à la fille du batelier.... Oui, je trouverai sous la neige la trace de son pied, près du saule, sur le bord humide du lac.... Je m'en souviens; il s'est arrêté longtemps à cette place: je la retrouverai encore sur l'autre rive.... il reviendra, et je serai son épouse."

En répétant ces mots, son imagination s'exalte; des soupirs fréquents s'échappent de sa poitrine! elle remplit ses mains de neige, et la pose sur son front brûlant; mais la neige fond, et sa tête est toujours en feu. Ses yeux se ferment, son corps est affaissé; les images qui s'offrent à sa pensée, s'étendent, s'affaiblissent et se perdent; elle s'endort. Mais la voix d'Igor résonne à son oreille: „Olga! Olga! garde ce nom et attends mon retour." — Elle se réveille à ces mots; jette autour d'elle un regard rapide et se remet en marche Le jour tombe. La jeune fille avance au hasard: mais elle entend des sons confus: „Ce sont les chiens du village, se dit-elle." Des feux épars brillent dans l'ombre. L'air devient moins rigide.... La vie est autour d'elle; un mélange de voix, des paroles entrecoupées dans une autre langue que celle des Tchoudes et des Krivitches, qui ne lui semble point étrangère. Le bruit de fer des pas de chevaux l'étonne

et la trouble. Plus loin, elle se voit entourée d'un groupe d'hommes. — „Qui êtes-vous? leur dit-elle à voix basse? — D'où venez-vous? Qui vous amène dans nos tribus?" — „Et que t'importe, répond l'un d'eux? — „C'est une femme, dit un autre, sa voix est jeune et douce; sois la bienvenue. Qui t'envoie vers nous? Viens-tu nous apporter de la bierre mousseuse? — „Verse, verse donc, s'écrièrent plusieurs voix et tous s'empressèrent autour d'elle. Olga sans répondre les repousse et s'enfuit; mais elle a reconnu les casques des Varègues à la clarté des étoiles, et elle vole à la cabane de son père. — „Je vais y trouver mon héros, se dit-elle, et son âme est déjà près de lui. Le vieux batelier, assis devant sa porte, s'entretient avec un étranger. — „Elle va venir, lui dit-il; jamais dans la saison des froids, elle ne s'est éloignée pendant un jour entier de la demeure paternelle. Elle ne sait pas que de grandes choses se sont passées dans la cabane de son père." ... Olga se présente devant lui. — „La voilà, s'écrie le vieillard. Viens, ma fille, lui dit-il. Pourquoi rester si longtemps loin de moi? Approche-toi, regarde.... Voilà un messager du puissant Oleg et du jeune Igor. Eh bien! ma fille, tu ne devines pas ton bonheur? Croirais-tu que la fille d'un simple batelier puisse devenir l'épouse du fils de Rurik?... Le croirais-tu? Tu rougis, ma fille!... Bénis le jour de ta naissance? Le fils d'un chef puissant m'envoie la rançon d'usage; il te salue du nom d'Olga; il t'a préférée aux jeunes filles de Kiew, et t'a choisie pour sa compagne!" — Olga, respirant à peine, tombe aux pieds de son père; et se relevant aussitôt, lui baise les mains, le côté du cœur, et laisse couler le long de ses joues des larmes de joie.

Ils rentrent tous les trois dans la cabane, et l'étranger présente à la jeune fille, au nom d'Oleg et d'Igor, un *sarafane* tissu d'or et de soie, des colliers, un voile garni de franges d'argent et un bandeau orné de perles orientales. Le pain et le sel est posé sur la table, — „Reçois les dons d'usage, lui dit le messager Varègue; tu es dès ce moment la fiancée d'Igor, du vaillant fils de Rurik. Prépare-toi à me suivre dans deux jours.“

— „Et mon père, dit la jeune fille. — „Je te conduirai vers ton époux, mon enfant. — „Je verrai cette grande cité, conquise par nos Varègues; je reverrai des tentes, des guerriers sous les armes, j'entendrai le bruit des villes et des camps; mais ensuite je reviendrai finir na vie parmi ces bons pêcheurs sur le bord du lac.“—Olga soupira, salua humblement son nouvel hôte et se hâta de remplir les devoirs de l'hospitalité envers lui et les hommes de sa suite.

Dès le lendemain elle va de porte en porte annoncer à ses compagnes que le fils de Rurik va devenir son époux, et pendant tous les jours on entendit des chants d'hymen, où les noms d'Olga et d'Igor étaient mille fois répétés.

„Lève-toi, ma fille, s'écrie le vieux batelier; les étoiles pâlissent et la nuit s'écoule devant la lumière. C'est l'heure qui précède le matin. Le froid est piquant; mais la journée sera belle: heureux augure pour toi, ma fille!“

Olga sourit à son père et se revêt de ses plus beaux habits. Elle rassemble les riches présents qu'elle a reçus d'Oleg et d'Igor, et les dépose dans le traîneau qui doit la transporter à Kiew. Elle se rend ensuite auprès du saule où repose sa nacelle, à moitié couverte de neige.

„Adieu! nacelle chérie, dit-elle, je te quitte pour toujours! Tu m'as bien servie, compagne fidèle! repose maintenant. Combien de douces journées, combien de pêches heureuses ne te dois-je pas, o ma nacelle! lorsque nous voguions sur le lac tranquille, comme ma pensée l'était alors. Que de fois dans les jours de tempête ne t'ai-je pas confié ma vie? Sûre de toi, je bravais l'ouragan, et je sentais avec plaisir le vent impétueux glisser sur mon visage et tourmenter mes cheveux et mes vêtements. Je voguerai maintenant sur d'autres eaux, peut-être plus limpides et plus vastes: mais serai-je aussi bien guidée? Mes mains ne tiendront plus la rame; des bateliers me conduiront et, sans mouvement, les bras croisés sur la poitrine, je regarderai mes serviteurs, et mon époux sera près de moi, et je poserai la main sur son épaule. Mais si l'orage et les vents nous menacent, je m'emparerai d'une des rames, je conduirai le bateau, et mon époux devra la vie à ma force et à mon courage. Adieu, ma compagne fidèle! adieu, nacelle chérie!“

Elle retourne auprès de son père. Tout est prêt; les chevaux sont attelés, et impatients ils frappent du pied sur la neige et la réduisent en poussière. Le traîneau de la fiancée d'Igor est couvert d'un tapis tissu chez les Kozars. On lui présente au nom de son futur époux une pelisse de renard gris; on la couvre d'un long voile. Son père et le messager de Kiew viennent se placer à côté d'elle, et les Varègues s'élancent sur leurs chevaux en poussant des cris. On part.

———

OLGA.

CHANT TROISIÈME.

Le ciel est sombre, et les étoiles jettent à peine quelques étincelles sur un ciel d'azur foncé. Mais la neige, fidèle compagne de l'homme du Nord, éclaire la route uniforme et incertaine. Les collines qui couronnent le grande fleuve, s'élèvent au-dessus de l'horizon.

„Voilà le Dnièpre, s'écrie un Varègue. — „C'est le Dnièpre, c'est le Dnièpre! répond un autre, et ce nom, répété de bouche en bouche, résonne dans l'âme de la jeune fiancée. Ainsi la corde d'argent vibre sous les doigts du Scalde inspiré; ainsi le guerrier fatigué, encore couvert de la poussière des combats, tressaille et se réjouit lorsqu'il entend proférer son nom dans un chant de gloire. „Grâce à Péroune, dit au vieux batelier l'écuyer d'Oleg, nous sommes arrivés: voilà Kiew." — „Grâce soit rendue à Thor, le divin voyageur, murmura tout bas le vieillard avec un dépit secret, qu'il éprouvait toutes les fois qu'un Varègue invoquait un dieu slave: „grâces soient mille fois rendues à tous les Azes du Valhalla,

répéta-t-il en regardant sa fille, comme pour détourner d'elle la vengeance des dieux de son pays.

Olga, dont l'œil impatient parcourt l'espace, aperçoit la première un toit près du rivage. Un homme est là debout devant sa porte; un homme, sur le bord du Dnièpre: ce ne peut être qu' Igor. On approche; son cœur bat; mais son regard rapide glisse sur un inconnu, et s'égare au loin devant elle.

Déjà Kiew, la mère des villes russes, se dessine sur le sombre horizon; des lumières parsemées sur la rive opposée attirent successivement l'attention de la jeune fille; mais la demeure du grand Oleg, suspendue sur la hauteur, se distingue aisément des autres, malgré l'obscurité de la nuit. Les yeux d'Olga s'y arrêtent et y demeurent attachés, comme ceux de l'amant heureux sur le voile qui couvre sa fiancée.

Les traîneaux s'élancent sur le fleuve glacé, le traversent rapidement et s'élèvent sur l'autre bord. On franchit les enclos, les collines, les chemins encombrés de neige, et déjà l'on entre dans l'enceinte, construite en bois de chêne, qui entoure le château. Des guerriers, des esclaves, des femmes se pressent en foule sur le donjon, sur les tours. Igor repose encore: „Lève-toi, lève-toi, lui crient ses serviteurs! viens recevoir ta fiancée.“

Il se lève transporté de joie, et s'élance dans la chambre d'Oleg. Le chef des Slaves, entouré de ses guerriers, prête en ce moment une oreille attentive au récit d'un songe, et son geste montre qu'il en a saisi le sens prophétique. Igor veut lui parler; mais n'osant le troubler dans sa méditation, il enchaîne ses paroles, se retire à la porte d'entrée et introduit sa fiancée dans l'intérieur du château. Averti par le tumulte, Oleg sort

de sa demeure, vient au-devant de la fille du batelier: „Sois la bienvenue sous mon toit, lui dit-il. Jeunes filles, chantez des hymnes soir et matin, et répétez dans vos chants les noms d'Igor et d'Olga. Vous, femmes, instruisez-la dans ses devoirs d'épouse et préparez-lui de riches vêtements, dignes de la compagne du fils de Rurik. Que les mains habiles de mes serviteurs préparent des boissons enivrantes Elles font couler la joie dans les familles, comme les grands fleuves portent l'abondance dans les contrées qu'ils inondent. Viens avec moi, frère, dit-il en frappant sur l'épaule de l'ancien compagnon d'armes de Trouvor, que les guerriers Varègues avaient entouré; „viens, nous parlerons des temps passés; laissons ta fille avec ses nouvelles compagnes; la jeunesse n'est bien qu'avec la jeunesse, et les sons d'une voix jeune s'accordent mal avec celle des vieillards."

L'air retentit des chants d'hymen autour de la fiancée, pendant les jours qui précèdent ses noces, et le château du guerrier semble être changé en une forêt peuplée d'oiseaux mélodieux, qui saluent le printemps de leur ramage.

CHŒUR DES JEUNES FILLES DE KIEW
(au moment des fiançailles d'Olga).

Assise dans un donjon élevé, j'entends la voix du faucon: il appelle la fille du cygne, du cygne aux ailes blanches et déliées, au duvet moëlleux comme le sein d'une jeune mère.

Vole donc vers moi, fille blanche du cygne, l'abondance règne autour de moi! Je possède de vertes prairies; sur mes prairies naissent des fleurs d'azur.

Sur ces fleurs d'azur sont perchés des oiseaux mélodieux, qui chantent, chantent sans cesse, et réjouissent la nature autour d'eux, pour que les soucis s'enfuient loin de toi, pour que les ennuis ne fanent pas ta jeunesse.

Assise dans un donjon élevé, j'entends la voix du faucon; il appelle la fille du cygne, du cygne aux ailes blanches et déliées, au duvet moëlleux comme le sein d'une jeune mère. Vole, vole vers moi, viens, ô ma bien-aimée!

Ma chambre est neuve et claire, ma couche est molle et tendre, et mon chevet est élevé. Tu reposeras sur de douces fourrures, et mes ailes te défendront de la neige et des vents glacés.

„Eh quoi! ta mère ne t'a pas amenée à ton futur époux? dit à Olga une des filles du chœur.“ — Ma mère! répondit la fiancée en soupirant; elle repose dans une terre lointaine.“ — Et elle baissa la tête, et ses yeux se remplirent de larmes. Les jeunes filles, portant alors sur elle un regard de compassion, entonnèrent la complainte suivante:

O fleuve! fleuve chéri! fleuve rapide! tu coules et ne t'agites pas; tu ne aill is pas sur la rive escarpée; tu n'es point troublé par les sables pesants!

Et toi, jeune fille, notre amie! on ne te voit point sourire, on ne t'entend jamais parler.

Hélas! mes compagnes chéries! qu'est-ce qui peut me faire sourire? qu'est-ce qui peut réjouir mon cœur? Ma cour est pleine de coursiers, ma chambre est remplie d'hôtes bienvenus.

Mais hélas! mes yeux cherchent en vain. Parmi eux je ne trouve point, ma mère! ma mère, ma nourrice bien-aimée! Je vois des mains pour me parer, je n'en vois pas pour me bénir!

Soulevez-vous, vents impétueux! Venez des quatre parties lointaines! Dispersez les sables pesants.

Déchirez la terre du tombeau! réveillez-la, réveillez-la! Qu'elle vienne assister à mes noces! Ah sans toi, ma nourrice, ma mère! qui préparera le voile pour me couvrir?

Qui placera le pain et le sel sur la table? Qui étendra la fourrure sur le banc des fiancés? Qui remettra l'épouse au jeune époux? O ma pauvre jeunesse, ô mes noces amères!

Et lorsqu'après le festin je viendrai, nouvelle épouse, saluer ceux qui me nomment leur fille, je baiserai avec respect les pieds de mon tendre père, et ma bouche cherchera les autres. . . . En vain! . . . ma bouche ne les baisera plus!

Les pieds chéris de ma mère ne laissent plus de traces sur le sol des vivants. Ils reposent en poussière dans la froide tombe!

Cependant les femmes d'Oleg, dociles aux ordres de leur sage époux, préparent les vêtements de la jeune Olga. Entourées d'esclaves de tout âge, elles surveillent sans cesse leur travail; les unes, instruites dans l'art de colorer les toiles et les tissus de laine, mêlent adroitement les feuilles de bouleau au genêt qui croît dans les prés, pour en extraire une couleur semblable à l'ambre des Vénèdes, et font jaillir de la racine des pivoines sau-

vages une teinte rouge, qui serait belle encore auprès de la grappe du sorbier. Les autres enfilent des perles d'azur et en forment de nombreux colliers. Ici des fileuses reçoivent le chanvre des mains de leurs maîtresses et le disposent sur des quenouilles; là des femmes Slaves, les yeux attachés sur des broderies apportées de la Scandinavie, habiles à imiter tout ce que l'on offre à leurs regards, forment sur différents tissus des dessins bigarrés. Tout respire l'activité dans le château et dans la ville.

Le peuple se porte en foule sur les bords du Dnièpre. La glace du fleuve est brisée en plusieurs endroits; les uns vont y puiser une onde pure, qu'ils versent à grands flots dans de vastes chaudières; d'autres, armés de pieux, remuent sans relâche le houblon et le seigle qu'on y a déposés, et de jeunes garçons entretiennent le feu qui fait bouillonner la liqueur épaisse. — „Travaillez, frères, travaillez, leur crient sans cesse les Varègues. Augmentez le houblon, ne craignez rien; que la boisson soit forte; nous avons tous de bonnes têtes, habituées à porter des casques de fer. Il faut beaucoup pour les troubler, et qui ne s'enivre pas dans un jour de noces, est un mauvais hôte!“

Dès le matin du jour consacré à Lado, le dieu de la concorde, les portes du château s'ouvrent lentement, et l'on en voit sortir un chœur de jeunes filles qui conduisent Olga dans le bain. Celles qui marchent les premières, attentives à éloigner d'elle toutes les mauvaises rencontres, offrent de la bierre et de l'hydromel aux sorcières et aux devins, qui se mettent sur leur passage, et les invitent au festin du soir, afin d'écarter de leur esprit la funeste pensée de jeter un sort sur les époux.

On arrive à la chambre du bain; le plancher et les bancs y sont jonchés de feuilles de tanaisie et de menthe,

séchées au soleil, qui répandent un doux parfum. Les compagnes de la fiancée se partagent en deux groupes. Les unes inondent sans relâche les pierres brûlantes du foyer, d'où s'élève une vapeur humide; les autres entourent la jeune Olga, la dépouillent de ses vêtements et, mêlant à l'odorante livêche la fleur des marais qui rend la peau douce et blanche comme le duvet du cygne, elles en remplissent leurs mains légères, qu'elles font glisser rapidement sur le corps de la baigneuse. Puis saisissant de jeunes branches de bouleau couvertes de feuillage, elles les agitent doucement et font descendre la vapeur sur ses membres déliés.

Cependant les femmes mariées, n'osant pénétrer dans la chambre du bain, qui est maintenant l'asile des seules vierges, restent sur le seuil de la porte et font retentir les airs de leurs voix sonores.

CHŒUR DES FEMMES DE KIEW.

Bon foyer, échauffe-toi! bouillonnez, eaux limpides! douce vapeur, embrasse son corps, comme la vague embrasse la nymphe aux cheveux d'azur! — Tantôt la lune va luire sur nos têtes, et rencontrer le soleil dans les cieux et la blanche rosée va tomber sur la terre; et l'étoile du soir va paraître étincelante parmi le chœur des nombreuses étoiles.

Mais qu'est-ce donc que le soleil dans les cieux? — C'est l'époux, c'est le jeune Igor.

Qu'est-ce donc que la douce lune? —C'est l'épouse, c'est la tendre Olga.

Qu'est-ce donc que l'étoile du soir? — C'est Lado qui unit les époux. Et la blanche rosée, et le chœur des étoiles? — C'est le banquet et les hôtes de la noce.

Les habitants de Kiew accourent de toutes parts sur la colline sacrée, qui domine la plage. Là s'élève le temple agreste de Péroune. Le chef des Slaves s'y rend avec Igor et le père de la fiancée. Olga les suit, assise dans un traîneau, au milieu des femmes d'Oleg. Déjà quatre moutons blancs et un taureau, choisis dans les

troupeaux du Grand-Prince, tombent sous la hache des prêtres. Les victimes sont arrosées d'hydromel, et leurs têtes attachées aux statues des dieux inférieurs, qui environnent l'idole immense du dieu des orages. Après le sacrifice, les femmes entourent la nouvelle épouse, et, selon l'usage des Slaves, détachent son bandeau de fille, partagent ses longs cheveux et en forment deux tresses. Elles enveloppent ensuite sa chevelure d'un bonnet richement brodé, et la couvrent d'un voile jusqu'aux genoux. Tandis qu'on la parait ainsi, Olga récitait d'un ton mélancolique les paroles qu'on lui avait enseignées. — „O ma tresse virginale! disait-elle, ô ma longue chevelure! hier encore tu étais tressée par les mains des jeunes filles: aujourd'hui des épouses te partagent en deux. Elles te cachent pour toujours aux regards étrangers. — Adieu! bandeau de la jeune fille! adieu! ma tresse virginale!"

Alors Igor s'élance au milieu des femmes qui semblent lui disputer son épouse; mais bientôt elles se dispersent devant lui, et il entraîne sa captive hors du temple. Le traîneau léger les ramène en peu d'instants au château. Des gerbes de paille allumées ferment l'entrée de la cour; les chevaux s'effraient, se cabrent, reculent; leurs narines brûlantes s'enflent et palpitent, et leur crinière est hérissée; mais le fils de Rurik, debout dans le traîneau, les excite, les frappe, et domptant leur effroi, les force à traverser la flamme.

Déjà les époux sont reçus par la plus ancienne des femmes d'Oleg. Elle les attend sur le seuil de la porte, que l'on a couvert de peaux de brebis. „Entrez, leur dit-elle, en répandant sur le jeune couple des grains de seigle et de millet. „Posez le pied sur ces fourrures, afin que l'abondance soit parmi vos troupeaux, et que

Volosse vous regarde! que votre blé s'élève dans vos champs comme vos enfants sous le toit paternel!" — A ces mots elle jette par-dessus son épaule le vase où se trouvaient les grains; et les vieillards, qui regardaient passer les nouveaux époux, dirent entre eux en souriant: „Son premier né sera sans doute un fils, car le vase s'est brisé en éclats."

Les tables sont chargées de mets succulents et de coupes remplies de bierre et d'hydromel; et les portes du château sont ouvertes à tous ceux qu'il peut contenir. Le banc des époux est placé sous les images des dieux domestiques. Oleg s'approche de la nouvelle épouse: „Je te rends la lumière, lui dit-il en levant son voile avec la pointe d'un dard. Que Péroune te donne des enfants mâles, et qu'ils soient belliqueux et sur terre et sur mer!" — Alors tous les convives se placent autour des tables. Les boissons enivrantes portent le trouble dans les esprits, et l'on entend de toutes parts des éclats de rire, des cris de joie, et un murmure confus de voix discordantes, qui croît à chaque coupe que l'on vide en l'honneur d'Olga et d'Igor. Oubliant les ordres de leur chef, les fiers Varègues provoquent, par des paroles insultantes, les vieillards Kiéviens, dont les gestes et les discours expriment une joyeuse cordialité.

Cependant les Kiéviens irrités entourent le Grand-Prince et lui demandent de mettre un frein aux insultes de ses guerriers; mais le sage Oleg, n'ignorant pas que la voix d'un chef se fait mal entendre dans le désordre des festins: „Frères leur dit-il, une assemblée de guerriers n'est point une réunion de filles, qui, les yeux baissés, chantent en se tenant par la main; les loups s'amusent en loups, et les aigles en aigles. Et l'on dit chez nous

avec raison: Tous les hôtes sont bienvenus à un banquet de noce, hors la sagesse, le silence et la volonté d'un chef. D'ailleurs, mes frères, que dirait-on d'Oleg, si, sous son toit et dans un jour de fête, il enchaînait la joie de ses convives. Allez, buvez, réjouissez-vous, et laissez rire mes braves compagnons d'armes.“

Silencieuse, étonnée, inquiète d'un tumulte si nouveau pour elle, Olga ne sait ce qu'elle doit en penser. La présence même de son époux ne la rassure pas. „Est-ce de la joie? est-ce un danger? se dit-elle“. Son courage naturel est ébranlé par l'incertitude, et elle ressemble au voyageur qui, surpris dans sa course par un fleuve débordé, n'ose ni le passer, ni compter sur la terre qui échappe à ses pieds. Son vieux père s'abandonne, en attendant, avec délice au souvenir des temps passés, souvenir qui veille au milieu des ses idées en désordre, comme la pensée d'une maîtresse chérie veille dans l'âme du guerrier combattant. Enfin Oleg salue ses hôtes et donne le signal du départ. La foule s'écoule par torrents, et bientôt la famille du chef des Slaves reste seule dans le château.

La ville silencieuse et déserte s'anime tout à coup. Des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants foulent gaîment la neige épaisse qui couvre la route montueuse. Ils se réunissent, se séparent, se défient à la course, patinent sur la glace, se renversent, luttent dans la neige, et oublient ainsi le chemin de leurs demeures. Ceux qui, après le festin, ont conservé l'usage de leur raison, marchent séparés des autres, et parlent entre eux de la fête du jour. „En vérité le maître a bien rempli les devoirs de l'hospitalité; il nous a nourris copieusement, les boissons coulaient en abondance, et rien n'a été épargné pour les noces d'Igor, fils de Rurik.“

— „Et comment pourrait-il refuser à Igor, fils de Rurik, ce qui lui appartient; car on dit que c'est lui qui devait être notre chef."

— „Que nous importe, frères! Oleg, Igor, ou les Khozars, ou les peuples qui vivent sous les tentes? Il faut toujours payer et obéir."

— Oleg est sage du moins; il voit l'avenir, comme nous voyons cette route devant nous; il est puissant, et soumet tous ses ennemis. Il peut, dit-on, faire mouvoir les montagnes; et la mer est à ses yeux comme la steppe aux yeux des Slaves."

— „Remarquez, mes frères, qu'il n'a jamais pris le nom de prince des Mériens, des Krivitches et des Tchoudes, ni des dix peuples qu'il gouverne au nord, à l'est, au couchant: mais il s'appelle Prince des Slaves; et pourquoi? C'est parce qu'il nous respecte au-dessus de tous les autres."

— „Soit, Oleg est doué de sagesse, de force et de prudence; mais ces géants du Nord, aux yeux clairs et aux cheveux soignés, que Tchernobog les confonde! Avec quel mépris ils traitaient nos prêtres et les femmes au mauvais regard. Malheur à qui irrite les sorcières!"

— „Oui, c'est la vérité! Le jour noir est arrivé pour ceux qui se sont raillés d'elles. Les sorcières dansèrent d'une manière effrayante; c'était un trépignement de colère, et leurs chants ressemblaient à des hurlements de chiens qui prédisent un malheur!

. . . .

. . . .

(Le troisième Chant n'est pas terminé.)

OLGA.

FRAGMENT DU SEPTIÈME CHANT.

Igor rentre de la chasse suivi de Mstislaw [1]. Olga va au-devant du Prince. Celui-ci, tombant de fatigue, prête encore l'oreille au récit du marchand, qui lui parle des moyens d'augmenter ses trésors; mais bientôt il donne ordre à ses valets de le déshabiller, monte sur la table du poële et s'endort d'un sommeil pesant. Une torche faite de bois de bouleau, trempé de gomme odorante, brûlait dans un coin sur un pied de fer.

Olga reposait sur un lit de plumes, couverte de pelisses d'écureuils, les bras étendus sur la fourrure, et ses regards s'arrêtaient tantôt sur la couchette de sa fille bien-aimée, tantôt sur le fils de Rurik. — La conteuse Ouliana était assise sur un tapis étendu par terre près de la Princesse. „Raconte-moi un beau conte, dit-elle à son esclave,

---

[1]) Mstislaw est un marchand slave qui fait des affaires commerciales à Constantinople.

mais quelque chose de nouveau, pas toujours le géant-voleur et l'oiseau flamboyant ou le tapis volant. Aujourd'hui je ne puis dormir; amuse-moi un peu; mais parle moins durement: ton accent Tchèque me déplait.

Ouliana essaya en vain de rappeler à sa maîtresse l'image dont elle avait parlé avec le marchand Mstislaw. La Princesse était plongée dans une profonde rêverie. Elle se décida enfin à en parler ouvertement, et, marchant sur la pointe des pieds, elle s'approcha du chevet de sa maîtresse, tout en regardant avec peur le côté où dormait Igor. „Où as-tu caché, gracieuse Princesse, ce que je t'ai conseillé de prendre à la vieille bonne de ton Prince?"

— „Et quel est ce mystère? répondit Olga. Cette chose que tu trouves si rare, prends-la; je n'y trouve rien de beau. Pourquoi m'as-tu dit qu'elle me servirait un jour? Prends-la; la voilà, cette chaîne qui pend près de nos petits dieux domestiques."

Alors Ouliana frémit, et, faisant le signe de la croix, s'approcha doucement des idoles, récitant tout bas: „Que Dieu triomphe et que ses ennemis soient dispersés!" Pendant qu'elle décrochait l'image, une des idoles s'ébranla; elle frémit et courut demi-morte à sa maîtresse, qu'elle regardait comme une sauvegarde contre les démons.

— „Qu'est-ce donc que ce trésor? Qu'ai-je besoin de ce collier? disait Olga en tournant le chapelet dans ses doigts."

— „Attends, attends, Princesse, mon beau jour: laisse-moi reprendre haleine.... Que la terre les engloutisse tous ces diables!... Ce n'est pas un collier, c'est un chapelet, une image sainte, ma bonne maîtresse".

— „Qu'est-ce donc?"

— „C'est vrai, ma Reine; tu ne peux rien en savoir. Nous autres fidèles, nous le tenons en main pour compter nos prières et nos prostrations. Celui-là était à moi: c'est notre grand apôtre Cyrille qui l'a béni.“ Faisant le signe de croix, Ouliana pria en baisant l'image qui pendait au bout du chapelet.

— „Que fais-tu là? dit la Princesse. Pourquoi compter les prières qu'on dit aux dieux?“

— „Que le Seigneur nous soit en aide! Qu'as-tu dit, Princesse? non pas aux dieux, mais au Dieu vivant, au Dieu unique, créateur et sauveur du monde, et puis à la très-sainte et très-pure Vierge Marie!“

— Tu me remplis la tête de nouveautés, dit Olga, et cependant nous avons déjà assez de dieux, que la mémoire ne retient plus.... Mais dis-moi, que signifie cette planchette d'or?“

— „Baise-la, ma belle maîtresse; c'est l'image de la bienheureuse Vierge Marie, plus glorieuse que les Chérubins, et voici de l'autre côté une image plus sainte encore: c'est le sauveur, le fils du Dieu vivant!“

Olga regardait toute interdite la conteuse, et se persuada que cette pauvre femme n'avait pas toute sa raison, comme on le disait généralement dans le château, tant son genre de vie, ses manières étrangères, ses discours chrétiens étaient peu compris. Ouliana était cependant grandement protégée par sa maîtresse; car personne à Kiew ne pouvait se comparer à elle dans l'art de dire des contes. Olga eut pitié d'elle, lui remit son précieux trésor et l'interrogea sur sa jeunesse et son genre de vie dans sa terre natale.

„Tu n'ignores pas, commença Ouliana, que les guerriers d'Oleg m'ont faite prisonnière dans le couvent de

Korsoun, où je me préparais à la vie religieuse et solitaire; mais Dieu en disposa autrement. Ici à Kiew, je fus mariée à un de vos Varègues. Il avait servi sous Askold et Dir, et les avait suivis dans les contrées chrétiennes: il y vit les magnificences de Dieu, et confessa la foi du Christ.“

— „Parle-moi de ton pays, répondit la Princesse, en étendant paresseusement les bras.“

— „Je suis née, reprit la conteuse, dans le pays Morave; notre langue est la même que celle des Kiéviens; mais la nôtre est plus ancienne. Mes parents adoraient les puissances infernales; quant à moi, il semble que la Vierge Marie m'a aimée, et l'on m'a dit que je pleurais, que je me débattais, quand ma mère me présentait aux idoles païennes. Ce sont des démons et non des dieux, ma lumineuse maîtresse; écoute-moi bien; ils perdent tous ton âme!...“ et en disant ces mots, elle jeta un regard d'effroi sur le coin ou étaient placées les idoles domestiques.

Olga souleva la tête, regarda la conteuse avec sévérité, puis lui reprocha qu'avec ces interruptions son récit chassait le sommeil au lieu de l'amener. Ouliana reprit: „Une fois, j'étais alors de la hauteur d'un buisson de framboises, c'était pendant la semaine des nymphes.“

— „Comment? demanda Olga, vous avez des nymphes comme chez nous?“

— „Eh quoi! tu ne sais pas, ma souveraine, que ce qui est Slave vient de chez nous, et la langue et l'antiquité.“

— „Tu ne sais rien, ma vieille; les premiers Slaves sont les nôtres, du lac Ladoga, les Novogorodiens; et puis ceux de mon lac à moi aussi. Tout cela mon père

me l'a dit. Allons, ne fais pas la savante, et conte-moi comment l'on fête chez vous nos bonnes tantes les nymphes des eaux et les nymphes des forêts.“

— „Chez nous, ma douce Princesse, pendant la semaine des nymphes il y avait de telles réjouissances qu'on ne saurait ni écrire ni raconter: tant c'était beau. Si tu avais vu cette foule, ces parures, ces couleurs variées. La veille de cette fête nous suspendions sur les arbres des rubans bleus, verts, rouges: tout le bois paraissait un jardin fleuri de prince. Tout était merveilleux et brillant. Le premier jour, aussitôt que le soleil se levait sur la cime de la montagne grise derrière notre village de Moïmar, nous allions toutes, femmes, filles et enfants, dans le bois des nymphes, et les hommes nous regardaient de loin. De tous les châteaux nos boyars arrivaient avec leurs femmes couverts d'or, de soie et de riches fourrures.“

— „Dis-moi, les femmes de boyars, que portent-elles sur la tête? demanda vivement Olga.“

— „Elles portent chez nous de petits bonnets d'or garnis de castor.“

— „Ce n'est pas très-joli, reprit Olga, nos bonnets élevés sont beaucoup plus nobles.“

— „Ah! ma bonne dame, je t'assure que les petits bonnets étaient charmants sur ces dames à visage arrondi. Elles étaient de plus couvertes de broderies et de pierres de couleur. Vraiment elles paraissaient des reines. — Alors nous nous rendions à la forêt pour déraciner un tilleul bien épais; nous l'ornions de rubans, et puis nous le plantions au milieu d'une prairie unie, près d'un cours d'eau. On s'empressait alors d'entourer le tilleul des nymphes de marmites en fer remplies de froment au lait

et d'œufs. Nous étions toutes assises sur nos talons et le festin commençait.

Plus loin les anciens du village portaient aux groupes d'hommes à la ronde des pâtés bien gras et des cruches de bierre. Le repas terminé, nous nous précipitions dans la forêt pour cueillir des branches d'arbres, pour en faire des couronnes en chantant en chœur.“ — Ici la vieille Morave se mit à chanter à demi-voix:

Dans la prairie est un joli tilleul,
Sous le tilleul était une jeune fille;
Elle arrachait les branches,
Elle tressait une verte couronne;
A qui la donnera-t-elle, cette couronne?
Retire-toi, vieillard! elle n'est pas pour toi!
Mais à mon ami, le beau jouvenceau!

Ouliana, transportée par les souvenirs de ses jours de jeunesse, ne pensait plus à son vœu, de ne plus répéter de chants aux divinités païennes; elle avait aussi oublié qu'elle pourrait réveiller le Prince, dont elle avait peur. Quant à Olga, elle s'amusait des bizarreries de sa conteuse et comparait les fêtes des Tchèques avec celles des Kiéviens.

„Aussitôt que les guirlandes étaient achevées, continua Ouliana, nous les mettions sur nos têtes; puis allant au ruisseau, nous les jetions à l'eau. La jeune fille dont la couronne surnageait sans se défaire, était sûre d'avoir dans l'année un bon mari. Mais pour celle qui voyait sa couronne s'ouvrir et disparaître, à celle-là le lit nuptial se préparait dans l'humide terre. Les femmes mariées à leur tour essaient la bonne aventure, pour savoir combien elles vivront et l'heure de leur mort.“

— „Ah! je comprends, interrompit la Princesse, votre semaine des nymphes est comme chez nous la semaine verte. Ne sois pas si fière, ma vieille; si tu avais

vu nos réunions dans le mois des herbes, tu aurais retrouvé la fête de tes contrées, mais plus belle et plus sainte, car nous la célébrons non-seulement pour le plaisir des vivants, mais pour réjouir nos morts bien-aimés. Une fois dans le bois pour tresser des couronnes, nous allons d'abord sur les tertres pour y pleurer longtemps. Nous appelons par leurs noms nos proches qui sont sous terre: les joueurs de flûte font entendre leurs sons; après seulement commencent les plaisirs."

— „Et chez nous c'est tout de même, répondit la conteuse. On ne peut pas se souvenir de tout à la fois. J'ai oublié de te dire que nous aussi nous pleurons sur les tombes; les larmes coulent comme de la pluie. Pour la musique, il n'y a aucune comparaison entre votre musique et la nôtre. Lorsque les nôtres commencent à jouer tous ensemble, on ne sait plus où l'on en est, tant c'est beau et bruyant."

— „Ici à Kiew, reprit vivement la Princesse, on célèbre tous les dieux, et avant tout le dieu de la joie, le dieu de l'amour, le divin Lado."

— „Et parmi nous, dit Ouliana, crois-tu que nous ne chantions pas aussi en chœur? Lado! oh Lado! Lado!... Ah! mon Dieu, qu'ai-je prononcé? ô malheureuse pécheresse que je suis! je suis folle! anathème sur moi! Il ne nous est pas permis de nommer ces païens, ces démons!"

— „Qu'as-tu donc? répondit Olga. — Mais la vieille ne répondit pas, et après un long silence, elle recommença son récit d'un ton recueilli et grave.

„L'angélique Cyrille parut dans nos contrées Moraves, semblable à une source d'eau vive qui sort d'un rocher aride. Ses paroles de paradis renouvelèrent nos âmes,

et chaque pas du Saint, comme le soc de la charrue, apportait aux habitants l'abondance et le bien. — Je m'en souviens encore: on célébrait alors dans notre village la fête des nymphes; moi, pauvre insensée, sans baptême, je sautais avec les enfants sur la montagne de sable, et les femmes frappaient des mains et chantaient des chansons pécheresses, quand soudain paraît au milieu de nous, paraît sur un mulet un vieillard en habit de voyage byzantin, tenant un long bâton. Après lui venait un autre, plus vieux que lui, avec deux jeunes Grecs, portant des écrits et des ustensiles, que je sus après être une croix, un encensoir et des ornements d'église. Une foule de peuple les suivait. Les deux vieillards descendirent de leur monture: nous fûmes tous saisis en les voyant. Le premier monta sur un tertre: c'était notre lumière, notre apôtre Cyrille. Il nous tint dans notre propre langue un discours tout divin. Oh! comme il nous invitait à laisser les jeux du démon, à ne pas profaner nos bouches par les louanges du démon! mais, disait-il, que chaque respiration loue le Seigneur! Je me souviens qu'il nous montra l'image de la Vierge Marie avec l'enfant sur les bras, si beau, si délicieux. La Vierge avait un si beau sourire que je l'aimai de suite, et je compris pourquoi nos effrayantes idoles m'étaient toujours si odieuses. Lui, Cyrille, qu'on appelait aussi Constantin, et son frère Méthodius nous apprirent que, si nous venions dans ce bois pour réjouir les âmes des défunts, ce n'était pas des danses et des chants qu'il fallait, mais des prières à Dieu, nous recommandant à l'intercession de la Vierge, qui ouvre les portes miséricordieuses du ciel. Sur le tertre on vit s'élever, je ne sais trop comment, une grande croix de bois. Le père Méthodius, l'autre lumière de nos peuples,

se mit à chanter avec les Grecs des prières, que toute la foule comprenait, car elles étaient en idiome slavon: „Que tout genou fléchisse devant Jésus! et que toute langue confesse le Seigneur!“

Les baptisés tombèrent prosternés la face contre terre; nous, les regardant, fîmes de même comme des épis coupés. O pauvre et chère Princesse! si tu avais savouré la sainteté de ces paroles de salut, le Seigneur t'aurait délivrée de la souillure des païens, et tu te serais illuminée de l'esprit des Chrétiens!

Le vieillard nous conduisit ensuite dans la ville aux pierres blanches, où les Princes et les grands réunissaient ceux qui confessaient le Seigneur Jésus. On le suivit, excepté quelques obstinés, méchants sorciers, et des enfants sans raison. Le très-saint Cyrille se remit en marche, et moi, comme le houblon qui s'attache aux haies d'un potager, je m'attache au vieillard, ne voulant plus m'en séparer. Lui, voyant mon empressement et devinant ma pensée, s'arrêta, me fit faire le signe de la croix, me donna à baiser une relique qui pendait sur sa poitrine, et avec bonté marcha au milieu de nous, me tenant par la main. Les petites filles, mes compagnes, m'engageaient tout bas à aller avec elles au ruisseau pour y jeter nos couronnes. L'une me tirait par la manche, l'autre par la robe; mais moi, je restai ferme près de l'apôtre. Ma grand' mère s'approcha alors: „Je te tuerai, me dit-elle à l'oreille, si tu ne laisses pas ce vieillard“: et ma grand' mère passait chez nous pour une sorcière: elle conversait souvent avec les magiciens et les prêtres des idoles. Je la craignais beaucoup; mais un grand courage me soutint, et, me serrant contre le saint maître, je la repoussai hardiment!“

Ouliana regarda la Princesse et vit que ses yeux étaient fermés, et sa tête penchée sur l'épaule: elle écouta. Olga respirait avec calme, et depuis longtemps n'entendait plus le récit de sa conteuse; mais les pensées nouvelles du salut divin, de la Vierge, du sage apôtre instruisant tout un peuple, se répandirent dans son âme, en se mêlant à ses songes, à ses premières idées, telle que l'odeur des parfums se mêle avec l'air enfermé d'une chambre close.

Ouliana se tut. Rêveuse, elle fixait ses regards sur l'image, repassant dans sa mémoire comment l'apôtre de la Moravie la lui avait donnée en lui disant adieu; comment les marchands qui le suivaient, la conduisirent par ordre de Saint Cyrille au couvent de Korsoun; comment ces mêmes marchands la confièrent à des religieuses pour la préparer au baptême et lui enseigner la sagesse de l'Esprit divin. Elle se souvint aussi qu'on l'enleva de ce monastère malgré ses cris, qu'elle appelait une religieuse, son amie, en lui disant: Tu trouveras mon chapelet et mon image dans la cellule: prends-les et conserve-les moi! — Eh bien! pensait-elle, voilà ma bonne compagne qui me les rend. Que le Seigneur la bénisse et qu'il fasse descendre sur mes maîtres un rayon de l'Esprit de vérité et de vie pour le pain et le sel qu'ils me donnent, pour la bonté de ma gracieuse maîtresse!

Alors la conteuse, faisant trois signes de croix sur la Princesse Olga, laissa bientôt tomber sur sa poitrine sa tête blanche, et s'endormit d'un profond sommeil.